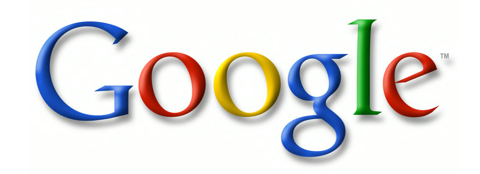
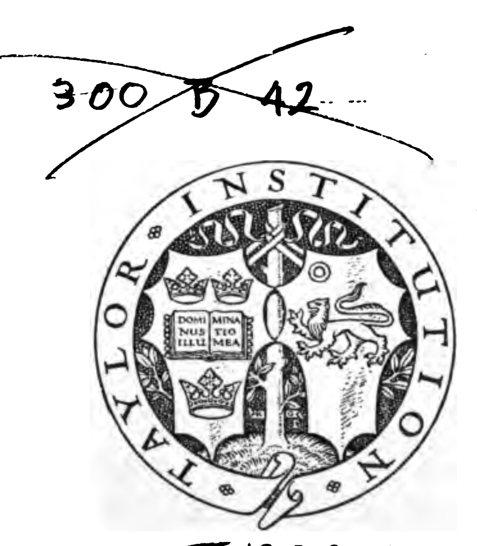
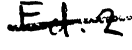


Google




TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA






302576326Y

LES COSAQUES

DU MÊME AUTEUR

La guerre et la paix, 1805-1820, roman historique, traduit par une Russe. 3 vol. in-16, brochés. 9 fr.

Anna Karénine, roman traduit du russe. 2 vol. in-16, brochés. 6 fr.

Coulommiers. — Imp. P. BRODARD et GALLOIS.

COMTE LÉON TOLSTOÏ

LES COSAQUES

SOUVENIRS DE SÉBASTOPOL

TRADUCTION DU RUSSE

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1886

LES COSAQUES

I

Le calme régnait dans les rues de Moscou; on n'entendait qu'à de rares intervalles un grincement de roues sur la neige. Plus de lumière aux fenêtres, les réverbères même étaient éteints. Le son des cloches commençait à vibrer sur la ville endormie et annonçait l'approche du matin. Les rues étaient désertes : ici on apercevait un cocher de fiacre qui sommeillait dans l'attente d'un passant attardé; là une vieille femme s'acheminait vers l'église, où les cierges allumés jetaient une lueur vacillante sur les châssis dorés des images. La population ouvrière s'éveillait petit à petit, recommençant son rude labeur après le repos d'une longue nuit d'hiver.

Mais la jeunesse oisive n'avait pas encore achevé sa soirée.

A l'une des fenêtres de l'hôtel Chevalier on voyait à travers les fentes du volet fermé la lumière interdite par la loi. Une voiture, des traîneaux, des fiacres et une troïka de poste stationnaient à la porte de l'hôtel. Le portier, enveloppé dans sa pelisse, se serrait à l'angle de la maison.

« Que restent-ils là à baguenauder toute la nuit? se demandait un garçon d'hôtel, le visage pâle et tiré, assis

dans l'autre chambre. C'est toujours ma chance quand je suis de service. »

On entendait les voix de trois jeunes gens qui soupaient dans la chambre voisine. Ils étaient autour d'une table où se voyaient les restes du souper. L'un, petit, maigre, propret et très laid, regardait d'un air de bonté le voyageur prêt à partir. Le second, un grand jeune homme, était couché sur un divan près de la table, couverte de bouteilles vides. Le troisième, en pelisse courte, marchait par la chambre, et s'arrêtait de temps à autre pour prendre et écraser des amandes, de ses mains fortes et épaisses, mais soignées. Il souriait sans cesse, ses yeux brillaient, ses joues étaient enflammées. Il parlait avec feu, gesticulait beaucoup, cherchait les paroles qui lui manquaient souvent pour exprimer sa pensée et ce qui lui pesait sur le cœur.

« Je puis tout dire en ce moment, dit-il. Je ne cherche pas à me justifier, mais je voudrais que tu me comprennes comme je me comprends moi-même, et non comme la foule envisage l'affaire. Tu dis que j'ai tort envers elle, ajouta-t-il en se tournant vers celui qui le regardait avec bonté.

— Oui, tu as tort, dit le petit laid, et son visage exprima encore plus de douceur et de lassitude.

— Je sais ce qui te porte à le penser, reprit le partant. A ton avis, être aimé suffit et vaut mieux que d'aimer soi-même.

— Oui, chère âme, c'est plus que suffisant, dit le petit homme, ouvrant et fermant les yeux.

— Mais pourquoi ne pas aimer soi-même? disait le partant après un moment de réflexion et regardant son ami avec une certaine pitié. Pourquoi ne pas aimer soi-même? C'est un véritable malheur de se savoir aimé et de se sentir coupable parce qu'on ne peut partager l'amour qu'on inspire. Ah! grand Dieu! »

Il fit un geste de désespoir.

« Si encore tout se faisait en connaissance de cause,

mais non! Tout se fait inconsciemment, en dehors de notre volonté. J'ai l'air d'avoir surpris, volé cette affection : tu es de cet avis, ne cherche pas à le nier! Pourtant, veux-tu le croire? de toutes les sottises que j'ai faites (et j'en ai passablement à me reprocher!), c'est la seule dont je ne me repente pas. Ni avant, ni après. Je ne lui ai menti, ni à elle, ni à ma conscience. J'étais persuadé que je l'aimais; puis j'ai vu que je me trompais, que c'était un mensonge involontaire, que ce n'était pas de l'amour. Je me suis arrêté, mais son amour à elle allait en grandissant. Suis-je donc coupable de ne pouvoir aimer? que devais-je faire?

— Il n'y a plus à en parler, tout est fini maintenant, dit son ami, allumant un cigare pour dissiper sa somnolence. Je te dirai une seule chose, c'est que tu n'as pas encore aimé, et tu ne sais même pas ce que c'est que l'amour. »

Le partant voulut répondre, saisit sa tête de ses deux mains, mais les paroles lui firent défaut.

« Jamais aimé!... Au fond, c'est vrai! je n'ai jamais aimé, mais j'ai un violent désir de connaître l'amour; pourtant existe-t-il comme je le comprends? Le dernier mot n'a pas été dit. Mais pourquoi en parler? J'ai gâté mon existence, et tout est fini, tu as raison. Je m'en vais recommencer une nouvelle vie.

— Que tu gâteras de nouveau », dit le jeune homme couché sur le divan.

Le partant ne l'entendit pas.

« Je suis peiné de partir, dit-il, et j'en suis heureux en même temps. Pourquoi j'en suis peiné, je ne sais. »

Le partant continuait à parler de lui-même, sans s'apercevoir que ce sujet de conversation intéressait médiocrement ses compagnons. Jamais l'homme n'est aussi égoïste que lorsqu'il se laisse aller à l'exaltation du moment; il lui paraît que rien n'est aussi intéressant que lui.

« Dmitri Andréitch! le yamchtchik ne consent plus à attendre, dit en entrant un jeune valet en pelisse de

voyage et en cache-nez de laine. Ses chevaux attendent depuis minuit, et il est quatre heures. »

Dmitri Andréitch jeta les yeux sur Vania et crut voir dans son costume de voyage, ses bottes de feutre et son visage endormi l'appel à une nouvelle existence, existence de privation, de labeur et d'activité.

« Il est réellement temps, dit-il; adieu, mes amis! »

Il boutonna sa pelisse. Ses amis lui conseillèrent d'envoyer un pourboire au cocher de poste et de le faire encore attendre, mais il refusa, mit son bonnet fourré et s'arrêta au milieu de la chambre. Ses amis prirent congé de lui et l'embrassèrent une, deux, trois fois. Le partant s'approcha de la table, vida un verre de vin, et, prenant la main du petit laid, il rougit.

« Dis-moi encore..., je puis, je dois te parler franchement, parce que j'ai beaucoup d'amitié pour toi.... Dis-moi donc..., l'as-tu aimée? je l'ai toujours soupçonné,... dis,... oui?

— Oui, répondit le petit jeune homme, souriant doucement.

— Alors peut-être....

— Je vous prie, messieurs, j'ai l'ordre d'éteindre les bougies, dit le garçon d'hôtel, qui ne pouvait s'expliquer pourquoi ces jeunes gens répétaient toujours la même chose. — A qui remettrai-je la note? est-ce à vous, monsieur? fit-il en se tournant vers le grand jeune homme, sachant d'avance à qui s'adresser.

— A moi, dit-il. Combien à payer?

— Vingt-six roubles. »

Le grand jeune homme réfléchit un moment, mais ne répondit rien et mit la note dans sa poche. Les deux autres continuaient à causer.

« Adieu donc! tu es un bien brave garçon! » dit le petit maigre au doux sourire.

Les yeux des deux jeunes gens étaient humides. Ils descendirent sur le perron. Le partant se tourna en rougissant vers le grand jeune homme.

« A propos, dit-il, tu feras, n'est-ce pas? mes comptes avec Chevalier, et tu me les enverras?

— Oui, oui », répondit l'autre en mettant ses gants, et il ajouta d'une manière tout à fait inattendue : « Comme je t'envie de partir!

— Eh bien! partons, dit le voyageur, s'enveloppant dans sa pelisse et faisant place dans le traineau à celui qui l'enviait. Sa voix tremblait.

— Adieu, Mitia! dit son ami, que Dieu t'accorde.... » Il s'arrêta — lui-même ne lui désirait pas autre chose que de partir au plus vite.

Ils se turent un moment, puis quelqu'un cria : « Adieu! » un autre : « Partez! » et le yamchtchik fouetta ses chevaux.

« Elisar! ma voiture! cria un de ceux qui restaient. Les cochers agitèrent les rênes, les roues de la voiture grincèrent sur la neige.

— Quel excellent garçon que cet Olénine! dit l'un des jeunes gens, mais quelle idée d'aller au Caucase, et d'y aller comme porte-enseigne! Je n'y serais allé pour aucun prix. Dînes-tu au club, demain?

— Certainement. »

Et les jeunes gens se séparèrent.

Le voyageur avait chaud, il s'assit au fond du traineau et déboutonna sa pelisse. Les trois chevaux au poil hérissé l'emportèrent de rue en rue, dans l'obscurité, passant devant des maisons qu'il n'avait jamais vues. Olénine se dit que les partants seuls passent par de pareilles rues. Tout était sombre, silencieux et lugubre autour de lui, et son âme débordait de souvenirs, d'affections et de regrets.

II

« Quels braves cœurs! que je les aime! » répétait-il, et ses larmes étaient prêtes à couler. Mais pourquoi? et qui

étaient ceux qu'il aimait? Il n'aurait pas su le dire. Il regardait machinalement la maison devant laquelle il passait et s'étonnait qu'elle fût si mal construite; ou bien il se demandait pourquoi Vania et le yamchtchik, qui lui étaient complètement étrangers, étaient pourtant si près de lui et obligés de l'accompagner et de subir les secousses imprimées par les chevaux de volée, qui tiraient brusquement les traits raidis par le froid. Puis il répétait encore : « Qu'ils sont bons! Que je les aime! » Une fois même, il dit : « C'est admirable! » et, se ravisant, il se demanda s'il n'était pas gris. Il avait, à la vérité, pris deux bouteilles de vin, mais le vin seul ne le grisait pas; il pensait aux paroles affectueuses, si bien senties, qui lui avaient été dites au moment du départ, aux serrements de mains, aux regards, au silence même et au son de voix de celui qui avait dit : « Adieu, Mitia! » Il se rappelait ses propres aveux, et tout avait pour lui un sens mystérieux et touchant. Au moment de son départ, parents et amis, étrangers peu sympathiques, tous avaient l'air de s'être donné le mot pour lui témoigner un vif intérêt et lui pardonner ses torts, comme à la veille de la communion ou de la mort.

« Il se peut que je ne revienne plus », pensait-il, et il lui parut qu'excepté ses amis il aimait et regrettait encore quelqu'un, et une émotion profonde s'empara de lui.

Ce n'était pourtant pas son affection pour ses camarades qui amollissait son âme au point de lui arracher des paroles incohérentes, ni l'amour pour une femme — il n'avait jamais aimé; — non, c'était l'amour de *lui-même*, amour chaud, complet, rempli d'attente et de force; amour de tout ce qu'il croyait beau et bon en lui, et qui le faisait pleurer et murmurer tout bas des paroles sans suite.

Olénine n'avait jamais achevé de cours à aucun collège, il n'avait servi nulle part, il était inscrit au bureau d'un ministère quelconque et comptait au service; il avait dépensé une grande partie de sa fortune, et à vingt-quatre

ans il ne s'était encore décidé pour aucune carrière et ne s'était occupé de rien; il était ce qu'on appelait alors à Moscou « un jeune homme de la société ». A dix-huit ans, Olénine était déjà aussi libre de ses actions que l'étaient en Russie, il y a vingt ans, les jeunes gens de famille riches, restés orphelins en bas âge. Il n'avait ni frein ni entrave morale, et pouvait penser et agir comme bon lui semblait. N'ayant ni famille, ni patrie, ni foi, il ne croyait à rien et ne se soumettait à aucune autorité. Il n'était pourtant ni philosophe, ni ennuyeux, ni ennuyé, et cédait facilement à toute espèce d'entraînement. Il avait décidé que l'amour n'est qu'un vain mot, et pourtant il tressaillait à la vue d'une jeune et belle femme.

Il prétendait mépriser le rang et la position des hommes haut placés, et pourtant il éprouvait une certaine satisfaction quand le prince Serge l'approchait au milieu d'un bal et lui adressait une parole amicale. Mais il ne cédait à un entraînement qu'autant qu'il ne s'en rendait pas esclave. Dès qu'il pressentait une difficulté, une lutte, la lutte mesquine avec l'existence, il s'empressait d'éloigner l'entrave et de recouvrer sa liberté. C'est ainsi qu'il commença la vie sociale, le service de l'État, les occupations agraires, la musique, à laquelle il s'était un moment voué, et l'amour des femmes qu'il désavouait. Il se demandait comment utiliser les forces de la jeunesse, qui ne se donne qu'une fois : fallait-il les consacrer aux arts, à la science, ou aux femmes? Non pas les forces de l'intelligence, du cœur, de l'éducation morale, mais ce puissant élan que la jeunesse seule peut donner à l'homme et qui le rend maître de l'univers par la pensée. Il y a des hommes qui ignorent cette force irrésistible : ceux-là, dès l'entrée de la vie, mettent un licou et le gardent jusqu'à la fin de leurs jours, travaillant honnêtement et placidement toute leur existence. Mais Olénine sentait en lui ce Dieu tout-puissant, qui concentre toutes nos facultés en un seul désir, celui de vouloir et d'agir, de se jeter tête baissée dans un

abîme, sans trop savoir pourquoi. Il était heureux et fier de cette force inconsciente, de cet élan vers l'inconnu. Il n'avait jusqu'à ce moment aimé que lui-même, il se croyait capable de belles actions et n'avait pas eu le temps de se désillusionner. Tout en s'avouant ses fautes, il se persuadait qu'elles n'étaient que l'effet du hasard, qu'il n'avait pas voulu mal agir, et qu'il allait commencer une nouvelle existence, où il n'y aurait ni faute ni repentir et où il trouverait à coup sûr le bonheur.

Quand on part pour un lointain voyage, on garde, les premières heures, le souvenir vivant des lieux qu'on a quittés ; puis on se réveille avec de nouvelles impressions, on ne songe plus qu'au but du voyage et l'on commence à bâtir de nouveaux châteaux en Espagne. C'est ce qui arriva à Olénine : après avoir quitté la ville, il jeta les yeux sur les plaines de neige, se réjouit d'être seul au milieu des champs, s'enveloppa dans sa pelisse et se mit à sommeiller. Les adieux à ses amis l'avaient énervé; il songea aux dernières heures passées à Moscou, et les images du passé se dressèrent en foule devant lui, ramenant mille souvenirs confus auxquels il aurait voulu échapper.

Il faisait jour quand Olénine arriva au troisième relais; il aida Vania à transporter le portemanteau et les malles dans un autre traîneau de poste, et s'y plaça au milieu de ses effets, content de savoir où chaque chose se trouvait, son argent, son passeport et la quittance de la chaussée; ce sentiment de satisfaction et le long trajet en perspective lui mirent le cœur à l'aise, et son voyage lui apparut comme une véritable partie de plaisir.

Il passa une partie de la journée à calculer la distance qui lui restait à parcourir jusqu'au prochain relais, jusqu'à la ville prochaine, jusqu'au dîner, au thé du soir, jusqu'à Stavropol, et le chemin qu'il avait déjà fait. Il n'oubliait pas non plus ses dettes et calculait combien il en pouvait acquitter, combien d'argent il lui resterait en sus, et quelle

part de ses revenus il pouvait dépenser par mois. Après avoir pris son thé, le soir, il se dit qu'il lui restait jusqu'à Stavropol les sept onzièmes de la route à faire, qu'il devait économiser strictement pendant sept mois pour payer toutes ses dettes, et qu'elles lui prendraient la huitième partie de sa fortune. Après cela, il se calma, s'enfonça dans son traîneau et commença à sommeiller.

La voix de Vania et un moment d'arrêt interrompirent son sommeil; à demi endormi il changea de traîneau et continua sa course.

Le lendemain c'était de nouveau les relais, le thé, la croupe des chevaux trottant rapidement, de courtes conversations avec Vania, les mêmes rêves indécis et le profond sommeil de la jeunesse pendant la nuit.

III

Arrivé sur le Territoire des Cosaques du Don, il changea son traîneau pour une charrette; passé Stavropol, l'air devint si tiède qu'Olénine se débarrassa de sa pelisse. On était en plein printemps, printemps inattendu qui ravit le jeune homme. Il ne voyageait plus de nuit, on ne lui permettait pas de quitter la stanitsa le soir, — il y avait du danger. Vania en fut alarmé et tenait son fusil chargé. Olénine se sentait de plus en plus heureux. A un des relais le chef lui parla d'un meurtre affreux commis depuis peu. On apercevait des gens armés sur la route. « Voilà où commence la nouvelle ère ! » se dit Olénine, et il attendait avec impatience les montagnes aux cimes de neige, dont on lui avait tant parlé. Un soir, le yamchtchik lui indiqua du bout de son fouet la chaîne qui s'estompait au-dessus des nuages. Olénine y porta avidement ses regards — mais les montagnes s'effaçaient dans la vapeur des nuées. — Olénine aperçut quelque chose de vague, de gris, de

moutonné, rien de beau. Il se dit avec dépit que montagnes et nuages avaient le même aspect, et que leur prétendue beauté n'était qu'une déception, comme la musique de Bach et l'amour, et il cessa d'y rêver.

Le lendemain, la fraîcheur de l'air le réveilla avec l'aube; il jeta un regard indifférent à droite. La matinée était belle et sereine; il aperçut tout à coup (il lui parut que c'était à vingt pas) des masses énormes d'une blancheur éclatante se dessiner en légers contours et en lignes capricieuses sur un ciel lointain. Quand il comprit combien ces hauteurs imposantes étaient loin de lui, il sentit leur incomparable beauté, fut saisi d'une terreur secrète et se crut le jouet d'un rêve. Il se secoua pour s'assurer qu'il était bien réveillé. Oui, les montagnes étaient là, bien réellement devant lui.

« Qu'est-ce?... que vois-je? s'écria-t-il.

— Mais ce sont les montagnes, répondit d'un ton indifférent le yamchtchik.

— Je les admire depuis longtemps, dit Vania; est-ce beau? Personne chez nous n'y croirait. »

La chaîne paraissait fuir à l'horizon devant l'allure rapide de la troïka, et ses cimes neigeuses se coloraient d'une teinte rose sous les premiers rayons du soleil.

Olénine fut d'abord frappé de stupeur, puis ravi; à mesure qu'il admirait tantôt l'un, tantôt l'autre de ces sommets éblouissants, il voyait toute la chaîne se dérouler du fond des steppes et fuir devant lui. Il se pénétrait peu à peu de sa beauté et finit par la sentir profondément. Depuis ce moment tout ce qu'il vit, tout ce qu'il pensait, se ressentit du cachet majestueux des montagnes. Les souvenirs du passé, ses fautes, son repentir, ses folles illusions, tout s'effaça.

« C'est maintenant que tu commences à vivre! » lui murmura à l'oreille une voix mystérieuse. Le Térek qui serpentait au loin, les stanitsas, les Cosaques, tout prit un aspect solennel à ses yeux. Il regardait le ciel et rêvait

aux montagnes, regardait Vania et ne songeait qu'aux montagnes, toujours aux montagnes. Deux Cosaques parurent à cheval, leur fusil par-dessus l'épaule; la fumée bleue de deux habitations tcherkesses s'élevait au delà du Térek; le soleil levant éclairait les roseaux qui bordent le fleuve; une *arba*[1] quittait la stanitsa; des femmes paraissaient sur le bord du chemin, des femmes jeunes et belles; des *alrikes*[2] couraient dans les steppes, — Olénine ne les craignait pas — il était jeune, vigoureux, bien armé, et il rêvait aux montagnes, toujours aux montagnes!

IV

La contrée du Térek, où sont disposés les bourgs des Cosaques de Grebenskoy, porte sur toute son étendue de quatre-vingts verstes le même caractère. Le Térek, qui sépare les Cosaques des montagnards tcherkesses, roule des eaux troubles et rapides, mais son courant est déjà plus calme et son lit plus large à cet endroit. Ses eaux amoncellent sans cesse un sable gris sur la rive droite, plate et couverte de roseaux, tandis qu'elles creusent la rive gauche, escarpée et couverte de chênes séculaires et de *tchinaras*[3]. A droite sont les habitations tcherkesses des tribus amies, mais pourtant pas entièrement pacifiques; sur la rive gauche sont les habitations des Cosaques, situées à une demi-verste de l'eau, sur une étendue de sept à huit verstes. Jadis ces stanitsas étaient au bord même du Térek ; mais le fleuve, déviant chaque année au nord des montagnes, a miné la rive, et l'on ne voit plus maintenant des anciennes habitations que des jardins abandonnés et

1. Chariot rustique des peuples nomades.
2. Circassiens hostiles à la Russie.
3. Platanes d'Orient.

des arbres fruitiers enlacés de mûriers et de pampres sauvages. Personne n'y habite, et l'on n'y rencontre que les traces des cerfs, des loups, des lièvres et des faisans.

La route d'une stanitsa à l'autre est percée dans la forêt; elle a la longueur d'une portée de canon. Des cordons se trouvent le long du chemin, de distance en distance; des sentinelles montent la garde sur des échauguettes entre les cordons. Une étroite langue de terre, fertile et boisée, d'un kilomètre à peu près de longueur, forme la propriété des Cosaques. Au nord commencent les terres sablonneuses des Nogaïs, qui se perdent dans les steppes des Tourkmènes d'Astrakhan et des Kirghiz-Kaïssak. Au sud du Térek est la grande Tchetchnia, la chaîne de Katchkalassow, les montagnes Noires, et plus loin la chaîne de neige, qu'on aperçoit à l'horizon, mais où personne n'a encore osé pénétrer. La langue de terre fertile couverte d'une riche végétation est habitée depuis un temps immémorial par une race guerrière, riche et belle : ce sont des schismatiques russes qui s'appellent Cosaques de Grebenskoy [1].

Il y a des siècles que ces schismatiques ont fui la Russie et sont venus s'établir sur le Térek, parmi les habitants de la grande Tchetchnia, au pied de la première chaîne. Ils s'allièrent aux Tchetchènes, s'approprièrent leurs us et coutumes, tout en conservant pures et intactes leur ancienne religion et leur langue maternelle. Une légende, conservée jusqu'à présent parmi les Cosaques, dit que le tsar Jean le Terrible vint un jour en personne sur le Térek, et somma les anciens des Cosaques de paraître devant lui : il leur fit don de la terre qui est de ce côté du fleuve et les engagea à vivre en paix avec les Russes, leur promettant, en revanche, liberté entière de conscience et d'action. Jusqu'à ce moment les Cosaques se regardent comme parents des Tchetchènes. L'amour de la liberté, de la guerre, de la

1. De *grebène*, qui veut dire « cime de montagne ».

rapine, est le trait qui les caractérise. La puissance de la Russie ne s'y fait sentir que par les troupes qui y cantonnent en passant, par quelque gêne qu'on impose à leurs élections et par la défense d'avoir des cloches à leur chapelle schismatique. Le Cosaque a, au fond, moins de haine pour le *djighite* [1] qui a tué son frère, que pour le soldat russe qui loge chez lui pour défendre sa stanitsa, mais qui fume dans sa cabane [2]. Il estime son ennemi le montagnard, et méprise le soldat, qu'il regarde comme un intrus. Le paysan russe est pour le Cosaque un être grossier et sauvage; il croit le voir dans les marchands ambulants et les Petits-Russiens qui pénètrent parfois dans la stanitsa et auxquels les Cosaques donnent un nom méprisant. La suprême élégance du Cosaque consiste à imiter le costume tcherkesse. C'est chez les Circassiens qu'ils se procurent les plus belles armes, qu'ils volent leurs meilleurs chevaux. Les jeunes Cosaques se font fort de parler le tatare [3], et le parlent entre eux quand ils sont en veine de s'amuser. Malgré cela cette petite tribu chrétienne, jetée dans un coin isolé de l'univers, entourée de musulmans à demi sauvages, cette petite tribu conserve le sentiment de sa dignité, n'estime que le Cosaque et méprise tout le reste de l'humanité.

Le Cosaque passe son temps au cordon, ou bien en expédition militaire, à la chasse ou à la pêche. Il ne travaille presque jamais à la maison; s'il y est, c'est par exception, et alors il s'amuse, c'est-à-dire il boit. Le Cosaque fabrique lui-même son vin, et l'ivrognerie chez lui n'est pas un vice, mais un usage, qu'il doit observer strictement. La femme est pour lui la source du bien-être; une jeune fille peut être oisive et s'amuser, mais la femme mariée doit travailler toute sa vie jusqu'à la vieillesse la plus avancée,

1. Tcherkesse.
2. Fumer le tabac est strictement défendu aux schismatiques, qui le regardent comme un péché.
3. Langue nationale des Tcherkesses et des Tchetchènes.

et être soumise et laborieuse comme la femme d'Orient. Sous ce régime sévère, la femme cosaque se développe singulièrement, au physique comme au moral, et, quoique résignée en apparence, elle n'en acquiert pas moins plus d'autorité réelle dans le foyer domestique que les femmes de l'Occident. Éloignée de la vie sociale, condamnée à de rudes travaux, c'est pourtant elle qui règne dans sa cabane. Le Cosaque croirait déroger en causant familièrement avec sa femme ou en ayant quelques égards pour elle en présence d'étrangers; mais dans le tête-à-tête il reconnait sa suprématie et sait que c'est elle qui, par son activité, apporte l'abondance dans le ménage. Le Cosaque trouve humiliant de travailler, et laisse tout l'ouvrage à son ouvrier, le Nogaïs, et à sa femme esclave, mais il s'avoue, bien que vaguement, que c'est à elle qu'il doit son bien-être et l'aisance, et qu'il est en son pouvoir de l'en priver. La femme cosaque, sans cesse courbée sous le poids du gros ouvrage et de soucis continuels, acquiert une force physique extraordinaire, beaucoup de bon sens, surtout d'indépendance et de fermeté de caractère. Elle est plus forte, plus intelligente, plus belle que les hommes de sa race. Sa beauté offre un mélange frappant du pur type tcherkesse avec celui de nos femmes du Nord. Elle porte le costume tcherkesse, qui consiste en une chemise tatare, un *bechmet* [1], des souliers tatares, mais elle attache le mouchoir sur sa tête à la russe. L'élégance recherchée dans sa toilette et l'exquise propreté dans sa cabane sont chez elle une habitude et une nécessité de l'existence. Les femmes, et surtout les jeunes filles, jouissent d'une grande liberté dans leurs rapports avec les hommes. La stanitsa Novomlinska forme le centre de la tribu cosaque de Grebenskoy. C'est là que se sont le mieux conservées les mœurs des anciens Cosaques, et les femmes y ont une grande réputation de beauté.

1. Jaquette brodée.

Comme moyens d'existence, la tribu a des vignobles, des vergers, des champs de melons d'eau, de courges, de millet, de maïs, puis la pêche, la chasse et les dépouilles de l'ennemi. La stanitsa Novomlinskaïa est séparée du Térek par une épaisse forêt de trois verstes de long. D'un côté du chemin, qui mène à la stanitsa, est le fleuve, de l'autre les vignobles, les jardins fruitiers, et au delà les sables mouvants des steppes des Nogaïs. La stanitsa est entourée d'un fossé planté de pruniers. On y entre par une haute porte cochère en pierre surmontée d'un toit en jonc; d'un côté vous voyez sur un affût en bois un vieux canon, ancien trophée de guerre, rouillé depuis un siècle. Un Cosaque armé y monte ou n'y monte pas la garde, à volonté, et rend aussi, selon sa fantaisie, les honneurs militaires à l'officier qui passe. Une petite planche fixée sous la porte vous donne l'indication suivante : 266 maisons; — population : 897 hommes, 1013 femmes.

Les cabanes sont toutes bâties sur des poteaux, à un mètre de terre; les toits sont fort élevés et soigneusement recouverts de joncs. Toutes sont plus ou moins bien construites, propres, soignées, avec des perrons en guise de balcons; elles ne sont pas accolées l'une à l'autre, mais pittoresquement groupées et formant des rues assez spacieuses. La plupart de ces cabanes sont à larges fenêtres et entourées de potagers, d'arbres de toute espèce, d'acacias aux fleurs odorantes et au tendre feuillage, et à côté le tournesol étale insolemment ses grosses fleurs jaunes — le pampre et les liserons y grimpent partout. La place publique au centre du village s'orne de trois boutiques, où l'on vend des cotonnades, des graines de tournesol, des pains d'épice et autres friandises. La maison du colonel s'élève au-dessus d'un grand mur et d'une rangée de vieux arbres. Elle est plus grande et plus spacieuse que les autres, et ses fenêtres s'ouvrent à deux battants. En été, pendant les jours de la semaine, on voit peu de monde dans les rues; les Cosaques font le service au cordon ou

sont en campagne; les vieillards sont à la pêche, à la chasse ou aident les femmes à travailler dans les jardins. Les enfants et les impotents sont seuls à la maison.

V

C'était une de ces soirées comme il y en a seulement au Caucase. Le soleil se cachait derrière la chaîne, mais il faisait encore clair. Le blanc mat des montagnes tranchait sur les brillantes rougeurs du couchant. L'air était vif, calme et sonore. Les montagnes jetaient leur ombre allongée à une distance énorme. Au delà du fleuve, sur le chemin, dans les steppes, tout était calme et désert; c'est à peine si de loin en loin on apercevait un Cosaque revenant du cordon, quelque Tchetchène quittant l'aoul[1], et on se demandait avec inquiétude si ce n'était pas un ennemi; on se rapprochait des habitations; les oiseaux et les bêtes seuls erraient sans crainte dans cette solitude. Les femmes, occupées à rattacher les ceps de vigne, se hâtent de rentrer avant la nuit; les jardins deviennent déserts, la stanitsa s'anime, les habitants y rentrent de tous côtés, les uns à pied, les autres à cheval ou dans des *arbas*. Les jeunes filles courent, de longues branches à la main, à la rencontre du troupeau, qui avance dans un tourbillon de poussière et de moucherons. Les vaches grasses et les bufflonnes se dispersent dans les rues, suivies des femmes vêtues de *bechmets* bigarrés. Les joyeux propos, les éclats de rire se mêlent au mugissement du bétail. Un Cosaque à cheval, revenant du cordon, frappe à une croisée sans quitter sa monture; une charmante tête de femme paraît à la fenêtre et l'on entend de douces paroles murmurées à voix

1. Village tcherkesse.

basse. Un ouvrier nogaï, qui vient d'apporter sur son *arba* des roseaux du désert, dételle ses bœufs dans la cour de l'*essaoul* [1] et cause en tatare avec son chef. Au milieu de la rue est depuis nombre d'années une grande mare que les passants tâchent d'éviter en se serrant contre les haies; une jeune femme y passe pieds nus, retroussant ses jupes et courbée sous un fagot de bois; un Cosaque, revenant de la chasse, lui crie en riant : « Lève donc plus haut encore, éhontée! » Et il la vise de sa carabine; elle baisse rapidement sa robe et laisse tomber le fagot. Un vieux Cosaque, revenant de la pêche, porte des poissons encore frétillants dans un filet, et grimpe, pour abréger la route, par-dessus la haie déjà entamée de son voisin et se déchire aux épines. Une vieille femme passe en traînant une branche sèche; des coups de hache retentissent; des enfants crient en lançant leurs balles; des femmes grimpent par-dessus les haies vives; la fumée s'élève de toutes les cheminées, partout on prépare le repas qui précède la nuit.

Oulita, femme de *khorounji* [2] (qui est aussi maître d'école), est comme les autres au seuil de sa cabane, attendant le bétail, que sa fille Marianka est allée chercher. Elle n'a pas le temps d'ouvrir la claie, qu'une énorme buffionne, poursuivie par les moucherons des steppes, s'y précipite en mugissant et enfonce la porte; elle est suivie par des vaches dont les grands yeux se tournent familièrement vers leur maîtresse. La belle Marianka les suit, ferme la claie, jette sa branche, et court, de toute la vitesse de ses pieds légers, faire rentrer le reste du bétail. « Déchausse-toi, fille du diable! lui crie sa mère, tu abîmes tes souliers ! » Sans s'offenser de cette apostrophe, et la prenant pour une caresse, Marianka continue gaiement sa besogne. Sur sa tête est posé un mouchoir, qui couvre en partie son visage; elle est vêtue d'une chemise

1. Officier supérieur, chef de centaine.
2. Premier grade d'officier.

rose et d'un bechmet bleu. Elle disparaît sous l'auvent de la basse-cour et on l'entend cajoler d'une voix caressante la bufflonne, qu'elle va traire. « Reste donc en place, ma mignonne! Allons donc! » Plus tard la vieille femme et la jeune fille rentrent dans l'*izbouchka* [1], portant le lait qu'elles viennent de traire. La fumée du cornouiller s'élève bientôt au-dessus de la cheminée en terre glaise, le lait va être caillé; la jeune fille entretient le feu pendant que la vieille retourne sur le seuil de la porte. La nuit est tombée; on sent dans l'air l'odeur des légumes, du bétail et le parfum odorant du cornouiller. Les filles cosaques traversent la rue en courant, tenant dans leurs mains des chiffons allumés. Partout le mugissement du bétail dans les cours se mêle aux voix des femmes et des enfants. Rarement une voix masculine se fait entendre pendant la semaine.

Une grande et robuste femme, sur le retour, traverse la rue et vient demander du feu à Oulita.

« Eh bien! *babouchka* [2], avez-vous déjà achevé la besogne? demande-t-elle.

— La fille chauffe le poêle, répond Oulita; qu'y a-t-il à ton service? te faut-il du feu? »

Les femmes entrent dans la cabane; les mains dures et calleuses d'Oulita, peu habituées à manier de menus objets, ouvrent gauchement une boîte d'allumettes, luxe rare chez les Cosaques. La nouvelle venue s'assied sur le seuil avec l'intention évidente de causer.

« Ton maître est-il à l'école? dit-elle.

— Oui, la mère, toujours avec ses écoliers, mais il vient de nous écrire qu'il passera les fêtes à la maison.

— Quel homme instruit que ton mari!

— Oui, certes!

— Quant à mon Loukachka, il est au cordon, on ne lui permet pas de rentrer. »

1. Petite cabane.
2. Terme familier pour grand'mère.

La femme du *khorounji* ne l'ignorait pas, mais la nouvelle venue avait envie de parler de son fils, qui venait d'entrer au service, et qu'elle voulait marier avec Marianka.

« Reste-t-il au cordon?

— Il y est, la mère. Il n'est pas rentré depuis la fête dernière. Je lui ai envoyé des chemises par Fomouchkine, qui m'a rapporté que ses chefs l'aimaient. Il dit encore qu'on est sur la piste des Abreks, et que Lucas a l'air content et heureux.

— Eh bien! que Dieu en soit loué! répondit Oulita, ton fils est un véritable *ourvane* [1]. »

On avait surnommé ainsi Lucas pour avoir sauvé un petit garçon qui se noyait.

« Dieu merci! oui, c'est un bon fils, un brave garçon, dit sa mère; si je parvenais à le marier, je mourrais tranquille.

— Qu'à cela ne tienne; il y a bien des jeunes filles à la stanitsa, dit la rusée vieille en fermant la boîte aux allumettes.

— Il y en a certes assez, dit la mère de Lucas, branlant la tête, mais on chercherait loin la pareille à ta Marianouchka. »

Oulita devinait la pensée secrète de sa compagne, et Loukachka lui paraissait un parti convenable, mais elle cachait son jeu, parce qu'elle était riche et femme d'officier, tandis que Loukachka était orphelin et simple Cosaque. Elle n'avait pas non plus envie de se séparer sitôt de sa fille, et en troisième lieu les bienséances exigeaient qu'elle agît ainsi.

« Certainement, quand Marianka sera d'âge, elle ne sera pas plus mal qu'une autre, dit-elle d'un air réservé.

— Après la vendange je t'enverrai mes compères [2], dit

1. *Ourvane,* du mot *ourvate*, « arracher » : il avait arraché un enfant à la mort.

2. C'est ainsi qu'on nomme dans le peuple les gens chargés d'une demande en mariage.

la mère de Lucas, je viendrai moi-même te saluer et faire ma demande à Ilia Vassilitch.

— Pourquoi Ilia? dit la vieille avec hauteur, c'est à moi qu'il faut s'adresser, mais tout a son temps. »

La mère de Loukachka comprit qu'elle ne devait pas en dire davantage, elle alluma son chiffon et se leva.

« Ne m'en veux pas, la mère, fit-elle, et n'oublie pas ce que je viens de dire. Je m'en vais chauffer mon poêle. »

En repassant la rue, elle rencontra Marianka, qui la salua.

« Belle comme une reine et bonne ouvrière, pensa la mère de Loukachka. Quand elle sera d'âge!... C'est maintenant qu'il faut la marier et la marier à Loukachka. »

Oulita resta encore longtemps plongée dans de pénibles réflexions, assise sur le seuil de sa porte, jusqu'à ce que la voix de sa fille l'eut rappelée.

VI

Les hommes de la stanitsa passent leur vie en expéditions militaires ou au cordon, comme les Cosaques nomment le rayon où ils font sentinelle. Loukachka, dont les deux femmes avaient parlé, était ce même soir à Nijni-Prototsk, montant la garde au haut d'une échauguette, sur le bord du Térek. Appuyé sur la balustrade, il regardait au loin en clignant des yeux, ou bien les baissait vers ses camarades postés sous l'échauguette, et échangeait à de rares intervalles quelques mots avec eux. Le soleil descendait vers les cimes neigeuses des montagnes, au pied desquelles ondulaient des nuages moutonnés, qui devenaient de plus en plus sombres. Une agréable fraîcheur émanait de la forêt, mais il faisait encore très chaud près de l'échauguette. Les causeries des Cosaques s'entendaient de loin dans l'air transparent et sonore du

soir. Les eaux troubles et rapides du Térek roulaient plus distinctement leurs masses brunes entre les rives immobiles; l'eau baissait, et l'on apercevait çà et là le sable des bas-fonds. De l'autre côté du fleuve, juste vis-à-vis du cordon, tout était désert; les joncs et les roseaux seuls couvraient la plaine lointaine jusqu'au pied des montagnes. A droite on apercevait les maisons en terre glaise, les toits plats et les cheminées à entonnoir d'un village tchetchène. Du haut de l'échauguette le jeune Cosaque suivait de ses yeux perçants les mouvements des femmes tchetchènes avec leurs robes rouges et bleues.

Les Cosaques s'attendaient d'heure en heure à une attaque des Abreks [1], qui choisissent pour leur invasion le mois de mai, quand l'eau est si basse qu'on peut traverser à gué le Térek et que la feuillée du bois est si touffue qu'on y passe avec peine. Les Cosaques avaient reçu depuis peu une circulaire du colonel, qui leur enjoignait d'être sur le qui-vive, vu que ses espions avaient apporté la nouvelle que huit Tchetchènes se préparaient à passer le Térek. Pourtant on ne remarquait aucun préparatif extraordinaire au cordon : les Cosaques étaient désarmés, ils avaient dessellé leurs chevaux, et restaient à pêcher à la ligne, à chasser et à boire. Seul le Cosaque de garde était armé, et son cheval sellé broutait à la lisière du bois. L'*ouriadnik* [2], grand, maigre, au dos démesurément large, et aux mains démesurément petites, était assis, l'uniforme déboutonné et les yeux fermés, sur le remblai de la cabane; il avait la tête appuyée sur ses mains et l'air profondément ennuyé. Un vieux Cosaque à large barbe noire grisonnante, n'ayant pour tout vêtement qu'une chemise serrée à la taille par un ceinturon en cuir, était couché sur le rivage, suivant nonchalamment du regard les eaux troubles et uniformes du tournant du Térek.

1. Tchetchènes hostiles aux Cosaques.
2. Soldat-chef.

D'autres, accablés par la chaleur, à demi nus, lavaient leur linge; les autres tressaient des bridons, ou bien, couchés sur le sable brûlant, chantonnaient à demi-voix. L'un d'eux, au visage maigre et pâle, était étendu ivre mort près de la cabane, dont l'ombre l'avait deux heures plus tôt préservé des rayons du soleil, qui, en ce moment, donnait en plein sur son visage.

Loukachka montait la garde sur l'échauguette : c'était un grand et beau garçon de vingt ans; ses formes anguleuses, comme celles d'un très jeune homme, accusaient une grande force physique et morale. Bien que depuis peu au service, on voyait, à l'expression de son visage et au calme de son maintien, qu'il s'était déjà approprié la tenue fière d'un guerrier et qu'il était pénétré de sa dignité de Cosaque et d'homme d'armes. Son large caftan était un peu usé, son bonnet à poil rejeté sur la nuque, à la tchetchène. Son costume n'était pas riche, mais il le portait avec élégance, élégance qui consiste à imiter le Tchetchène. Un véritable *djighite* doit avoir de belles armes; quant à son uniforme, il peut être usé et porté avec négligence. Un caftan déchiré joint à de belles armes donne au Cosaque un certain cachet que n'acquiert pas qui veut, et que Loukachka possédait au suprême degré : tout montagnard reconnaissait en lui le véritable *djighite*. Ses mains, rejetées en arrière, étaient croisées sur son bonnet à poil; il clignait des yeux en regardant l'aoul lointain. Ses traits n'étaient pas réguliers, mais il frappait à première vue par sa vigoureuse structure, son air intelligent, ses sourcils noirs, et l'on s'écriait involontairement : Quel beau garçon!

« Que de femmes, que de femmes dans l'aoul! » dit-il d'un ton bref et montrant ses dents, d'une blancheur éblouissante.

Nazarka, qui était couché sous l'échauguette, leva précipitamment la tête :

« Elles vont sans doute à la fontaine, dit-il.

— Quelle peur on leur ferait par un coup de fusil! dit Loukachka en souriant, cela ferait une fameuse panique!

— Ton fusil ne portera pas si loin.

— Ha! ha! il portera plus loin encore. Attends seulement leur fête, j'irai prendre de la bière avec leur Ghirey-Khan », répondit Lucas, chassant avec impatience les moucherons qui l'importunaient.

Un léger bruissement dans les taillis attira l'attention des Cosaques. Un chien de chasse bigarré, agitant violemment sa queue, accourait vers le cordon. Lucas reconnut la bête de son voisin Jérochka, et le vieux chasseur lui-même parut un moment plus tard.

Diadia [1] Jérochka était un vieux Cosaque d'une taille athlétique, à l'épaisse barbe blanche; ses épaules et sa large poitrine étaient si bien proportionnées que, en le voyant venir du fond du bois, on n'était pas frappé d'abord de sa stature gigantesque. Il était vêtu d'un caftan déguenillé et retroussé; ses pieds étaient enveloppés de morceaux d'étoffe de laine recouverts de peau de daim et attachés par des ficelles; sa tête était coiffée d'un petit bonnet à poil hérissé. Il portait sur une de ses épaules une *kabilka*, arme dont on se sert pour prendre les faisans, et un sac où étaient un épervier et un poulet pour servir d'appât. Par-dessus l'autre épaule pendait un chat sauvage qu'il venait de tuer; il avait à la ceinture encore un sac avec des balles, de la poudre et du pain; une crinière pour se défendre contre les moucherons, un grand poignard à étui échiqueté et barbouillé de sang, et deux faisans tués. Il s'arrêta devant le cordon.

« Holà! Liane », cria-t-il à son chien d'une voix de stentor, qui retentit dans le bois, et à laquelle l'écho répondit au loin.

Il rejeta sur l'épaule son grand fusil à piston et souleva son bonnet.

1. Oncle, terme familier.

« Bonjour, bonnes gens! dit-il de la même voix vigoureuse et rude, sans aucun effort, mais comme s'il voulait se faire entendre de quelqu'un de l'autre côté de la rivière.

— Bonjour, bonjour, diadia! s'écrièrent de tous côtés les voix joyeuses des jeunes Cosaques.

— Qu'avez-vous vu? dites! cria Jérochka, essuyant d'un pan de son caftan la sueur de son visage enflammé.

— Écoute, diadia, quelque épervier est blotti dans cette tchinara!... Hier soir il tournoyait sans cesse au-dessus de l'arbre, dit Nazarka, faisant signe de l'œil à ses camarades.

— Tu mens! dit le vieux avec défiance.

— Vrai! tu n'as qu'à faire le guet », dit Nazarka en riant.

Les Cosaques éclatèrent de rire.

Le malin Nazarka n'avait vu aucun épervier, mais les jeunes gens avaient l'habitude de taquiner Jérochka chaque fois qu'il venait au cordon.

« Tu n'as que des sottises à dire! dit Lucas à Nazarka, qui se tut à l'instant.

— Eh bien! j'attendrai ici, dit Jérochka à la grande joie des Cosaques. N'avez-vous pas vu de sangliers?

— Où les voir? dit l'*ouriadnik*, enchanté de l'occasion de causer, et se grattant le dos des deux mains; nous avons les Abreks à guetter et non les sangliers. N'as-tu rien entendu, hein? ajouta-t-il en clignant des yeux et en montrant ses dents blanches.

— A propos des Abreks? demanda le vieux, non, rien. Avez-vous de l'eau-de-vie? donnez-m'en un petit verre, bonnes gens! Je suis très fatigué. Donne-m'en une goutte, dit-il à l'*ouriadnik*, et je t'apporterai sous peu de la chair de sanglier; vrai, je t'en apporterai.

— Vas-tu rester ici? demanda l'*ouriadnik*, faisant semblant d'ignorer la demande du vieux.

— Je passerai la nuit ici, répondit Jérochka; il se peut que pour la grande fête j'abatte du gibier, et tu en auras ta part, vrai comme Dieu existe. »

— Holà! diadia! » cria d'en haut Loukachka d'une voix perçante pour attirer l'attention des causeurs.

Les Cosaques se tournèrent vers lui.

« Remonte le torrent, tu y trouveras tout un troupeau : je te jure que je ne mens pas! un des nôtres a tué un sanglier l'autre jour, je te le jure! ajouta-t-il d'un ton sérieux et convaincant.

— Ha! Loukachka, l'*ourvane* est ici! s'écria le vieux chasseur, levant les yeux vers l'échauguette; où le sanglier a-t-il été tué?

— Suis-je si mignon que tu ne m'aies pas aperçu? dit Lucas. Le sanglier était près du fossé; mon fusil était dans une housse, c'est Hiouchka qui l'a tué. Je te montrerai l'endroit, vieux, c'est près d'ici; je connais toutes les menées de la bête. Diadia Mosséi! s'adressa-t-il d'un ton d'autorité à l'*ouriadnik*, il est temps de relever la sentinelle. » Et, sans attendre l'ordre du chef, il prit son fusil et descendit.

« Descends, dit l'*ouriadnik*, jetant les yeux autour de lui; est-ce ton tour, Gourko?... va! C'est un fin matois, ton Loukachka! ajouta-t-il en s'adressant au vieux chasseur; comme toi, il ne reste jamais en place; il a tué une bête ces jours-ci. »

VII

Le soleil était couché, et les ombres de la nuit descendaient rapidement sur la forêt. Les Cosaques avaient terminé leur service au cordon et se réunissaient pour souper dans l'izba. Le vieux chasseur restait seul sous la tchinara, attendant l'oiseau de proie et tiraillant la ficelle attachée à la patte de l'épervier. Loukachka préparait lentement des lacs pour les faisans et chantait une chanson après l'autre. Malgré sa haute taille et ses grandes mains tout menu ouvrage lui était familier.

« Holà! Loukachka! cria la voix perçante de Nazarka du fond du taillis, les Cosaques vont souper. »

Il parut sur le sentier, se frayant un chemin à travers les ronces et portant sous le bras un faisan vivant.

« Oh! fit Lucas, d'où as-tu ce beau coq? c'est probablement le mien. »

Nazarka était du même âge que Lucas et était entré au service au printemps, en même temps que lui. Ils étaient voisins et camarades. Nazarka était petit, laid, maigre; sa voix clapissante faisait tinter les oreilles. Lucas était assis sur l'herbe, à la tatare, et veillait à ses filets.

« Je ne sais, c'est peut-être le tien.

— Tu l'auras pris dans le trou près de la vieille tchinara; certes, c'est le mien, je l'ai posé près des lacs. »

Loukachka se leva, examina le faisan et passa la main sur la tête bigarrée du coq, qui roulait des yeux épouvantés.

« Nous en ferons un pilau; tords-lui le cou et plume-le.

— Est-ce que nous allons le manger, ou bien le donneras-tu à l'*ouriadnik?*

— Inutile! il en a assez.

— Mais je n'aime pas à tuer ces bêtes, dit Nazarka.

— Je m'en charge. Et Lucas tira un petit couteau de dessous son poignard et en griffa la gorge du faisan; l'oiseau tressaillit, mais n'eut pas le temps d'étendre ses ailes, que sa tête ensanglantée pendait déjà de côté.

— Voilà! » dit Lucas jetant l'oiseau sur l'herbe.

Nazarka frissonna.

« Sais-tu, dit-il en relevant le faisan, que ce grand diable (il voulait dire l'*ouriadnik*) nous envoie de nouveau *au secret* [1]? C'est le tour de Thomouchkine, et il l'a envoyé chercher de l'eau-de-vie. C'est sur nous qu'il pèse de tout son poids. Que de nuits nous avons déjà fait le service! »

1. Monter la garde de nuit à un endroit secret pour épier l'ennemi.

Lucas s'acheminait en sifflant vers le cordon.

« Prends la ficelle! » criait-il à Nazarka, qui se soumettait à toutes ses volontés.

« Je le lui dirai ce soir, continua-t-il, vrai, je le lui dirai. Refusons net, nous sommes abimés de fatigue, dis-le-lui, je t'en prie, il aura égard à toi. Cela n'a pas de nom, je t'assure.

— Il y a bien de quoi parler! dit Lucas pensant à autre chose; cette misère! passe encore si on nous chassait de la stanitsa, on s'y amuse; mais rester au cordon ou aller au secret, n'est-ce pas égal?

— Quand iras-tu à la stanitsa?

— Pour la fête.

— On dit que ta Dounaïka passe son temps avec Thomouchkine, dit Nazarka, changeant tout à coup de conversation.

— Eh! qu'elle aille au diable! dit Lucas montrant les dents sans sourire; est-ce que je n'en trouverai pas d'autre?

— Gourko raconte qu'il est venu chez elle, le mari était absent, et Thomouchkine était là, attablé, vis-à-vis d'un gâteau. Gourko est resté un moment, puis il est sorti et s'est arrêté sous la fenêtre, il l'entend qui dit : « Ce diable n'est plus là, que ne manges-tu pas, chéri? Passe la nuit avec moi ». Et Gourko de leur crier de dessous la fenêtre : Bravo!

— Tu mens!

— Vrai! comme Dieu existe! »

Lucas se tut un moment, puis dit :

« Eh bien! si elle en a trouvé un autre, que le diable l'emporte! peu m'en chaut. Il y a bien d'autres filles.

— Quel satané gaillard tu es! dit Nazarka. Tu aurais dû essayer de Marianka, la fille du khorounji! N'a-t-elle pas d'amant? »

Lucas fronça les sourcils.

« Pourquoi Marianka?... elle ne vaut pas mieux qu'une autre.

— Oui-da! essaye!

— Voilà une idée! on dirait qu'il y a peu de filles à la stanitsa. »

Lucas se remit à siffler et avançait vers le cordon, arrachant les feuilles des branches sur son passage. Il s'arrêta devant un mince arbrisseau droit et dénudé, tira son couteau et le coupa.

« Cela me fera une fameuse baguette pour mon fusil », dit-il, en fendant l'air de la tige coupée.

Les Cosaques soupaient assis à terre dans le vestibule de la cabane, autour d'une table basse tatare. Ils se demandaient qui irait cette nuit au secret.

« Qui donc est de service aujourd'hui? cria l'un d'eux à l'*ouriadnik,* par la porte entre-bâillée.

— Le tour de qui est-ce? répondit l'*ouriadnik* de l'autre chambre; Bourlak y a été; Thomouchkine de même, ajouta-t-il d'une voix incertaine. Lucas n'ira-t-il pas avec Nazarka? Puis Ergouchow, qui, j'espère, a assez cuvé son vin.

— Il paraît que toi, tu n'es pas bien réveillé! » dit Nazarka à voix basse.

Les Cosaques se mirent à rire.

Ergouchow était le Cosaque enivré qui dormait à la porte de l'izba; il venait de s'éveiller et entrait en se frottant les yeux.

Loukachka se leva et examina son fusil.

« Soupez et partez vite », dit l'*ouriadnik;* et, sans attendre l'assentiment des Cosaques, il ferma brusquement la porte, comptant peu sur la soumission de ses subalternes.

« Si je n'avais pas d'ordre précis, je n'aurais envoyé personne, mais le centenier peut survenir, et puis on dit que huit Abreks ont passé l'eau.

— Eh bien? il faut partir, dit Ergouchow, il n'y a pas de temps à perdre; le service l'exige, partons! »

Lucas tenait de ses deux mains un morceau de faisan et regardait tantôt Nazarka, tantôt le chef, riant sous cape de

ce qui se passait. Les Cosaques se préparaient à partir, quand Jérochka, après avoir vainement épié jusqu'à la nuit une proie imaginaire sur la tchinara, entra dans le vestibule obscur. Sa grosse voix de basse vibra comme une cloche et couvrit les autres voix.

« Enfants, dit-il, je vais avec vous : vous ferez la chasse aux Abreks, et moi aux sangliers. »

VIII

Il faisait tout à fait sombre quand le vieux Jérochka et les trois Cosaques de service, enveloppés dans leurs *bourkas* [1] et leurs fusils sur l'épaule, longèrent le Térek pour se rendre au « secret ». Nazarka essaya de refuser de les suivre, mais Lucas l'apostropha si violemment qu'il n'osa pas regimber. Ils firent quelques pas en silence, entrèrent dans un sentier à peine visible parmi les roseaux et s'approchèrent du Térek. Une grosse poutre noire, rejetée par l'eau, était sur le rivage, et les roseaux étaient fraîchement froissés tout autour.

« Est-ce ici? demanda Nazarka.

— Et où donc, si ce n'est ici? répondit Lucas. Assieds-toi là, je reviens à l'instant.

— C'est le meilleur point possible, dit Ergouchow; on ne peut nous voir, et nous voyons tout : restons ici. »

Il se blottit derrière la poutre avec Nazarka ; Lucas et Jérochka allèrent plus loin.

« C'est près d'ici, disait Lucas, marchant légèrement et sans bruit devant le vieux homme; je t'indiquerai où les bêtes ont passé, moi seul le sais.

— Tu es un brave *ourvane*, répondit le vieux à voix basse, montre-moi l'endroit. »

1. Manteau de fourrure sans manches qui se porte le poil en dehors.

Après avoir fait quelques pas, Lucas s'arrêta devant une mare et siffla.

« Vois-tu, dit-il à voix basse, c'est ici qu'ils viennent s'abreuver. » Et il montrait les traces récentes du sanglier.

« Que le Christ te sauve, dit le vieux; ils viendront ici; je reste; et toi, va-t'en. »

Lucas serra sa bourka autour de son corps, et revint sur ses pas, le long de la rive, jetant de rapides regards tantôt vers les roseaux, tantôt vers le Térek, qui grondait sourdement dans ses bords. « Ils nous guettent aussi, se dit-il en pensant aux Abreks; l'un d'eux se glisse peut-être ici pour nous surprendre. »

Un craquement subit dans les roseaux et un clapotement de l'eau le firent tressaillir; il saisit sa carabine. La forme noire d'un sanglier, se détachant de la surface miroitante du fleuve, disparaissait dans les roseaux. Lucas visa, mais la bête s'enfuit avant qu'il eût eu le temps de lâcher la détente. Lucas fit un geste de dépit et continua son chemin. En approchant du secret, il siffla; un sifflet pareil lui répondit, il avança vers ses camarades.

Nazarka dormait enveloppé dans sa bourka; Ergouchow était assis sur ses pieds repliés; il fit place à Lucas.

« Il fait bon veiller ici, dit Ergouchow, l'endroit est excellent. As-tu reconduit le vieux?

— Je l'ai reconduit, répondit Lucas, étendant à terre sa bourka. Quel beau sanglier j'ai fait lever, près de l'eau! L'as-tu entendu?

— Oui, dit Ergouchow, j'ai entendu le craquement des joncs et je me suis dit que tu faisais lever une bête. »

Ergouchow s'enveloppa de sa bourka.

« Je m'en vais faire un petit somme, réveille-moi au second chant du coq; le service l'exige; puis tu dormiras et je veillerai.

— Merci, je n'ai nullement sommeil », répondit Lucas.

La nuit était calme, tiède et sombre. De rares étoiles brillaient d'un côté de l'horizon; la plus grande partie du

ciel était couverte d'un gros nuage noir, qui, se fondant au loin avec les montagnes, avançait lentement et envahissait la partie étoilée du ciel. Le Cosaque avait en face de lui le Térek, par derrière et de côté, un rempart de joncs. De temps en temps, et sans cause apparente, les roseaux commençaient à s'agiter et à se frôler. Vus d'en bas, ces roseaux se détachaient comme une masse d'arbres sur le fond clair du ciel. En face, le fleuve grondait. La masse brune et luisante de l'eau se ridait uniformément autour des bancs de sable et du rivage. Plus loin, l'eau, les rives et le nuage noir se confondaient en d'opaques ténèbres. Des ombres flottantes couraient sur l'eau, et l'œil exercé du Cosaque y reconnaissait des branches sèches arrachées au rivage. De rares éclairs, se reflétant dans l'eau comme dans une glace sombre, dessinaient momentanément la rive opposée.

Le murmure des roseaux, le ronflement des Cosaques, le bourdonnement des insectes, le courant du fleuve, tous les bruits monotones de la nuit étaient troublés de temps à autre par une détonation lointaine, la chute d'un morceau de gravier détaché du rivage, le clapotement d'un grand poisson se jouant dans l'eau ou le craquement d'une bête fauve dans les taillis. Un oiseau de nuit, frappant en cadence ses ailes, volait le long du rivage ; arrivé au-dessus des Cosaques, il tourna vers la forêt, où l'on entendit encore longtemps le froissement de ses plumes dans les branches de la vieille tchinara. A chaque bruit inattendu, le jeune Cosaque prêtait avidement l'oreille, clignait des yeux, et tâtait lentement la détente de son fusil.

La nuit avançait. Le nuage noir courait vers l'Occident ; les déchirures de ses flancs laissaient apercevoir le ciel étoilé et le croissant doré de la lune, éclairant les montagnes de sa pâle lueur. L'air fraîchissait vivement. Nazarka se réveilla, causa un moment et se rendormit. Lucas s'ennuyait de son inaction ; il se leva, tira son couteau et

se mit à ratisser la baguette de son fusil. Ses pensées se portèrent vers les Tchetchènes, qui vivent dans les montagnes et, bravant les Cosaques, passent le fleuve. Et s'ils allaient le traverser à un autre endroit? Lucas tendait le cou, scrutait du regard le fleuve, mais n'apercevait rien, excepté la rive opposée faiblement éclairée par le croissant. Il cessa de songer aux Tchetchènes et attendait impatiemment le moment de réveiller ses camarades et de retourner à la stanitsa.

Dounka, sa *douchinka* [1], comme les Cosaques appellent leur maîtresse, lui revint à la mémoire; il songeait à elle avec dépit. L'approche de l'aube se faisait sentir : un brouillard argenté s'élevait du fond de l'eau; des aiglons commençaient à siffler d'une voix stridente et à battre des ailes. Le premier chant du coq se fit entendre au loin dans la stanitsa, un second plus prolongé lui répondit, puis d'autres encore.

Il est temps de les réveiller, pensa Lucas, qui sentait ses yeux s'appesantir. Il se tourna vers ses compagnons, tâchant de deviner quelles jambes appartenaient à tel individu, lorsque le léger clapotement d'une vague le frappa; il jeta les yeux vers les montagnes, qui s'estompaient à l'horizon sous le croissant renversé de la lune, vers le bord opposé du Térek et les branches flottantes.... Il lui parut que le rivage se mouvait et que le fleuve était immobile; mais ce ne fut qu'une illusion d'un instant. Il regarda fixement l'eau, et un tronc noir, surmonté d'une longue branche, le frappa particulièrement. Ce tronc flottait d'une manière étrange, sans tournoyer au milieu du fleuve; il lui parut même qu'il allait contre le courant et coupait le Térek dans ses bas-fonds. Lucas, le cou tendu, les yeux fixés, le suivait ardemment du regard. Le tronc aborda à l'un des bancs de sable; cela parut suspect à Lucas; il lui sembla même qu'une main paraissait derrière

1. Petite âme.

le tronc. « Ha! fit-il en saisissant son fusil, je tuerai à moi seul un Abrek! »

Il plaça rapidement le support, y appuya le fusil, l'arma en retenant sa respiration et, ne perdant pas de vue l'ennemi, il le visa. « Je l'aurai! » pensait-il. Cependant son cœur battait si violemment qu'il attendit un instant et prêta l'oreille. Le tronc fit un bruyant plongeon, puis recommença à flotter lentement, fendant l'eau dans la direction de notre rive.

Si j'allais le manquer? pensait le Cosaque. La lueur incertaine de la lune éclaira faiblement un Tatare près du tronc. Lucas visa la tête : elle paraissait tout près, au bout du canon du fusil; il leva un peu les yeux. « C'est un Abrek! » se dit-il avec joie, et, se jetant brusquement à genoux, il mit en joue, visa de nouveau, et, cédant machinalement à une habitude d'enfance, il murmura : « Au nom du Père, du Fils... » et lâcha la détente. Le coup de feu éclaira momentanément l'eau, les roseaux, se répercuta sur le fleuve et alla se perdre au loin en un sourd grondement. Le tronc et la branche ne fendaient plus le fleuve, mais tournoyaient emportés par le courant.

« Arrête! s'écria Ergouchow se dressant de derrière la poutre et cherchant son fusil.

— Tais-toi, mille diables! murmura Lucas d'une voix étouffée et les dents serrées; ce sont les Abreks!

— Loukachka! qui as-tu tué? » demandait Nazarka.

Mais le Cosaque se taisait et rechargeait son fusil, en suivant des yeux le tronc que le courant emportait : un banc de sable l'arrêta, et une masse noire s'éleva en chancelant au-dessus de l'eau.

— Qu'as-tu tué? dis donc! répétaient les Cosaques.

— Les Abreks! ce sont les Abreks! répondait Lucas.

— Tu radotes! ton fusil aura éclaté.

— J'ai tué un Abrek! s'écria Lucas d'une voix entrecoupée, et sautant sur ses jambes : il nageait là, vois-tu!... près du bas-fond, et je l'ai tué!...

— Tu radotes! répétait Ergouchow en se frottant les yeux.

— Vois plutôt! » s'écria Lucas; et, le saisissant par les épaules, il le fit replier sur lui-même avec une telle force qu'Ergouchow poussa un gémissement. Il suivit des yeux l'indication de Lucas, aperçut le corps et changea subitement de ton.

« Hai! ha! il y en aura encore, dit-il à voix basse et armant son fusil; celui-là était l'éclaireur, les autres suivent, crois-moi! »

Loukachka décrocha sa ceinture et jeta à terre son caftan.

« Que fais-tu, imbécile? cria Ergouchow, tu cours à une mort certaine! S'il est tué, il ne t'échappera pas. Donne un peu de poudre, Nazar! cours au cordon, mais ne suis pas le rivage, on te tuerait.

— Tu crois que j'irai seul? merci! vas-y toi-même! » dit Nazarka avec humeur.

Lucas s'était déshabillé et allait vers l'eau.

« Inutile, lui criait Ergouchow, vois, il ne bouge pas. Attends qu'on accoure du cordon, il va faire clair. Va donc, Nazarka; fi donc! quel poltron! Ne crains rien, te dis-je.

— Lucas! hé, Lucas! disait Nazarka, dis donc comment tu l'as tué? »

Lucas s'était ravisé.

« Allez tous deux au cordon, dit-il, je resterai ici. Dites aux Cosaques d'accourir; si les autres ont passé, il faut les prendre tous.

— Il ne faut pas qu'ils nous échappent », dit Ergouchow en se levant.

Ergouchow et Nazarka se signèrent et coururent vers le cordon, évitant le rivage et se frayant un chemin à travers les épines et les ronces.

« Prends garde, Lucas! cria encore Ergouchow, si tu remues, c'en est fait de toi!

— Va-t'en ! je sais ce que j'ai à faire », répondit Lucas, et, après avoir examiné son fusil, il s'accroupit derrière la poutre.

Resté seul, il ne quittait pas des yeux le banc de sable et prêtait l'oreille, dans l'attente des Cosaques. Mais il y avait loin jusqu'au cordon, et il était torturé d'impatience ; il tremblait de manquer les Abreks, qui devaient, selon lui, suivre de près celui qu'il avait tué; il craignait de perdre celui qu'il avait tué; il craignait de perdre cette proie comme le sanglier qui lui était échappé la veille. Il jetait les yeux autour de lui, prêt à tirer si l'ennemi paraissait. Il ne lui venait même pas à l'esprit qu'il pouvait être tué lui-même.

IX

Il commençait à faire jour. On voyait distinctement le cadavre du Tchetchène ballotté sur les bas-fonds. Des pas se firent tout à coup entendre non loin du Cosaque, — les têtes des roseaux s'inclinèrent. Lucas arma et murmura : « Au nom du Père, du Fils... » Au cliquetis du fusil, les pas s'arrêtèrent.

« Holà! les Cosaques! n'allez pas tuer le diadia! dit d'une voix calme et basse Jérochka, écartant les roseaux et approchant de Lucas.

— Vrai Dieu ! j'ai failli tirer, s'écria Lucas.

— Et qu'as-tu tué? demanda le vieux. Sa voix puissante résonna sur le fleuve et dans le bois et dissipa subitement le silence mystérieux de la nuit qui entourait le jeune Cosaque. Le jour parut plus clair.

— Tu n'as rien vu, toi, dit Lucas en désarmant son fusil avec calme ; et moi, j'ai tué une bête fauve. »

Le vieux avait déjà porté ses regards vers les bas-fonds,

et ne quittait pas des yeux la forme humaine qui faisait rider la surface de l'eau.

« Il nageait avec la branche attachée à son dos; je l'ai aperçu de loin... Vois! pantalon bleu... — fusil, à ce qu'il paraît... Le vois-tu?

— Comment ne pas le voir? dit le vieux d'un ton irrité, et son visage prit une expression solennelle et sévère. C'était un djighite! ajouta-t-il avec compassion.

— J'étais accroupi là, continua Lucas, lorsque je vois flotter quelque chose de noir sur l'autre bord. Chose étrange! une branche, une énorme branche, flottait sur l'eau, mais le courant ne la portait pas, elle coupait le fleuve dans sa largeur. Voilà qu'une tête paraît par-dessus la branche; je ne la distingue pas bien de derrière les roseaux, je me soulève... le coquin l'entend, aborde à un bas-fond et se glisse sur le sable. Attrape! pensais-je, tu ne m'échapperas pas!... Il reparut en rampant... (quelque chose me gêne dans le gosier...). J'arme et je reste immobile.... Il recommence à nager,... la lune donne en plein sur lui et je vois clairement son dos.... « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit! » Le coup part... je le vois se débattre à travers la fumée... Il pousse un gémissement — ou bien, ai-je cru entendre.... Dieu soit loué! pensai-je, je l'ai tué! Il essaye de se soulever, les forces lui manquent, il tressaille et tombe raide.... J'ai tout vu distinctement; il doit être mort. Les Cosaques ont couru au cordon; pourvu que les autres ne nous échappent pas!

— C'est ainsi que tu l'as surpris,... il est loin maintenant.... » Et le vieux branlait tristement la tête.

Les cris bruyants des Cosaques se firent entendre; ils accouraient, les uns à cheval, les autres à pied.

« Apportez-vous la nacelle? leur cria Lucas.

— Bravo, Loukachka! s'écria un des Cosaques, amène-le vers le rivage! »

Loukachka, sans attendre davantage, se déshabilla sans quitter des yeux sa proie.

« Attends donc, Nazarka, avec la nacelle! criait l'ouriadnik.

— Imbécile! prends ton poignard! il respire peut-être encore! criait un autre Cosaque.

— Bêtise! » répondait Lucas, ôtant son haut-de-chausses. Il se signa et s'élança dans l'eau, la faisant rejaillir de tous côtés; il plongea, reparut à la surface et nagea vers les bas-fonds, fendant le Térek de ses bras blancs et vigoureux. Les Cosaques restés sur la rive parlaient à haute voix. Trois hommes à cheval étaient allés faire la ronde. Nazarka traînant la nacelle parut au détour du chemin. Lucas se dressa sur le banc de sable et secoua le cadavre. « Il est bien mort! » cria-t-il d'une voix perçante.

La balle avait frappé à la tête le Tchetchène. Il était vêtu d'un haut-de-chausses bleu foncé, d'une chemise et d'un caftan; il portait un fusil et un poignard attachés sur son dos, et, par-dessus, cette énorme branche qui avait commencé par induire en erreur Lucas.

« Voilà comme on pêche les carpes! dit un des Cosaques groupés autour du cadavre, qu'on avait tiré de l'eau et étendu sur l'herbe.

— Qu'il est jaune! disait quelqu'un.

— Où les nôtres sont-ils allés chercher les Abreks? disait un autre; ils sont probablement de l'autre côté de l'eau; si celui-ci n'était pas l'éclaireur, pourquoi se serait-il hasardé seul?

— C'est le plus entreprenant, un véritable djighite! dit ironiquement Lucas, étanchant l'eau des habits du Tchetchène et frissonnant sans cesse; sa barbe est peinte et taillée.

— Écoute, Loukachka, dit l'ouriadnik, qui tenait dans ses mains les armes du défunt, prends le caftan et le poignard et laisse-moi le fusil, je t'en donnerai trois pièces de monnaie. Le plomb y est, ajouta-t-il en soufflant dans le canon du fusil, je le garderai comme souvenir. »

Lucas ne répondit rien; il était vexé de l'avidité du chef, mais il savait devoir lui céder. Il fronça le sourcil et jeta à terre le caftan du Tchetchène.

« Si ce diable avait du moins un habit convenable, dit-il; mais non, une véritable guenille.

— Elle te servira pour aller couper du bois, dit un Cosaque.

— Mosé! je m'en vais à la maison, dit Lucas à l'ouriadnik, oubliant son dépit et voulant tirer parti du cadeau qu'il lui faisait.

— C'est bon, va! Enfants, traînez le corps vers le cordon, dit l'ouriadnik sans cesser d'examiner le fusil, et faites une hutte de branchages pour le garantir de la chaleur; on viendra peut-être le racheter.

— Il ne fait pas si chaud, observa quelqu'un.

— Non, mais les chacals peuvent le déchirer, répliqua l'un des Cosaques.

— Nous posterons une garde; on viendra le racheter, et il ne serait pas bon qu'on le trouvât déchiré par les chacals.

— Eh bien! Lucas, fais comme tu l'entends, mais donne un seau d'eau-de-vie aux camarades, dit l'ouriadnik.

— Certainement! certainement! crièrent à l'unisson les Cosaques; vois quelle chance Dieu te donne : pour ton premier coup tu abats un Abrek!

— Achète le poignard et le caftan, répondit Lucas; donne-m'en bon prix, et que Dieu te bénisse! Je vends aussi le haut-de-chausses, je n'y entrerais pas; ce diable était maigre comme une allumette. »

Un des Cosaques acheta le caftan pour une pièce d'argent; un autre promit deux seaux d'eau-de-vie pour le poignard.

« Buvez, mes amis, dit Lucas, je vous donne un seau d'eau-de-vie; je l'apporterai de la stanitsa.

— Et le pantalon? le donneras-tu aux filles pour qu'elles s'en fassent des mouchoirs? » dit Nazarka.

Les Cosaques éclatèrent de rire.

« Assez de rires, dit l'ouriadnik, traînez plus loin le corps; pourquoi l'avez-vous laissé si près de l'izba?

— A quoi bayez-vous? cria impérieusement Lucas aux Cosaques, qui hésitaient à tirer le cadavre; traînez-le par ici! » Tous obéirent comme si Lucas était le chef. Au bout de quelques pas ils s'arrêtèrent et lâchèrent les jambes du cadavre, qui tombèrent raides et inertes sur le gazon. Nazarka s'approcha et souleva la tête du mort pour voir ses traits et la trace sanglante qu'il avait à la tempe. « Il l'a marqué au front, dit-il, il ne se perdra pas, les siens le reconnaîtront. »

Personne ne répondit : l'ange du silence touchait de son aile tous les Cosaques.

Le soleil était levé, et ses rayons se jouaient dans la rosée; le Térek grondait en roulant ses eaux à travers la forêt; les faisans saluaient de leurs cris le réveil de la nature. Les Cosaques entouraient le cadavre, recouvert seulement du haut-de-chausses imbibé d'eau et serré à la taille par une ceinture. C'était un homme beau et bien fait; ses mains musculeuses pendaient, raidies, le long des flancs; son front hâlé tranchait vivement avec la blancheur bleuâtre de sa tête rasée; le sang s'était figé près de la blessure; les yeux ternes et vitreux étaient ouverts et semblaient regarder au loin; les lèvres, minces et tendres, semblaient sourire avec bonhomie et finesse sous la moustache rousse; les doigts crispés étaient couverts de poils aux jointures, et les ongles teints en rouge.

Lucas ne s'était pas encore habillé, son cou était très rouge, ses yeux brillaient plus que d'ordinaire, un mouvement nerveux agitait ses larges pommettes, une vapeur presque imperceptible s'élevait de son corps jeune et robuste, frissonnant à l'air froid du matin.

« C'était un homme! murmura Lucas, admirant malgré lui la beauté du cadavre.

— Oui-da! observa un des Cosaques, s'il pouvait te saisir maintenant, il ne te lâcherait pas. »

L'ange du silence s'était envolé. Les Cosaques se remirent en mouvement, et les gais propos recommencèrent. Deux d'entre eux allèrent tailler des branches pour la hutte, d'autres retournèrent au cordon. Lucas et Nazarka coururent se préparer au départ pour la stanitsa.

Une demi-heure plus tard, tous deux traversaient en courant les épais taillis qui séparent le Térek de la stanitsa, et ils ne cessaient de parler entre eux.

« Ne lui dis pas que c'est moi qui t'envoie, disait Lucas d'un ton bref; sache seulement si le mari est à la maison.

— Et moi, j'irai chez Jamka; ferons-nous bombance ce soir? demanda Nazarka, toujours prêt à obéir.

— Certainement ! aujourd'hui ou jamais ! » répondit Lucas.

Arrivés à la stanitsa, les deux Cosaques se rafraîchirent d'un verre d'eau-de-vie, et se jetèrent à terre pour dormir jusqu'au soir.

X

Trois jours après l'événement qui vient d'être raconté, deux compagnies d'un régiment d'infanterie venaient prendre leurs quartiers à Norumlinsk. Les fourgons dételés occupaient la place publique; les cuisiniers militaires apportaient des bûches mal gardées dans les cours, et préparaient le souper. Les sergents faisaient l'appel de leurs hommes; les fourriers enfonçaient des pieux pour le piquet; les quartiers-maitres allaient de rue en rue décider, comme de droit, où loger officiers et soldats. On voyait au milieu du bourg les caissons peints en vert, les chariots à munitions, les chevaux, les chaudrons où fumait la soupe; le capitaine, le lieutenant et le sergent, tous étaient là. Les compagnies avaient reçu l'ordre de loger dans ce bourg, les soldats étaient donc chez eux.

Mais pourquoi était-ce précisément ce bourg qu'il fallait occuper? qui étaient ces Cosaques? étaient-ils schismatiques? de quel œil voyaient-ils les compagnies s'installer chez eux? Qu'importe! personne ne le savait et ne se souciait de le savoir. Les soldats, fatigués et couverts de poussière, se dispersent dans le bourg comme un essaim d'abeilles, ignorant le mécontentement visible des habitants, causant gaiement entre eux, pénétrant dans les cabanes, y déposant leurs munitions et leurs sacs, et interpellant gaiement les femmes. Les groupes se forment sur la place publique autour du chaudron, place de prédilection des soldats, qui, la pipe à la bouche, regardent le feu pétiller comme du cristal fondu dans l'air pur du soir, ou suivent des yeux la légère vapeur qui s'élève d'abord presque imperceptible vers le ciel et finit par se condenser en un nuage compact. Les soldats plaisantent entre eux et rient des us et coutumes des Cosaques, si différents de ceux des Russes. Les cours se remplissent de militaires; on entend leurs rires bruyants et les cris perçants des femmes défendant leur propriété et refusant l'eau et les ustensiles les plus indispensables. Petits garçons et petites filles se pressent contre leurs mères en groupes serrés; ils regardent avec un étonnement mêlé d'une certaine terreur les soldats inconnus, ou courent après eux, mais à une distance respectueuse. Les vieux Cosaques sortent de leurs demeures, s'asseyent sur le terre-plein de leurs cabanes et suivent en silence d'un regard sombre les mouvements des soldats, se demandant intérieurement ce que tout cela signifie.

Olénine était depuis trois mois porte-enseigne dans un régiment du Caucase; on lui avait assigné un logement dans une des meilleures maisons du bourg, celle du khorounji Ilia Vassiliévitch, chez la vieille Oulita.

« Qu'allons-nous devenir, Dmitri Andréitch? s'écriait Vania hors d'haleine et, s'adressant à Olénine, qui, monté sur un cheval de la Kabarda, acheté à Grosnoïa, entrait

gaiement dans la cour du khorounji, après une marche de cinq heures.

— Eh quoi? Ivan Vassilitch? » dit-il, caressant son cheval et regardant en souriant son serviteur ébouriffé et couvert de sueur, qui rangeait les effets avec lesquels il venait d'arriver.

L'aspect d'Olénine avait entièrement changé; son visage, autrefois rasé, se couvrait de barbe et de jeunes moustaches; son teint, jauni par les veilles, avait cédé à un hâle vigoureux et sain; l'élégant habit noir avait fait place à une *tcherkeska* usée à larges plis et à des armes. Au lieu de la chemise blanche amidonnée, il avait un bechmet en *kanaouss* rouge, dont le haut col serrait son cou hâlé. Il portait mal l'habit tcherkesse; à première vue on reconnaissait en lui le Russe, et personne ne l'aurait pris pour un djighite. C'était ça et ce n'était pas ça, mais il était content de lui-même et respirait le bonheur et la santé.

« Vous riez! dit Vania, mais parlez un peu à ces gens-là, on n'en obtient rien, ils ne répondent même pas, et tout est dit. Vania poussa impatiemment un seau de fer de côté. On dirait qu'ils ne sont pas Russes.

— Tu aurais dû t'adresser au chef de la stanitsa.

— Mais je ne sais où le trouver, répondit Vania d'un air piqué.

— Qu'est-ce qui te vexe à ce point? demanda Olénine regardant autour de lui.

— Que le diable les emporte! il n'y a pas de maître de maison ici; je le demande, on répond qu'il est à je ne sais quelle *kriga* [1]. Quant à la vieille, c'est un vrai démon, que le Seigneur nous en préserve! s'écriait Vania en se saisissant la tête, comment vivrons-nous ici? Ils sont pires que des Tatares, je vous jure, bien qu'ils se disent chrétiens. Un Tatare même aurait plus de dignité. Il est allé

1. Endroit réservé pour la pêche.

à la *kriga!* Que signifie *kriga?* personne ne le sait, ils l'ont inventé eux-mêmes! »

Et Vania se détourna.

« Ah! ce n'est pas comme chez nous à la campagne! dit Olénine, pour le taquiner et sans quitter sa monture.

— Donnez donc votre cheval, dit Vania, fort en peine du nouvel ordre de choses, mais s'y résignant.

— Un Tatare a donc plus de dignité? hé! Vania! continua Olénine descendant de cheval et frappant de la main sur la selle.

— Riez, monsieur, il y a vraiment de quoi rire! grogna Vania.

— Allons! ne te fâche pas, Ivan Vassilitch! dit Olénine souriant toujours, j'irai trouver l'hôte et j'arrangerai tout. Tu verras quelle joyeuse vie nous mènerons; ne te fâche pas. »

Vania ne répondit pas, mais, souriant avec dédain et clignant des yeux, il suivit du regard son maître et hocha la tête.

Vania ne croyait voir en Olénine que son maître, et Olénine en lui rien que son valet de chambre; pourtant ils se trompaient, et tous deux auraient été fort étonnés d'apprendre qu'au fond ils étaient amis intimes, sans s'en douter. Vania était entré à onze ans dans la maison seigneuriale; Olénine était alors du même âge. A quinze ans il commença à s'occuper de l'éducation de Vania et lui enseigna un peu de français, ce dont Vania tirait vanité, et maintenant encore, dans ses bons moments, il disait quelques mots de français, les accompagnant toujours d'un rire bête.

Olénine monta en courant le perron de la cabane et poussa la porte du vestibule. Marianna, vêtue seulement d'une chemise rose, selon l'usage des filles cosaques, s'éloigna d'un bond de la porte et s'adossa au mur, se couvrant une partie du visage de sa large manche tatare.

Olénine vit dans le demi-jour du vestibule la taille

haute et élancée de la jeune Cosaque; il dévora rapidement des yeux ses formes vigoureuses et virginales que dessinait sa fine chemise en toile imprimée, ses beaux yeux noirs qui le regardaient avec une curiosité d'enfant effarouché. « La voilà! » pensa-t-il. Puis il se dit qu'il en verrait encore bien d'autres, et il ouvrit la porte de la chambre. La vieille Oulita, aussi en seule chemise, balayait à demi courbée le plancher.

« Bonjour la mère! dit-il, je suis venu à propos du logement... »

La vieille tourna vers lui son visage courroucé, où se voyait un reste de beauté.

« A qui en as-tu? te moques-tu de moi? Ah! je t'en donnerai des nouvelles! Que la peste t'étouffe! » criait-elle en fronçant les sourcils et le regardant de travers.

Olénine avait toujours pensé que son brave régiment, exténué de fatigue, serait surtout bien reçu par les Cosaques, comme frères d'armes; cette réception le frappa de stupeur. Pourtant, sans perdre contenance, il tâcha d'expliquer à la vieille qu'il payerait son loyer.

« Pourquoi viens-tu? quelle plaie! Hure rasée! Le patron va venir et il t'en montrera bien d'autres! Je n'ai nul besoin de ton maudit argent. Voyez-vous cela! venir empester ma maison de tabac et m'en offrir la paye! Fi de ton argent!... Que mille bombes te percent les entrailles! criait-elle d'une voix perçante, interrompant Olénine.

— Vania a raison, pensa-t-il, un Tatare aurait plus de dignité. » Et il quitta la cabane, poursuivi par les vociférations de la vieille.

Au moment où il sortait, Marianna, toujours en chemise rose, mais la tête couverte jusqu'aux yeux d'un mouchoir blanc, s'élança hors du vestibule, glissa devant lui et descendit en courant du perron, clapotant de ses pieds nus sur les marches en bois. Puis elle s'arrêta, se tourna brusquement, jeta de ses grands yeux riants un rapide regard au jeune homme et disparut à l'angle de la maison.

La démarche ferme de la jeune fille, ses yeux étincelants sous le mouchoir blanc, ses regards de biche effarouchée, sa taille élancée et bien prise, frappèrent encore plus Olénine. C'est elle! se dit-il, et, pensant bien plus à la belle Marianna qu'à son logement, il s'approcha de Vania.

« Voyez, dit celui-ci, la fille est tout aussi sauvage que le reste! une vraie cavale des steppes! »

Vania déballait les effets apportés par le chariot et s'était rasséréné.

« La femme! » ajouta-t-il en français d'un ton haut et solennel, et il partit d'un éclat de rire.

XI

Le khorounji revint de la pêche vers le soir et, apprenant que le logement lui serait payé, il calma sa femme et accéda aux exigences de Vania.

Les maîtres de la maison cédèrent leur cabane d'été à Olénine et déménagèrent eux-mêmes dans celle de l'hiver. Sa chambre mise en ordre, Olénine déjeuna et s'endormit. Il se réveilla assez tard, fit sa toilette avec soin, puis se mit à la fenêtre qui donnait sur la rue. La chaleur diminuait, l'ombre de la cabane avec son faîte ciselé s'allongeait en biais à travers la rue et se brisait à la maison d'en face dont le toit de jonc étincelait aux rayons du soleil couchant. L'air fraîchissait, tout était silence, les soldats étaient installés, le troupeau et la population ouvrière n'étaient pas rentrés. La maison qu'occupait Olénine était presque au bout de la stanitsa; de sourdes détonations s'entendaient au loin, au delà du Térek, des endroits d'où arrivait Olénine. Il se sentait à l'aise après trois mois de bivouac, son visage rafraîchi par l'eau, son corps reposé, ses membres dégourdis. Au moral il était de

même frais et dispos. Il se rappela la dernière campagne, les dangers qu'il avait courus, la manière honorable dont il s'était conduit, — pas plus mal que les camarades qui l'avaient accepté membre de la brave armée du Caucase. Les souvenirs de Moscou avaient disparu, l'ancienne existence s'effaçait à jamais, il entrait dans une nouvelle phase où il n'y avait pas encore eu de fautes; il pouvait, au milieu d'une nouvelle société, reconquérir sa propre estime, et il éprouvait un sentiment de contentement inexplicable et irraisonné. Il jetait les yeux tantôt sur les petits garçons qui jouaient à la balle à l'ombre de la cabane, tantôt sur sa nouvelle demeure, et il se disait qu'il allait jouir en plein de cette vie de Cosaque qui lui était entièrement inconnue. Il contemplait le ciel et la chaîne lointaine et se pénétrait d'admiration pour les splendides beautés de la nature, qu'il mêlait à tous ses souvenirs, à tous ses rêves. La nouvelle ère n'avait pas commencé comme il se l'était tracée en quittant Moscou, mais elle valait bien mieux encore : elle avait le charme de l'imprévu. Et les montagnes? les montagnes étaient toujours présentes à sa pensée.

« Diadia Jérochka a caressé la chienne! il a léché la cruche! il a troqué son poignard pour de l'eau-de-vie! s'écrièrent tout à coup les enfants cosaques, se tournant vers la petite rue. Il a embrassé la chienne! criaient les enfants se ruant les uns sur les autres et reculant devant Jérochka, qui avançait, sa carabine sur l'épaule et trois faisans pendus à sa ceinture.

— J'ai péché, mes enfants, j'ai péché! répondit-il en agitant ses bras et en jetant ses yeux vers les fenêtres des maisons des deux côtés de la rue. Oui, j'ai donné ma chienne pour de l'eau-de-vie! » continua-t-il, feignant l'indifférence, et, au fond, très vexé des railleries des enfants.

Olénine était étonné de l'insolence des petits Cosaques, mais encore plus frappé de la taille athlétique et du visage expressif du vieux chasseur.

« Holà! le Cosaque! lui cria-t-il, approche. »

Le vieux se tourna vers la fenêtre et s'arrêta.

« Bonjour, brave homme, dit Jérochka, soulevant son bonnet et découvrant ses cheveux coupés ras.

— Bonjour, brave homme, répondit Olénine; que signifient les cris de ces gamins? »

Jérochka approcha de la fenêtre.

« Ils me taquinent! J'aime cela! Ils n'ont qu'à faire des gorges chaudes sur le vieux diadia! dit-il avec l'intonation peu traînante habituelle aux vieilles gens. Es-tu le chef de la compagnie?

— Non, je suis porte-enseigne. Où as-tu tiré ces faisans?

— Dans le bois; j'ai tué trois femelles, répondit le vieux, se tournant pour montrer à Olénine son large dos, où pendaient les trois faisans, leurs petites têtes passées sous la ceinture et teignant de leur sang le caftan du Cosaque. N'en as-tu jamais vu? Tiens! en voici une paire. »

Et il lui tendait par la fenêtre les deux faisans.

« Es-tu chasseur?

— Oui, j'ai tué quatre faisans pendant la campagne.

— Quatre! Quelle masse! dit le vieux d'un air moqueur. Es-tu buveur? sais-tu déguster le *tchikhir* [1]?

— Pourquoi pas! Je l'aime à son temps.

— Hé! je vois que tu es un brave! Nous serons *kounak* [2]! dit Jérochka.

— Mais entre donc, nous prendrons un verre ensemble.

— Bon! j'entrerai, dit Jérochka; mais prends donc les faisans. »

Le porte-enseigne avait plu au vieux, qui combina tout de suite qu'il serait régalé d'eau-de-vie, et offrit les faisans.

Au bout d'un moment Jérochka parut à la porte de la chambre, et alors seulement Olénine se rendit compte de

1. Eau-de-vie.
2. Ami.

la taille gigantesque et de la force musculaire de cet homme dont la barbe était entièrement blanche et le visage bronzé entièrement sillonné de profondes rides, creusées par l'âge et le travail. Il avait les épaules larges et les muscles fermes d'un jeune homme. Sa tête portait des cicatrices, qui se dessinaient sous ses cheveux ras; son cou était gros, veineux et couvert de cannelures croisées comme celui d'un taureau. Ses mains calleuses étaient couvertes d'égratignures. Il enjamba prestement le seuil, se débarrassa de son fusil, le plaça dans un angle de la chambre, qu'il inspecta d'un rapide regard, appréciant chaque objet à sa juste valeur. Il avança doucement, marchant sans bruit dans ses chaussures molles et apportant avec lui une odeur forte mais non désagréable d'eau-de-vie, de poudre et de sang figé. Il salua les images, lissa sa barbe et, s'approchant d'Olénine, lui tendit sa grosse main noire.

« *Cochkildy!* lui dit-il; ça veut dire en tatare : « Je « vous souhaite bonne santé; que la paix soit avec vous ! »

— Je le sais, répondit Olénine en lui prenant la main, *cochkildy !*

— Hé! tu ne sais rien du tout, que tu es bête! s'écria Jérochka, hochant la tête d'un air de reproche; quand on te dit *cochkildy*, tu dois répondre : *Alla razi bossoun*, « Dieu vous garde! » et non répéter *cochkildy!* Je t'instruirai. C'est ainsi qu'un de vos Russes, Ilia Masséitch, était ici; nous étions *kounak*. C'était un brave garçon, buveur, brigand, chasseur, et quel chasseur encore! et c'est moi qui l'ai initié à tout.

— Que m'enseigneras-tu? demanda Olénine, de plus en plus intrigué.

— Je te mènerai à la chasse, à la pêche, je te montrerai les Tchetchènes; veux-tu une bonne amie? je t'en procurerai une. Voilà quel homme je suis! un vrai farceur! » Et le vieux se mit à rire. « Je suis fatigué, père, puis-je m'asseoir? — *karga?* ajouta-t-il.

— Et que signifie ce mot? demanda Olénine.

— Cela veut dire : « bien » en géorgien. C'est mon mot de prédilection, mon dicton favori; quand je dis *karga*, c'est que je suis de bonne humeur. Mais, dis donc, pourquoi ne sert-on pas d'eau-de-vie? Tu as probablement un soldat à ton service?

— Oui. Ivan! cria-t-il.

— Tous les vôtres se nomment donc Ivan?

— Le mien se nomme réellement ainsi. Vania! va, je te prie, demander de l'eau-de-vie à notre hôte et apporte-nous-en.

— Ivan ou Vania, c'est tout comme! Mais pourquoi tous vos soldats se nomment-ils Ivan? répétait le vieux. Ivan! demande à la vieille de l'eau-de-vie du tonneau déjà entamé, c'est le meilleur de toute la stanitsa. Mais ne lui donne pas plus de 30 kopeks pour un huitième de litre! la vieille sorcière ne demanderait pas mieux que de se graisser la patte. Nos gens sont bêtes en diable, continua-t-il sur un ton de confidence, après que Vania eut quitté la cabane; ils vous prendront pour des brutes, vous êtes à leur avis pires que des Tatares, — des enfants de perdition, des Russes! Quant à moi, tout homme est homme, à mon avis, fût-ce même un soldat : il a une âme. N'ai-je pas raison? Ilia Masséitch était soldat, et quel cœur d'or! Est-ce ainsi, père? Voilà pourquoi les nôtres ne m'aiment pas, mais je ne m'en soucie guère. Je suis bon vivant, j'aime tout le monde, je suis Jérochka! C'est ça! n'est-ce pas, père? »

Et le vieux tapa sur l'épaule du jeune homme d'un air caressant.

XII

Vania était de la meilleure humeur; il avait eu le temps de mettre son ménage en ordre: il s'était même fait faire

la barbe par le barbier du régiment; il avait tiré son pantalon par-dessus ses bottes, en témoignage des bons quartiers occupés par la compagnie. Il avait jeté un regard scrutateur et malveillant à Jérockha, qui lui paraissait un animal inconnu et étrange, et il avait branlé la tête en voyant le plancher souillé de boue. Il prit de dessous un banc deux flacons vides et alla trouver les maîtres de la maison.

« Bonjour, mes très chers, leur dit-il, décidé à être très aimable; mon maître voudrait acheter du vin nouveau; donnez-m'en, mais du bon. »

La vieille ne répondit pas. La jeune fille se tenait devant un petit miroir et ajustait un mouchoir sur sa tête; elle se tourna en silence vers Vania.

« Je payerai, mes respectables amis, continua Vania, faisant sonner des gros sous dans sa poche. Soyez bons, nous le serons aussi; vaut mieux être d'accord qu'autrement.

— Combien t'en faut-il? demanda brusquement la vieille.

— Un huitième de litre.

— Va, mon enfant, dit Oulita à sa fille, prends du tonneau commencé, ma chérie. »

La jeune fille prit les clefs, une carafe, et quitta la chambre, suivie de Vania.

« Dis-moi qui est cette femme? » disait Olénine au vieux Cosaque, voyant Marianna passer sous sa fenêtre.

Le vieux cligna de l'œil et poussa du coude le jeune homme.

« Attends! dit-il, et il mit la tête à la fenêtre. Hem! hem! il se mit à tousser et à grogner : « Marianouchka! « hé! Marianouchka! aime-moi, ma chère âme! » Suis-je farceur? » dit-il bas à Olénine.

La jeune fille ne tourna pas la tête et continua son chemin de ce pas élastique et ferme particulier aux femmes cosaques, mais elle coula un long regard vers le vieillard, de ses yeux noirs et voilés.

« Aime-moi, et tu seras heureuse! cria Jérochka. Fai-

sant signe au jeune homme : « Suis-je farceur? Est-elle « belle, cette reine-là! hein? »

— Bien belle, dit Olénine; fais-la venir ici.

— Ni, ni, ni! répondit le vieux. Lucas veut l'épouser : Lucas, le jeune Cosaque, le djighite qui a tué l'Abrek. Je t'en trouverai une plus belle, une cousue de soie et d'or; je l'ai dit, et je tiendrai parole.

— Que dis-tu, vieux? C'est un péché, lui dit Olénine.

— Péché! Où est le péché? répondit le vieux d'un ton décidé; est-ce pécher que de regarder une jolie fille! L'aimer, est-ce un péché? C'est votre idée, à vous autres! Non, père, ce n'est pas le péché, mais le salut! Dieu, qui t'a créé, a aussi créé la femme. Il a tout créé. Non, admirer une jolie fille n'est pas un péché! Elle est faite pour être aimée et admirée. Voilà mon opinion à moi, mon brave! »

Marianna traversa la cour et entra dans un cellier rempli de tonneaux; elle fit la prière d'usage en approchant de la tonne. Vania restait à la porte et souriait en regardant la jeune fille; elle lui paraissait bien drôle, avec sa chemise tendue par derrière et plus courte par devant; mais c'était surtout son collier en monnaies d'argent qui l'amusait. Il se disait qu'on rirait bien dans son village, en Russie, en voyant fille pareille. *La fil, comme cé très bié, pour changer,* dirai-je à mon maître, pensait-il.

« A quoi bayes-tu, diable? cria tout à coup la jeune Cosaque; donne le flacon. »

Elle remplit la carafe de vin rouge et la présenta à Vania.

« Donne ça à ma mère », dit-elle, repoussant la main de Vania qui lui offrait l'argent.

Vania sourit.

« Pourquoi êtes-vous si méchante, ma chère petite? » dit-il avec bonhomie, se dandinant d'un pied sur l'autre pendant que la jeune fille bouchait le tonneau.

Elle se mit à rire.

« Et vous? Seriez-vous bons, par hasard?

— Nous sommes très bons, mon maître et moi, répondit Vania avec conviction. Nous sommes si bons, que, partout où nous avons demeuré, les maîtres de maison nous étaient très reconnaissants. Mais c'est que nous sommes nobles. »

La jeune fille s'était arrêtée pour l'écouter.

« Est-il marié, ton maître?

— Non, il est jeune et garçon. Les gentilshommes ne se marient jamais très jeunes.

— Voyez-moi cela! Gros comme un buffle, et trop jeune pour se marier! Est-il votre chef à tous? demanda la jeune fille.

— Mon maître est porte-enseigne, c'est-à-dire pas encore officier; mais il a plus d'importance qu'un général; c'est un grand personnage, car non seulement notre colonel, mais le tsar lui-même le connaît, dit Vania avec orgueil. Nous ne sommes pas des va-nu-pieds comme certains officiers d'armée : notre papa est sénateur, — il avait plus de mille âmes, et l'on nous envoie plusieurs milliers de roubles, à nous : c'est pourquoi on nous aime beaucoup. A quoi sert d'être capitaine, par exemple, si on n'a pas le sou?

— Va-t'en, que je ferme la porte! » interrompit la jeune fille.

Vania porta le vin à Olénine, et lui dit en français que *la fil, cé tré jouli*, et éclata d'un rire bête.

XIII

On venait de sonner la diane; les habitants revenaient des champs; le troupeau se pressait en beuglant vers les portes cochères, au milieu d'un nuage de poussière à mille paillettes d'or. Les femmes et les filles cherchaient leurs bêtes. Le soleil avait disparu derrière la chaîne de neige; le crépuscule envahissait terre et ciel. Les jardins dispa-

raissaient dans l'ombre, les étoiles s'allumaient dans le ciel; tout bruit cessait dans la stanitsa. Les femmes, après avoir achevé leur ménage, venaient s'asseoir au coin des rues, sur les terre-pleins des cabanes et grignotaient des graines de tournesol. Marianna, après avoir trait la bufflonne et les deux vaches, vint rejoindre un des groupes, composé de plusieurs femmes et d'un vieux Cosaque. On parlait de l'Abrek. Le Cosaque contait sa mort, les femmes le questionnaient.

« On lui donnera probablement une récompense, disait l'une d'elles, parlant de Lucas.

— Certainement; on assure qu'il recevra la croix.

— Mossew a voulu lui faire un passe-droit; il lui a pris le fusil, et c'est parvenu au chef, à Kizliar.

— Quel misérable, ce Mossew?

— On dit que Loukachka est rentré, dit une des jeunes filles.

— Il est chez Jamka avec Nazarka. (Jamka était une fille qui tenait un cabaret.) On dit qu'ils ont pris un demi-litre à eux deux.

— Quelle chance a cet *ourvane!* dit l'une des femmes, mais c'est que c'est un brave garçon, droit et adroit. Son père était ainsi; toute la stanitsa a pleuré quand on l'a tué. Mais les voilà! continua-t-elle, montrant les Cosaques qui venaient le long de la rue. Ergouchow est avec eux; ce vieil ivrogne a trouvé le temps de les rejoindre. »

Lucas, Nazarka et Ergouchow, après avoir vidé un demi-seau d'eau-de-vie, s'approchaient, tous trois, surtout le vieux Cosaque, plus rouges que de coutume. Ergouchow chancelait, riait bruyamment, poussait Nazarka.

« Pourquoi ne chantez-vous pas, pécores? cria-t-il aux femmes; je veux que vous chantiez pour notre plaisir.

— Bonsoir! bonsoir! cria-t-on de tous côtés aux jeunes gens.

— Pourquoi chanter? répondit une des femmes, ce n'est pas fête aujourd'hui.

— Tu t'es gorgé de vin, tu n'as qu'à chanter. »

Ergouchow éclata de rire et poussa Nazarka.

« Chante, dit-il, je chanterai aussi, je suis prêt, te dis-je.

— Eh bien! les belles! dormez-vous? dit Nazarka, nous avons quitté le cordon pour fêter Loukachka, et voilà! »

Lucas s'approcha lentement, leva son bonnet à poils et s'arrêta devant les jeunes filles. Ses larges pommettes et son cou étaient rouges. Il parlait doucement, posément, et pourtant, dans tous ses mouvements et dans ses paroles, il y avait plus d'animation et de vie que dans le bavardage et l'agitation de Nazarka. On aurait pu comparer Lucas à un cheval vigoureux qui, la queue au vent, se cabre en hennissant, puis retombe sur ses quatre pieds et reste immobile. Lucas se tenait devant les jeunes filles, les yeux riants, parlant peu et regardant tantôt ses compagnons ivres, tantôt les femmes. Quand Marianna s'approcha, il lui fit place et souleva lentement son bonnet, puis se plaça vis-à-vis d'elle, le pouce passé dans la ceinture et jouant négligemment avec la garde de son poignard. Marianna répondit à son salut par une légère inclination de tête; elle s'assit sur le terre-plein et prit des graines dans le gousset de sa chemise. Lucas ne la quittait pas des yeux et grignotait aussi des graines, crachant la pelure. Quand Marianna parut, il se fit un silence.

« Eh bien! dit au bout de quelques instants une des femmes, êtes-vous ici pour longtemps?

— Jusqu'à demain matin, répondit gravement Lucas.

— Que Dieu te comble de ses bienfaits! dit le vieux Cosaque, je suis heureux pour toi, — je viens de le dire.

— Et moi de même, s'écria l'ivrogne Ergouchow en riant. Voyez que de monde nous arrive! ajouta-t-il en désignant un soldat qui passait. J'aime l'eau-de-vie des militaires, elle est excellente.

— On nous a mis à dos trois grands diables, dit l'une des femmes; mon vieux est allé se plaindre à notre chef, mais il n'y peut rien.

— Ah! ah! te voilà bien en peine, dit Ergouchow.

— Ont-ils empesté la cabane de tabac? demanda une autre.

— Ils n'ont qu'à fumer dans la cour, nous ne les laisserons pas entrer dans la chambre. Si même le chef l'ordonnait, je ne les laisserais pas entrer. Ils nous dévaliseraient encore. Le chef de la stanitsa est bien avisé, fils du diable qu'il est! Il n'y a pas de soldats chez lui.

— Ils te déplaisent? dit Ergouchow.

— Ce n'est pas tout, dit Nazarka, tâchant d'imiter Lucas et rejetant comme lui son bonnet sur la nuque; on dit qu'il sera ordonné aux filles cosaques de faire leurs lits et de les régaler de miel et de vin. »

Ergouchow éclata bruyamment de rire et, saisissant celle qui était tout près de lui, il l'embrassa en répétant : « C'est vrai! c'est juste!

— Laisse-moi, glu que tu es! criait la jeune fille, je me plaindrai à ta femme.

— Plains-toi! s'écriait Ergouchow; Nazarka dit vrai, il sait, lui, il a lu l'ordonnance imprimée. — Et il embrassa la fille suivante.

— Ne m'ennuie pas, racaille! » criait en riant la fraîche et ronde jeune Oustinka, le menaçant du poing.

Le Cosaque trébucha.

« Voyez, dit-il, si les femmes n'ont pas de force! Celle-ci a failli me tuer.

— Va-t'en, glu du diable! Quel malin esprit t'a amené ici! »

Et Oustinka se détournait en éclatant de rire.

« Dis donc, tu as manqué l'Abrek? S'il t'avait escofié, toi, cela aurait mieux valu.

— Tu en aurais gémi, pas vrai? demandait en riant Nazarka.

— Certes, je n'aurais pas manqué!

— Voyez donc, l'indifférente! disait Ergouchow. Hé! Nazarka! aurait-elle gémi? »

Lucas se taisait pendant ce temps et ne quittait pas des yeux Marianna, que ses regards embarrassaient.

« Marianna, dit-il enfin, se rapprochant d'elle, vous avez logé un des chefs? »

Marianna, comme d'habitude, ne répondit pas immédiatement et leva lentement les yeux. Lucas riait, et l'on sentait, en dehors des paroles, une affinité secrète entre le Cosaque et la jeune fille.

Une vieille femme répondit pour Marianna.

« Il est heureux qu'ils aient deux cabanes. Tomouchkeni n'en a qu'une seule et on a logé chez lui un des chefs, qui a encombré toute la chambre, et la famille ne sait plus où se fourrer. Est-ce croyable qu'on ait envahi notre stanitsa de cette horde! Qu'allons-nous devenir? On dit qu'ils vont travailler à quelque œuvre infernale.

— Ils construiront un pont sur le Térek, dit une des jeunes filles.

— J'ai entendu autre chose, dit Nazarka, s'adressant à Oustinka; ils creuseront un énorme trou et y jetteront les filles qui n'aiment pas les jeunes gars. »

Tout le monde se mit à rire; Ergouchow saisit dans ses bras une femme âgée, laissant de côté Marianna, dont c'était le tour.

« Pourquoi n'embrasses-tu pas Marianka? demanda Nazarka; il ne faut pas en manquer une.

— J'aime mieux la vieille, elle est plus appétissante, s'écria Ergouchow, couvrant de baisers la vieille Cosaque, qui se débattait.

— Il m'étouffe! » criait-elle en riant.

Les rires furent interrompus par un bruit cadencé au bout de la rue. Trois soldats en redingote militaire, le fusil sur l'épaule, avançaient d'un pas mesuré; ils allaient relever la sentinelle près de la caisse de la compagnie. »

Le vieux caporal qui les conduisait les fit passer de manière que Lucas et Nazarka, qui se tenaient au milieu de la rue, durent leur faire place. Nazarka recula, mais

Lucas ne bougea pas, et, tournant la tête, il cligna les yeux.

« Vous nous voyez, dit-il, regardant les soldats de travers et, faisant un signe de tête méprisant, faites le tour. »

Les soldats passèrent en silence, soulevant la poussière de leurs pas cadencés.

Marianna se prit à rire et toutes les jeunes filles avec elle.

« Quels élégants ! dit Nazarka, on dirait des premiers chantres à longues robes ! » Et il se mit à marcher, contrefaisant les soldats.

Les assistants éclatèrent de rire.

Lucas se rapprocha lentement de Marianna.

« Où loge l'officier ? » demanda-t-il.

Elle réfléchit un moment, puis répondit :

« Dans la nouvelle cabane.

— Est-il jeune ou vieux ? demandait Lucas, s'asseyant auprès d'elle.

— Qu'en sais-je ? Je suis allée chercher du vin pour lui, et je l'ai vu à la fenêtre avec Jérochka. Il a les cheveux roux, ce me semble ; il a amené toute une *arba* remplie d'effets. »

Elle baissa les yeux.

« Que je suis heureux qu'on m'ait laissé venir, dit Lucas, se rapprochant de la jeune fille et la regardant fixement.

— Es-tu ici pour longtemps ? demanda Marianna avec un léger sourire.

— Jusqu'à demain matin. Donne-moi des graines, » dit-il en tendant la main.

Marianna sourit franchement et tendit au jeune homme le gousset ouvert de sa chemise.

« Ne prends pas tout, dit-elle.

— Je mourais d'envie de te revoir, je te jure, dit Lucas à demi-voix, s'approchant toujours davantage de la jeune fille, et, prenant les graines dans son gousset, il baissa la voix et chuchota quelque chose en souriant.

— Je ne viendrai pas ; c'est dit une fois pour toutes, dit subitement tout haut Marianna, en s'éloignant de lui.

— Je t'assure que j'ai quelque chose à te dire; viens, Machinka! »

Marianna fit un signe de tête négatif sans cesser de sourire.

« Marianka! sœur Marianka! maman t'appelle pour souper! criait en accourant vers le groupe le petit frère de Marianna.

— Je vais venir, répondit la jeune fille; va, enfant, va seul; je viens dans l'instant. »

Lucas se leva et ôta son bonnet.

« Il est aussi temps que je rentre », dit-il, feignant l'indifférence; et, cherchant à dissimuler un sourire, il disparut à l'angle de la maison.

Il faisait nuit; des myriades d'étoiles brillaient dans un ciel foncé; les rues étaient vides et obscures. On entendait les rires de Nazarka et des femmes restées sur le terre-plein. Lucas s'était éloigné à pas lents, mais, dès qu'il eut tourné le coin, il se baissa et, retenant son poignard, il s'élança comme un chat, sans bruit, vers la cabane du khorounji. Après avoir traversé deux rues en courant, il s'arrêta et s'accroupit à l'ombre d'une haie, ramenant vers lui les pans de sa redingote.

« Que diable! fit-il en pensant à Marianna, est-elle fière, celle-là? Une véritable *khorounjikha* [1]. Mais attends! »

Des pas de femme le tirèrent de ses réflexions; il prêta l'oreille. Marianna, la tête baissée, venait droit à lui, marchant d'un pas rapide et cadencé, et frappant la haie d'une longue branche qu'elle tenait à la main. Lucas se souleva; Marianna tressaillit et s'arrêta.

« Vilain maudit! comme tu m'as effrayée! Tu n'es donc pas allé à la maison? » Et elle éclata de rire.

Lucas saisit d'une main la taille de la jeune fille et de l'autre lui prit le visage.

« C'est que j'avais quelque chose à te dire.... Je te prie.... »

1. Femme ou fille d'officier.

Sa voix était tremblante et entrecoupée.

« Qu'y a-t-il à parler, la nuit? répondit Marianna; maman m'attend, et toi, va chez ta bonne amie! »

Elle se débarrassa de ses bras et s'éloigna de quelques pas. Elle s'arrêta à la haie de sa cabane et se tourna vers le Cosaque, qui la suivait, la suppliant d'attendre un moment.

« Eh bien! rôdeur de nuit, qu'as-tu à me dire? demanda-t-elle en riant.

— Ne te moque pas de moi, je te supplie, Marianna! qu'est-ce donc que j'aie une bonne amie? Je t'enverrai à tous les diables. Dis un mot, et je n'aimerai que toi,... je ferai tout ce que tu voudras. Entends-tu? (Il fit sonner l'argent dans sa poche.) Nous aurions pu bien nous amuser. Tout le monde s'amuse, et moi, grâce à toi, je n'ai aucune joie, Marianouchka! »

La jeune fille ne répondait pas; d'un rapide mouvement des doigts elle brisait en petits morceaux la branche qu'elle tenait.

Lucas serra tout à coup les poings et grinça des dents.

« Pourquoi toujours attendre et attendre? Est-ce que je ne t'aime pas assez?... Fais de moi ce que tu veux », dit-il avec un transport de rage, saisissant les deux mains de la jeune fille.

Marianna ne changeait pas de visage et restait calme.

« Ne radote pas, Loukachka, et écoute-moi, dit-elle, sans retirer ses mains, mais tenant le Cosaque à distance; je ne suis qu'une jeune fille, mais tu dois m'écouter. Je ne dépends pas de moi-même; si tu m'aimes, écoute-moi. Laisse mes mains libres, j'ai à te parler. Je t'épouserai, oui, mais n'attends pas que je fasse des sottises pour toi,... jamais!

— Tu m'épouseras; on arrangera cela sans nous, mais aime-moi, Marianouchka », disait Lucas, devenu subitement humble et doux, de féroce qu'il était, et regardant la jeune fille avec un tendre sourire.

Marianna se serra contre lui et l'embrassa sur les lèvres.

« Frère [1], murmura-t-elle en le serrant convulsivement; puis elle s'arracha de ses bras, s'enfuit sans se retourner et entra dans la cour, sans égard aux instances du Cosaque, qui la conjurait de l'écouter.

— Va-t'en, on te verra! s'écria-t-elle à voix basse; voilà notre diable de locataire qui marche par la cour.

— *Khorounjikha!* pensait Lucas; elle m'épousera! cela va sans dire, mais je voudrais qu'elle m'aimât avant cela. »

Il alla rejoindre Nazarka chez Jamka, et, après avoir bu avec lui, il alla chez Douniachka et y passa la nuit, malgré l'infidélité de la fille.

XIV

Olénine était dans la cour quand Marianna rentra, et il l'avait entendue dire : « Notre diable de locataire... ». Il avait passé toute la soirée avec Jérochka sur le perron, où il avait fait apporter une table, la bouilloire et une bougie. Il prenait le thé et fumait son cigare en écoutant les récits de Jérochka, assis à ses pieds sur l'une des marches du perron. L'air était doux; pourtant la bougie fondait, et la flamme vacillante jetait sa lueur tantôt sur la table et le service de thé, tantôt sur la tête blanche du vieux Cosaque. Les phalènes tournoyaient, répandant la fine poussière de leurs petites ailes, s'ébattant sur la table et dans les verres, entrant étourdiment dans la flamme de la bougie et disparaissant subitement dans l'obscurité au delà du cercle lumineux. Olénine et Jérochka vidèrent cinq bouteilles de vin nouveau. Chaque fois que Jérochka remplissait son verre, il trinquait avec Olénine, lui souhai-

1. Frère, cousin, sont des petits mots de tendresse parmi le peuple.

tant bonne santé. Il parlait sans discontinuer. Il contait la manière de vivre des anciens, de son père, qui portait sur son dos un sanglier de dix pouds et buvait sans s'arrêter deux seaux de vin. Il parla de son bon vieux temps à lui, de son ami Guirtchik, qui l'aidait, en temps de peste, à apporter des *bourkas* d'au delà du Térek. Il conta ses chasses, comme quoi il avait tué deux cerfs en une matinée, et comment sa *douchinka* accourait la nuit le rejoindre au cordon. Il parlait avec tant d'éloquence et faisait des descriptions si pittoresques qu'Olénine ne voyait pas fuir les heures.

« Voilà, père, comme nous vivions! C'est dommage que tu ne m'aies pas connu dans ma jeunesse!... Aujourd'hui Jérochka n'est plus bon à rien; autrefois il faisait parler de lui. Qui avait le plus beau cheval, la plus belle arme? Avec qui s'amuser, boire un coup? Qui envoyer dans les défilés pour tuer Ahmet-Khan? toujours Jérochka! Les femmes, qui aimaient-elles? toujours Jérochka! C'est que j'étais un véritable djighite; ivrogne, bandit, voleur de chevaux, bon chanteur, j'étais tout cela! Il n'y a plus de pareils Cosaques maintenant; on n'a même aucune envie de les regarder. Ils portent des bottes ridicules et s'en réjouissent comme des imbéciles. Ou bien ils s'enivrent, et encore ne boivent-ils pas comme des hommes, mais je ne sais comment.... Et moi donc, qui étais-je? Jérochka, le bandit. Ce n'est pas à la stanitsa seule qu'on me connaissait, mais dans toute la chaîne des montagnes. Des princes arrivaient-ils, j'étais leur ami, Tatare avec les Tatares, Arménien avec les Arméniens, soldat avec le soldat, officier avec l'officier. Je ne faisais aucune différence entre eux, pourvu qu'ils bussent sec. On me disait : « Tu dois te purifier à cause de tes rapports avec « les mondains, ne bois pas avec le soldat, ne mange pas « avec le Tatare! »

— Qui disait cela? demanda Olénine.

— Nos docteurs de la loi. Écoute, d'autre part, un

mollah ou un cadi tatare : ils disent que nous sommes des giaours infidèles et qu'il ne faut pas s'attabler avec nous. En somme, chacun tient à sa religion. A mon avis, toute foi est bonne. Dieu a créé l'homme pour être heureux; il n'y a péché à rien. Prends exemple de la bête : elle se couche dans nos roseaux comme dans ceux des Tatares; elle choisit son gîte où elle le trouve; elle prend ce que Dieu envoie. Et les nôtres qui assurent qu'en punition nous lécherons des poêles ardentes! Je suis persuadé que c'est faux, ajouta-t-il après un moment de réflexion.

— Qu'est-ce qui est faux? demanda Olénine.

— Ce que disent nos docteurs en religion. Nous avions à la tcherulenaïa un chef de sotnia, un ami à moi, un brave et beau garçon comme moi-même. Les Tchetchènes l'ont tué. Il avait l'habitude de dire que ces docteurs de la loi inventaient ce qu'ils nous enseignaient. « Nous mour-« rons tous, disait-il, l'herbe croîtra sur notre tombe, et « c'est tout! » (Le vieux se mit à rire.) C'était-il un enragé, celui-là!

— Quel âge as-tu? demanda Olénine.

— Dieu sait! Peut-être bien soixante-dix ans. Je n'étais plus un enfant que votre tsarine régnait encore; compte donc mon âge! Soixante-dix ans au moins.

— Oui, mais tu es encore très vert.

— Dieu merci, je me porte bien, très bien! Seulement, une maudite sorcière m'a jeté un sort...

— Comment cela?

— Oui, elle m'a jeté un sort!...

— Ainsi donc, après notre mort, l'herbe croitra sur notre tombe? » répéta Olénine.

Jérochka ne voulait pas s'expliquer plus clairement. Il garda le silence pendant quelques moments.

« Et que croyais-tu? Mais bois donc? » s'écria-t-il en souriant et en présentant son verre.

XV

« Que te disais-je? continua Jérochka, rassemblant ses souvenirs. Oui! voilà quel homme je suis! Je suis chasseur, je n'ai pas mon pareil sous ce rapport parmi les Cosaques. Je trouverai et t'indiquerai toute espèce de bête ou d'oiseau. J'ai des chiens, deux carabines, des filets, et un épervier, et tout ce dont j'ai besoin, Dieu merci. Si tu ne mens pas et que tu sois véritablement amateur de chasse, je te conduirai aux bons endroits. Voilà quel homme je suis, je trouverai la piste de la bête; je sais où elle se repose, où elle s'abreuve, où elle se vautre. Je m'arrange un affût, et j'y passe la nuit; pourquoi rester à la maison? On y est induit en tentation, on s'enivre; les femmes viennent bavarder, les enfants crient. Quelle différence de se lever avant le jour, d'aller chercher une bonne petite place, d'y aplatir les roseaux et de s'y asseoir au gué en brave garçon. On voit ce qui se passe dans la forêt, on regarde le ciel, on observe les étoiles et l'on devine l'heure. Jette-t-on les yeux autour de soi : on voit la feuillée s'agiter, on s'attend au craquement d'un sanglier qui avance, au sifflement des aiglons, au chant du coq dans la stanitsa ou aux cris des oies. Si l'on entend les oies : preuve qu'il n'est pas minuit. Je connais tout cela. Si un coup de fusil retentit au loin, mille pensées m'assaillent : je me demande qui a tiré. Est-ce un Cosaque comme moi, qui guette une proie? A-t-il tué la bête ou l'a-t-il seulement blessée? Et la pauvrette teint inutilement les roseaux de son sang. Oh! que je n'aime pas cela! Imbécile! imbécile, dis-je, pourquoi tourmentes-tu cette bête? Ou bien je me dis que c'est un Abrek qui a tué un pauvre petit Cosaque. Tout cela me trotte par la tête. Je vis, un jour que j'étais assis sur le rivage, un berceau flotter sur l'eau,

un berceau dont le bord seul était un peu cassé; c'est alors que des pensées m'assaillirent en foule! D'où vient ce berceau? Ce sont probablement vos diables de soldats qui se sont emparés de l'aoul, ont emmené les femmes, tué l'enfant.... Quelque démon l'aura saisi par les pieds et lui aura cassé la tête. Est-ce que cela ne se fait pas? Hé! ces gens-là n'ont pas de cœur! Tant de pensées me venaient, que j'en étais ému. On a jeté le berceau, me disais-je, et l'on a enlevé la mère, incendié la cabane; le djighite a pris la carabine et vient commettre ses brigandages de notre côté. Je reste ainsi à songer; tout à coup j'entends tout dans le fourré!... Je tressaille! Approchez, petites mères! Elles me flairent de loin, pensé-je, et je reste immobile, mon cœur bat à me soulever; doun, doun, doun! — Ce printemps, toute une portée de laie approchait, une belle portée. — « Au nom du Père, du Fils... » J'allais tirer, lorsque la laie cria subitement à ses petits : « Malheur! enfants, un homme est là!... » Et toute la portée de se sauver à travers les broussailles. Je l'aurais dévorée de rage.

— Comment la laie a-t-elle expliqué à ses petits qu'un homme les guettait? demanda Olénine.

— Et que crois-tu donc? Est-ce que tu t'imagines que la bête est sotte? Non, elle a plus d'intelligence qu'un homme, bien qu'elle ne soit qu'une laie. Elle sait tout; l'homme passe devant une piste sans la remarquer, tandis que la laie le voit tout de suite et se sauve, preuve qu'elle a de l'esprit; elle sent ton odeur, et toi non. Il est vrai que tu cherches à la tuer, et elle ne songe qu'à vivre et à se promener dans la forêt. Tu as ton idée, — elle a la sienne. Elle n'est qu'une truie, mais elle n'est pas pire que toi, et elle est aussi une créature du bon Dieu. Eh! eh! que l'homme est bête, bête, bête! » répéta le vieux, et, baissant la tête, il se perdit dans ses réflexions.

Olénine rêvait aussi; il descendit le perron et, croisant ses mains derrière le dos, il traversa la cour en silence.

Jérochka revint à lui, leva la tête et se mit à observer une phalène qui tournoyait autour de la lumière et se laissait prendre à la flamme.

« Sotte! sotte! disait-il, où vas-tu? sotte! sotte! »

Il se leva et chassa la phalène de ses grosses mains.

« Tu périras, petite sotte! Viens par ici, l'espace ne te manque pas, » ajouta-t-il d'une voix tendre; et ses gros doigts essayaient de saisir les petites ailes de la phalène pour la mettre en sûreté. « Tu te perds, et tu me fais pitié. »

Il resta longtemps à bavarder et à boire, pendant qu'Olénine était dans la cour. Un léger murmure près de la porte cochère attira l'attention d'Olénine; il retint sa respiration et entendit un rire étouffé, une voix d'homme et le bruit d'un baiser. Il s'éloigna, froissant à dessein l'herbe de ses pieds, afin d'avertir de sa présence. Au bout d'un moment il entendit craquer la haie; un Cosaque en habit foncé et en bonnet à poils blancs (c'était Lucas) passait le long de la haie, et une femme de haute taille, en mouchoir blanc, passa devant lui. Marianna semblait dire, de sa démarche décidée : « Je ne me soucie pas de toi, et tu n'as rien à redire ». Olénine la suivit des yeux jusqu'à la porte de sa cabane et la vit, par la fenêtre, s'asseoir sur un banc et ôter son mouchoir. Il se sentit tout à coup si seul, que mille désirs indéfinis et une jalousie secrète et inconsciente envahirent tumultueusement son âme.

Les dernières lumières s'éteignaient dans les cabanes, les dernières rumeurs s'affaiblissaient. Le bétail, qu'on distinguait à peine dans les cours, les haies, les toits des maisons, les platanes élancés, tout parut s'endormir d'un sommeil doux et profond. On entendait seulement le coassement des grenouilles dans un marais lointain. Les étoiles devenaient plus rares à l'orient et semblaient se fondre en une seule lueur au milieu du ciel, où elles étaient plus éclatantes et plus serrées. Le vieux Cosaque sommeillait, la tête appuyée sur sa main. Le coq chanta dans la cour, et Olénine marchait toujours, perdu dans

ses pensées. Une chanson chantée par plusieurs voix frappa son oreille, il s'approcha de la haie et écouta. Des voix jeunes chantaient gaiement en chœur, et l'une d'elles, perçante et forte, couvrait toutes les autres.

« Sais-tu qui chante? dit le vieux en se réveillant. C'est Loukachka, le djighite : il a tué un Tchetchène et fête son exploit. Il y a vraiment de quoi se réjouir! Imbécile! imbécile!

— Et toi, n'as-tu jamais tué personne? » demanda Olénine.

Le vieux Cosaque se souleva brusquement sur ses coudes et approcha son visage de celui d'Olénine.

« Démon! cria-t-il, que demandes-tu? Il ne faut pas en parler. Est-ce chose facile de perdre son âme? Oh! est-ce facile? — Adieu, père, ajouta-t-il en se levant; je suis gris. Faut-il venir demain pour la chasse?

— Viens.

— Prends garde, sois prêt de bonne heure, ou gare l'amende!

— Je serai levé avant toi », dit Olénine.

Le vieux s'en alla. Les chansons avaient cessé; on entendit un bruit de pas et de joyeux propos. Au bout de quelques moments, les chants recommencèrent, et la voix puissante de Jérochka s'y mêlait. « Quels hommes et quelle existence! » pensa Olénine, et il rentra chez lui en soupirant.

XVI

Jérochka était un ancien Cosaque en retraite. Il y avait vingt ans que sa femme s'était enfuie après avoir passé à la religion orthodoxe, et avait épousé un sergent russe. Il n'avait pas d'enfants. Il disait vrai quand il assurait avoir été le plus beau garçon de la stanitsa. On le con-

naissait à l'armée pour ses prouesses; il avait plus d'un meurtre à se reprocher : il avait assassiné et des Tchetchènes et des Russes. Il avait hanté les montagnes, dévalisé des Russes et était allé deux fois en prison. Il passait la plus grande partie de son temps à la chasse dans la forêt, où il se nourrissait de pain et d'eau, des journées entières. En revanche, de retour à la stanitsa, il s'enivrait du matin au soir. Rentré de chez Olénine, il dormit une couple d'heures, se réveilla avant le jour, et, couché sur son lit, il pensait à l'homme dont il venait de faire la connaissance.

La *simplicité* d'Olénine lui plaisait : il nommait simplicité la quantité de vin que le jeune homme lui avait offert. Olénine, du reste, lui plaisait aussi par lui-même. Il se demandait avec étonnement d'où venait que les Russes étaient tous riches, simples et ignorants, malgré leur éducation. Il tâchait de résoudre ce problème et se demandait ce qu'il pourrait extorquer d'Olénine à son profit.

La cabane de Jérochka était assez spacieuse et encore neuve, mais on y remarquait l'absence de la femme : la chambre était malpropre et en très grand désordre, malgré l'amour des Cosaques pour la propreté. Sur la table étaient jetés un caftan souillé de sang, les débris d'une galette et une corneille plumée destinée à l'épervier. Des chaussures molles en cuir, un fusil, un poignard, un petit sac, des habits encore humides et différentes guenilles traînaient sur les bancs. On voyait dans un coin un baquet d'eau où croupissaient des morceaux de cuir, et à côté une carabine et la *kabilka*.

Un filet et des faisans traînaient à terre; une petite poule, attachée par la patte, sautillait autour de la table et picotait le plancher sale. Un tesson ébréché rempli d'un liquide laiteux était dans le poêle non chauffé. L'épervier criait sur le poêle et s'efforçait de s'arracher à la ficelle qui le retenait; un petit épervier gris sale était perché sur le rebord du poêle et, penchant sa tête de

côté, regardait en dessous la petite poule. Jérochka lui-même était étendu sur le dos sur un lit trop court, placé entre le poêle et le mur; il était en chemise et avait appuyé ses pieds contre le poêle; il arrachait de ses gros doigts les croûtes que les écorchures de l'épervier, qu'il dressait sans mettre de gants, y avaient laissées. La chambre était imprégnée d'une odeur forte et désagréable que le vieux Cosaque portait partout avec lui.

« Es-tu à la maison, diadia? dit en tatare sous la fenêtre une voix perçante, que le vieux reconnut tout de suite pour celle de Loukachka.

— J'y suis! entre, voisin Marka! cria-t-il; est-ce Lucas Marka qui est venu voir le diadia? T'en vas-tu au cordon? »

L'épervier tressaillit aux cris du patron et battit des ailes, s'efforçant de s'arracher de son attache.

Le vieux Cosaque aimait Lucas, qu'il excluait du mépris dont il enveloppait la jeune génération. Lucas et sa mère, voisins du vieux, lui apportaient souvent du vin, de la caillebotte et autres produits de leur ménage, qui manquaient à Jérochka. Celui-ci, qui toute sa vie n'avait vécu que de l'entraînement du moment, expliquait d'une manière toute pratique la bonté de ses voisins. « Ces gens sont aisés, se disait-il à lui-même; je leur apporte des faisans, du sanglier, et eux, à leur tour, me donnent des gâteaux et des galettes. »

« Bonjour, Marka! heureux de te voir, » criait gaiement le vieux, et, descendant vivement ses pieds nus, il fit quelques pas sur le plancher, qui craquait; il regarda ses pieds; quelque chose le frappait plaisamment, il se mit à rire, frappa des talons à terre et fit un pas de danse. « Est-ce bien? » demanda-t-il; et ses petits yeux étincelaient.

Lucas sourit à peine.

« T'en vas-tu au cordon?

— Je t'apporte le vin que je t'ai promis.

— Que le Christ te sauve! » dit le vieux, et, ramassant

les diverses parties de ses vêtements épars, il s'habilla, serra son ceinturon en cuir, versa sur ses mains l'eau du tesson, les essuya à son vieux pantalon, peigna sa barbe avec un débris de peigne et se campa devant Lucas.

« Prêt ! » dit-il.

Lucas alla chercher un gobelet, l'essuya, y versa du vin et, s'asseyant sur un banc, le présenta au diadia.

« A ta santé ! Au nom du Père, du Fils ! dit le vieux, en acceptant le gobelet avec solennité ; que tu obtiennes ce que tu désires ; que tu sois toujours un brave et qu'on te donne une croix ! »

Lucas fit aussi une prière avant de boire et plaça son verre sur la table. Le vieux alla chercher un poisson séché, qu'il mit sur le seuil de la porte, et le frappa d'un bâton pour le rendre plus mou, puis il le mit sur l'unique assiette en faïence bleue qu'il possédait, et le servit.

« J'ai tout ce qu'il me faut, Dieu soit loué ! dit-il avec orgueil, et le morceau qu'on mange après le vin, aussi. Eh bien ! que fait Mossew ? »

Lucas lui raconta comme quoi l'ouriadnik lui avait pris la carabine ; il demanda l'avis du vieux là-dessus.

« Laisse-lui la carabine, dit le vieux ; si tu ne lui en fais pas cadeau, tu n'aurais pas de récompense.

— Quelle récompense, diadia ? On dit que je n'y ai pas droit, étant encore mineur [1]. C'est un bon fusil de Crimée, qui vaut quatre-vingts monnaies.

— Eh ! n'y pense plus ! Je me suis querellé ainsi un jour avec un centenier pour un cheval qu'il voulait me prendre. « Donne-moi le cheval, disait-il, et tu seras avancé, « khorounji » ; j'ai refusé, et voilà !

— Que faire, diadia ? Je dois m'acheter un cheval, et l'on dit que je ne puis l'avoir au delà du fleuve à moins de cinquante roubles. Ma mère n'a pas encore vendu de vin.

1. Les Cosaques appellent mineurs ceux qui n'ont pas encore servi à cheval dans les rangs.

— Eh! eh! cela ne nous troublait pas, nous autres! dit le vieux; à ton âge, Jérochka volait des troupeaux entiers aux Nogaïs et passait le fleuve avec. Il m'est arrivé de vendre un très beau cheval pour un flacon d'eau-de-vie ou une bourka.

— Est-ce que les chevaux étaient à si bon compte? demanda Lucas.

— Imbécile! dit le vieux avec mépris; on ne peut faire autrement : quand on vole, il faut être généreux. Quant à vous, vous ne savez probablement pas comment enlever des chevaux? Pourquoi ne réponds-tu pas?

— Que répondre? dit Lucas; les hommes ont changé depuis.

— Imbécile! les hommes ont changé! dit le vieux, contrefaisant le jeune Cosaque; oui, j'étais autre que toi à ton âge.

— Mais quoi donc? » demanda Lucas.

Le vieux branla la tête d'un air méprisant.

« Diadia Jérochka était sans malice et généreux; aussi toute la Tchetchnia était de mes amis. Quand l'un d'eux venait chez moi, je l'enivrais, je lui cédais mon lit; — quand j'allais chez lui, je lui portais un cadeau. C'est ainsi que nous faisions, et pas comme vous. La jeunesse d'à présent prend son plaisir à grignoter des graines et à en cracher la pelure, conclut le vieux, contrefaisant ceux qui mangent et qui crachent.

— Tu as raison, dit Lucas, c'est juste!

— Veux-tu être un brave Cosaque? Sois donc djighite et non paysan. Ce n'est pas malin d'acheter un cheval comme un vilain, de le payer et de l'emmener. »

Ils se turent tous deux quelques moments.

« Tu ne saurais croire quel ennui c'est au cordon et à la stanitsa! Ils sont tous si craintifs, à commencer par Nazarka. Nous étions, l'autre jour, dans l'aoul. Guireï-Khan nous engageait à aller enlever des chevaux aux Nogaïs; eh bien! personne ne s'y est décidé, et je ne puis pourtant pas y aller seul.

— Et le diadia, est-il mort? Non, j'existe! Donne-moi un cheval et j'irai tout de suite chez les Nogaïs.

— Pourquoi parler inconsidérément? reprit Lucas; dis-moi plutôt comment faire avec Guireï? Il m'engage à lui amener les chevaux jusqu'au Térek, et il trouvera bien le moyen de les cacher. Mais comment se fier à ce front d'airain?

— Tu peux te fier à Guireï : il est d'une bonne race; son père était un ami sûr. Mais, écoute, je ne t'enseignerai rien de mauvais : fais-lui prêter serment, tu peux alors être tranquille; pars avec lui, mais aie toujours un pistolet à ta portée. Surtout sois sur tes gardes quand vous ferez le partage des chevaux. Un Tchetchène a manqué me tuer un jour que je lui demandais dix monnaies par cheval. Fie-toi à lui, mais ne quitte pas tes armes, même en dormant. »

Lucas écoutait attentivement.

« Est-ce vrai, dit-il après un moment de silence, que tu aies une herbe magique?

— Non, ce n'est pas vrai; mais je te dirai où la trouver, parce que tu es un bon garçon et que tu as soin du vieux diadia. Veux-tu?

— Je t'en prie.

— Connais-tu la tortue? C'est le diable!

— Comment ne pas la connaître?

— Trouve son nid, fais un treillage en branches tout autour, afin qu'elle ne puisse passer. Elle reviendra, tournoiera autour, s'en ira chercher l'herbe magique et l'apportera pour casser le treillage. Le lendemain matin, viens de bonne heure et cherche où la haie est cassée; là tu trouveras l'herbe; prends-la et garde-la : tout te réussira.

— En as-tu essayé, diadia?

— Non; mais les bonnes gens y croient. Je n'ai jamais eu d'autre talisman que le *salut* au moment de me mettre en selle.

— Qu'est-ce donc que ce salut?

— Tu ne le sais pas? Oh! les gens d'aujourd'hui! Tu fais bien de me consulter; écoute et répète après moi. »

(L'exorcisme commence par : « Salut, vous qui habitez Sion... ». Le reste est intraduisible.)

« Eh bien! l'as-tu retenu? Répète! »

Lucas se mit à rire.

« Mais, diadia, est-ce à cause de cela qu'on ne t'a pas tué? Peut-être n'est-ce que l'effet du hasard?

— Vous croyez tous être pétris d'esprit! Apprends ces mots et répète-les, tu ne t'en trouveras pas plus mal. »

Et le vieux se mit à rire.

« Pourtant ne va pas chez les Nogaïs, Lucas!

— Et pourquoi pas?

— Les temps et les hommes sont changés; vous n'êtes plus que de la racaille! Et puis, voyez, que de Russes on nous a envoyés! Ils vous mettront aussitôt sous jugement. Laisse cela! ma foi, tu n'en es pas capable! C'était bien autrement quand j'allais avec Guirtchik... »

Et le vieux commença un de ses interminables récits. Loukachka mit la tête à la fenêtre.

« Il fait jour, dit-il, interrompant le vieux; il est temps.... Viens me voir.

— Que le Christ te garde! et moi, je vais chez l'officier; j'ai promis de le mener à la chasse, il me paraît bon diable. »

XVII

Quand Lucas revint chez lui, un épais brouillard s'élevait de terre et enveloppait tout le bourg. On entendait de différents côtés le mouvement du bétail; les coqs chantaient de plus en plus. L'air s'éclaircissait et la population s'éveillait. Ce ne fut qu'en approchant que Lucas reconnut

la haie de sa cour tout humide de rosée, le petit perron de sa cabane et la claie ouverte. Sa mère était levée et jetait des bûches dans le poêle. La sœur cadette de Lucas dormait encore sur le lit.

« Eh bien! Loukachka, dit la mère à demi-voix, t'es-tu assez amusé? Où as-tu passé la nuit?

— J'ai été à la stanitsa », répondit le fils de mauvaise grâce, enlevant la housse de la carabine et l'examinant.

La mère hocha la tête.

Après avoir versé de la poudre sur le bassinet, Lucas ôta d'un petit sac plusieurs cartouches vides qu'il remplit, les fermant soigneusement par une balle enveloppée dans un chiffon. Il tira avec ses dents les bouchons des cartouches fermées, et, les ayant examinés avec soin, il les mit dans le sac.

« Mère, dit-il, je t'ai dit de raccommoder les paniers; l'as-tu fait?

— Certainement, la muette les a raccommodés hier soir. Est-ce que tu t'en vas déjà au cordon? Je ne t'ai pas du tout vu.

— Dès que je serai prêt, il faut que je parte, dit Lucas, emballant la poudre. Où donc est la muette? Est-elle sortie?

— Elle coupe du bois, probablement. Elle s'afflige de ne pas te voir. « Je ne le verrai plus! » dit-elle à sa manière. Elle montre son visage, fait claquer ses doigts et presse ses mains contre son cœur pour montrer combien elle t'aime. L'appellerai-je? Elle a tout compris ce qui concerne l'Abrek.

— Appelle-la », dit Lucas.

La vieille sortit, et au bout de quelques instants les planches du perron crièrent sous les pas de la sourde-muette. Elle était de six ans plus âgée que son frère, et l'on aurait pu dire que sa ressemblance avec lui était frappante, n'eût été l'expression hébétée et grossièrement mobile particulière aux sourds-muets. Elle était vêtue d'une che-

mise de grosse toile toute rapiécée, ses pieds étaient nus et sales, sa tête était couverte d'un vieux mouchoir bleu. Son cou, ses mains, son visage étaient musculeux comme ceux d'un paysan. Ses vêtements et tout son extérieur témoignaient du gros ouvrage qu'elle faisait habituellement. Elle venait d'apporter une brassée de bois, qu'elle jeta dans le poêle; puis elle s'approcha de son frère, et un joyeux sourire crispa son visage. Elle toucha Lucas à l'épaule et se mit à lui faire rapidement des signes des yeux, des mains et de tout son corps.

« C'est bon! c'est bon! Stepka, répondit Lucas, lui faisant un signe de tête; tu as tout rapiécé et préparé, bonne fille! Prends, voilà pour toi. » Il tira de sa poche deux pains d'épice, qu'il lui donna.

La muette devint rouge et mugit de joie. Elle saisit les pains d'épice et se mit à faire des signes encore plus rapides, montrant la main dans la même direction et passant ses gros doigts sur ses sourcils et son visage. Lucas comprit et sourit légèrement en hochant la tête. Elle lui disait qu'il devait donner des friandises aux jeunes filles, et que l'une d'elles, Marianka, était plus belle que les autres et qu'elle aimait Lucas. Elle indiquait Marianna en montrant sa cabane et en passant ses mains sur son sourcil et son visage. « Elle t'aime! » voulait-elle dire en passant ses mains sur son cœur, en baisant sa main et en faisant semblant d'embrasser quelqu'un. La mère rentra, et, devinant de quoi il s'agissait, elle sourit et branla la tête. La muette lui montra les pains d'épice et mugit de nouveau.

« J'ai parlé, l'autre jour, à Oulita, dit-elle, et elle a paru m'écouter avec complaisance. »

Lucas regarda sa mère en silence.

« Quoi donc, mère! il me faut un cheval; il faut vendre le vin.

— Quand le temps sera venu, je mettrai le vin en vente et je dresserai les tonnes, dit la mère, ne voulant pas que le fils se mêlât des affaires du ménage. En t'en allant,

prends le petit sac dans le vestibule, on me l'a prêté pour toi, ou bien veux-tu que je le mette dans la sacoche?

— C'est bon, dit Lucas. Si Guereï-Khan venait, envoie-le-moi au cordon, car on ne me laissera pas revenir de longtemps, et j'ai affaire à lui. »

Il se disposait à partir.

« Je te l'enverrai, Loukachka, je te l'enverrai, dit la vieille. As-tu passé la nuit chez Jamka? Je me suis levée pour soigner le bétail et j'ai cru t'entendre chanter. »

Lucas ne répondit pas. Il passa dans le vestibule, jeta sa giberne par-dessus l'épaule, retroussa son caftan, prit sa carabine et s'arrêta sur le seuil.

« Adieu, mère, dit-il; envoie-moi un petit tonneau de vin par Nazarka; je l'ai promis aux camarades. »

Il sortit et ferma derrière lui la porte cochère.

« Que le Christ veille sur toi, Loukachka! Que Dieu te garde! Je t'enverrai du vin de la nouvelle tonne, dit la vieille, s'approchant de la haie; mais écoute », ajouta-t-elle, se penchant par-dessus la haie.

Le Cosaque s'arrêta.

« Tu t'es amusé ici, et que Dieu en soit loué! un jeune homme doit s'amuser, et le Seigneur t'a envoyé bonne chance : c'est très bien. Mais là, mon fils, prends garde!... Avant tout, sois respectueux avec tes chefs, il le faut. Quant au vin, je le vendrai, tu auras un cheval et tu épouseras la jeune fille.

— C'est bon! c'est bon! » dit le fils en fronçant les sourcils.

La muette jeta un cri pour attirer son attention; elle lui montrait sa main et sa tête, ce qui signifiait une tête rasée, un Tchetchène. Elle fronça les sourcils, fit mine d'armer un fusil et se mit à secouer la tête : elle voulait que Lucas tuât encore un Abrek.

Lucas comprit, sourit, et, soutenant sa carabine sous la bourka, il s'éloigna d'un pas léger et disparut bientôt dans l'épais brouillard du matin.

La vieille resta quelque temps en silence près de la haie, puis elle rentra dans la cabane et se remit à l'ouvrage.

XVIII

Loukachka s'en alla au cordon; Jérochka siffla ses chiens, grimpa par-dessus la haie et passa par les arrière-cours jusqu'au logement d'Olénine; il évitait de rencontrer des femmes en allant à la chasse. Olénine dormait encore; même Vania, quoique réveillé, était encore au lit et se demandait s'il était temps oui ou non de se lever, quand Jérochka, son fusil sur l'épaule et en plein attirail de chasseur, ouvrit la porte.

« Mille coups de bâtons! cria-t-il de sa voix de basse, — sonnez l'alarme : les Tchetchènes sont là! Ivan! chauffe la bouilloire! Et toi, vite, lève-toi! Qu'est-ce à dire? Les filles sont levées et vont chercher l'eau, — vois plutôt par la fenêtre — et tu dors! »

Olénine se réveilla et sauta à bas de son lit. Il se sentit frais et dispos à la vue du vieux Cosaque et au son de sa voix.

« Vite! vite! Vania, s'écria-t-il.

— Est-ce ainsi que tu vas à la chasse? Les honnêtes gens déjeunent, et toi, tu dors! — Lamm! ici! cria-t-il à son chien. — Ton fusil est-il en ordre? disait-il avec des éclats de voix, comme si la chambre était remplie de monde.

— Je suis en faute, je l'avoue. Vania! la poudre, la bourse, disait Olénine.

— L'amende! criait le vieux.

— *Du thé, voulez-vous ?* disait Vaniouchka en français et en souriant.

— Que marmottes-tu, diable? Un baragouin inconnu? criait le vieux, souriant et laissant voir des tronçons de dents.

— On pardonne une première faute, disait Olénine en plaisantant et mettant ses bottes hautes.

— Je pardonne cette fois, répondit Jérochka, mais, à la seconde, tu me délivreras un litron de vin. Dès que l'air se réchauffe, on ne trouve plus le cerf.

— Si même nous le trouvions, il est plus intelligent que nous et nous échapperait, dit Olénine, répétant les paroles du vieux dites la veille.

— Tu ris! Non, tue-le et puis donne-m'en des nouvelles. Allons vite! voilà le patron qui vient, dit Jérochka, regardant par la fenêtre. Voyez donc comme il s'est fait beau! il a endossé un nouveau caftan, afin que tu saches qu'il est officier. Euh! quel pauvre sire! »

Vania vint annoncer que l'hôte voulait voir son maître.

« L'*argeane!* » dit Vania d'un air significatif, prévenant son maître du but de la visite du khorounji, qui entra vêtu d'un uniforme neuf à galons d'officier; ses bottes étaient cirées, chose rare chez un Cosaque. Il marchait en se dandinant et le sourire à la bouche, et souhaita la bonne fête à Olénine.

Ilia Vassilitch était un Cosaque civilisé; il était allé en Russie; il était maître d'école, mais, avant tout, gentilhomme; il tenait surtout à le paraître. Mais, sous son clinquant d'emprunt, son parler affecté, ses manières dégagées et son air d'assurance, on devinait le même Cosaque que diadia Jérochka; on le devinait à son teint hâlé, à ses mains, à son nez rouge. Olénine l'engagea à s'asseoir.

« Bonjour, père; bonjour, Ilia Vassilitch, dit Jérochka se levant et saluant profondément et d'un air ironique, à ce qu'il parut à Olénine.

— Bonjour, diadia! tu es déjà là? » répondit le khorounji avec un signe de tête nonchalant.

Le khorounji était un homme de quarante ans, maigre, élancé, bien de figure et très frais pour son âge; il avait la barbe en pointe et grisonnante. Il craignait visiblement

qu'Olénine ne le prît pour un simple Cosaque et voulait de prime abord le pénétrer de son importance.

« C'est notre Nemrod d'Égypte, dit-il d'un air satisfait en montrant Jérochka ; c'est un grand chasseur devant l'Éternel. Il est propre à tout. Vous le connaissez déjà ? »

Diadia Jérochka, le regard arrêté sur sa chaussure humide, branlait la tête et paraissait frappé des connaissances du khorounji.

« Nemrod d'Égypte ! murmura-t-il, que n'invente-t-il pas !

— Nous allons ensemble à la chasse, dit Olénine.

— C'est ça, c'est ça, reprit le khorounji, et moi, j'ai une petite affaire à régler avec vous.

— Je suis à vos ordres.

— Vous êtes noble, commença le khorounji ; je suis aussi officier, nous pourrons nous entendre, comme on le fait entre gentilshommes. (Il s'arrêta et sourit en regardant le jeune homme et le vieux Cosaque.) Si vous désirez mon consentement à moi, car ma femme a l'intelligence obtuse de sa condition et ne vous a pas compris l'autre jour.... Mon logement aurait pu être loué à l'aide de camp du régiment à raison de six monnaies, sauf l'écurie, et comme gentilhomme je puis ne pas y consentir. Je suis officier, et comme tel je ferai mes conditions avec vous.

— Il parle éloquemment », marmotta le vieux.

Le khorounji parla encore longtemps dans le même style, et Olénine finit par comprendre, non sans peine, qu'il voulait six roubles par mois pour sa cabane ; il y consentit volontiers et proposa un verre de thé à l'hôte, qui refusa.

« Vu nos absurdes préjugés, dit-il, nous croyons pécher en nous servant d'un verre qui ne nous appartient pas. Certainement, grâce à mon éducation, je devrais être au-dessus du préjugé, mais ma femme, vu la faiblesse de son sexe....

— Eh bien ! désirez-vous du thé ?

— Je vous en prie, mais je demanderai mon propre

verre », répondit le khorounji. Il sortit sur le perron et cria : « Apporte un verre ! »

Quelques instants après, la porte s'entr'ouvrit, un bout de manche rose et une jeune main hâlée passèrent un verre, que le khorounji prit en disant quelques mots à voix basse à sa fille. Olénine versa du thé dans le verre du khorounji et donna un des siens à Jérochka.

« Je ne veux pas vous retenir, dit le khorounji, se hâtant d'avaler son thé et se brûlant les lèvres. J'ai la passion de la pêche : je ne suis ici que pour peu de temps, en vacance pour ainsi dire. Je m'en vais tenter la chance et essayer si je n'aurai pas une part aux *dons du Térek* [1]. J'espère que vous me ferez l'honneur de venir, un jour, prendre le vin de mes pères chez moi, selon l'usage de notre stanitsa. »

Le khorounji fit son salut, serra la main d'Olénine et sortit. Pendant qu'Olénine faisait ses préparatifs de chasse, il entendait la voix impérative du khorounji, donnant ses ordres chez lui ; au bout de quelques moments, il le vit passer devant la fenêtre, en pantalon retroussé, le caftan en loques et un filet sur l'épaule.

« Quel coquin ! dit Jérochka achevant son verre. Vas-tu réellement lui donner six monnaies ? Cela s'est-il jamais entendu ? On peut louer la plus belle cabane pour deux monnaies. Ah ! canaille ! Mais je te céderai la mienne pour trois monnaies.

— Non, répondit Olénine, j'aime mieux rester ici.

— Six monnaies ! c'est de l'argent jeté aux chiens. Eh ! eh ! Ivan ! donne du vin ! »

Il était près de huit heures quand, après avoir mangé un morceau et pris un petit verre, Olénine et le vieux sortirent.

Ils se heurtèrent contre une arba attelée devant la porte cochère. Marianna, le visage caché jusqu'aux yeux par un

1. *Les Dons du Térek*, poésie très connue, de Lermontow.

mouchoir blanc, un bechmet passé sur sa chemise, chaussée de bottes et une longue branche à la main, entraînait les bœufs.

« Mamouchka »! s'écria Jérochka, faisant mine de vouloir l'embrasser.

Marianna le menaça de sa branche, et enveloppa le vieux et le jeune homme d'un regard de ses beaux yeux riants.

Olénine se sentit encore plus à l'aise.

« Allons, allons donc! dit-il, jetant son fusil sur l'épaule et sentant sur lui le regard de la jeune fille.

— Ghi! ghi! » résonna derrière lui la voix de Marianna, et l'arba grinça en se mettant en mouvement.

Tant que le chemin menait par le bourg, Jérochka ne cessa de parler et d'injurier le khorounji.

« Qu'as-tu contre lui? demandait Olénine.

— C'est qu'il est ladre, je n'aime pas cela; pour qui amasse-t-il? Il crèvera et n'emportera rien avec lui. Il a deux maisons, il a fait un procès à son frère et lui a pris son jardin. En fait de paperasses, il est passé maître; on vient des autres stanitsas lui faire écrire des placets; il le fait adroitement. Pour qui amasse-t-il? Il n'a qu'un gamin et une fille qui se mariera, et c'est tout.

— Il faut une dot à sa fille, dit Olénine.

— Une dot? On la prendra sans dot, c'est une superbe fille, mais ce diable voudrait la marier à un homme riche. Le Cosaque Lucas, mon voisin et neveu, un beau garçon (celui qui a tué l'Abrek), la demande en mariage depuis longtemps; eh bien! non, il refuse, tantôt pour une raison, tantôt pour une autre : la fille est trop jeune, dit-il. Et moi, je sais ce qu'il veut : il veut qu'on le prie! Que d'histoires il y a déjà eu à cause de cette fille! Mais Lucas l'obtiendra; il est le premier Cosaque de la stanitsa, c'est un djighite, il a tué un Abrek et il aura la croix.

— Qui était-ce hier soir qui embrassait cette fille pendant que je marchais par la cour?

— Tu mens! cria le vieux en s'arrêtant.

— Je te jure que non.

— La femme est un vrai démon, dit Jérochka en réfléchissant. Comment était-il, ce Cosaque ?

— Je n'ai pas pu le distinguer.

— Avait-il un bonnet à hauts poils blancs?

— Oui.

— Un caftan rouge? Était-il de ta taille?

— Non, plus grand.

— Alors c'est lui! » Et Jérochka éclata de rire. « C'est mon Marka! c'est-à-dire Loukachka; je l'appelle Marka pour plaisanter. C'est lui-même, j'aime ça. J'étais ainsi autrefois. Il ne faut pas prendre garde aux parents. Il arrivait que ma douchinka dormait avec sa mère et sa belle-sœur, et malgré cela je parvenais jusqu'à elle. Elle logeait très haut. La mère était une vraie sorcière, une diablesse, et ne pouvait me souffrir. Je venais sous sa fenêtre avec mon ami Guirtchik, je grimpais sur ses épaules, levais la croisée et tâtonnais; elle dormait sur un banc près de la fenêtre. Une nuit, je la réveille; elle ne me reconnaît pas, jette un cri : « Qui est-ce? » Et moi, je n'ose parler, la mère remuait; j'ôte mon bonnet, et je lui ferme la bouche avec; elle me reconnaît aussitôt à l'ourlet du bonnet, saute de son banc et vient me rejoindre. Je ne manquais de rien alors; elle m'apportait du lait caillé, du raisin, de tout au monde, ajouta Jérochka, et elle n'était pas la seule. Quelle existence!

— Et maintenant donc?

— Suivons le chien, plantons un faisan sur l'arbre et tirons dessus!

— Tu aurais dû faire la cour à Marianna.

— Fais attention aux chiens; je t'en donnerai des nouvelles ce soir, » dit le vieux, montrant son favori Lamm.

Ils gardèrent le silence.

Au bout de cent pas, le vieux s'arrêta devant une branche tombée au travers du chemin.

« Vois-tu? dit-il, crois-tu que ce ne soit qu'une branche tombée par hasard? Non, il y a du *malin* là-dessous.

— Comment cela? »

Le Cosaque sourit.

« Tu n'as l'idée de rien; écoute : quand tu vois un bâton en travers du chemin, ne l'enjambe jamais, fais le tour ou bien jette-le de côté en disant : « Au nom du « Père, du Fils et du Saint-Esprit! » Puis continue ta route à la grâce de Dieu, il ne t'arrivera pas malheur. Mes pères m'ont enseigné cela.

— Allons donc! quelle sottise! dit Olénine; parlons plutôt de Marianna. Est-ce que Loukachka lui fait la cour?

— Chut! tais-toi maintenant, interrompit le vieux à voix basse; attention! nous allons traverser le bois. »

Et le vieux, marchant sans bruit dans sa chaussure molle, tourna dans un sentier qui menait dans l'intérieur de la forêt sauvage. Il se retournait de temps en temps et fronçait les sourcils en regardant Olénine, qui faisait du bruit avec ses grosses bottes et accrochait de son fusil les branches qui barraient le passage.

« Silence, soldat! tout doux! » disait le vieux d'une voix basse et sévère.

On sentait que le soleil était levé; le brouillard se dissipait, mais couvrait encore la cime des arbres, qui paraissaient d'une hauteur inaccessible. A chaque pas le passage changeait : ce qui avait paru de loin un arbre n'était qu'un buisson, et un mince roseau faisait l'effet d'un arbre.

XIX

Le brouillard s'élevait, découvrant les toits de joncs tout humides, ou retombant en rosée, humectant le chemin et l'herbe près des haies. La fumée s'élevait de toutes les cheminées; les habitants de la stanitsa allaient, les uns à la rivière, les autres à l'ouvrage, les troisièmes au cordon. Les deux chasseurs marchaient de front le long du

sentier couvert d'herbe ; les chiens, agitant leurs queues, les précédaient, se retournant de temps en temps et se jetant de côté.

Des myriades de moucherons bourdonnaient dans l'air, poursuivaient les chasseurs et couvraient leur dos, leurs mains et leurs visages. On sentait le parfum de l'herbe et de l'humidité. Olénine se retournait sans cesse pour regarder l'arba et Marianna excitant les bœufs de sa branche. Tout était calme. Le bruit de la stanitsa s'affaiblissait de plus en plus ; les chiens seuls faisaient craquer les roseaux, et l'on entendait parfois le cri des oiseaux qui s'appelaient. Olénine savait que la forêt n'était pas sûre, que les Abreks s'approchaient, qu'une carabine est une arme indispensable dans ce lieu sauvage ; ce n'est pas qu'il tremblât, mais il sentait qu'un autre à sa place aurait eu peur. Les nerfs un peu tendus, il scrutait les profondeurs du bois humide et brumeux, prêtait l'oreille aux bruits devenus rares, tenait son fusil prêt et éprouvait une sensation agréable et toute nouvelle pour lui. Diadia Jérochka le précédait, s'arrêtant à chaque mare où étaient des pistes de bêtes fauves, les observant attentivement et les faisant remarquer à Olénine. Il ne parlait presque plus et à de rares intervalles faisait quelque observation à voix basse. Le sentier qu'ils suivaient avait été frayé par une arba, mais l'herbe avait poussé dessus depuis longtemps. Les platanes d'Orient et les ormeaux poussaient si touffus de tous côtés, qu'on ne pouvait rien voir à travers leur feuillée. Presque tous les arbres étaient enveloppés de haut en bas de pampre sauvage, et des buissons épineux croissaient à leur pied. La moindre petite clairière était couverte de roseaux à têtes panachées. On voyait par-ci par-là la large empreinte des animaux ou la petite trace des faisans, qui se perdaient dans l'épaisseur du bois. La puissance de cette végétation sauvage frappait Olénine à chaque pas. Cette forêt solitaire, le sentiment du danger, le vieux Cosaque avec son chuchotement mystérieux, Ma-

rianna avec sa taille élancée, la chaîne des montagnes, — tout lui faisait l'effet d'un rêve.

« Un faisan! murmura le vieux, en se retournant et enfonçant son bonnet jusqu'aux yeux. Cache ton museau : un faisan ! »

Il fit signe d'un air irrité à Olénine et se mit à ramper à quatre pattes.

« Il n'aime pas le museau de l'homme. »

Olénine était encore en arrière, quand le vieux s'arrêta et se mit à observer l'arbre. Olénine aperçut le faisan, contre lequel le chien aboyait. Une détonation comme celle d'un canon partit de la grosse carabine de Jérochka; le faisan fit un mouvement pour s'envoler et tomba, perdant ses plumes. En s'approchant, Olénine en fit lever un second, qui s'élança comme une flèche dans les airs. Olénine saisit son fusil, visa, et le coup partit; le faisan tomba comme une pierre dans le taillis, s'accrochant aux branches.

« Bravo ! » cria le vieux chasseur, qui ne savait pas tirer au vol.

Ils ramassèrent les oiseaux et continuèrent leur chemin.... Olénine, excité par le mouvement et le succès, entrait sans cesse de nouveau en conversation avec le vieux.

« Attends, dit celui-ci, j'ai vu ici hier des pistes de cerf. »

Ils tournèrent dans l'épaisseur de la forêt, et au bout de trois cents pas ils se trouvèrent dans une clairière couverte de roseaux et arrosée d'eau par endroits. Olénine restait toujours en arrière; il était à vingt pas de Jérochka, quand celui-ci s'arrêta, se baissa et se mit à lui faire des signes mystérieux. Olénine le rejoignit et vit l'empreinte de pas humains, que le vieux lui montrait.

« Vois-tu?

— Je vois; quoi donc? dit Olénine s'efforçant de paraître calme; ce sont des pas d'homme. »

Il se souvint involontairement du Patfaynder de Cooper, des Abreks, et, voyant la mine mystérieuse du vieux, il se demandait si c'était uniquement la chasse ou bien le danger qui la provoquait.

« Eh! c'est l'empreinte de mes pieds, à moi », répondit-il simplement.

Et il lui montra sur l'herbe la piste à peine visible d'une bête.

Le vieux avançait; Olénine ne le quittait plus. Au bout de quelques vingtaines de pas, ils descendirent une pente et arrivèrent à un poirier branchu sous lequel la terre était noire et où l'on voyait les traces du séjour d'un cerf.

Cet endroit, tout enchevêtré de pampres sauvages, avait l'aspect d'un charmant berceau de verdure ombragé et frais.

« Il y a été ce matin, dit le vieux en soupirant; le gîte est encore chaud. »

Un violent craquement retentit subitement à dix pas d'eux. Ils tressaillirent et saisirent leurs fusils; on ne voyait rien, on n'entendait que le craquement des branches qui se brisaient. Un galop rapide et cadencé retentit un moment; le craquement se perdait dans le lointain et faisait place à un bruit sourd, qui, en s'éloignant, se répandait dans la profondeur du bois.

Olénine était saisi; il cherchait en vain du regard dans le taillis, et se tourna enfin vers le vieux Cosaque. Jérochka était immobile, son fusil convulsivement serré contre sa poitrine, son bonnet sur la nuque, ses yeux brillant d'un éclat extraordinaire; sa bouche béante laissait méchamment à découvert ses vieilles dents jaunâtres; il avait l'air pétrifié.

« Un vieux cerf! » articula-t-il enfin.

Et, jetant son fusil à terre, il s'arrachait la barbe.

« Il était là!... Il fallait approcher par le sentier.... Imbécile! idiot!... Imbécile! cuistre! » répétait-il en continuant à s'arracher la barbe.

Quelque chose d'étrange semblait planer dans le brouillard au-dessus de la forêt; le bruit du cerf qui s'enfuyait résonnait comme un roulement de tonnerre lointain, devenait plus sourd en s'éloignant et se perdait dans la profondeur du bois....

Il commençait à faire sombre quand Olénine, affamé, fatigué, mais heureux et dispos, revint à la maison. Le dîner était servi. Il mangea, but un verre avec le Cosaque, se sentit ranimé et alla s'asseoir sur le perron. Les montagnes reparurent devant lui à l'horizon, le vieux recommença ses interminables récits sur les chasses, les Abreks, ses maîtresses et ses prouesses d'autrefois. La belle Marianna passait et repassait dans la cour; les formes vigoureuses et virginales de la jeune beauté se dessinaient sous la toile qui les recouvrait.

XX

Le lendemain, Olénine alla seul, sans le vieux Cosaque, à l'endroit où ils avaient fait lever le cerf. Au lieu de passer par la porte cochère, il grimpa par la haie vive des prunelliers, à l'instar des Cosaques. Il n'eut même pas le temps de détacher son habit, accroché aux épines, que son chien fit lever deux faisans. A peine était-il entré dans les prunelliers, que les faisans se levaient à chaque pas. Le vieux Cosaque ne lui avait point parlé de cet endroit, le réservant pour lui-même. Sur douze coups, Olénine abattit cinq faisans; il se fatigua à tel point, en les cherchant dans les arbres, qu'il se mit en nage. Il rappela son chien, désarma son fusil, serra la balle, et, chassant les moucherons avec les longues manches de sa tcherkeska, il s'achemina lentement vers l'endroit où il avait été la veille. Mais il lui fut impossible d'arrêter son chien, et il se laissa entraîner à tuer encore deux faisans; il était midi quand il reconnut l'endroit qu'il cherchait.

La journée était chaude et calme, le ciel sans nuages. La rosée avait entièrement séché, même dans le bois, et des myriades de moucherons s'abattirent sur le visage, le cou, les mains d'Olénine. Son chien noir paraissait gris, tellement il était couvert de moucherons. Ils piquaient Olénine à travers son habit, devenu gris de même; il ne savait comment leur échapper et se disait qu'il n'y avait pas moyen de vivre en été à la stanitsa.

Il allait rebrousser chemin quand il se dit que d'autres que lui y vivaient pourtant, et il se décida de s'armer de patience et à se laisser dévorer. Chose étrange! vers midi cette sensation lui parut presque agréable. Il lui sembla même que, s'il n'était pas enveloppé de cette atmosphère bourdonnante, de cette masse compacte de moucherons qui s'écrasaient sous sa main quand il essuyait la sueur de son visage et qui irritaient sa peau, le bois aurait perdu de son caractère sauvage et de son attrait. Ces myriades d'insectes allaient bien à cette puissante végétation, à cette sombre verdure, à cette foule d'oiseaux et de bêtes qui remplissaient la forêt, à cet air brûlant, à ces filets d'eau échappés au Térek et jaillissant çà et là sous la feuillée, et il finit par trouver du charme à ce qui lui avait paru insoutenable et affreux. Il parcourut l'endroit où le cerf avait été la veille, et, n'y trouvant rien, il songea à se reposer. Les rayons du soleil dardaient perpendiculairement sur les arbres et lui brûlaient le dos quand il traversait une clairière. Sept faisans pendus à sa ceinture pesaient lourdement sur ses reins. Il trouva les traces du cerf, pénétra dans le fourré, sous les broussailles où l'animal avait été blotti, et se coucha dans son gîte. Il promena ses regards sur la sombre verdure qui l'entourait, sur le creux où se voyaient les traces de l'animal, l'empreinte de ses jambes, un morceau de terre noire retournée, et la trace de ses propres pas. Il se sentit à l'aise, au frais; il ne pensait à rien, ne désirait rien. Il fut saisi tout à coup d'une ineffable sensation de

bonheur, d'un indicible amour pour toute la création, et, cédant à une habitude d'enfance, il fit le signe de la croix et murmura une prière....

Une idée subite vint clairement à l'esprit d'Olénine; il se dit : « Moi, Dmitri Olénine, être privilégié entre tous, me voilà couché seul, Dieu sait où, là où vivait un vieux cerf, un cerf superbe, qui n'a jamais vu d'homme, et dans un creux où jamais personne n'a pénétré, auquel jamais personne n'a songé. Je suis assis, entouré d'arbres jeunes et vieux : l'un d'eux est enlacé de vigne sauvage; les faisans voltigent autour de moi, se pourchassent, sentant peut-être que je viens de tuer leurs frères. » Il palpa ses faisans, les examina et essuya sa main ensanglantée aux pans de sa tcherkeska. « Les chacals mécontents flairent le sang et vont rôder ailleurs; les moucherons bourdonnent follement au-dessus de ma tête et parmi les feuilles, qui probablement leur paraissent des îles gigantesques; il y en a un, deux, trois, quatre, cent, mille, des milliards, qui tous ont raison d'être et de bourdonner, et chacun d'eux est un *moi* distinct, un être à part, comme moi, Dmitri Olénine. » Il crut distinguer clairement ce que pensaient et disaient les moucherons dans leur susurrement continuel : « Ici, mes amis, ici! en voilà un qu'on peut assiéger, dévorer! » Et il comprit clairement qu'il n'était nullement un gentilhomme russe, membre de la société moscovite, ami et parent de tel ou tel, mais simplement un être vivant, un cerf, un faisan, un insecte, comme ceux qui tournoyaient autour de lui. — « Comme eux, comme Jérochka, je vivrai peu de jours et je mourrai; il a raison, l'herbe poussera sur ma tombe, et ce sera tout! Le grand mal que l'herbe croisse sur ma tombe! Il n'en faut pas moins croire et tâcher de jouir; je désire le bonheur, n'importe que je sois insecte ou animal destiné à mourir, ou que je sois un corps qui recèle une parcelle de la divinité : je veux jouir. Mais comment? Et pourquoi jusqu'à présent n'ai-je pas été heureux? » Il récapitula sa vie passée et

se fit horreur. Il se vit égoïste, au plus haut degré exigeant, tandis qu'au fond il n'avait besoin de rien. Il jetait les yeux autour de lui, sur la feuillée transparente, qui laissait percer le soleil et un pan de ciel bleu, et il se sentait inconsciemment heureux.

« Pourquoi suis-je heureux en ce moment et pourquoi ai-je vécu jusqu'ici? Comme j'étais exigeant! Je cherchais midi à quatorze heures, et je ne trouvais que honte et regret. » Une lumière subite se fit en lui. « Le bonheur, se dit-il, le bonheur consiste à vivre pour les autres, c'est clair. L'homme aspire au bonheur; donc, c'est un désir légitime. S'il tâche d'y parvenir dans un but égoïste, en cherchant l'opulence, la gloire, l'amour, il se peut qu'il ne l'obtienne jamais, et ses désirs resteront inassouvis. Ce sont donc ces aspirations égoïstes qui sont illégitimes, et non le désir d'être heureux. Quels sont les rêves permis qui peuvent se réaliser en dehors des conditions extérieures?... l'amour et le dévouement. »

Il se leva en sursaut, heureux et agité de la découverte de cette prétendue nouvelle vérité, et il cherchait avec impatience qui aimer, à qui faire du bien, à qui se dévouer. « Je n'ai besoin de rien pour moi-même : pourquoi ne pas vouer aux autres mon existence? »

Il prit son fusil et quitta le fourré, avec l'intention de retourner à la maison et de bien réfléchir à la manière de faire le bien. Arrivé à une clairière, il se retourna : le soleil était descendu derrière les arbres, l'air avait fraichi; le paysage lui sembla tout autre. Le ciel et la forêt avaient changé d'aspect : des nuages assombrissaient l'horizon, le vent s'engouffrait dans les arbres; on ne voyait que des roseaux et du bois mort. Olénine appela son chien, qui courait à la piste de quelque bête, et sa voix résonna creux dans la solitude. Il eut peur. Les Abreks, les meurtres dont on parlait lui vinrent à l'esprit; il s'attendait à voir un Tchetchène bondir de derrière un buisson, et à devoir lutter pour sauver sa vie. Il songea à Dieu et à la

vie future, comme il y avait longtemps qu'il ne l'avait fait. Tout était sauvage et solitaire, lugubre autour de lui. « Vaut-il la peine de penser à soi, se dit-il, quand d'un moment à l'autre on peut mourir sans que personne le sache et sans avoir rien fait de bon ! »

Il prit le chemin qu'il croyait être celui de la stanitsa. Il ne pensait plus à la chasse, il était harassé et jetait des regards terrifiés à chaque buisson, à chaque arbre, s'attendant à trouver la mort à chaque pas. Il erra longtemps sans savoir où il allait, et parvint à un canal où coulait une eau froide et trouble; il se décida à en suivre le cours, sans savoir où il aboutirait. Les roseaux craquèrent tout à coup derrière lui; il tressaillit et saisit son fusil. Il eut honte; c'était son chien qui, hors d'haleine, avait plongé dans le canal et en buvait avidement l'eau froide.

Olénine se désaltéra aussi et suivit le chien, persuadé qu'il prendrait la bonne direction. Malgré ce fidèle compagnon, les alentours lui paraissaient de plus en plus sinistres. Le bois devenait plus sombre, le vent s'engouffrait de plus en plus dans le creux des vieux arbres; de grands oiseaux planaient en sifflant au-dessus de leurs nids, la végétation devenait plus rare, les roseaux plus fréquents, et l'on apercevait de plus en plus de petites plaines sablonneuses portant la trace de bêtes fauves. Un bruit monotone et sinistre se mêlait au sifflement du vent. Olénine était morne et sombre. Il compta ses faisans; il en manquait un, et sa petite tête ensanglantée restait seule accrochée à la ceinture. La terreur s'empara du jeune homme; il eut peur et se mit à prier. Il craignait avant tout de mourir sans avoir rien fait d'utile; il désirait ardemment vivre, et vivre pour accomplir quelque grand acte de dévouement.

XXI

Tout à coup la lumière se fit dans l'âme d'Olénine. Il entendit parler le russe, entendit le bruit cadencé du Térek, et au bout de quelques pas il aperçut les eaux brunes et rapides du fleuve, avec ses sables ondoyants, ses bas-fonds, les steppes, la chaîne des montagnes, et de ce côté l'échauguette du cordon et le cheval sellé broutant parmi les ronces. Le soleil se détacha comme un globe rouge du sein des nuages et éclaira gaiement de ses derniers rayons le fleuve, les roseaux, l'échauguette et les Cosaques, parmi lesquels se trouvait Lucas, qui attira involontairement l'attention d'Olénine par son air fier et vigoureux.

Olénine se sentit de nouveau heureux, sans savoir pourquoi. Il était arrivé à un poste cosaque vis-à-vis d'une habitation de Circassiens amis. Il salua les Cosaques, puis entra dans la cabane, où il ne trouva pas ce qu'il cherchait. Les Cosaques le reçurent froidement. Il passa dans le vestibule et alluma une cigarette. Les Cosaques ne firent aucune attention à lui, premièrement parce qu'il fumait, puis parce qu'autre chose les préoccupait. Des Tchetchènes, parents de l'Abrek qui avait été tué, étaient arrivés avec un drogman pour racheter le corps. On attendait les chefs cosaques. Le frère du défunt, grand, bien découplé, la barbe teinte en rouge, avait, malgré ses habits déguenillés, l'air calme et majestueux d'un souverain. Il ressemblait d'une manière frappante à son frère. Il n'honorait personne d'un regard, ne jeta pas même les yeux sur le cadavre, et restait accroupi sur ses pieds croisés, fumant une pipe courte, et donnant de temps à autre, d'une voix gutturale et impérieuse, quelques ordres à son compagnon. C'était évidemment un djighite qui

avait eu plus d'une rencontre avec les Russes. Olénine s'approcha du cadavre, mais le frère du défunt lui jeta un regard de calme mépris et dit brusquement quelques mots au drogman, qui s'empressa de couvrir le visage du mort. Olénine était frappé de l'air sévère du djighite; il essaya de lui demander de quel aoul il était, mais le Tchetchène le regarda à peine et se détourna. Olénine, étonné de cette indifférence à son égard, l'attribua à l'ignorance de la langue russe et aussi à la bêtise du Tchetchène. Il s'adressa à son compagnon, qui était espion, émissaire et drogman en même temps, tout aussi déguenillé que le Tchetchène, mais noir et pas rouge, très éveillé, ayant des dents blanches et des yeux noirs étincelants. Il entra volontairement en conversation et demanda une cigarette.

« Ils étaient cinq frères, contait-il en mauvais russe; c'est le troisième qui périt de la main des Cosaques. Celui-ci est un djighite, un vrai djighite. Quand Ahmet-Khan (c'est le nom du défunt) fut tué, celui-ci était sur l'autre bord, caché dans les joncs; il a vu comment on a mis le cadavre dans la nacelle, et comment on l'a porté sur le rivage. Il est resté jusqu'à la nuit dans sa cachette; il voulait tirer sur le vieux, mais on l'en a empêché. »

Lucas s'approcha des causeurs et s'assit à côté d'eux.

« De quel aoul sont-ils? demanda-t-il.

— Vois-tu dans les montagnes un étroit défilé bleuâtre? lui dit le drogman, le lui montrant au delà du Térek. Connais-tu Souak-Sou? c'est dix verstes plus loin.

— Connais-tu à Souak-Sou Guireï-Khan? demanda Lucas, qui tirait vanité de cette connaissance; c'est un de mes amis.

— C'est mon voisin », dit le drogman.

Le chef de la sotnia et celui de la stanitsa arrivèrent bientôt, suivis de deux Cosaques. Le centenier était un jeune officier, avancé depuis peu; il salua les Cosaques, qui ne répondirent pas en criant, selon l'usage des soldats : « Souhaitons bonne santé! » et quelques-uns même

ne lui rendirent pas le salut. Plusieurs pourtant, et entre autres Lucas, se levèrent et se redressèrent. L'ouriadnik fit son rapport : tout était en ordre au poste. Tout cela parut drôle à Olénine : les Cosaques avaient l'air de jouer aux soldats. Bientôt toute étiquette fut mise de côté, et le centenier se mit à parler alertement tatare avec le drogman. On écrivit quelque chose sur un papier, qu'on remit au drogman; on lui prit l'argent et l'on s'approcha du cadavre.

« Qui de vous est Lucas Gavrilow? » demanda le centenier.

Lucas se découvrit et s'avança.

« J'ai fait mon rapport au colonel; j'ai demandé pour toi la croix, car c'est trop tôt de t'avancer ouriadnik. Sais-tu lire?

— Non.

— Quel beau garçon ! dit le centenier; de quelle famille es-tu? des Gavrilow Chéraki?

— C'est leur neveu, répondit l'ouriadnik.

— Je sais, je sais. Eh bien! va aider les Cosaques. »

Lucas était rayonnant. Il remit son bonnet et se rassit près d'Olénine.

On déposa le corps de l'Abrek dans un bateau, le Tchetchène s'approcha du rivage, les Cosaques se retirèrent, lui faisant involontairement place.

Il frappa violemment la terre du pied et sauta dans la nacelle. Olénine remarqua que pour la première fois le Tchetchène jeta les yeux sur les Cosaques et fit une brusque question à son compagnon ; celui-ci répondit en montrant Lucas. Le Tchetchène le regarda et, se détournant lentement, porta ses regards vers la rive opposée. Ses yeux n'exprimaient pas la haine, mais un froid mépris. Il dit encore quelques mots.

« Que dit-il? demanda Olénine.

— Vous nous battez, nous vous brisons; tout est tohubohu », dit le drogman, prononçant à dessein ces paroles

incohérentes. Il montra ses dents blanches, éclata de rire et sauta dans la nacelle.

Le frère du défunt était assis immobile et regardait fixement le rivage opposé. Il y avait en lui tant de mépris et de dédain concentrés, qu'il n'éprouvait aucune curiosité à ce qui se passait autour de lui. Le drogman était debout, manœuvrant adroitement la frêle embarcation, jetant les rames tantôt d'un côté, tantôt de l'autre et parlant sans discontinuer. La nacelle fendait rapidement le fleuve dans sa largeur et diminuait de dimension à vue d'œil en s'éloignant; le son des voix n'arrivait qu'indistinctement aux Cosaques. Les Tchetchènes abordèrent à l'autre rive, où les attendaient leurs chevaux. Ils enlevèrent le corps et le jetèrent en travers d'un cheval qui se cabrait; puis ils montèrent en selle et passèrent au pas devant l'aoul, où la foule était accourue pour les voir.

Les Cosaques étaient animés et contents. On entendait de tous côtés leurs rires et leurs joyeux propos. Le centenier et le chef de la stanitsa entrèrent dans la cabane pour se rafraîchir. Lucas, le visage animé et tâchant vainement de prendre un air grave, restait assis, les coudes sur ses genoux et ratissant une baguette.

« Que fumez-vous? dit-il à Olénine, feignant une curiosité qu'il n'avait pas; est-ce bon? »

Il s'adressait à Olénine parce qu'il le voyait mal à l'aise parmi les Cosaques.

« J'y suis habitué. Et quoi? dit Olénine.

— Hem! si l'un de nous osait fumer, malheur à lui! Voyez-vous ces montagnes? continua Lucas, lui montrant le défilé, elles paraissent bien près, mais vous n'y parviendrez pas. Comment ferez-vous pour revenir à la maison? Il fait sombre; je puis vous reconduire si vous voulez; demandez à l'ouriadnik qu'il me laisse aller.

— Quel beau garçon! pensait Olénine, admirant l'expression de franche gaieté du Cosaque. Il se rappela Marianna, le baiser furtif sous la porte cochère. L'ignorance et le

manque complet d'éducation de Lucas lui firent de la peine. « Quelle folie et quel enchevêtrement d'idées! pensa-t-il; un homme en tue un autre, et il en est heureux et content comme s'il avait accompli un haut fait! Est-il possible que rien ne lui fasse sentir qu'il n'y a pas de quoi se réjouir, qu'il n'y a de bonheur que dans le sacrifice, et non dans le meurtre? »

« Prends garde maintenant et ne lui tombe pas sous la patte! dit à Lucas un des Cosaques qui avait accompagné le Tchetchène à la nacelle; as-tu entendu ce qu'il a demandé? »

Lucas leva la tête.

« Qui, mon filleul? dit-il, désignant ainsi le mort.

— Le « filleul » ne se lèvera plus; c'est de son frère aux cheveux rouges que je veux parler.

— Il n'a qu'à prier Dieu de rester sain et sauf lui-même, répondit Lucas en riant.

— De quoi ris-tu? demanda Olénine; si l'on avait tué ton frère, cela te ferait-il plaisir? »

Le Cosaque regardait Olénine en riant; il paraissait avoir compris son idée, mais il était au-dessus de tout préjugé.

« Quoi donc? cela peut bien arriver; est-ce que parfois on n'égorge pas aussi des nôtres? »

XXII

Le centenier et le chef étaient partis. Olénine, pour faire plaisir à Lucas, et aussi pour ne pas traverser seul la forêt dans l'obscurité, obtint de l'ouriadnik la permission de prendre Lucas avec lui. Il pensait que Lucas serait heureux de revoir Marianna, et lui-même était content d'avoir un compagnon aussi communicatif. Il unissait Lucas et Marianna dans son imagination et pensait à eux

avec plaisir. « Il est amoureux de Marianna, se disait-il ; j'aurais pu l'aimer de même. » Un sentiment tout nouveau d'attendrissement s'empara de lui. Quelque chose comme de l'amitié semblait naître entre les deux jeunes gens. Ils se regardèrent en riant.

« Par quelle porte entres-tu? demanda Olénine.

— Par celle du milieu; je vous conduirai jusqu'au marais; là vous n'avez rien à craindre.

— Mais ai-je donc peur? dit Olénine en riant ; va-t'en, et merci ; je trouverai mon chemin.

— Mais non, qu'ai-je à faire? Comment n'avoir pas peur? il nous arrive aussi, à nous autres, d'avoir peur, répondit le Cosaque en riant, pour ménager l'amour-propre de son compagnon.

— Entre chez moi, nous causerons, nous prendrons un petit verre, et demain matin tu t'en iras.

— N'ai-je pas où passer la nuit? répondit Lucas ; l'ouriadnik m'a prié de revenir.

— Je t'ai entendu chanter hier soir, et puis je t'ai vu....

— Je fais comme les autres, dit Lucas en hochant la tête.

— Est-ce que tu te maries? dis? demanda Olénine.

— Ma mère voudrait me marier, mais je n'ai pas encore de cheval.

— Es-tu au service régulier?

— Oh non! je m'y prépare, mais je n'ai pas de cheval, et je ne sais comment m'en procurer un; c'est pourquoi je ne puis encore me marier.

— Que coûte un cheval?

— J'en ai marchandé un l'autre jour au delà du fleuve, un cheval nogaï, mais on ne le cède pas pour soixante monnaies.

— Consentirais-tu à être mon ordonnance? Je te donnerai un cheval.

— Pourquoi me feriez-vous cadeau d'un cheval? dit Lucas en riant. Dieu aidant, je m'en procurerai un.

— Vraiment! pourquoi ne voudrais-tu pas être mon ordonnance? » demanda Olénine, charmé de l'idée de donner un cheval à Lucas, mais un peu embarrassé, sans trop savoir pourquoi. Il cherchait ses paroles et ne les trouvait pas.

Lucas rompit le premier le silence.

« Avez-vous votre propre maison en Russie? »

Olénine ne résista pas à l'attrait de raconter qu'il avait même plusieurs maisons.

« Et avez-vous des chevaux comme les nôtres?

— J'en ai cent, à trois et quatre cents roubles par tête, mais pas comme les vôtres.

— Mais qu'êtes-vous donc alors venu faire ici? est-ce malgré vous que vous êtes venu? demanda Lucas avec une nuance d'ironie. Voilà où vous vous êtes trompé de chemin, ajouta-t-il en lui indiquant un sentier; vous deviez prendre à droite.

— Je suis venu de plein gré, répondit Olénine, je voulais voir le pays, faire une campagne.

— Ah! si je pouvais faire une campagne, dit Lucas. Entendez-vous hurler les chacals? ajouta-t-il en prêtant l'oreille.

— N'as-tu aucun remords d'avoir tué un homme? demanda Olénine.

— Pourquoi? Ah! si je pouvais faire une campagne! répétait Lucas; comme je le désirerais!

— Nous en ferons peut-être une ensemble; notre compagnie se mettra en route avant les fêtes, et votre sotnia peut-être aussi.

— Quelle envie avez-vous eue de venir ici? Vous avez votre maison, vos chevaux, probablement des serfs? A votre place, je me serais joliment amusé, je n'aurais fait que cela. Quel grade avez-vous?

— Je suis porte-enseigne et serai bientôt officier.

— L'existence est-elle agréable chez vous?

— Très agréable », répondit Olénine.

Il faisait complètement nuit quand ils approchèrent, tout en causant, de la stanitsa. Ils n'avaient pas encore quitté la sombre forêt, le vent gémissait en s'engouffrant dans la cime des arbres, les chacals semblaient hurler, rire et pleurer tout près d'eux, mais ils entendaient déjà de loin des voix de femmes, l'aboiement des chiens, ils distinguaient le contour des cabanes, apercevaient des lumières et sentaient l'odeur du *kiziak* [1].

Olénine sentait ce soir plus distinctement que cette stanitsa était son véritable *home*, que là était sa famille, son bonheur, que nulle part ailleurs et jamais il ne serait aussi heureux. Il aimait tant tout le monde, et surtout Lucas. Ce soir-là, rentré dans son logement, il fit amener son cheval, acheté à Groznoï, pas celui qu'il montait, mais un autre, une bonne bête, mais très jeune, et, au grand étonnement de Lucas, il lui en fit cadeau.

« Pourquoi me donnez-vous ce cheval? dit Lucas; je ne vous ai rendu aucun service.

— Je t'assure qu'il ne me coûte rien, répondit Olénine; prends-le, tu pourras me donner autre chose en échange.... Nous ferons la campagne ensemble. »

Lucas se troubla.

« Que vous donnerai-je? Un cheval coûte cher.

— Prends-le, prends-le! Si tu ne l'acceptais pas, tu me ferais une insulte.... Vania, remets-lui le cheval. »

Lucas prit la bride.

« Eh bien donc, merci! vrai, je n'y avais jamais rêvé! »

Olénine était heureux comme un enfant.

« Attache-le ici, c'est une bonne bête, je l'ai acheté a Groznoï. Vania, du vin! Entrons. »

On apporta du vin, Lucas s'assit et prit la coupe.

« Je vous le revaudrai, avec la grâce de Dieu, dit-il, vidant son verre. Comment te nommes-tu?

1. Combustible qui se prépare avec le fumier des chèvres et des moutons.

— Dmitri Andréitch.

— Eh bien! *Mitri* Andréitch, que Dieu te garde! Nous serons amis. Viens chez moi; nous ne sommes pas riches, mais nous avons de quoi régaler nos amis. Je dirai à ma mère de t'apporter du fromage ou du raisin, si tu veux. Viens au cordon, j'y serai à ton service, je te mènerai à la chasse, au delà du fleuve, où tu voudras. Quel sanglier j'ai tué l'autre jour! Quel dommage que je l'aie partagé entre les Cosaques! Si j'avais pu prévoir, je t'en aurais apporté une part.

— C'est bon, merci. Mais n'attelle pas le cheval, il n'a jamais été aux traits.

— Quelle idée d'atteler un cheval! Voilà ce que je propose, dit Lucas baissant la voix : je te mènerai chez mon ami Guireï-Khan; il m'a engagé à venir sur la route des montagnes; veux-tu y aller avec moi? Je ne te trahirai pas; je serai ton guide.

— Bien! allons-y ensemble. »

Lucas paraissait tout à fait à l'aise; il avait compris ses rapports avec Olénine. Son calme et la familiarité de ses manières étonnaient et choquaient même un peu Olénine. Ils causèrent longtemps ensemble, et il était tard quand Lucas se leva. Il tendit la main à Olénine et le quitta.

Olénine mit la tête à la fenêtre pour voir ce qu'il ferait. Lucas avançait, la tête baissée; il prit le cheval, le mena hors de la cour, secoua vivement sa tête, monta à cheval avec l'agilité d'un chat, poussa le cri des djighites et lança son cheval à toute bride le long de la rue. Olénine avait cru qu'il irait faire part de sa bonne fortune à Marianna, et, bien qu'il ne l'eût pas fait, Olénine se sentait heureux comme jamais. Dans sa joie enfantine, il ne put s'empêcher de raconter à Vania le cadeau qu'il avait fait et de lui expliquer sa nouvelle théorie sur le bonheur, que Vania n'approuva pas, disant en français : *l'argeane il n'y a pas* — par conséquent, c'est une sottise.

Lucas passa à la maison, sauta à bas du cheval et

recommanda à sa mère de l'envoyer au troupeau, car lui-même devait, cette nuit-là, retourner au cordon. La muette se chargea du cheval et expliqua, par signes, qu'elle se prosternerait devant celui qui l'avait donné à son frère. La vieille mère hocha la tête au récit de son fils; elle était persuadée qu'il avait volé le cheval; aussi enjoignit-elle à la muette de le mener au troupeau avant qu'il fît jour.

Lucas retourna au cordon, et, chemin faisant, réfléchit au procédé d'Olénine. A son avis, le cheval n'était pas bon, mais il valait bien quarante roubles, et Lucas en était satisfait. Mais il ne pouvait concevoir pourquoi ce cadeau lui avait été fait, et il n'en éprouvait aucune reconnaissance; au contraire, mille doutes injurieux pour le porte-enseigne se glissaient dans sa tête. Quelles pouvaient être ses intentions; il ne s'en rendait pas compte, mais il n'admettait pas qu'un étranger pût lui faire un cadeau de quarante roubles sans autre raison qu'une bonté de cœur. « S'il était pris de vin, pensait-il, cela se comprendrait, il l'aurait fait par fanfaronnade; mais il était à jeun, par conséquent il veut me suborner pour quelque mauvaise action. Mais, attrape! le cheval est à moi et je serai sur mes gardes! Je ne suis pas si bête, nous verrons qui jouera au plus fin. »

Une fois sa méfiance éveillée, Lucas se laissa aller à un sentiment de malveillance contre Olénine. Il ne dit à personne comment il avait reçu le cheval : aux uns il disait qu'il l'avait acheté; aux autres il répondait d'une manière évasive. On apprit pourtant bientôt la vérité; la mère de Lucas, Marianna, Ilia Vassilitch et d'autres ne savaient qu'en penser et en éprouvèrent une certaine crainte; en même temps, malgré leurs soupçons injurieux, ce procédé leur inspira un grand respect pour la simplicité de cœur et la richesse d'Olénine.

« Sais-tu que le porte-enseigne a donné un cheval de cinquante monnaies à Loukachka? disait quelqu'un; quel richard!

— Je sais, répondait un autre d'un air perspicace; il lui

aura rendu quelque service. Qui vivra verra. Quelle chance il a, ce Loukachka!

— Quels cerveaux brûlés que ces porte-enseigne! s'écriait un troisième; pourvu qu'ils ne mettent pas le feu chez nous! »

XXIII

L'existence d'Olénine coulait d'une manière uniforme et égale. Il voyait peu ses chefs et ses camarades. Sous ce rapport, la position d'un porte-enseigne qui a de la fortune est fort agréable au Caucase; on ne l'emploie ni à l'exercice, ni à la surveillance des travaux. Après la dernière campagne, on l'avait présenté pour être avancé officier, et jusque-là on le laissait en repos. Les officiers le tenaient pour un aristocrate et gardaient vis-à-vis de lui une certaine dignité; lui-même ne cherchait pas à se rapprocher d'eux et ne se souciait pas de leurs bamboches, accompagnées de chants du régiment et de parties de cartes. L'existence des officiers a son pli reçu : dans les forteresses, chaque officier ou porte-enseigne prend du porter, joue aux jeux de hasard et suppute les récompenses qu'il peut recevoir; dans les stanitsas, il boit le vin du pays avec son hôte, régale les jeunes filles de miel ou d'autres friandises, fait la cour aux femmes cosaques, devient amoureux d'elles, les épouse parfois. Olénine vivait toujours à sa manière et avait horreur des chemins battus. Ici, de même, il ne suivit pas la ligne tracée par les officiers du Caucase.

Il s'habitua tout naturellement à se lever avec le jour. Il prenait le thé sur son petit perron, et, après avoir admiré les montagnes, la belle matinée et Marianna, il mettait un habit usé en peau de buffle, la chaussure molle en cuir des Cosaques, ceignait son poignard, prenait son fusil, une

petite sacoche avec le déjeuner et du tabac, appelait son chien et s'en allait dans la forêt vers six heures du matin. Il revenait à sept heures du soir, fatigué, affamé, avec cinq ou six faisans à la ceinture, et n'ayant ni touché à ses provisions, ni fumé ses cigarettes. Si ses pensées avaient pu être comptées comme les cigarettes dans la sacoche, on aurait vu qu'elles étaient de même intactes dans sa tête. Il rentrait moralement frais et dispos, et complètement satisfait. Il lui aurait été impossible de dire à quoi il avait pensé pendant la journée : ce n'étaient ni des souvenirs, ni des rêves, ni de profondes méditations, mais des fragments de tout cela ensemble. Il se demandait lui-même à quoi il avait pensé : tantôt il s'était figuré être Cosaque et se voyait travaillant au jardin avec sa femme cosaque; tantôt il était Abrek dans les montagnes, tantôt sanglier s'échappant à lui-même. Et tout le temps il prêtait l'oreille et avait l'œil au guet, épiant un sanglier, un faisan ou un cerf.

Chaque soir régulièrement Jérochka venait lui tenir compagnie; Vania apportait du vin. Olénine en prenait avec le vieux Cosaque, causait avec lui, et ils se quittaient fort contents de leur soirée. Le lendemain, c'était de nouveau la chasse, la saine fatigue, la causerie avec le vieux chasseur, le contentement complet. Les fêtes et les jours de repos, il ne quittait pas la maison; son occupation spéciale était alors de suivre avidement des yeux chaque pas, chaque mouvement de Marianna, qu'il observait de sa fenêtre ou de son perron. Il croyait l'aimer, comme on aime la beauté des montagnes ou du ciel, et il ne songeait pas à d'autres relations avec elle. Il se persuadait qu'il ne pouvait exister entre elle et lui les rapports qu'elle avait avec Lucas ou ceux que peut avoir un officier riche avec une fille cosaque. Il se disait que, s'il suivait l'exemple de ses camarades, il aurait échangé ses jouissances contemplatives contre une vie de tourments, de désillusions et de remords. Grâce à cette jeune fille, il avait déjà fait un

sacrifice, une œuvre de dévouement, qui lui avait valu sa récompense. Avant tout, il avait pour Marianna un saint respect et ne se serait jamais permis de lui dire à la légère des paroles d'amour banales.

Un jour, dans le courant de l'été, Olénine était resté à la maison. Il vit tout à coup entrer une de ses connaissances de Moscou, un jeune homme qu'il voyait dans le monde.

« Ah! mon cher, mon très cher! que j'ai été heureux d'apprendre que vous étiez ici! s'écria le jeune homme en français moscovite, mêlant des mots français aux mots russes. On vous dit « Olénine ». Quel Olénine? j'ai été enchanté!... le sort nous réunit. Eh bien! comment cela va-t-il? pourquoi êtes-vous ici? »

Et le prince Béletsky raconta sa propre histoire : il était pour peu de temps dans ce régiment; le général en chef voulait l'avoir comme aide de camp; il irait le rejoindre après la campagne, bien qu'il ne s'en souciât pas.

« M'étant décidé à servir dans ce trou, je veux du moins faire ma carrière, recevoir un grade, une croix,... passer à la garde. C'est indispensable, si ce n'est pour moi, du moins par égard pour mes parents, mes amis. Le prince m'a parfaitement reçu, c'est un homme comme il faut, disait Béletsky, parlant sans s'arrêter. Je recevrai la croix de Sainte-Anne pour l'expédition; je resterai ici jusqu'à nouvel ordre. C'est charmant ici, et quelles femmes! Et vous, comment allez-vous? Notre capitaine, — vous connaissez Startow? un bon diable, mais bête! — notre capitaine m'a dit que vous vivez en sauvage, ne voyant personne. Je conçois que vous ne vous rapprochiez pas des officiers, mais je suis heureux au possible de vous voir; je loge chez l'ouriadnik. Quelle fillette ravissante il a! Oustinka,... délicieuse! »

C'était un flux de paroles russes et françaises, un écho du monde qu'Olénine croyait avoir quitté à jamais. On disait généralement de Béletsky que c'était un charmant

garçon; il l'était peut-être réellement, mais Olénine le trouva souverainement désagréable, malgré sa jolie figure franche et ouverte. Il apportait avec lui cette hideuse atmosphère qu'Olénine avait fuie. Ce qui le vexait le plus, c'est qu'il n'avait pas le courage de rebuter cet homme, comme si la société dont il venait et à laquelle Olénine avait appartenu conservait encore sur lui des droits incontestables. Il était furieux contre Béletsky, contre lui-même, et malgré cela il intercalait involontairement des mots français dans la conversation, feignait de s'intéresser au général en chef, à ses connaissances moscovites. Pourtant Olénine traita Béletsky en ami, promit d'aller le voir et l'invita chez lui. Et cependant il n'alla pas chez Béletsky. Celui-ci fit la conquête de Vania, qui disait de lui que c'était un vrai gentilhomme.

Béletsky se fit tout de suite à l'existence d'un officier riche : au bout d'un mois, on aurait pu croire qu'il avait passé sa vie au Caucase. Il faisait boire les vieux, donnait de petites fêtes, passait ses soirées chez les filles cosaques, se vantait de ses bonnes fortunes, de ses succès auprès des femmes et des jeunes filles, qui, on ne sait pourquoi, le surnommèrent *diédouchka* (grand-père). Les Cosaques trouvaient naturel qu'un jeune homme aimât les femmes et le vin; ils le prirent en affection et le préféraient à Olénine, qui à leurs yeux était une énigme vivante.

XXIV

Il était cinq heures du matin, Vania chauffait le samovar sur le perron. Olénine était parti pour le Térek; il se donnait le plaisir de baigner lui-même son cheval. La vieille Oulita était dans son garde-manger; une fumée noire sortait de la cheminée qu'elle chauffait. Sa fille était dans l'étable à traire la bufflonne. « Veux-tu bien te tenir,

maudite bête! » lui disait-elle. Puis on entendait le bruit mesuré du lait qui coulait.

Le pas d'un cheval retentit près de la maison, et Olénine, monté sur son beau cheval gris, encore humide après le bain, approcha de la porte cochère. Marianna avança sa tête, couverte d'un mouchoir rouge, et la retira aussitôt. Olénine était vêtu d'une chemise en soie rouge et d'une redingote cosaque blanche, serrée à la ceinture par une courroie à poignard. Il portait un haut bonnet à poil et se tenait avec une certaine affectation sur le dos de son cheval bien nourri. Soutenant d'une main sa carabine, il se baissa pour ouvrir la porte cochère; ses cheveux étaient humides, il respirait la jeunesse et la santé. Il se croyait beau, bien tourné et en tout semblable à un djighite; mais là il se trompait, et l'œil exercé du Cosaque reconnaissait immédiatement en lui le soldat. Ayant aperçu la tête de la jeune fille, il se baissa vivement, poussa la claie, serra la bride d'une main, et de l'autre fendit l'air de son fouet cosaque, et entra dans la cour.

« Le thé est-il prêt, Vania? » cria-t-il gaiement sans regarder du côté de l'étable. Il sentit avec satisfaction son cheval plier sur ses jarrets et prêt à s'élancer par-dessus la haie; il le fit avancer au pas sur la terre glaise de la cour.

« *Cé prêt!* » répondit Vania.

Olénine espérait que la charmante tête de Marianna reparaîtrait, mais il n'osait lui-même se tourner vers elle. Il sauta à bas du cheval, accrocha gauchement de sa carabine les colonnettes du perron et se retourna effrayé vers l'étable; on n'y voyait personne et l'on n'entendait que le bruit uniforme du lait qui coulait.

Il entra dans sa cabane, en ressortit bientôt, un livre et sa pipe à la main, et s'assit pour déguster son thé sur le perron, inondé des rayons obliques du soleil levant. Il comptait rester toute la matinée à la maison et écrire des lettres qu'il remettait d'un jour à l'autre; mais il n'avait

aucune envie de quitter le perron, sa chambre lui faisait l'effet d'une prison. La vieille femme avait achevé de chauffer son poêle, la jeune fille avait renvoyé le bétail aux champs et rassemblait le fumier des brebis autour de la haie. Olénine lisait, mais ne comprenait pas un mot du livre qu'il tenait ouvert devant lui. Il quittait sans cesse sa lecture pour suivre des yeux la jeune et vigoureuse fille. Entrait-elle dans l'ombre de la maison, avançait-elle vers le milieu de la cour, éclairée par les rayons joyeux de la lumière matinale, sa taille élancée et ses vêtements de couleur éclatante rayonnaient au soleil et jetaient une ombre noire derrière elle.

Olénine craignait de perdre un seul de ses mouvements. C'était pour lui une vraie jouissance de voir sa taille se courber avec grâce et aisance. Sa chemise rose, son seul vêtement, drapait bien ses épaules; et, quand elle se redressait, comme cette chemise dessinait bien les contours de son sein et de ses jambes fines! Son pied étroit, chaussé de souliers rouges usés, se posait à terre sans se déformer; ses bras énergiques, aux manches relevées, maniaient la pelle avec force, on aurait même dit avec colère; ses beaux yeux profonds jetaient parfois un regard vers Olénine; ses sourcils délicats se fronçaient, il est vrai, mais ses yeux exprimaient pourtant le plaisir d'être admirée et la conviction de leur beauté.

« Êtes-vous levé depuis longtemps, Olénine? dit Béletsky, en uniforme d'officier, entrant dans la cour.

— Ah! Béletsky! s'écria Olénine, lui tendant la main. Pourquoi si matinal?

— Que faire? on m'a mis à la porte; on donne un bal dans mes appartements. Marianna! viens-tu chez Oustinka? oui? » dit-il s'adressant à la jeune Cosaque.

Olénine était confondu de ce que Béletsky osât parler sans aucune gêne à cette femme.

Marianna fit semblant de ne pas entendre, baissa la tête, jeta la pelle sur son épaule et rentra.

« Elle est confuse, la chère petite ! elle est confuse, » lui cria gaiement Béletsky, et il monta en courant le petit perron. « C'est vous, Olénine, qui l'embarrassez.

— Qui donne le bal ? Qui vous a mis à la porte ?

— Oustinka, la maîtresse de mon logis ; vous êtes invité. Il y a bal, c'est-à-dire gâteaux et réunion de jeunes filles.

— Qu'y ferons-nous ? »

Béletsky sourit malicieusement, cligna de l'œil et fit un signe de la tête du côté où Marianna avait disparu.

Olénine haussa les épaules et rougit.

« Vrai Dieu ! vous êtes étrange, dit-il.

— Allez donc ! vous m'en contez ! »

Le visage d'Olénine s'assombrit ; Béletsky s'en aperçut et sourit d'un air insinuant.

« Quoi donc ? dit-il, vous logez dans la même maison, et c'est une bonne et charmante fille, une beauté....

— Une beauté remarquable, dit Olénine ; je n'en ai jamais vu de pareille.

— Eh bien ! à quoi cela tient-il ? demanda Béletsky, n'y comprenant rien.

— Cela peut paraître étrange, répondit Olénine, mais pourquoi tairais-je la vérité ? Depuis que je suis ici, les femmes n'existent pas pour moi, et je m'en trouve fort bien, je vous assure ! Et puis, qu'y a-t-il de commun entre ces femmes et nous ? Jérochka, c'est autre chose ! la passion de la chasse nous rapproche.

— Voyez-vous cela ! quoi de commun ?... Et qu'y a-t-il de commun entre Mme Amélie et moi ? Si vous disiez que les femmes d'ici sont sales, j'en conviendrais, mais à la guerre comme à la guerre !

— Pour ma part, je n'ai jamais eu affaire à une Mme Amélie, et je n'aurais su que faire d'elle, répondit Olénine ; on ne peut estimer ses pareilles, tandis que j'estime celle-ci.

— Estimez-les, morbleu ! personne ne vous en empêche ! »

Olénine ne répondit pas, il voulait achever d'exprimer sa pensée ; elle lui tenait à cœur.

« Je sais, continua-t-il, que je fais exception à la règle générale. (Il se troubla.) Mon existence s'est organisée de manière que je ne vois pas la nécessité de dévier de mes principes et que je ne puis pas agir autrement ; je ne pourrais pas être aussi heureux que je le suis maintenant, si je suivais votre exemple. Je demande aux femmes autre chose que vous. »

Béletsky leva les sourcils d'un air méfiant.

« C'est égal, venez ce soir ; Marianna y sera, je vous ferai faire connaissance. Venez, je vous prie ! Si vous ne vous plaisez pas, vous nous quitterez. Viendrez-vous ?

— Je voudrais, mais, pour parler avec franchise, je crains de me laisser entraîner sérieusement.

— Oh ! oh ! cria Béletsky, venez et soyez tranquille. Viendrez-vous ? Parole ?

— Je voudrais, mais.... Que ferons-nous ? quel rôle allons-nous jouer ?

— Venez, je vous en supplie !

— Fort bien, il se peut que je vienne.

— Pensez donc, des femmes ravissantes, comme nulle part ailleurs : et vous vivez en moine ! Quelle idée de s'abîmer l'existence et de ne pas profiter de ce qui s'offre à vous ! Avez-vous entendu dire qu'on envoie notre compagnie à Vozdvijensky ?

— Ce n'est pas probable, dit Olénine, on m'a dit que c'est la 8e compagnie qu'on mobilise.

— Non, j'ai reçu une lettre de l'aide de camp ; il m'écrit que le prince fera la campagne. Je serai content de le revoir, je commençais à m'ennuyer ici.

— Il paraît que nous aurons une expédition.

— Je l'ignore, mais j'ai ouï dire que K... avait reçu la croix de Sainte-Anne pour la dernière campagne ; il espérait être avancé lieutenant, et le voilà fort désappointé, dit Béletsky en riant, il est allé à l'état-major. »

La nuit approchait quand Olénine songea à la soirée. L'invitation qui lui avait été faite le tourmentait; il avait envie de l'accepter, mais il pensait avec effroi à ce qui pourrait s'y passer. Il ne devait s'y trouver ni Cosaques, ni femmes âgées, rien que des jeunes filles. Qu'en adviendra-t-il? Comment se tenir? Que dire? Quel rapport pouvait-il y avoir entre lui et ces sauvages filles? Béletsky lui avait parlé de rapports si étranges, si cyniques, et pourtant si chastes....

Il tremblait de se trouver dans la même chambre que Marianna, d'être à même de lui parler; cela lui paraissait tout à fait impossible quand il se rappelait son port majestueux.... Béletsky disait pourtant qu'il n'y avait rien de plus simple, et comment lui se comporterait-il avec Marianna?

« Ce serait intéressant à savoir, pensait Olénine; mais non, il vaut mieux ne pas y aller ! »

Il continuait à se torturer l'esprit, se demandant ce qui se passerait. Se croyant lié par sa parole, il sortit, ne s'étant décidé à rien, et arriva dans cette indécision jusqu'à l'habitation de Béletsky.

La cabane que celui-ci occupait était pareille à celle d'Olénine. Elle se dressait sur des pilotis élevés à deux archines de terre; elle contenait deux chambres. Olénine monta un petit escalier très raide et entra dans la première pièce, garnie de lits de plume, de tapis, de couvertures rangées artistement et avec goût le long du mur de face. Sur les murs de droite et de gauche étaient suspendues des cuvettes en cuivre et des armes; des melons d'eau et des courges se trouvaient sous les bancs. Il y avait un énorme poêle dans la seconde pièce, une table, des bancs et des images schismatiques. C'est là que Béletsky avait établi son lit de camp, ses malles, les mille brimborions de son nécessaire de voyage, et des portraits; ses armes étaient attachées à un tapis suspendu au mur. Une robe de chambre en soie était jetée sur un banc. Bé-

letsky lui-même, propret et joli garçon, était couché en chemise sur son lit et lisait *les Trois Mousquetaires.*

Il sauta de son lit.

« Voyez comme je suis logé! Charmant, n'est-ce pas? Vous avez bien fait de venir. Elles sont énormément occupées; savez-vous de quoi se confectionne le gâteau? De porc et de raisin! Mais peu importe. Voyez comme tout cela grouille. »

Mettant la tête à la fenêtre, les jeunes gens virent une activité extraordinaire dans la cabane de leur hôte. Les filles entraient et ressortaient continuellement en courant.

« Serez-vous bientôt prêtes? leur cria Béletsky.

— A l'instant! Es-tu donc si affamé, diédouchka? »

Et un rire sonore éclata dans la cabane.

Oustinka, jolie, grassouillette et fraiche, les manches retroussées, accourut dans l'appartement de Béletsky pour prendre des assiettes.

« Cesse! cria-t-elle d'une voix perçante à Béletsky, je casserai les assiettes. — Tu devrais venir nous aider, cria-t-elle en riant à Olénine. — Apporte-nous des friandises.

— Marianka est-elle là? demanda Béletsky.

— Comment donc! elle a apporté la pâte.

— Savez-vous, dit Béletsky, que si l'on habillait autrement cette Oustinka, si on la décrassait et attifait un peu, elle serait plus belle que toutes nos beautés russes. Avez-vous vu la Cosaque B...? elle a épousé un colonel, et quelle dignité! D'où la prend-elle?

— Je ne l'ai pas vue, mais il me parait qu'il n'y a rien de plus gracieux que ce costume national.

— Je me fais à toute existence! dit Béletsky en soupirant joyeusement; je m'en vais voir ce qu'elles font. »

Il passa sa robe de chambre et sortit en courant.

« Occupez-vous du dessert! » cria-t-il à Olénine.

Olénine envoya son ordonnance acheter des pains d'épice et du miel; au moment de lui remettre l'argent,

son cœur se souleva; il lui semblait qu'il achetait quelqu'un, et il ne put répondre clairement au soldat, qui demandait quels pains d'épice il fallait acheter et combien.

« Achète comme tu l'entends, dit-il.

— Pour tout l'argent? demanda le vieux soldat; ceux à la menthe sont plus chers, soixante kopeks la livre.

— Pour tout l'argent, pour tout », répondit Olénine.

Il s'assit près de la fenêtre et s'étonnait de sentir son cœur battre à tout rompre, comme s'il allait commettre quelque grave ou mauvaise action.

Il entendit les cris et les éclats de voix provoqués par l'apparition de Béletsky parmi les jeunes filles; au bout de quelques moments, il le vit ressortir et descendre en courant le petit perron, au milieu d'éclats de rire, de cris et de folâtres ébats.

« On m'a chassé », dit-il.

Un moment après, Oustinka entra et invita solennellement les jeunes gens à venir, disant que tout était prêt.

Quand ils entrèrent, Oustinka donnait un coup de main aux lits de plume le long du mur. La table était couverte d'une nappe beaucoup trop courte; un flacon de vin et du poisson sec étaient servis. On sentait l'odeur de la pâte et du raisin. Les jeunes filles en jaquette élégante et tête nue, sans le mouchoir traditionnel, se serraient dans un coin derrière le poêle, chuchotant et ricanant.

« Je vous prie de faire honneur à mon ange gardien », dit Oustinka, engageant ses visiteurs à s'approcher de la table.

Olénine reconnut immédiatement Marianna au milieu de ces jeunes filles, qui pourtant étaient toutes jolies sans exception. Il se sentait mal à l'aise et se décida à imiter Béletsky. Celui-ci s'approcha gravement de la table, prit un verre d'un air assuré, but à la santé d'Oustinka et engagea les autres à suivre son exemple. Oustinka déclara que les filles ne prenaient pas de vin.

« On pourrait en goûter avec du miel », dit une voix dans le groupe.

On appela le vieux soldat, qui revenait avec le miel et les pains d'épice. Il regardait la société en dessous : était-ce envie ou mépris? A son avis, ses maîtres se livraient à la débauche. Il leur remit les friandises achetées et allait s'expliquer sur le prix et le change, mais Béletsky le mit dehors.

Après avoir mêlé le miel au vin versé dans des verres, et jeté avec ostentation trois livres de pains d'épice sur la table, Béletsky tira de force les jeunes filles de leur coin, les fit asseoir et leur distribua les friandises....

Olénine remarqua involontairement que la petite main hâlée de Marianna avait saisi deux pains d'épice et ne savait qu'en faire. La conversation était contrainte et désagréable, malgré le ton dégagé d'Oustinka et de Béletsky et les efforts qu'ils faisaient pour animer la société. Olénine était embarrassé, se tourmentait l'esprit pour trouver quelque chose à dire; il sentait qu'il excitait la curiosité, qu'il prêtait à rire et que son embarras gagnait les autres; il rougissait et croyait que Marianna plus que les autres n'était pas à son aise.

« Elles s'attendent à ce que nous leur donnions de l'argent, pensait-il; comment faire? Si on pouvait le donner vite et s'en aller! »

XXV

« Comment, ne connais-tu pas ton locataire? dit Béletsky en s'adressant à Marianna.

— Comment le connaitrais-je quand il ne vient jamais chez nous? » répondit Marianna en jetant un regard à Olénine.

Olénine, épouvanté, rougit et, ne sachant que dire, balbutia :

« Je crains ta mère; elle m'a reçu avec un torrent d'injures la première fois que je me suis présenté. »

Marianna éclata de rire.

« Et tu as eu peur? » dit-elle en le regardant.

Puis elle se détourna.

C'était la première fois qu'Olénine voyait en plein le visage de la jeune fille; jusqu'à ce moment, il ne l'avait vue que couverte jusqu'aux yeux d'un mouchoir. On avait raison de dire qu'elle était la plus belle fille de la stanitsa. Oustinka était jolie, forte, fraiche et rose; elle avait des yeux bruns, pétillants de gaieté, un sourire constant sur ses lèvres vermeilles, toujours bavardant, toujours riant; Marianna n'était pas une jolie fille, c'était une beauté parfaite. Ses traits auraient paru trop prononcés et trop grands, n'eût été sa haute taille élancée, sa puissante poitrine, ses larges épaules, et principalement cette expression à la fois tendre et sévère de ses longs yeux noirs ombragés de cils foncés, et ce sourire caressant de sa bouche. Elle souriait rarement, et son sourire frappait toujours. Elle était la force et la santé mêmes. Toutes ces jeunes filles étaient charmantes, mais elles toutes, et Béletsky, et le soldat qui avait apporté les friandises, tous regardaient involontairement Marianna, et, en se tournant vers les jeunes filles, on ne s'adressait qu'à Marianna. Elle avait l'air d'une jeune reine, heureuse et fière, entourée de ses sujets.

Béletsky, pour animer la soirée, bavardait sans relâche et obligeait les jeunes filles à lui offrir du vin; il se démenait avec elles et faisait en français des remarques inconvenantes à Olénine sur la beauté de Marianna, qu'il nommait « la vôtre », engageant le jeune homme à suivre son exemple. Olénine sentait dans l'âme un poids qui allait s'alourdissant. Il cherchait un prétexte pour s'enfuir, quand Béletsky déclara qu'Oustinka devait, en honneur de sa fête, leur offrir du vin et les embrasser.

Elle y consentit, mais à condition qu'on lui mettrait

de l'argent sur l'assiette, comme c'est l'usage aux noces.

« Quel diable m'a poussé dans cette maudite galère! » pensait Olénine; il se leva pour s'éloigner.

« Où allez-vous?

— Je vais chercher du tabac», répondit-il, décidé à fuir; mais Bélestky le saisit par le bras.

« J'ai de l'argent », dit-il en français.

« Impossible de m'esquiver. Il faut payer », pensa Olénine, et il s'en voulait de sa gaucherie.

« Pourquoi ne puis-je suivre l'exemple de Béletsky? Il ne fallait pas venir du tout, mais, une fois venu, il ne faut pas gâter le plaisir d'autrui. Buvons donc à la cosaque! »

Et, prenant une jatte en bois qui pouvait contenir huit verres, il la remplit de vin et la vida presque jusqu'au fond. Les filles le regardaient avec étonnement, avec terreur : cela leur parut étrange, inconvenant. Oustinka offrit du vin aux jeunes gens et les embrassa tous les deux.

« C'est maintenant que nous allons nous amuser! » dit-elle en faisant sauter les quatre monnaies qu'ils avaient mises sur l'assiette.

Olénine n'était plus embarrassé, il devint causeur.

« A ton tour, Marianna! offre-nous du vin et un baiser, dit Bélestky, saisissant le bras de la jeune fille.

— Tu peux attendre un baiser! dit-elle, le menaçant en riant.

— On peut embrasser le diédouchka sans être payée pour cela, dit une des jeunes filles.

— En voilà une qui a de l'esprit! s'écria Béletsky en embrassant la jeune fille, qui se débattait.

— Eh bien! offre-nous donc du vin, persistait Béletsky, s'adressant à Marianna, offres-en au locataire. »

Il la prit par la main et la fit asseoir sur le banc à côté d'Olénine.

« Qu'elle est belle! » dit Bélestky, lui mettant la tête de profil.

Marianna le laissait faire et souriait avec fierté. Elle jeta à Olénine un long regard de ses beaux yeux.

« Superbe fille ! » répétait Béletsky.

« Suis-je belle ? » disait le regard de Marianna. Olénine, ne se rendant plus compte de ce qu'il faisait, entoura Marianna de ses bras et allait l'embrasser, quand elle se dégagea vivement, bouscula Béletsky, renversa la table et se jeta vers le poêle. On criait, on riait. Béletsky chuchota un moment avec les filles; elles s'élancèrent avec lui hors de la chambre, dans le vestibule, et fermèrent la porte à clef.

« Pourquoi as-tu embrassé Béletsky et ne veux-tu pas m'embrasser? demandait Olénine.

— Je ne le veux pas, voilà tout ! répondit-elle avec un léger tiraillement des sourcils et de la lèvre inférieure. — Il est le diédouchka, » ajouta-t-elle en riant, et, s'approchant de la porte, elle se mit à frapper.

« Pourquoi avez-vous fermé à clef, diablesses que vous êtes ?

— Laisse-les, dit Olénine se rapprochant d'elle ; elles n'ont qu'à rester là, et nous ici ! »

Elle fronça les sourcils et l'éloigna d'un geste sévère ; elle était si majestueusement belle qu'Olénine se ravisa, eut honte de lui-même et se mit aussi à frapper à la porte.

« Béletsky ! quelle sotte plaisanterie ! ouvrez ! »

Marianna se mit à rire de son rire joyeux et franc.

« Aïe, tu as peur de moi ? dit-elle.

— C'est que tu es aussi méchante que ta mère !

— Et toi, tu aurais dû rester plus longtemps avec Jérochka. Cela aurait inspiré de l'amour aux filles. »

Elle souriait en le regardant en face, de très près.

Il ne savait que dire.

« Et si j'allais chez vous ? demanda-t-il inopinément.

— Ce serait bien autre chose ! » dit-elle en secouant la tête.

En ce moment, Béletsky poussa la porte et l'ouvrit;

Marianna se rejeta sur Olénine et le poussa de la hanche.

« Ce que je pensais naguère, et l'amour, et le sacrifice, et Loukachka, tout n'est que niaiserie; il n'y a que le bonheur qui soit vrai; qui sait être heureux a raison! » Ces pensées traversèrent comme un éclair l'esprit d'Olénine; il saisit la belle Marianna avec une force qu'il ne se connaissait pas et l'embrassa sur la joue et sur la tempe. Elle ne se fâcha pas, mais éclata de rire et courut rejoindre ses compagnes.

Ainsi finit la petite fête. La mère d'Oustinka revint de l'ouvrage, gronda vertement les jeunes filles et les mit dehors.

XXVI

« Oui, pensait Olénine en revenant chez lui, si je lâchais la bride à ma volonté, je deviendrais éperdument amoureux de cette fille cosaque. » Il se mit au lit avec cette pensée, tout en se disant que cette lubie passerait et qu'il reviendrait à son existence habituelle.

Mais l'ancienne existence ne revint pas; ses rapports avec Marianna avaient changé, l'entrave qui les séparait était rompue; Olénine accostait la jeune fille chaque fois qu'il la rencontrait.

Le khorounji, après avoir reçu le prix du loyer, s'était convaincu de la richesse et de la générosité d'Olénine et l'avait invité chez lui. La vieille femme l'accueillait avec bienveillance, et, après la petite fête chez Oustinka, Olénine allait souvent passer ses soirées chez son hôte, où il restait jusqu'à la nuit. Rien ne paraissait changé à sa manière de vivre, et pourtant son âme était entièrement bouleversée. Il passait la journée dans la forêt, et vers les huit heures, au crépuscule, il entrait chez ses hôtes,

quelquefois seul, quelquefois avec Jérochka. On s'était habitué à l'y voir, et sa présence n'étonnait personne : il payait cher son vin et se tenait modestement. Vania lui apportait son thé, qu'il prenait dans un coin de la chambre, près du poêle. La vieille femme s'occupait du ménage sans se gêner de sa présence. Olénine s'entretenait avec ses hôtes des Cosaques, de leurs voisins, de la Russie; il racontait et on le questionnait. Parfois il prenait un livre et lisait. Marianna restait accroupie comme une biche sauvage sur le poêle ou dans un coin obscur de la chambre. Elle ne prenait jamais part à la conversation, mais Olénine voyait ses yeux, son visage, suivait ses moindres mouvements, entendait le bruit des graines qu'elle grignotait, savait qu'elle l'écoutait attentivement, et sentait sa présence quand il lisait, sentait son regard attaché sur lui, et quand, en levant les paupières, il rencontrait le feu de ses yeux, il cessait brusquement de parler et la regardait en silence. Elle se cachait aussitôt, et lui, affectant d'être absorbé dans sa causerie avec la vieille, prêtait avidement l'oreille à la respiration de la jeune fille, à ses légers mouvements et attendait encore son regard.

En présence d'un tiers, elle était douce et souriante avec lui, mais, dès qu'ils restaient seuls, elle redevenait dure et sauvage.

Il lui arrivait de venir avant que Marianna fût rentrée; il entendait tout à coup ses pas fermes et entrevoyait sa chemise bleue à travers la porte entre-bâillée. Elle entrait, s'arrêtait au milieu de la chambre, souriait imperceptiblement en l'apercevant, et il était éperdu et tremblant.

Il n'attendait rien, ne demandait rien, mais la présence de la jeune fille lui devenait de jour en jour plus indispensable.

Olénine s'était tellement fait à sa manière de vivre à la stanitsa, que le passé n'existait plus pour lui; il ne se

souciait pas non plus de l'avenir, surtout d'un avenir en dehors du cercle qui l'entourait. Il était choqué des lettres de ses amis, qui avaient l'air de le plaindre, le considérant comme entièrement perdu, tandis que lui croyait perdus ceux qui vivaient en dehors de son existence. Il se persuadait qu'il ne se repentirait jamais de s'être arraché au passé et d'être entré dans cette existence solitaire et uniforme. Il s'était senti heureux pendant ses campagnes et dans les forteresses, mais ici, sous l'aile protectrice de Jérochka, à l'ombre de la forêt, et principalement vis-à-vis de Marianna et de Lucas, il voyait clairement les mensongères illusions de sa vie d'autrefois ; elle lui paraissait maintenant encore plus hideuse et plus ridicule. Chaque jour il se sentait devenir plus homme et plus libre. Le Caucase n'avait pas répondu à son attente et ne ressemblait en rien à ce qu'il s'était figuré dans ses rêves, ni à ce qu'il avait lu dans les romans. Il n'y avait ici ni Amalat-Bek, ni héros, ni grand criminel. « Les hommes, pensait-il, vivent ici selon les lois de la nature ; ils naissent, engendrent, se battent, mangent, boivent, jouissent de la vie, meurent et ne connaissent d'autres lois que celles imposées invariablement par la nature au soleil, à la végétation, aux animaux. Il n'y en a pas d'autres. » Ces hommes lui semblaient meilleurs, plus énergiques, plus libres que lui ; en se comparant à eux, il avait honte et pitié de lui-même. L'idée lui venait de s'arracher entièrement au passé, de se naturaliser Cosaque, d'acheter une cabane, du bétail, d'épouser une Cosaque, mais pas Marianna, — il la cédait à Loukachka, — et de vivre avec Jérochka, d'aller avec lui à la chasse, à la pêche et en excursion avec les Cosaques.

« Pourquoi donc aviser? Pourquoi attendre? » se demandait-il. Il s'encourageait et se faisait honte. « Pourquoi craindre de faire ce qui est raisonnable et juste? Quel mal y a-t-il à vouloir devenir simple Cosaque, à vivre selon la nature, à ne faire de mal à personne, au con-

traire à faire le bien? Cela ne vaut-il pas mieux que mes rêves d'autrefois quand j'ambitionnais de devenir ministre ou chef de régiment? »

Mais une voix secrète lui disait d'attendre, de ne pas se presser. Il sentait confusément qu'il ne se contenterait pas de la manière de vivre de Jérochka et de Lucas, qu'il y avait un autre genre de bonheur qui s'appelait dévouement et sacrifice. Il ne cessait de se réjouir de ce qu'il avait fait pour Lucas, et cherchait pour qui se dévouer encore, mais ne le trouvait pas. Il lui arrivait d'oublier ce moyen d'être heureux et de chercher à vivre comme Jérochka, mais il se ravisait bientôt, s'éprenait derechef de l'idée du sacrifice volontaire, et envisageait de nouveau avec calme et orgueil les hommes et leurs jouissances.

XXVII

Peu avant les vendanges, Lucas arrivait à cheval et était plus beau que jamais.

« Eh! à quand ta noce? » demanda gaiement Olénine, allant à sa rencontre.

Loukachka ne répondit pas à cette question.

« J'ai échangé votre cheval au delà du fleuve : un vrai cheval de la Kabarda. Je suis connaisseur. »

Les jeunes gens examinèrent ensemble la nouvelle bête et l'essayèrent dans la cour. Le cheval était remarquablement beau, un hongre bai, large et long, à poil lustré, à queue épaisse, à crinière de race. Il était si bien nourri qu'au dire de Lucas on pouvait dormir sur sa croupe. Ses sabots, ses yeux, ses dents, tout était parfait, comme chez un pur sang. Olénine ne se lassait pas de l'admirer, il n'avait pas vu au Caucase d'aussi noble bête.

« Et son pas! son trot! disait Lucas, et son intelligence! il suit son maître.

— As-tu beaucoup ajouté pour l'avoir? demanda Olénine.

— Je ne sais, répondit Lucas en souriant, c'est un ami qui me l'a procuré.

— Superbe bête! combien en voudrais-tu? demanda Olénine.

— On m'en a offert cent cinquante monnaies, répondit gaiement Lucas; mais je vous la donnerai pour rien. Dites un mot, et elle est à vous.

— Non! pour rien au monde!

— Prenez alors ce poignard que j'ai rapporté pour vous. » Et Lucas déboucla son ceinturon et prit un des deux poignards qui y étaient attachés. « Je l'ai trouvé au delà du fleuve.

— Merci.

— Ma mère vous apportera le raisin qu'elle vous a promis.

— C'est inutile, nous ferons un jour nos comptes; car je ne veux pas te donner d'argent pour le poignard.

— Certainement non! nous sommes amis. Ghireï-Khan m'a amené dans sa hutte et m'a fait choisir le poignard qui me plaisait le mieux. J'ai pris celui-ci. C'est l'usage chez nous. »

Ils rentrèrent dans la cabane et prirent un verre de vin.

« Vas-tu rester ici? demanda Olénine.

— Non, je suis venu prendre congé. On m'envoie de l'autre côté du Térek avec la sotnia. Je pars avec Nazarka, mon camarade.

— A quand donc la noce?

— Je reviendrai pour les fiançailles, puis je retourne à mon service, répondit à contre-cœur Lucas.

— Et tu ne verras même pas ta fiancée?

— Mais non; pourquoi la verrais-je? Quand vous irez en expédition, demandez à la sotnia Lucas *le large*. Que de sangliers il y a là-bas! j'en ai tué deux. Je vous mènerai à la chasse.

— C'est bon! Adieu! que le Seigneur veille sur toi! »

Loukachka se remit en selle, et, sans passer chez Marianna, il sortit en caracolant dans la rue, où Nazarka l'attendait.

« Passerons-nous, demanda Nazarka montrant de l'œil, du côté du cabaret de Jamka?

— Voilà une idée! dit Lucas; prends mon cheval, mène-le chez elle, et, si je tarde, donne-lui du foin. Je serai à la sotnia avant le jour.

— Le porte-enseigne t'a-t-il donné encore quelque chose?

— Non! je suis content de m'être défait de lui en lui donnant un poignard; il avait envie du cheval », dit Lucas, quittant sa monture et remettant la bride à Nazarka.

Il se glissa sous la fenêtre même d'Olénine sans être vu et s'approcha de la cabane du khorounji.

Il faisait tout à fait obscur. Marianna, en chemise, peignait ses cheveux pour la nuit.

« C'est moi! » murmura le Cosaque.

Le visage sévère et indifférent de Marianna s'anima quand elle s'entendit appeler. Elle ouvrit la fenêtre et se pencha en dehors, effrayée et heureuse.

« Que veux-tu? dit-elle.

— Laisse-moi entrer pour un instant. »

Il lui prit la tête dans ses mains et l'embrassa.

« Causons, je t'en prie!

— Pourquoi radoter? je t'ai dit, une fois pour toutes, que je ne te laisserais pas entrer. Pars-tu pour longtemps? »

Il ne répondit pas et continuait à l'embrasser. Elle n'en demandait pas davantage.

« Je ne puis même pas t'embrasser à mon aise par la fenêtre! disait Lucas.

— Marianouchka! appela la vieille mère, qui est là? »

Loukachka ôta vite son bonnet pour ne pas être reconnu et s'accroupit sous la fenêtre.

« Va-t'en, dit Marianna à voix basse.... C'est Loukachka qui est venu demander mon père, dit-elle à la vieille.

— Dis-lui d'entrer.

— Il est déjà parti, il est très pressé. »

Lucas s'enfuyait, en effet, à pas précipités; il repassa sous les fenêtres et courut chez Jamka.

Olénine seul l'avait vu.

Lucas prit plusieurs verres de vin en compagnie de Nazarka, puis tous deux quittèrent la stanitsa. La nuit était tiède, calme et sereine. Ils chevauchaient en silence, on n'entendait que le pas des chevaux. Lucas se mit à chanter la chanson du Cosaque Mingal, mais il s'interrompit au premier couplet et dit à Nazarka :

« Elle ne m'a pas laissé entrer.

— Oh! s'écria Nazarka, j'en étais sûr! Jamka m'a dit que le porte-enseigne allait souvent chez eux, et que Jérochka se vantait d'avoir arrangé l'affaire avec Marianka pour une carabine.

— Il ment, fils du diable! dit Lucas avec colère. Cette fille en est incapable. Je casserai les côtes à ce vieux démon! »

Et il entonna sa chanson favorite.

XXVIII

Les fiançailles eurent lieu. Lucas était arrivé à la stanitsa, mais n'alla pas chez Olénine; celui-ci refusa l'invitation du khorounji d'assister à la cérémonie. Il était triste comme il ne l'avait pas été depuis qu'il habitait la stanitsa. Le soir il vit passer Lucas, en habit de gala, avec sa mère; ils se rendaient chez le khorounji. La froideur que Lucas lui témoignait tourmentait Olénine; il s'enferma dans sa chambre et s'occupa de son journal.

« J'ai beaucoup réfléchi et beaucoup changé ces der-

niers temps, écrivait-il; j'en suis revenu à l'*a b c*. Pour être aimé, il faut aimer soi-même avec une abnégation entière, aimer tout le monde, tendre partout des filets et aimer ceux qui s'y prennent. C'est ainsi que j'ai pris dans mes filets : Vania, diadia Jérochka, Loukachka et Marianka. »

Au moment où Olénine achevait ces mots, Jérochka entra. Il était de la plus belle humeur. Quelques jours auparavant, Olénine l'avait trouvé dans sa cour, un couteau à la main, dépeçant un sanglier. Il avait l'air fier et heureux. Ses chiens, entre autres son favori Lamm, étaient couchés autour de lui, le regardant faire et agitant la queue. Des petits garçons l'observaient par-dessus la haie, d'un air respectueux et sans le narguer comme d'habitude. Ses voisins, qui ordinairement se souciaient peu de lui, le saluaient et lui apportaient, l'un un pot de vin, l'autre du lait caillé ou de la farine. Le lendemain, Jérochka, couvert de sang, était établi dans son garde-manger et échangeait la chair du sanglier pour du vin ou de l'argent. Son visage paraissait dire : « Dieu m'a donné bonne chance, j'ai tué une bête! » A la suite de cela il se mit à boire, et il but quatre jours sans discontinuer; aux fiançailles il s'enivra encore, et il était ivre mort quand il entra chez Olénine. Son visage était enflammé, sa barbe en désordre, mais il était vêtu d'un caftan neuf bordé de galons, et il tenait en main une *balalaïka*[1] qu'il avait été chercher au delà du fleuve : il avait promis cette récréation à Olénine et il était d'humeur joyeuse. Voyant Olénine occupé, il s'assombrit.

« Écris, écris, père, » dit-il à voix basse, comme s'il soupçonnait la présence d'un esprit entre le papier et le jeune homme, et qu'il craignît de l'effaroucher. Il s'assit à terre tout doucement. C'était sa place de prédilection quand il était gris. Olénine se tourna vers lui, fit apporter du vin

1. Espèce de guitare rustique à trois cordes.

et continua à écrire. Jérochka s'ennuyait de boire seul : il voulait causer.

« J'ai été aux fiançailles, dit-il, mais ce sont des brutes, je ne m'en soucie pas; je suis venu chez toi.

— D'où as-tu cette balalaïka? demanda Olénine, sans cesser d'écrire.

— J'ai été au delà de l'eau, père, et je me suis procuré une balalaïka, répondit-il toujours à demi-voix; je suis passé maître sur cet instrument, je puis jouer ce que tu voudras : chanson cosaque, tatare, chanson de seigneur ou de soldat, indifféremment. »

Olénine lui jeta un regard en souriant et continua à écrire.

Ce sourire encouragea le vieux.

« Jette cela, père! jette tout! dit-il subitement d'un air décidé. On t'a fait de la peine? eh bien! moque-toi de cela! Pourquoi rester à griffonner? A quoi cela mène-t-il? »

Il se mit à contrefaire Olénine, frappant à terre de ses gros doigts et grimaçant de sa grosse figure. « A quoi bon ces paperasses? Amuse-toi, reprends courage! »

Son cerveau n'admettait pas qu'on pût écrire dans un autre but que celui de chicaner quelqu'un.

Olénine éclata de rire, Jérochka de même. Il sauta sur ses jambes et fit parade de son talent à chanter des airs russes et tatares et à jouer de la balalaïka.

« A quoi bon écrire, mon brave! écoute plutôt ce que je vais chanter. Une fois mort, tu n'entendras plus de chansons. Amuse-toi! »

Il chanta d'abord un air de son cru, entremêlé de quelques pas de danse.

« A! di, di, di, di, di, li! Où l'ai-je vu? au bazar où il vend des épingles. » Puis il dit une chansonnette qu'un sergent lui avait apprise :

Lundi je tombai amoureux,
Mardi je souffris le martyre,
Mercredi j'avouai mon amour,

Jeudi j'attendis la réponse.
Vendredi je la reçus.

On me disait de ne plus avoir d'espoir.
Samedi, je voulus me suicider,
Mais le dimanche soir je changeai d'idée!

Puis il reprenait : A! di, di, di, di, di, li!

Et, clignant de l'œil, secouant ses épaules, il dansait en chantant :

Je t'embrasserai, je t'enlacerai dans mes bras.
Je te donnerai un ruban vermeil.
Tu seras mon Espérance, ma chère petite Espérance!
M'aimes-tu? Me seras-tu fidèle?

Il était tellement en train, qu'il dansait et sautait par la chambre.

Mais il ne chantait son di, di, li, et les airs de seigneur, comme il disait, que pour Olénine; après trois verres de vin, il entonna la véritable chanson cosaque. Au milieu de ses airs favoris, sa voix se brisa, il se tut, mais ses doigts faisaient encore vibrer les cordes de la balalaïka.

« Ah! mon ami ! » dit-il.

Olénine se retourna, frappé de l'accent étrange de sa voix; le vieux Cosaque pleurait, une larme coulait sur sa joue.

« Mon temps, mon beau temps est passé et ne reviendra plus! murmurait-il en sanglotant. — Bois donc! » cria-t-il soudain d'une voix formidable et sans essuyer ses larmes.

Une chanson tcherkesse l'émotionnait particulièrement. Elle était courte, et son charme consistait en un refrain mélancolique : « Aï! daï! dalalaï! » Jérochka en traduisit les paroles.

« Un jeune Tcherkesse était allé dans les montagnes; les Russes vinrent en son absence, brûlèrent l'aoul, massacrèrent les hommes, emmenèrent les femmes en escla-

vage. Le jeune homme revint : il trouva la place vide, ni aoul, ni mère, ni frère, ni cabane! Un arbre seul était debout. Il s'assit sous l'arbre et pleura. Il était seul comme toi et il se mit à chanter : Aï! daï! dalalaï! »

Le vieux répéta plusieurs fois ce refrain mélancolique. Après le dernier, couplet il saisit une carabine accrochée au mur, s'élança hors de la cabane et déchargea dans la cour les deux canons. Puis il répéta d'un ton plus triste encore : « Aï! daï! dalalaï! » puis se tut.

Olénine l'avait suivi sur le perron et regardait en silence le ciel sombre et étoilé du côté où les coups de fusil étaient partis. La cabane du khorounji était éclairée. Les jeunes filles étaient groupées dans la cour, près du perron, sous les fenêtres, et couraient sans cesse du vestibule dans le garde-manger. Plusieurs Cosaques s'élancèrent hors du vestibule et répondirent par les cris d'usage aux coups de fusil et au refrain de Jérochka.

« Pourquoi n'es-tu pas aux fiançailles? demanda Olénine.

— Dieu les bénisse! Dieu les bénisse! répondit le vieux, qu'on avait probablement blessé de quelque manière; je n'aime pas cela. Ah! quelle engeance! Rentrons. Ils n'ont qu'à s'amuser de leur côté et nous du nôtre. »

Olénine rentra.

« Loukachka a-t-il l'air heureux? demanda-t-il, et ne passera-t-il pas chez moi?

— Loukachka?... non! on lui a rapporté que je t'accointais avec la fille, répondit le vieux à voix basse. Mais la fille sera à nous si nous le voulons! Ne ménage pas l'argent, et elle est à nous! Je t'arrangerai l'affaire, vrai!

— Non, diadia, l'argent n'y peut rien, elle ne m'aime pas. Il vaut mieux ne pas en parler.

— Pauvres orphelins que nous sommes, personne ne nous aime! » dit Jérochka, et il se prit à pleurer.

Olénine prit plus de vin que de coutume en écoutant

les récits du vieux. « Voilà mon Loukachka heureux! » pensait-il, mais lui-même était abattu. Le vieux Cosaque s'enivra à tel point qu'il tomba sur le plancher. Vania dut avoir recours aux soldats pour l'emporter. Il était tellement furieux de la conduite inconvenante du vieux, qu'il oublia même de parler français.

XXIX

On était au mois d'août. Il n'y avait pas un nuage au ciel depuis plusieurs jours, le soleil dardait des rayons brûlants, un vent chaud soufflait depuis le matin et soulevait sur le chemin des tourbillons de sable brûlant, qui remplissait l'air et se posait sur les roseaux, les arbres, les toits des maisons; l'herbe et les feuilles en étaient couvertes; le chemin et les prés salés étaient à découvert et durcis par la chaleur. Les eaux du Térek avaient baissé et, en s'écoulant dans les canaux, y séchaient rapidement. Les bords de l'étang de la stanitsa étaient à sec et foulés par le bétail. On entendait toute la journée les enfants barboter et crier dans l'eau. L'herbe et les roseaux des steppes se desséchaient, le troupeau mugissait et fuyait vers les champs. Les bêtes fauves s'éloignaient du Térek et se réfugiaient dans les montagnes. Des nuées de moucherons bourdonnaient au-dessus des plaines et de la stanitsa. Un brouillard gris voilait les cimes neigeuses des montagnes, l'air était lourd et brumeux. On disait que les Abreks, profitant des basses eaux, passaient le fleuve et infestaient les environs. Chaque soir, le soleil était rouge à son coucher.

C'était la saison du plus rude travail; toute la population était occupée de la vendange et de la récolte des melons d'eau. Les jardins, tout enchevêtrés de plantes grimpantes, offraient seuls un abri rafraîchissant. De

lourdes grappes perçaient partout sous la feuillée. Les arbas, chargées de raisin noir, grinçaient le long du chemin qui mène aux vergers, et des grappes tombées du chariot traînaient dans la poussière. Des petites filles et des petits garçons tout barbouillés de jus de raisin, des grappes à la main, suivaient leurs mères en courant. On rencontrait sans cesse des ouvriers déguenillés portant sur leurs robustes épaules des corbeilles pleines de raisin. Les filles cosaques, couvertes jusqu'aux yeux de leurs mouchoirs, guidaient les bœufs attelés à de hautes charrettes chargées de fruits. Les soldats qui les rencontraient leur demandaient du raisin, et les jeunes filles, sans arrêter l'attelage, grimpaient sur le chariot et jetaient à pleines mains le raisin, que les soldats recevaient dans le pan de leur redingote. On pressait déjà le raisin dans quelques cours, et l'odeur du jus remplissait l'air. Des boisseaux rouges étaient étalés sous les auvents, et les ouvriers nogaïs, aux jambes nues et aux mollets tatoués, travaillaient dans les cours. Les porcs dévoraient avidement le marc de raisin et s'y roulaient. Les toits plats des garde-manger étaient couverts de superbes grappes vermeilles, qui séchaient au soleil. Les pies et les corneilles picotaient les grains et voltigeaient de place en place.

On récoltait gaiement le fruit du labeur de l'année! la récolte était très abondante. Des éclats de voix et de rire s'entendaient de toutes parts sous les ombrages des vergers, et dans cette mer de pampres on voyait partout les couleurs éclatantes du costume des femmes.

Marianna était assise dans son jardin, en plein midi, à l'ombre d'un pêcher, et préparait le repas de famille, qu'elle enlevait d'une arba dételée. Le khorounji était vis-à-vis d'elle, assis sur une housse étendue à terre; il revenait de l'école et se lavait les mains avec l'eau d'une cruche. Son petit frère, accouru tout essoufflé de l'étang, s'essuyait avec ses manches et, dans l'attente du dîner, regardait avec inquiétude sa sœur et sa mère. La vieille Oulita, les

manches retroussées sur ses bras vigoureux et hâlés, étalait sur une table basse tatare le raisin et le poisson sec, le lait caillé et le pain. Le khorounji essuya ses mains, ôta son bonnet, fit le signe de la croix et s'approcha de la table. Le petit garçon saisit la cruche et but avidement. La fille et la mère s'assirent sur leurs jambes repliées. A l'ombre même, la chaleur était suffocante; l'air sentait le brûlé. Le vent chaud qui pénétrait à travers les branches n'apportait aucune fraîcheur et courbait uniformément les cimes des poiriers, des pêchers et des mûriers. Le khorounji dit encore une prière, prit un cruchon de vin, porta le goulot à ses lèvres, but quelques gorgées et passa le cruchon à sa femme. Il était vêtu d'une chemise déboutonnée qui laissait voir sa poitrine poilue. Son visage fin et malicieux était riant; il n'y avait aucune affectation ni dans ses manières, ni dans son parler : il était naturel et gai.

La famille était satisfaite et gaie. L'ouvrage avançait, il y avait bien plus de raisin, et de meilleur qu'on ne s'y attendait.

Marianna, après avoir dîné, donna de l'herbe aux bœufs, roula son bechmet en guise de coussin, le mit sous sa tête, et se coucha sous l'arba, sur l'herbe aplatie et molle. Elle avait un mouchoir en soie rouge sur la tête et une chemise bleue qui avait déteint. Elle avait excessivement chaud, son visage était échauffé, ses yeux voilés par la fatigue et le sommeil; ses lèvres étaient entr'ouvertes, sa poitrine se soulevait péniblement. La saison ouvrière avait commencé depuis quinze jours, des travaux incessants et rudes remplissaient les journées de la jeune fille. Elle se levait avec l'aube, se lavait d'eau froide, s'enveloppait d'un mouchoir et courait pieds nus dans l'étable. Puis elle se chaussait à la hâte, passait son bechmet, attelait les bœufs, faisait provision de pain et s'en allait passer la journée dans les vergers. Après s'y être reposée une petite heure, elle coupait les ceps, et le soir, fatiguée, mais le cœur à l'aise, elle trainait les bœufs après elle à

une corde et, les excitant avec une longue branche, les ramenait à la stanitsa. Elle s'occupait du bétail au crépuscule, puis elle remplissait sa large manche de graines et allait se divertir avec les autres filles au coin de la rue. Mais, dès que les dernières lueurs du couchant s'éteignaient, elle rentrait, soupait avec ses parents et son jeune frère. Elle s'asseyait sur le poêle et écoutait les récits du locataire. Quand il s'en allait, elle se jetait sur son lit et dormait profondément d'un sommeil calme jusqu'au matin. Le lendemain, elle recommençait la même existence. Elle n'avait pas vu Lucas depuis ses fiançailles et attendait avec calme le jour du mariage. Elle s'était habituée à Olénine et voyait avec plaisir ses regards sans cesse attachés sur elle.

XXX

Malgré la chaleur suffocante et les essaims de moucherons qui bourdonnaient à l'ombre de l'arba, malgré les mouvements de son frère qui la poussait, Marianna, couverte de son mouchoir, allait s'endormir, quand Oustinka accourut et, se glissant sous l'arba, se coucha auprès d'elle.

« Dormons! dormons! dit Oustinka, s'arrangeant près de sa compagne.

— Attends! s'écria-t-elle, ce n'est pas bien ainsi. »

Elle sauta sur ses pieds, courut chercher quelques branches vertes, en couvrit les roues de l'arba des deux côtés et jeta par-dessus les bechmets.

« Laisse-nous! cria-t-elle au petit garçon, en se glissant sous le chariot; est-ce ici la place d'un Cosaque? Va-t'en! »

Restée seule avec sa compagne, Oustinka l'enlaça soudainement de ses bras et se mit à l'embrasser sur le cou et les joues.

« Cher petit frère! disait-elle, en riant de son rire sonore et perçant.

— Voyez donc ce que le diédouchka lui a appris! dit Marianna, sans la repousser. Mais cesse donc! »

Et elles riaient si haut toutes les deux, que la vieille mère se mit à gronder.

« C'est l'envie qui la pousse, dit tout bas Oustinka.

— Assez radoter! dormons. Pourquoi es-tu venue? »

Oustinka continuait ses agaceries.

« Ce que j'ai à te dire! ah! »

Marianna se souleva sur le coude et arrangea son mouchoir.

« Eh bien, que me diras-tu?

— Ce que je sais de votre locataire.

— Il n'y a rien à savoir, dit Marianna.

— Ah! coquine que tu es! s'écria Oustinka, la poussant du coude en riant. Tu fais la discrète! Il vient chez vous!...

— Il vient, et après? demanda Marianna, en rougissant subitement.

— Je suis simplette, je dis mes secrets; pourquoi les cacherais-je? » dit Oustinka, et son visage vermeil devint rêveur. « Fais-je du mal à quelqu'un? Je l'aime, voilà tout.

— Qui?... le diédouchka?

— Mais oui.

— C'est un péché, dit Marianna.

— Ah! Machenka! quand donc jouir de la vie si ce n'est tant qu'on est libre! Plus tard j'épouserai un Cosaque, j'aurai des enfants, des soucis. Quand tu auras épousé Loukachka, tu n'auras plus le cœur de t'amuser; viendront les enfants et l'ouvrage.

— Pourquoi cela? d'autres vivent heureuses, même mariées. C'est égal! dit Marianna avec calme.

— Dis-moi, ne fût-ce qu'une fois, ce qui s'est passé entre toi et Loukachka?

— Mais rien; il m'a demandée en mariage, mon père a exigé qu'il attendît un an; maintenant qu'il a renouvelé sa demande, on nous a fiancés, et on nous mariera en automne.

— Mais que t'a-t-il dit?

— Ce qui se dit ordinairement, qu'il m'aime; il me demande toujours d'aller avec lui dans le verger.

— Quelle peste! tu n'y es pas allée, je suppose. Quel beau garçon il est devenu! c'est le premier des djighites. Il s'en donne, à sa sotnia! Kirka est arrivé dernièrement et a raconté qu'il a troqué un cheval superbe. Il s'ennuie sans toi, probablement. Que t'a-t-il encore dit?

— Tu veux tout savoir! dit Marianna en riant. Il est arrivé une nuit à cheval sous ma fenêtre, il était ivre et demandait à entrer.

— L'as-tu laissé entrer?

— Certainement pas; je lui ai signifié une fois pour toutes que non! et je tiendrai parole, dit sérieusement Marianna.

— Quel beau garçon! il n'y a pas de fille qui lui résistât.

— Il n'a qu'à aller les chercher, dit fièrement Marianna.

— Est-ce que tu ne l'aimerais pas?

— Si, je l'aime, mais je ne ferai pas de sottises pour lui. C'est mal. »

Oustinka laissa tomber sa tête sur le sein de sa compagne, elle l'enlaça de ses bras et riait au point qu'elle tremblait de tout son corps.

« Sotte que tu es! s'écria-t-elle, c'est le bonheur que tu repousses! »

Elle se mit à chatouiller Marianna.

« Aïe! laisse-moi donc! criait Marianna en riant.

— Ces diables de filles qui s'ébattent; elles n'en ont pas assez! murmura la voix endormie de la vieille.

— Tu repousses ta bonne chance, répéta Oustinka à voix basse et en se levant. Es-tu heureuse, mon Dieu! Tu es une vilaine et on t'aime tout de même. Ah! si j'étais toi, quelle carotte j'aurais tirée au locataire! Je l'observais quand vous étiez chez nous, il te dévorait des yeux. Mon diédouchka, que ne m'a-t-il pas donné! et le tien est, dit-on, un des plus riches. Son valet dit qu'il a des serfs. »

Marianna se souleva et sourit d'un air rêveur.

« Si tu savais ce que le locataire m'a dit une fois! dit-elle en mordillant un brin d'herbe; il m'a dit qu'il voudrait être le Cosaque Loukachka, ou bien mon petit frère Lazoutka. Que voulait-il dire?

— Mais rien; il rabâche ce qui lui vient à l'esprit, répondit Oustinka; le mien m'en dit tant, qu'on pourrait le croire fou. »

Marianna se recoucha sur le bechmet et posa une main sur l'épaule d'Oustinka.

« Il voulait venir aujourd'hui travailler avec nous dans le verger; mon père l'a invité, » dit-elle après un moment de silence, puis elle s'endormit.

XXXI

Le poirier ne jetait plus son ombre sur l'arba, et les rayons obliques du soleil brûlaient à travers les branches le visage des jeunes filles qui dormaient. Marianna se réveilla et arrangea sa coiffure. Jetant les yeux autour d'elle, elle aperçut le locataire, la carabine sur l'épaule, avec son père. Elle donna un coup de coude à Oustinka et lui montra en souriant le jeune homme.

« Je n'en ai pas trouvé un seul hier, disait Olénine, cherchant des yeux avec inquiétude Marianna, cachée par les branches.

— Allez de l'autre côté, faites le demi-cercle et vous arriverez à un verger abandonné qu'on nomme « le désert »; vous y trouverez des lièvres en abondance, dit le khorounji, reprenant son style fleuri.

— Comment aller à la recherche des lièvres pendant la saison ouvrière? Venez plutôt nous aider et travailler avec les filles, dit gaiement la vieille femme. Allons, enfants, debout! »

Marianna et Oustinka chuchotaient et avaient de la peine à réprimer leurs rires.

Depuis qu'Olénine avait donné à Loukachka un cheval de cinquante roubles, ses hôtes étaient devenus bien plus aimables; le khorounji le voyait avec plaisir auprès de sa fille.

« Je ne sais pas travailler, dit Olénine, évitant de regarder du côté de l'arba, où il avait aperçu à travers les branches la chemise bleue et le mouchoir rouge de Marianna.

— Viens, je te régalerai d'abricots, dit la vieille.

— C'est l'ancienne coutume hospitalière, la vieille y tient par bêtise, dit le khorounji, comme pour excuser sa femme; ce ne sont pas les abricots qui vous manquent, en Russie; vous avez dû manger à satiété des confitures et des conserves d'ananas.

— Il y a donc des lièvres dans le verger abandonné? demanda Olénine; j'y vais. »

Et, jetant un rapide regard à travers les branches, il souleva son bonnet et disparut dans les rangées irrégulières des vignes.

Le soleil descendait derrière les haies des jardins, et ses rayons interceptés brillaient à travers les feuilles transparentes, quand Olénine rejoignit ses hôtes. Le vent tombait, l'air commençait à fraîchir, il reconnut de loin la chemise bleue de Marianna parmi les ceps de vigne; il alla vers elle, cueillant des grains de raisin en passant; son chien altéré saisissait de sa gueule baveuse les grappes inclinées. Marianna coupait rapidement les lourdes grappes et les jetait dans un panier. Elle s'arrêta sans lâcher le cep qu'elle tenait, et sourit d'un air caressant. Olénine s'approcha, rejeta sa carabine sur le dos pour avoir les mains libres et voulait lui dire : « Dieu t'assiste !... Es-tu seule? » Mais il ne dit rien et souleva seulement son bonnet. Il se sentait mal à l'aise en tête-à-tête avec la jeune fille; pourtant, martyr volontaire, il se rapprocha encore d'elle.

« Tu risques de tuer quelqu'un avec ta carabine, lui dit Marianna.

— Non, je ne tirerai pas. »

Ils se turent tous les deux.

« Pourquoi ne m'aides-tu pas? »

Il prit un petit couteau de sa poche et se mit à l'ouvrage. Il tira de dessous les feuilles une grosse grappe d'au moins trois livres, dont tous les grains étaient étroitement collés les uns aux autres, et la montra à Marianna.

« Faut-il la couper? Est-elle mûre?

— Donne-la-moi! »

Leurs mains se touchèrent; Olénine prit celle de la jeune fille, qui le regardait en souriant.

« Vas-tu bientôt te marier? »

Elle lui jeta un regard sévère et se détourna.

« Aimes-tu Loukachka?

— Est-ce que cela te regarde?

— Je l'envie!...

— Dis donc!

— Je te jure..., tu es si belle! »

Il eut subitement conscience de ce qu'il disait: c'était si banal! Il rougit, perdit contenance et saisit les deux mains de la jeune fille.

« Belle ou laide, je ne suis pas pour toi; pourquoi te moquer de moi? »

Mais les yeux de Marianna démentaient ses paroles; elle sentait bien qu'il parlait sérieusement.

« Je suis loin de me moquer; si tu savais comme je.... »

Ses paroles sonnaient creux, et il les trouvait encore plus banales, encore plus en désaccord avec ses sentiments; pourtant il continua.

« Je ne sais ce que je ne ferais pas pour toi!

— Va-t'en! peste que tu es! »

Mais les yeux brillants de Marianna, sa large poitrine disaient le contraire.

Olénine se dit qu'elle comprenait la banalité de ses

paroles, mais qu'elle était au-dessus de ces petitesses, et qu'elle savait depuis longtemps ce qu'il sentait sans pouvoir l'exprimer. « Comment ne le saurait-elle pas, quand c'est d'elle que je veux parler? Elle fait semblant de ne pas me comprendre et ne veut pas répondre. »

« A-ou! » cria tout à coup Oustinka, à quelques pas d'eux, et ils entendirent son rire perlé. « Viens m'aider, Mitri Andréitch! » cria-t-elle à Olénine, et sa petite face ronde et naïve parut au milieu de la feuillée.

Olénine restait immobile et muet, Marianna continuait son travail, tout en regardant sans cesse le jeune homme. Il voulait parler, mais s'interrompit brusquement, haussa les épaules, reprit sa carabine et s'éloigna à grands pas.

XXXII

Il s'arrêta plus d'une fois pour écouter le rire sonore de Marianna et sa conversation avec Oustinka, puis il s'en alla dans la forêt, où il passa la soirée à chasser. Il revint au crépuscule, sans avoir rien tué. En passant par la cour, il vit la porte du garde-manger ouverte et aperçut un béret de chemise bleu. Il appela avec intention à haute voix Vania, pour annoncer son retour, et s'assit sur le perron.

Les maîtres de la maison étaient rentrés; il les vit passer sans qu'ils l'invitassent à aller chez eux.

Marianna franchit deux fois la porte cochère; il lui parut qu'elle l'avait regardé; il suivait avidement chacun de ses mouvements, mais il n'osait l'accoster. Quand elle rentra dans sa cabane, il descendit du perron et se mit à marcher dans la cour, mais Marianna ne reparut plus. Olénine passa toute la nuit à errer dans la cour, prêtant l'oreille au moindre bruit dans la cabane de ses hôtes; il les vit

souper, remuer leurs plumeaux et se coucher; il entendit rire Marianna, puis tout devint silence.

Olénine rentra chez lui. Vania dormait tout habillé. Il le regarda avec envie et recommença sa promenade dans la cour, attendant sans cesse quelqu'un; mais personne ne paraissait, rien ne bougeait, on n'entendait que la respiration égale de trois personnes. Olénine écoutait le souffle de Marianna, qu'il connaissait, et écoutait aussi les battements de son propre cœur.

Tout était silence dans la stanitsa; la lune était levée, on pouvait voir le bétail remuer dans les étables. Olénine se demandait avec angoisse ce qu'il voulait, et ne pouvait s'arracher à ses pensées. Il crut entendre craquer le plancher dans la cabane du khorounji et se jeta vers la porte; mais tout était tranquille, et il n'entendait qu'une respiration égale et le bruit de la bufflonne qui remuait dans l'étable et mugissait sourdement.

Il se demanda encore : « Que vais-je faire? » Et il se décidait à regagner son lit, lorsqu'il entendit derechef un léger bruit de pas, et son imagination lui dessinait Marianna paraissant à la lueur de la lune; il se jeta vers la fenêtre et entendit marcher de nouveau.

Un peu avant l'aube, il s'approcha de la fenêtre, poussa le volet et courut vers la porte. Marianna poussa un soupir. Il heurta légèrement. Des pieds nus s'approchaient avec précaution de la porte, le plancher craquait doucement. Les gonds grincèrent, un parfum de plantes aromatiques et une odeur de courge s'échappèrent de la porte entrebâillée. Marianna parut sur le seuil. Il ne la vit qu'un clin d'œil à la clarté de la lune; elle referma vivement la porte en murmurant; il l'entendit s'éloigner.

Il frappa de nouveau, mais personne ne répondit. Il s'approcha de la fenêtre et prêta l'oreille. Une voix d'homme, stridente et flûtée, retentit soudain près de lui.

« C'est bien! lui dit à brûle-pourpoint un petit Cosaque à bonnet blanc; j'ai tout vu! c'est bien! »

Olénine reconnut Nazarka et garda le silence, ne sachant que dire ni que faire.

« C'est joli! J'irai chez le chef de la stanitsa, chez le père; ils sauront tout. Ah! la belle a trop peu d'un seul galant!

— Que veux-tu dire?... Que te faut-il? articula enfin Olénine.

— Rien du tout, je ferai mon rapport. »

Nazarka parlait haut avec intention.

« Est-il avisé, le porte-enseigne! »

Olénine pâlissait, éperdu.

« Viens ici! »

Il saisit le bras du Cosaque avec violence et l'entraîna vers sa cabane....

« Il n'y avait rien,... elle ne m'a pas laissé entrer.... Elle est honnête!

— Nous verrons cela!

— Je te payerai.... Attends; tu verras. »

Nazarka se tut. Olénine courut à sa chambre et en porta dix roubles.

« Il n'y avait rien.... Tout de même je suis coupable; je te paye, mais, au nom de Dieu, que personne n'en sache rien! Il ne s'est rien passé....

— Dieu vous bénisse! » dit Nazarka en riant, et il s'éloigna.

Il avait été envoyé par Lucas pour préparer une cachette à un cheval volé; passant devant la maison du khorounji, il avait pris l'éveil. Il retourna à sa sotnia et se fit fort, vis-à-vis de ses camarades, d'avoir adroitement extorqué dix roubles.

Le lendemain, Olénine remarqua que le khorounji ne se doutait de rien. Il n'adressa pas la parole à Marianna, qui riait sous cape en le regardant. Il passa de nouveau la nuit à errer dans la cour. Il alla à la chasse le surlendemain, et passa la soirée chez Béletsky pour s'échapper à lui-même. Il se promit de ne plus retourner chez ses

hôtes. Le sergent vint le réveiller dans la nuit; la compagnie partait pour une expédition. Olénine fut heureux de ce prétexte pour s'éloigner et ne plus revenir.

L'expédition dura quatre jours. Le chef désira voir Olénine, qui était de ses parents, et lui proposa de rester à l'état-major; mais Olénine refusa : il ne pouvait vivre loin de la stanitsa et demanda l'autorisation d'y retourner. Il reçut la croix de soldat, qu'il avait passionnément désirée autrefois, et à laquelle il était maintenant parfaitement indifférent, ainsi qu'au grade d'officier, auquel il allait être promu. Il repartit avec Vania, précédant de quelques heures sa compagnie. Il passa la soirée sur son perron en contemplation devant Marianna, et la nuit à errer devant la cour, sans but ni idée arrêtée.

XXXIII

Olénine se leva tard le lendemain ; ses hôtes n'y étaient plus. Il n'alla pas à la chasse. Tantôt il prenait un livre, tantôt il sortait sur le perron, puis rentrait et se couchait. Vania le crut malade. Vers le soir, Olénine se leva, se mit à écrire et écrivit toute la nuit. Il acheva une lettre, mais ne la mit pas à la poste, persuadé que personne ne comprendrait ce qu'il voulait dire, et qu'il était même inutile que quelqu'un le comprît, excepté lui-même. Voici ce qu'il disait :

« On m'écrit de Russie qu'on a pitié de moi. On craint que je ne me perde entièrement dans cette solitude sauvage, que je ne me rouille, que je ne m'adonne à la boisson. On craint même que je n'épouse une Cosaque. Le général Yermolow avait raison de dire que tout homme qui avait passé dix ans au Caucase, ou bien devenait ivrogne, ou bien épousait une femme perdue. C'est affreux, et il est vraiment à craindre que je ne me perde,

tandis que j'aurais pu avoir le rare bonheur d'épouser la comtesse B..., de devenir chambellan ou maréchal de la noblesse! Que vous êtes tous mesquins et méprisables! Personne de vous ne connaît la vie et le bonheur! Il faut avoir éprouvé une fois du moins son charme pur. Il faut avoir vu et senti ce que je vois et ce que je sens tous les jours, avoir vu les montagnes avec leurs neiges éternelles et une femme superbe, d'une beauté primitive, telle qu'elle a dû sortir la première fois des mains du Créateur; ils sauraient alors, ceux qui me plaignent, lequel de nous est dans le vrai. — Si vous saviez combien je méprise vos trompeuses illusions! Quand je regarde ma cabane, ma forêt, mon amour, et que mes pensées se reportent vers les salons, vers les femmes aux faux cheveux, aux lèvres mensongères, aux formes débiles adroitement dissimulées, à ce bégayement informe qui prétend être un échange de pensées et qui n'est rien de moins que cela, mon cœur se soulève de dégoût. Je vois de loin ces visages hébétés, ces riches promises, qui semblent dire : « Je te « permets de m'approcher, bien que je sois riche », ces accouplements hideux, ces éternels commérages et cette constante hypocrisie, — ces conventions ridicules qui consistent à savoir à qui donner la main, à qui faire un signe de tête, à qui dire un mot, — et cet ennui éternel qui s'infiltre dans le sang et passe de génération en génération, avec l'idée que tout cela est indispensable.

« Comprenez et croyez. Comprenez le vrai et le beau, et toutes vos autres convictions tomberont en poussière. Le bonheur, c'est vivre avec la nature, la voir, la sentir, lui parler.

« Avec quelle commisération ces gens-là parlent de leur crainte de me voir épouser une Cosaque! Et moi, je désire uniquement me perdre à leurs yeux; je veux épouser une simple Cosaque, mais je ne saurais le faire, car ce serait le comble du bonheur, et j'en suis indigne.

« Trois mois se sont passés depuis que j'ai vu Marianna

pour la première fois. Les préjugés de la société que je quittais étaient encore vivants en moi. Je ne me croyais pas capable d'aimer cette femme; je l'admirais comme j'admirais la beauté des montagnes, la splendeur du ciel, et je ne pouvais faire autrement, car elle est belle comme la nature. Plus tard je sentis que la contemplation de cette beauté me devenait indispensable, et je me demandais si je l'aimais réellement. Mais je n'éprouvais rien de ce que je croyais être l'amour. Ce n'était ni le sentiment de l'isolement, ni le désir de l'épouser, ni amour platonique, encore moins amour charnel. J'avais soif de la voir, de l'entendre, de la sentir près de moi, et alors j'étais, non pas heureux, mais calme.

« Après la soirée où je l'ai approchée pour la première fois, j'ai senti qu'il y avait entre nous un lien indissoluble, qu'on ne pouvait plus rompre. Pourtant j'ai encore lutté avec moi-même, je me suis demandé si je pouvais réellement aimer une femme, une statue, uniquement pour sa beauté? Et je l'aimais déjà, sans m'en douter!

« Après que je lui eus parlé pour la première fois, nos rapports ont changé : jusque-là elle m'était étrangère, elle ne faisait qu'un tout avec la majestueuse beauté de la nature; maintenant elle est une femme. Je la rencontre souvent, je vais au verger de son père, je passe des soirées entières chez lui. Malgré ces rapports plus intimes, elle est aussi pure, aussi majestueuse, aussi inaccessible que par le passé. Elle est toujours calme, fière, indifférente. Elle a quelquefois l'air caressant, mais chacun de ses regards, de ses mouvements, chacune de ses paroles témoigne d'une froideur qui pourtant n'est pas du mépris et qui est pleine de charme.

« Chaque jour, un sourire simulé sur les lèvres et le cœur dévoré de passions, je tâche de lui plaire et j'essaye de plaisanter. Elle voit mes faibles tentatives et me répond avec candeur et simplicité. Cet état m'est insupportable. Je voulais ne plus mentir et lui dire ce que je sens et ce

que je pense. C'était dans le verger; je lui parlai de mon amour en termes dont j'ai honte.... Je n'aurais pas dû me permettre de parler ainsi; elle est à mille lieues au-dessus de tout ce que j'ai dit et de ce que j'éprouve. Je me suis tu, et depuis je n'ai plus de repos. Je ne suis pas digne de l'approcher, et je me demande avec désespoir : Que faire? Dans mes rêves stupides elle est tantôt ma maîtresse, tantôt ma femme : je repousse ces idées avec dégoût. Faire d'elle ma maîtresse serait affreux. Ce serait l'équivalent d'un meurtre. L'épouser serait encore pire. Ah! si je pouvais être Cosaque, comme Loukachka, voler des chevaux, assassiner, m'enivrer et me glisser, pris de vin, sous sa fenêtre, sans réfléchir, — nous nous comprendrions et je pourrais être heureux. J'ai essayé de cette existence, et j'ai vu ma faiblesse et ma corruption. Je ne puis oublier mon passé compliqué et monstrueux, et l'avenir me paraît sans espoir. Je contemple cette chaîne de montagnes neigeuses, cette magnifique femme, et je me dis avec douleur que le seul bonheur possible sur la terre n'est pas pour moi, et que cette femme ne sera jamais à moi! Ce que j'éprouve de plus cruel et de plus doux à la fois, c'est que je comprends cette femme, et qu'elle ne me comprendra jamais, car elle est comme la nature, belle, impassible, concentrée. Et moi, créature faible et infirme, j'ose désirer qu'elle comprenne ma difformité et mes tourments! J'ai passé des nuits sans sommeil à errer sous ses fenêtres, sans pouvoir me rendre compte de ce qui se passait en moi.

« Le 15 août, notre compagnie est allée en expédition; j'ai été absent pendant quatre jours. J'étais triste et indifférent à ce qui se passait autour de moi; la campagne, les cartes, les fêtes, les discussions sur les récompenses à recevoir, tout me répugnait plus qu'à l'ordinaire. Je suis rentré ce matin, je l'ai revue, j'ai retrouvé ma cabane, diadia Jérochka, mon perron, d'où j'admire les cimes neigeuses, et j'ai été saisi d'un sentiment de joie si nouveau,

que je me suis enfin compris : j'aime cette femme d'un amour vrai, immense, unique. Je ne crains pas de m'abaisser par cet amour, j'en suis fier; — je ne l'ai pas appelé, il s'est emparé de moi, contre ma volonté même; j'ai voulu le fuir, m'offrir en holocauste, me réjouir des amours de Marianna et de Lucas, et je n'ai fait qu'aiguillonner mon affection et ma jalousie. Ce n'est pas un sentiment idéal, comme j'en éprouvais autrefois, ce n'est pas un entraînement créé par mon imagination et caressé à loisir, c'est encore moins un amour sensuel. Peut-être est-ce la nature entière, la personnification du beau que j'aime en elle. Ce n'est pas par ma propre volonté que je l'aime, c'est par la force des éléments, de Dieu même; c'est le monde entier qui m'impose cet amour et me crie : Aime! — Je l'adore de tout mon être. En l'aimant, je me sens une parcelle indivisible de la nature.

« Je parlais autrefois de nouvelles convictions écloses dans ma solitude : personne ne se doute de ce que j'ai eu de peine à les former, et comme j'étais heureux de la nouvelle voie qu'elles m'ouvraient, et combien elles m'étaient chères!... Mais l'amour vint, ces convictions s'évanouirent et je ne les regrette pas! Je ne comprends même pas que j'aie pu me livrer à un travail aussi froid : la beauté m'apparut dans toute sa splendeur, et mon travail intellectuel tomba en poussière : je n'en ai aucun regret. Se sacrifier? Quelle sottise! Ce n'est que de l'orgueil, c'est vouloir échapper à une souffrance méritée, à la jalousie qu'inspire le bonheur d'autrui. Vivre pour son prochain? Faire le bien? Pourquoi? quand je n'aime que mon propre moi, et que je n'ai qu'un seul désir, celui de l'aimer, elle, et de vivre de son existence. Je ne désire plus le bonheur d'autrui ni celui de Lucas, — je ne les aime plus, ces autres! Autrefois je me serais reproché ces pensées, je me serais tourmenté à l'idée de ce que deviendrait Lucas; — maintenant j'y suis indifférent. Je n'existe plus par moi-même,

je suis entraîné par une force irrésistible. Je souffre, mais j'existe; — autrefois j'étais mort.

« Aujourd'hui même j'irai la trouver et je lui dirai tout. »

XXXIV

Il était tard quand, après avoir achevé sa lettre, Olénine entra chez son hôte. La vieille était assise sur un banc et filait de la soie. Marianna, tête nue, cousait à la lueur d'une chandelle. Elle sauta de sa place en voyant entrer Olénine, et, prenant un mouchoir, alla vers le poêle.

« Reste avec nous, Marianouchka! dit la mère.

« Non! je suis nu-tête. » Et elle grimpa sur le poêle.

Olénine pouvait voir son genou et sa jambe fine. Il régala la vieille de thé, et elle lui offrit de la caillebotte, que Marianna apporta par son ordre; après avoir placé l'assiette sur la table, elle remonta sur le poêle. Olénine sentait son regard. Il causa ménage avec la vieille, qui, saisie de générosité, lui offrit du raisin trempé et l'engagea à goûter de son vin avec cette rude hospitalité que possèdent les gens qui gagnent leur pain à la sueur de leur front. Cette vieille femme, dont la grossièreté avait frappé jadis Olénine, le touchait maintenant par la tendresse avec laquelle elle parlait de sa fille.

« Dieu soit loué! nous avons tout ce qu'il nous faut, et du vin, et des salaisons; nous avons trois tonnes de raisin à vendre, et nous en aurons assez pour notre propre consommation. Reste encore, ne t'en va pas. Tu viendras t'amuser chez nous à la noce.

— A quand la noce? » demanda Olénine.

Tout son sang se porta au visage, et les battements de son cœur devinrent précipités et douloureux.

Il entendit remuer et craquer des graines derrière le poêle.

« Mais il faudrait que ce fût la semaine prochaine. Nous sommes prêts, dit la vieille avec calme et simplicité, comme si Olénine n'existait pas pour elle. J'ai tout préparé pour Marianouchka; nous la dotons bien. Le mal est que notre Loukachka se dérange; il boit et fait des sottises. Un Cosaque de sa sotnia est venu nous dire, l'autre jour, qu'il était allé chez les Nogaïs.

— Il s'aventure beaucoup, dit Olénine.

— C'est ce que je dis. « Prends garde, Loukachka », lui ai-je dit. Il est jeune et fait le fanfaron, mais il y a mesure à tout. Il a volé des chevaux, tué un Abrek; eh bien! cela suffit, il devrait se tenir tranquille maintenant, mais non, il pousse les choses trop loin.

— Je l'ai vu une couple de fois pendant l'expédition; il a encore vendu un cheval », dit Olénine en jetant un regard vers le poêle.

De grands yeux noirs étincelants le regardaient avec une sévère inimitié.

« Eh bien! dit subitement Marianna, c'est son propre argent qu'il dépense, il ne fait de mal à personne. »

Elle sauta à terre et quitta la chambre en frappant la porte avec violence.

Olénine la suivait des yeux. Quand elle eut disparu, il continua à regarder la porte sans plus écouter la vieille Oulita.

Quelques moments après vinrent des visites : un vieux frère d'Oulita et diadia Jérochka; ils étaient suivis de Marianna et d'Oustinka.

« Bonjour, dit Oustinka de sa voix flûtée s'adressant à Olénine; que fais-tu dehors?

— Je m'amuse », répondit-il.

Il était confus et mal à l'aise. Il aurait voulu s'en aller et n'en avait pas le courage; il lui était aussi impossible de se taire. Le vieux Cosaque le tira d'embarras; il lui demanda du vin, et ils en burent chacun un verre; puis

Olénine en prit encore avec Jérochka; mais, plus il prenait du vin, plus il sentait le poids de son cœur s'alourdir. Les deux vieux devenaient bruyants. Les jeunes filles s'étaient blotties sur le poêle et chuchotaient en regardant boire les hommes. Olénine buvait plus que les autres. Les vieux Cosaques criaient; la vieille tâchait de les mettre dehors et refusait de servir encore du vin.

Il était dix heures quand les convives quittèrent la chambre, demandant à Olénine d'achever la fête chez lui. Oustinka retourna chez elle en courant. Jérochka mena le vieux Cosaque chez Vania; la vieille mère alla ranger son garde-manger; Marianna resta seule. Olénine était frais et dispos comme s'il venait de s'éveiller; il laissa passer les deux Cosaques et rentra dans la cabane.

Marianna se mettait au lit. Il s'approcha d'elle, voulut parler, mais la voix lui manqua. Elle s'accroupit sur le lit, repliant sous elle ses pieds et se serrant contre le mur; elle le regardait en silence, d'un œil farouche et épouvanté : il lui faisait peur, et Olénine le sentait. Il eut honte et pitié, et pourtant il était content de lui inspirer ne fût-ce que ce sentiment.

« Marianna! dit-il, n'auras-tu jamais pitié de moi? Je ne saurais dire combien je t'aime! »

Elle se recula encore vers le mur.

« C'est le vin qui parle en toi, tu n'obtiendras rien!

— Non, je ne suis pas ivre. Refuse Loukachka, je t'épouserai. »

« Qu'ai-je dit? pensait-il en prononçant ces paroles; les répéterai-je demain. — Oui, certes, maintenant et après! » répondait sa conscience.

« M'épouseras-tu? »

Elle le regardait d'un air sérieux, son effroi avait passé.

« Marianna! je deviens fou! ordonne, — je ferai ce que tu voudras. »

Et des paroles passionnément insensées sortaient à flots de sa bouche.

« Que radotes-tu? interrompit-elle en saisissant la main qu'il lui tendait; elle ne la repoussait pas et la serrait dans ses mains dures et vigoureuses. Est-ce qu'un gentilhomme peut épouser une fille cosaque? Va-t'en!

— M'épouseras-tu? tout au monde....

— Et que ferons-nous de Loukachka? » demanda-t-elle en riant.

Il dégagea la main qu'elle tenait et serra la jeune fille dans ses bras, mais elle se dégagea, sauta pieds nus à terre et s'enfuit comme une biche effarouchée. Olénine revint à lui avec effroi : il eut horreur de lui-même, mais n'eut pas l'ombre de repentir. Rentré chez lui, il ne jeta pas un regard aux Cosaques attablés, mais se coucha et s'endormit d'un profond sommeil, qu'il ne connaissait plus depuis longtemps.

XXXV

C'était fête le lendemain. La population de la stanitsa, en habits de gala brillants au soleil, était toute dans la rue. La vendange avait été abondante, les travaux étaient achevés, les Cosaques devaient bientôt se mettre en campagne; il y avait noce dans plusieurs familles.

Le soir, la foule se pressait, principalement sur la place publique, autour des boutiques de friandises et de toiles imprimées. Les vieux Cosaques en cafetan gris et noir, sans ornements ni galons, restaient assis sur le remblai de la cabane de la direction et parlaient gravement entre eux de la récolte, des jeunes gens, des affaires militaires, du bon vieux temps, et regardaient avec calme et majesté la nouvelle génération.

Les femmes et les filles inclinaient la tête en passant devant eux; les jeunes gens ralentissaient le pas et se découvraient, tenant leur bonnet levé au-dessus de leur tête.

Les tout vieux se taisaient; les uns regardaient les passants amicalement, les autres avec sévérité, leur rendant lentement leur salut.

Les femmes n'avaient pas encore commencé leur ronde; réunies par groupes, vêtues de bechmets à couleurs brillantes et coiffées de mouchoirs blancs qui leur couvraient la tête et les yeux, elles étaient assises sur des remblais à l'abri des rayons obliques du soleil et bavardaient bruyamment. Des enfants jouaient sur la place, lançant leurs balles dans les airs et courant les reprendre avec des cris perçants. Les adolescentes dansaient des rondes de l'autre côté de la rue et chantaient d'une voix flûtée. Les employés et les jeunes gens venus pour la fête, tous également vêtus de cafetans rouges à galons, se promenaient gaiement à deux et à trois, allant dans les groupes des femmes et taquinant les filles. Un marchand arménien, en cafetan bleu de drap fin et à galons d'or, se tenait sur le seuil de sa boutique de marchandises bigarrées et attendait les chalands avec la gravité d'un Oriental qui sait garder sa dignité. Deux Tcherkesses, pieds nus et à barbe rouge, étaient assis sur leurs pieds croisés à la porte d'un ami; ils étaient venus d'au delà du Térek voir la fête et fumaient négligemment leur pipe en se communiquant leurs observations. A de rares intervalles, un soldat en redingote usée traversait rapidement la foule endimanchée. On entendait de temps en temps quelque ivrogne chanter; les cabanes étaient closes, les perrons soigneusement lavés depuis la veille. Les vieilles femmes même étaient dans la rue. Les graines de melon, de tournesol et de courge traînaient partout dans la poussière. L'air était doux et immobile, le ciel bleu et transparent. Le blanc mat des montagnes s'élevant au-dessus des toits paraissait très rapproché et prenait des teintes rosées au coucher du soleil. On entendait de temps à autre un coup de canon gronder sourdement au delà du fleuve, mais les bruits de la stanitsa se fondaient tous en un seul et joyeux bruit de fête.

Olénine avait passé la matinée à attendre Marianna dans la cour; mais, les soins du ménage achevés, la jeune Cosaque était allée à la chapelle, puis elle s'était établie sur le remblai avec les autres filles et grignotait des graines. Elle était accourue plusieurs fois à la maison avec des marchandes ambulantes et jetait en passant un regard caressant à Olénine. Il n'osait lui adresser la parole devant témoin, mais tenait à achever sa conversation de la veille et à obtenir une réponse décisive. Il attendait un moment opportun, mais ce moment ne venait pas, et il n'avait pas la force d'attendre encore. Il la suivit, mais passa le coin de la rue où elle était assise, sans l'approcher; il l'entendit rire derrière lui, et son cœur se serra. En passant devant la cabane de Béletsky, qui donnait sur la place publique, Olénine s'entendit appeler, et il entra.

Après avoir causé un moment, les jeunes gens se mirent à la fenêtre.

Jérochka, vêtu d'un cafetan neuf, les rejoignit et s'assit à terre.

« Voilà le groupe aristocratique, dit Béletsky en souriant et en indiquant un groupe bigarré; la mienne y est : la voyez-vous en rouge? C'est une robe neuve.... Eh bien, vous ne commencez pas les rondes? cria-t-il par la fenêtre. Quand il fera sombre, nous irons les rejoindre, nous les mènerons chez Oustinka et nous leur donnerons un bal.

— J'irai, dit Olénine d'un ton décidé. Marianna y sera-t-elle?

— Certainement! répondit Béletsky nullement étonné. N'est-ce pas pittoresque? ajouta-t-il, parlant de la foule bigarrée.

— Charmant, dit Olénine, affectant l'indifférence. Quand je vois de pareilles fêtes, je me demande toujours pourquoi ces gens se mettent en joie parce que c'est tel ou tel jour du mois? Tout a un air de fête : leurs visages, leurs mouvements, leurs costumes, l'air, le soleil même paraissent joyeux. Nous n'avons rien de pareil chez nous.

— C'est vrai, dit Béletsky, qui, au fond, n'aimait pas ces raisonnements. Pourquoi ne bois-tu pas, vieux? » demanda-t-il à Jérochka.

Celui-ci fit signe à Olénine et dit :

« Est-il fier, ton ami! »

Béletsky leva son verre et dit : *Allah birdy* (Dieu l'a donné), et le vida.

« *Saoul boul!* (porte-toi bien), répondit Jérochka en souriant et en vidant son verre.

— Tu dis que cela a l'air d'une fête? dit le vieux Cosaque à Olénine, et en s'approchant de la fenêtre; — ceci se nomme une fête? Si tu avais vu celles d'autrefois! Les femmes alors paraissaient en sarafane à galons d'or, la poitrine couverte de deux rangs de pièces d'or, sur la tête le kakochnik en or; quand elles passaient, quel frou-frou faisait leur robe! Elles avaient l'air de vraies princesses. Elles venaient toute une horde! Quand elles chantaient, c'était un roucoulement continuel, et elles s'amusaient ainsi toute la nuit. Les Cosaques roulaient des tonneaux de vin dans la cour et buvaient jusqu'à l'aube. Ou bien ils allaient bras dessus bras dessous, traversant la stanitsa comme une avalanche; ils saisissaient les passants et les entraînaient avec eux, allant de maison en maison. Ils faisaient bombance pendant trois jours. Je me souviens que mon père rentrait rouge, sans bonnet, ayant tout perdu. Ma mère savait à quoi s'en tenir; elle apportait de l'eau-de-vie et du caviar pour le faire revenir à lui, et courait elle-même chercher son bonnet. Mon père s'endormait alors pour quarante-huit heures. Voilà ce qu'étaient alors les hommes! Et maintenant, qu'est-ce?

— Bravo! Et les filles en sarafane s'amusaient-elles seules? demanda Béletsky.

— Seules! non; les Cosaques arrivaient à cheval, criant: Fendons les rondes! et poussaient leurs chevaux vers elles; les filles s'armaient de bâtons et bâtonnaient Cosaques et chevaux. On rompait les rangs, on saisissait sa

bien-aimée, on partait au galop. « Ma belle! ma chérie! » On pouvait l'aimer à son aise. Mais aussi étaient-elles belles, ces créatures, de vraies reines! »

XXXVI

Deux cavaliers débouchaient en ce moment de la rue latérale : c'étaient Lucas et Nazarka. Lucas était assis un peu de côté sur son beau cheval de la Kabarda, qui trottait légèrement sur la terre durcie du chemin et secouait sa belle tête et sa fine crinière. L'attirail de Lucas témoignait de sa tenue de camp; la carabine était dans sa housse, le pistolet derrière le dos, et la bourka roulée et attachée à la selle. La pose assurée du jeune Cosaque, la manière nonchalante dont il frappait de la nagaïka les flancs de sa monture, ses grands yeux noirs et brillants exprimaient le contentement de lui-même, la conscience de sa jeunesse et de sa force. « Avez-vous jamais vu plus galant cavalier? » semblait-il dire. Son beau cheval caparaçonné d'argent, ses belles armes, et lui-même attiraient l'attention générale; Nazarka, petit et chétif, était bien plus mal vêtu. En passant devant les vieillards, Lucas s'arrêta et souleva son bonnet à longs poils blancs.

« Combien de chevaux as-tu enlevés aux Nogaïs? demanda un petit vieux au regard sombre.

— Les aurais-tu comptés, diédouchka? répondit Lucas en se détournant.

— Tu as tort de prendre ce gars avec toi, continua le vieux d'un air plus sombre encore.

— Diable! il sait tout! » murmura Lucas inquiet; mais, apercevant les jeunes filles à l'angle de la rue, il se dirigea vers elles.

« Bonjour, les filles! cria-t-il de sa voix forte en arrêtant son cheval. Vous avez vieilli sans moi, sorcières que vous êtes!

— Bonjour, Loukachka! bonjour, frère, crièrent de joyeuses voix; nous as-tu apporté beaucoup d'argent? Es-tu revenu pour longtemps? Il y a des siècles que nous ne t'avons vu.

— J'arrive avec Nazarka pour une seule nuit, répondit Lucas en faisant siffler sa nagaïka et en avançant vers les jeunes filles.

— Marianka a eu le temps de t'oublier », dit Oustinka, en poussant Marianna du coude et en riant de son rire perçant.

Marianna recula devant le cheval, et, rejetant la tête en arrière, regarda le Cosaque de ses yeux calmes et étincelants.

« C'est vrai, il y a longtemps que tu n'es venu.... Vas-tu nous écraser sous les sabots de ton cheval? » dit-elle tout à coup sèchement et en se détournant.

Lucas était arrivé en très belle humeur; son visage rayonnait de bonheur et d'orgueil; la froideur de Marianna le piqua au vif; il fronça les sourcils.

« Mets-toi sur mon étrier, ma mie! je t'enlèverai dans les montagnes! » s'écria-t-il subitement, comme pour chasser de noires pensées, et, caracolant parmi les jeunes filles, il se pencha vers Marianna : « Je m'en vais t'embrasser! oh! comme je t'embrasserai! »

Marianna leva les yeux vers lui, rencontra son regard et rougit.

« Va-t'en! tu m'écrases les pieds, dit-elle, baissant la tête et regardant ses jambes fines tendues de bas bleus à flèches brodées et ses souliers rouges galonnés d'argent.

— Je m'en vais soigner mon cheval, dit Lucas, et je reviens, avec Nazarka, faire bombance toute la nuit. »

Il donna un coup de nagaïka à son cheval et tourna dans la rue latérale. Il arriva, suivi de Nazarka, aux deux cabanes de front.

« Nous y voilà! reviens vite! cria-t-il à son compagnon,

qui descendait à la cabane voisine et passait avec précaution par la porte cochère.

— Bonjour, Stepka! » cria Lucas à la muette qui, en toilette du dimanche, venait recevoir le cheval; il lui fit signe de lui donner du foin sans le desseller.

La muette rugit bruyamment et embrassa le museau du cheval, pour exprimer qu'elle le trouvait beau.

« Bonjour, mère! n'es-tu pas encore sortie? » cria Lucas, soulevant son fusil et montant l'escalier.

La vieille ouvrit la porte.

« Je ne t'attendais nullement, dit-elle. Kirka m'avait assuré que tu ne viendrais pas encore.

— Apporte du vin, mère; Nazarka va venir; il faut chômer un peu.

— A l'instant, Loukachka, à l'instant! répondit la mère; toutes nos femmes sont à la fête; la muette y est aussi probablement. »

Saisissant les clefs, elle courut précipitamment vers le garde-manger.

Nazarka vint rejoindre Lucas après avoir rentré son cheval.

XXXVII

« Salut et santé! dit Lucas, prenant des mains de sa mère une tasse pleine de vin, et, la portant avec précaution à ses lèvres.

— Vois-tu, observa Nazarka, le vieux se doute de quelque chose : l'as-tu entendu demander combien de chevaux tu as volés?

— Sorcier! dit brièvement Lucas; mais quoi! les chevaux ont passé le fleuve, il n'a qu'à les chercher!

— C'est inquiétant tout de même.

— Pourquoi? Porte-lui demain un pot de vin, il se

taira. Maintenant, vive la joie! Bois, cria-t-il du même ton que diadia Jérochka. Allons retrouver les filles, et va chercher du miel, — ou bien j'enverrai la muette. Faisons bombance jusqu'au jour. »

Nazarka sourit.

« Resterons-nous longtemps ici?

— Laisse-moi m'amuser. Cours acheter de l'eau-de-vie, voici de l'argent. »

Nazarka obéit. Jérochka et Yergouchew entrèrent l'un après l'autre dans la cabane.

« Encore un demi-seau! cria Lucas à sa mère, en réponse au salut des arrivants.

— Raconte, diable, où tu les as volés! cria Jérochka; tu es un brave! je t'adore!

— Ah! tu m'adores? dit Lucas en riant, et tu portes des cadeaux aux filles de la part des porte-enseigne, satané vieux!

— C'est un mensonge! c'est un mensonge. (Le vieux éclata de rire.) Ce diable de porte-enseigne m'a instamment supplié de lui bâcler l'affaire. « Va, disait-il, je « te donnerai une carabine. » Mais non, Dieu le bénisse! je ne veux pas te faire tort. Eh bien! dis donc où tu es allé. »

Le vieux se mit à parler tatare. Lucas lui répondait vivement dans la même langue.

Yergouchew parlait mal le tatare et y mêlait des mots russes.

« Je sais avec certitude que tu as volé les chevaux, disait-il. Combien as-tu reçu d'arrhes!

— J'ai la somme entière », répondit Lucas, frappant sur sa poche.

Il s'interrompit; la vieille entrait.

« Bois donc, cria-t-il.

— C'est ainsi que j'allais un jour avec Guirchik..., commença Jérochka.

— Eh! tu n'en finiras jamais! dit Lucas; je m'en vais. »

Il vida sa coupe et, serrant la courroie autour de sa taille, sortit.

XXXVIII

Il faisait sombre quand Lucas reparut dans la rue. C'était une nuit d'automne fraîche et calme. Le disque de la lune paraissait au-dessus de la cime des sombres platanes qui s'élevaient d'un côté de la place publique. La fumée du garde-manger se confondait avec le brouillard; quelques lumières brillaient aux fenêtres. Les chants, les rires, le craquement des graines se confondaient et s'entendaient plus distinctement que de jour. On entrevoyait dans l'obscurité les mouchoirs blancs des femmes et les bonnets à longs poils des hommes.

Vis-à-vis de la boutique éclairée était une foule de Cosaques et de femmes qui riaient et chantaient. Les jeunes filles, se tenant par la main, dansaient des rondes. La plus maigre et la moins jolie donnait le ton.

. . . .

A qui me donnerai-je?
Est-ce au blond? est-ce au blond?

Les vieilles écoutaient, les enfants couraient dans l'obscurité. Les Cosaques agaçaient les filles et rompaient les rondes. Olénine et Béletsky, en uniforme cosaque, se tenaient du côté obscur de la porte et causaient à demi-voix, voyant qu'ils attiraient l'attention. La grassouillette Oustinka avançait dans la ronde à côté de la majestueuse Marianna. Olénine et Béletsky se concertaient sur le moyen d'emmener les deux filles hors de la ronde. Béletsky croyait à de la légèreté de la part d'Olénine, tandis que celui-ci attendait la solution de tout son avenir. Il voulait à tout

prix obtenir une réponse décisive de Marianna : serait-elle sa femme ou non? Il était persuadé qu'elle dirait non, mais il espérait pouvoir lui dire ce qu'il sentait et être compris d'elle.

« Pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu? disait Béletsky, j'aurais tout arrangé par Oustinka. Êtes-vous étrange!

— Que faire? Un jour,... bientôt peut-être, je vous dirai tout, mais, au nom du ciel, faites qu'elle vienne chez Oustinka!

— Mais oui! c'est très facile. — Eh bien! Marianna, est-ce au blond que tu te donneras, hein? pas à Loukachka? » dit Béletsky, faisant allusion aux paroles de la chanson.

Il s'adressait à Marianna pour sauver les apparences et s'approchait d'Oustinka, à laquelle il chuchota d'amener avec elle sa compagne. Il n'avait pas achevé de parler que les jeunes filles entonnaient une autre chanson et recommençaient la ronde, en se tirant l'une et l'autre par la main :

« Un beau garçon marche derrière le jardin; il passe la première fois par la rue et fait signe de la main, passe une seconde fois et fait signe de son chapeau, passe une troisième fois et s'arrête : — Je voulais te voir, ma mie, te gronder de ce que tu ne descends pas au jardin ; me méprises-tu, ma mie? Prends garde! je t'épouserai et te ferai verser bien des larmes! »

Loukachka et Nazarka vinrent rompre la ronde et la reprirent avec les jeunes filles. Lucas entra dans le cercle et se mit à chanter d'une voix perçante, en agitant les bras.

« Avancez l'une de vous! » dit-il.

Les jeunes filles poussaient Marianna, qui refusait d'avancer. On entendait des rires, des tapes, des baisers et des chuchotements.

Lucas, en passant devant Olénine, lui fit un signe de tête amical.

« Tu es aussi venu voir la fête, Mitri Andréitch! lui dit-il.

— Oui », répondit sèchement Olénine.

Béletsky se pencha vers Oustinka et lui dit quelques mots à l'oreille. Elle n'eut pas le temps de répondre, et ce ne fut qu'en repassant devant lui qu'elle dit :

« C'est bon, nous viendrons.

— Et Marianna! »

Olénine se baissa vers la jeune fille :

« Viendras-tu? viens, ne fût-ce que pour un moment; j'ai à te parler.

— Si les autres filles y vont, j'irai.

— Me répondras-tu? demanda-t-il en se baissant de nouveau vers elle; comme tu es gaie aujourd'hui! »

Elle s'éloigna, il la suivit.

« Me répondras-tu?

— A quoi répondre?

— A ce que je t'ai demandé avant-hier; m'épouseras-tu? » lui dit-il à l'oreille.

Marianna parut réfléchir.

« Je te répondrai ce soir », dit-elle.

Le jeune homme, malgré l'obscurité, vit les beaux yeux de Marianna arrêter un regard caressant sur lui.

Il continua à la suivre; il lui était doux de s'incliner vers elle. Mais Lucas, qui continuait à chanter, la saisit par le bras et la força d'entrer avec lui dans le milieu du cercle.

Olénine n'eut que le temps de dire : « Viens chez Oustinka! » Et il rejoignit son camarade.

Les chants cessèrent; Lucas s'essuya la bouche, Marianna fit de même; ils s'embrassèrent.

« Non, non, c'est cinq baisers qu'il me faut », s'écria Lucas.

Le mouvement lent et cadencé de la ronde avait fait place aux rires bruyants, aux allées et venues.

Lucas était très animé; il distribuait des friandises aux jeunes filles.

« J'en donne à toutes, dit-il d'un ton comique et solennel. — Quant à celle qui aime les militaires, qu'elle

quitte la ronde! » ajouta-t-il en jetant un regard haineux à Olénine.

Les jeunes-filles lui arrachaient les friandises. Béletsky et Olénine s'éloignèrent.

Lucas ôta son bonnet, s'essuya le front de sa manche et s'approcha de Marianna et d'Oustinka.

« Me méprises-tu, ma mie? » dit-il, répétant les paroles de la chanson. Il ajouta avec colère, s'adressant à Marianna, seule : « Prends garde, je t'épouserai et je te ferai verser bien des larmes! » Il prit les deux jeunes filles dans ses bras.

Oustinka se dégagea et lui donna un coup si violent dans le dos, qu'elle se fit mal à la main.

« Danserez-vous encore? demanda-t-il.

— Si les autres filles le veulent, répondit Oustinka, elles peuvent danser; quant à moi, je m'en vais à la maison et j'emmène Marianna. »

Le Cosaque tenait toujours Marianna dans ses bras; il l'attira vers l'angle obscur de la maison.

« Ne va pas avec elle, Machinka, va à la maison, et j'irai te rejoindre.

— Qu'ai-je affaire à la maison? Il faut s'amuser tant qu'il y a fête; j'irai chez Oustinka.

— Je t'épouserai donc, tout de même!

— C'est bon, dit Marianna, nous verrons cela.

— Iras-tu à la maison? demanda sérieusement Lucas, serrant plus fort la jeune fille et la baisant sur la joue.

— Va! laisse-moi! »

Et Marianna se dégagea vivement et s'éloigna.

« Oh! la fille! dit Lucas en hochant la tête avec reproche, cela finira mal! Je te ferai verser bien des larmes! » Il lui tourna le dos et cria aux autres filles : « Allons jouer! »

Marianna s'arrêta, effrayée.

« Qu'est-ce qui finira mal? demanda-t-elle.

— Mais ce que tu fais.

— Quoi donc?

— Tu fais l'amour avec ton locataire et tu ne m'aimes plus.

— Je fais ce qui me plait, cela ne te regarde pas : tu n'es ni mon père ni ma mère. J'aime qui bon me semble.

— C'est donc vrai? dit Lucas. Eh bien! souviens-t'en! »

Il revint vers la boutique.

« Holà! les filles! cria-t-il, chantons encore une ronde. Nazarka! cours apporter de l'eau-de-vie. »

« Viendront-elles? demandait Olénine.

— A l'instant, répondit Béletsky; allons faire les préparatifs du bal. »

XXXIX

La nuit était fort avancée quand Olénine quitta la cabane de Béletsky avec Marianna et Oustinka. Le mouchoir blanc de la jeune fille s'apercevait malgré l'obscurité. La lune disparaissait à l'horizon, un brouillard argenté enveloppait la stanitsa. Les lumières étaient éteintes, le silence régnait partout, on n'entendait que le pas léger des deux femmes qui s'éloignaient. Le cœur d'Olénine battait violemment; l'air froid de la nuit ranima son visage brûlant. Il regarda le ciel, regarda la cabane qu'il venait de quitter et où tout était déjà sombre, et se tourna vers le mouchoir blanc, qui s'effaçait dans le brouillard. Il craignit de rester seul; il était si heureux. Il sauta à bas du perron et courut rejoindre les jeunes filles.

« Va-t'en! on te verra! dit Oustinka.

— Cela ne fait rien! »

Olénine saisit Marianna et la serra dans ses bras; elle ne résista pas.

« N'en as-tu pas assez? dit Oustinka. Une fois marié, tu auras le temps de l'embrasser; attends jusque-là.

— Adieu, Marianna! Demain, j'irai me déclarer à ton père; ne lui dis rien en attendant.

— Qu'ai-je à lui dire? » répondit Marianna.

Les jeunes filles s'enfuirent.

Resté seul, Olénine récapitula ses souvenirs. Il avait passé la soirée en tête-à-tête avec Marianna dans un coin, derrière le poêle. Oustinka, les autres filles et Béletsky n'avaient pas quitté la chambre. Olénine parlait tout bas à Marianna.

« M'épouseras-tu?

— C'est toi qui ne voudras pas de moi! répondait-elle avec calme et en souriant.

— M'aimes-tu? réponds, au nom de Dieu.

— Pourquoi ne t'aimerais-je pas? Tu n'es pas borgne, disait Marianna en riant et en serrant les mains du jeune homme dans ses mains vigoureuses.

— Je ne plaisante pas, réponds, consens-tu?

— Pourquoi pas? si mon père y consent.

— Si tu me trompes, je deviens fou. Je parlerai demain à tes parents. »

Marianna éclata de rire.

« Pourquoi ris-tu?

— C'est que c'est drôle!

— Je dis vrai; j'achèterai une cabane, un jardin; je me ferai Cosaque.

— Prends garde! ne va pas faire l'amour avec d'autres femmes : je suis très jalouse. »

Olénine se rappelait ces paroles avec transport. Il perdait la respiration de bonheur, mais il souffrait de l'entendre parler avec tant de calme. Elle n'était nullement émue, elle ne paraissait ni ajouter foi à ses paroles ni avoir conscience de la nouvelle position qu'il lui offrait. Peut-être l'aimait-elle en ce moment, mais il n'y avait pas d'avenir pour elle. Il était pourtant heureux qu'elle consentît à l'épouser, et il cherchait à croire à sa parole.

« Oui, pensait-il, nous nous comprendrons quand elle

sera à moi. Pour un amour comme le mien, quelques paroles ne suffisent pas, il faut une existence entière. Demain tout s'expliquera; je ne puis plus vivre ainsi; — demain je dirai tout à son père, à Béletsky, à tout le monde!... »

Lucas, en attendant, après deux nuits d'insomnie, s'était gorgé de tant de vin que pour la première fois de sa vie il ne tenait plus sur ses jambes et dormait dans le cabaret de Jamka.

XL

Olénine se réveilla le lendemain plus tard que de coutume; il se rappela ce qui l'attendait, et il se souvint avec transport des baisers de la veille, et des mains dures qui serraient les siennes, et des paroles « comme tes mains sont blanches »! Il sauta à bas de son lit et comptait aller aussitôt faire sa demande en mariage, lorsqu'un tumulte inusité dans la rue le frappa : on courait, on parlait, des chevaux piétinaient. Olénine passa à la hâte sa redingote et courut sur le perron. Cinq Cosaques à cheval discutaient bruyamment; Lucas, monté sur son beau cheval, était en avant des autres. Les Cosaques criaient tous à la fois; on n'y comprenait rien.

« Allez au poste principal!

— Sellez et courez les rejoindre!

— Par où passer?

— Il y a bien de quoi se disputer! criait Lucas; sortez par la porte du milieu.

— C'est vrai, ce sera le chemin le plus court », dit un des Cosaques, couvert de poussière et monté sur un cheval robuste.

Le visage de Lucas était rouge et enflé par suite des excès de la veille; son bonnet avait glissé sur la nuque.

« Qu'est-ce? Où allez-vous? demanda Olénine, ayant de la peine à se faire entendre.

— Nous allons saisir des Abreks dans les brisants; nous partons à l'instant, mais nous sommes trop peu nombreux. »

Les Cosaques avançaient tout en parlant et en criant. Olénine se fit un devoir de les accompagner, espérant être bientôt de retour. Il s'habilla, chargea sa carabine, sauta sur son cheval, sellé à la hâte par Vania, et courut rejoindre les Cosaques. Ils s'étaient arrêtés et tiraient du vin d'un baril qu'on venait d'apporter; ils en versaient dans une écuelle de bois et buvaient, après une courte prière au succès de leur entreprise. Le commandement des Cosaques avait été pris par un khorounji jeune, élégant, arrivé par hasard. Mais le jeune khorounji avait beau se donner des airs de chef, les Cosaques n'obéissaient qu'à Loukachka, et, quant à Olénine, personne ne faisait attention à lui. Quand ils se remirent en selle et partirent, Olénine s'approcha du khorounji et lui demanda de quoi il s'agissait, mais le jeune chef, ordinairement affable, lui répondit du haut de sa grandeur. C'est avec peine qu'Olénine comprit ce qui était arrivé : la patrouille envoyée à la recherche des Abreks en avait surpris plusieurs dans les brisants, à huit verstes de la stanitsa. Les Abreks, blottis dans un enfoncement, tiraient sur les Cosaques.

L'ouriadnik avait laissé deux Cosaques en sentinelle et était venu chercher du renfort.

Le soleil se levait; à trois verstes de la stanitsa les steppes se déroulaient; de tous côtés on ne voyait qu'une plaine uniforme, triste, aride, sillonnée de rares sentiers; l'herbe était fanée; on apercevait quelques roseaux dans les enfoncements et quelques tentes de nomades à l'horizon. L'absence d'arbres et la teinte mélancolique du paysage frappaient partout. Dans les steppes le soleil se lève et se couche comme un globe rouge; le vent y soulève des tourbillons de sable; quand l'air est calme, comme ce

jour-là, tout est immobile et silencieux. La journée était grise, malgré le soleil levant, l'air doux; pas un souffle, — on n'entendait que le pas des chevaux et leur ébrouement. Les Cosaques avançaient en silence; leurs armes ne faisaient aucun bruit : un Cosaque aurait honte d'une arme à cliquetis. Deux Cosaques de la stanitsa les rejoignirent sur la route et échangèrent deux ou trois mots. Le cheval de Lucas butta contre une herbe sèche : c'était un funeste présage. Les Cosaques s'entre-regardèrent et se détournèrent bien vite sans relever l'incident, qui était en ce moment d'une gravité insolite. Lucas fronça les sourcils, serra les dents, tira violemment la bride et leva sa nagaïka; la noble bête se cabra, comme si elle voulait s'envoler; Lucas lui donna deux ou trois coups, et le cheval, mordant le mors, et la queue au vent, se cabra plus violemment encore et se détacha du groupe.

« Oh! la belle bête! dit le khorounji.

— Un vrai lion », dit un des anciens.

Les Cosaques continuaient leur route tantôt au pas, tantôt au trot, et ce petit incident rompit seul le silence solennel des cavaliers.

Sur l'espace de huit verstes ils ne rencontrèrent qu'une *kibitka* nogaï, une charrette couverte qui avançait lentement. C'était un Nogaï nomade avec sa famille; deux femmes rassemblaient du fumier pour en faire du *kiziak*. Le khorounji, connaissant mal leur langue, les questionna sans pouvoir se faire comprendre des femmes, intimidées et terrifiées.

Lucas s'approcha et les salua du dicton d'usage; les femmes, heureuses de comprendre, lui répondirent volontiers, comme à un compatriote.

« Aï, aï, aï, cop Abrek! » disaient-elles d'un ton plaintif, montrant au doigt le but où se dirigeaient les Cosaques

Elles voulaient dire qu'il y avait beaucoup d'Abreks en embuscade. Olénine ne connaissait de pareilles expéditions que par les récits de Jérochka, et il tenait à ne pas rester

en arrière et à tout voir. Il admirait les Cosaques, qui prêtaient l'oreille au moindre bruit et ne laissaient pas échapper le moindre détail. Olénine avait pris des armes; mais, voyant que les Cosaques l'évitaient, il se décida à rester témoin neutre de l'engagement, — et puis il était si heureux!

Une détonation éclata subitement.

Le khorounji s'agita, donna des ordres, mais personne ne l'écoutait: on ne regardait que Lucas, on n'obéissait qu'à lui. Lucas était calme et solennel. Il avançait au grand pas de son cheval, que les autres ne pouvaient suivre de la même allure, et regardait au loin en clignant des yeux.

« Voilà quelqu'un à cheval! » dit-il, serrant la bride en s'alignant.

Olénine ne voyait personne encore; les Cosaques avaient avisé deux cavaliers et se dirigeaient vers eux.

« Sont-ce les Abreks? » demanda Olénine.

On ne daigna même pas répondre à cette absurde question. Les Abreks n'étaient pas si bêtes de passer le fleuve avec leurs chevaux.

« Il paraît que c'est Radkia qui nous fait signe, dit Lucas, en montrant les cavaliers qu'on distinguait déjà clairement; il vient à nous. »

Au bout de quelques instants on pouvait s'assurer que les cavaliers étaient réellement les Cosaques de la patrouille. L'ouriadnik s'approcha de Lucas.

XLI

« Sont-ils loin? » demanda Lucas.

Une courte détonation retentit à trente pas. L'ouriadnik sourit.

« C'est notre Gorka qui tire sur eux », dit-il avec un signe de tête de côté.

Après quelques pas ils aperçurent Gorka rechargeant son fusil derrière un monticule de sable : il s'amusait à tirer sur les Abreks blottis derrière un autre monticule.

Une balle siffla. Le khorounji, blême, perdait la tête. Lucas descendit de cheval, jeta la bride à l'un des Cosaques et alla vers Gorka. Olénine le suivit. Deux balles sifflèrent à leurs oreilles. Lucas se retourna en riant vers Olénine et se baissa.

« On te tuera, Andréitch, dit-il, va-t'en; tu n'as que faire ici. »

Mais Olénine voulait voir les Abreks; il aperçut leurs bonnets et leurs carabines à deux cents pas; puis, une légère fumée, et une balle siffla de nouveau. Les Abreks se tenaient dans un marais au pied d'un monticule. Olénine était stupéfait de l'endroit qu'ils avaient choisi : c'était une plaine comme le reste des steppes, et la présence des Abreks la signalait singulièrement à l'attention de l'ennemi, et pourtant Olénine se disait qu'ils n'avaient pu choisir un autre endroit. Lucas revint vers son cheval : Olénine ne le quittait pas.

« Il faut une arba avec du foin, dit Lucas; autrement nous serons tous tués; prenons le chariot du Nogaï, là, derrière la colline. »

Le khorounji et l'ouriadnik exécutèrent son ordre. On amena le chariot, les Cosaques se blottirent derrière. Olénine gravit la colline, d'où il pouvait voir ce qui se passerait. Le chariot avançait, les Cosaques le suivaient.

Les Abreks, au nombre de neuf, étaient à genoux, serrés l'un contre l'autre, sur une ligne, et ne tiraient pas.

Le silence était profond; tout à coup on entendit s'élever un chant étrange et lugubre dans le genre de l' « Aida-la-laï » de Jérochka : les Tchetchènes, sachant qu'ils ne pouvaient échapper aux Cosaques, s'étaient liés l'un à l'autre par de fortes courroies pour ne pas céder à la tentation de fuir; ils avaient chargé leurs carabines et entonnaient leur chant de mort.

Les Cosaques approchaient toujours; Olénine attendait la première décharge, mais le silence n'était troublé que par le chant lugubre des Abreks. Le chant cessa subitement, une courte détonation éclata, une balle frappa le chariot; on entendit les jurons et les cris des Abreks. Les coups de fusil se répétaient, une balle après l'autre s'enfonçait dans le foin. Les Cosaques ne ripostaient pas, — ils étaient à cinq pas.

Encore un instant, et les Cosaques sortirent de derrière le chariot en poussant des cris sauvages. Lucas était en avant. Olénine entendait des coups de fusil, des cris, des gémissements; il crut voir de la fumée et du sang. Il sauta à bas de son cheval et courut se joindre aux Cosaques; ses yeux se voilèrent d'horreur.... Il ne comprenait encore rien, mais devinait que tout était fini. Lucas, pâle comme un linceul, avait saisi un Tchetchène blessé et criait : « Ne le tuez pas! je le prendrai vivant! » C'était le frère de celui que Lucas avait tué et qui était venu racheter le corps. Lucas le garrottait.

Le Tchetchène fit un mouvement désespéré et lâcha la détente d'un pistolet. Lucas tomba; son sang coulait. Il se releva vivement, mais retomba, jurant en tatare et en russe. Son sang coulait à flots. Les Cosaques détachèrent sa ceinture. Nazarka voulait lui venir en aide, mais ne parvenait pas à remettre le poignard dans sa gaine; la lame était couverte de sang.

Les Tchetchènes étaient massacrés; un seul, celui qui avait blessé Lucas, était encore en vie. Pareil à un vautour blessé (le sang coulait de son œil droit), les dents serrées, pâle et sombre, il roulait des yeux hagards et tenait son poignard, prêt encore à se défendre. Le khorounji s'approcha de côté, l'évitant de face, et lui tira un coup de pistolet dans l'oreille. Le Tchetchène fit un soubresaut et tomba mort.

Les Cosaques, essoufflés, séparaient les morts et les dépouillaient de leurs armes

On coucha Lucas sur le chariot; il ne cessait de jurer.

« Tu mens! je t'étoufferai de mes mains, tu ne m'échapperas pas! *Anna céni!* » criait-il en s'agitant violemment.

Il tomba en faiblesse et se tut.

Olénine revint à la maison. Le soir, on lui dit que Loukachka était à la mort : un Tatare s'était chargé de le traiter avec des simples.

On avait traîné les cadavres des Abreks dans la direction de la stanitsa; les femmes et les enfants accouraient de toutes parts pour les voir.

Olénine était rentré au crépuscule. Il était comme égaré; mais bientôt ses souvenirs revinrent en foule; il se mit à la fenêtre. Marianna passait de la cabane au garde-manger, occupée des soins du ménage. La mère était à la vigne, le père à la direction. Olénine ne put y tenir : il alla trouver la jeune fille. Elle était dans sa chambre et lui tournait le dos. Olénine crut que c'était par pudeur.

« Marianna! dit-il, puis-je entrer? »

Elle se retourna tout à coup. Elle avait les larmes aux yeux, son visage était beau de tristesse; elle regardait le jeune homme avec hauteur.

« Marianna! je viens....

— Laissez-moi tranquille! » interrompit-elle.

Son visage ne changea pas d'expression, mais des flots de larmes coulèrent de ses yeux.

« Qu'as-tu? Pourquoi pleures-tu?

— Pourquoi? s'écria-t-elle d'une voix dure et rude; on a massacré les Cosaques, et tu demandes pourquoi?...

— Loukachka...? dit Olénine.

— Va-t'en! que te faut-il encore?

— Marianna!

— Tu n'obtiendras jamais rien de moi!

— Marianna! ne parle pas ainsi!

— Va-t'en! indifférent que tu es! » cria la jeune fille, en

frappant du pied avec colère, et elle avança vers Olénine avec un geste menaçant.

Il y avait tant de colère, de mépris, d'horreur, dans l'expression de son visage, qu'Olénine comprit qu'il n'avait plus rien à espérer.

Il ne répondit rien et s'enfuit hors de la cabane.

XLII

Rentré chez lui, il resta une couple d'heures immobile sur son lit, puis il alla chez le chef de la compagnie et demanda à se rendre à l'état-major. Il ne prit congé de personne et chargea Vania de régler ses comptes avec l'hôte. Il partait pour la forteresse où se trouvait son régiment. Dadia Jérochka seul vint le reconduire.

Ils prirent plusieurs verres de vin ensemble. Une troïka de poste se tenait devant la porte, comme au moment du départ de Moscou; mais Olénine n'analysait plus ses sentiments comme alors; il ne rêvait plus une nouvelle existence : il aimait Marianna plus que jamais, et savait qu'elle ne partagerait jamais son amour.

« Adieu, père! lui disait Jérochka. Quand tu feras une campagne, sois plus sage que moi; écoute les conseils d'un vieillard : quand tu seras en face des fusils ennemis, ne reste pas dans les rangs! Dès que vous êtes intimidés, vous autres, vous vous serrez les uns contre les autres; c'est là qu'est le danger : on tire toujours dans le tas. Quant à moi, je m'isolais constamment, c'est pourquoi je n'ai jamais été blessé.

— Et la balle que tu as dans le dos? observa Vania, qui rangeait la chambre.

— Oh! ce n'est qu'une polissonnerie des Cosaques, répondit Jérochka.

— Comment! des Cosaques? demanda Olénine.

— Oui! ils étaient tous ivres. Vanka Sitkne m'a flanqué un coup de pistolet là!

— C'était-il bien douloureux? dit Olénine. — Vania, seras-tu bientôt prêt?

— Eh! pourquoi te hâter? laisse-moi achever.... La balle n'a pas touché l'os et est restée dans les chairs. Je lui dis : « Tu m'as tué, frère! Qu'as-tu fait? Nous ne sommes pas « quittes : tu me dois pour cela un demi-seau d'eau-de-« vie. »

— Souffrais-tu beaucoup? demanda Olénine, qui écoutait à peine.

— Laisse-moi donc achever! Il donna l'eau-de-vie, nous nous mîmes à boire, — et le sang coulait toujours, — le plancher en était couvert. Le vieux Bourdak disait : « Ce « gars va passer ». « Donne encore un flacon d'eau-de-vie « ou je te traduis en justice!... » On apporte le flacon, et avons-nous bu!...

— Est-ce que cela ne te faisait pas de mal? demanda de nouveau Olénine.

— Quel mal? Ne m'interromps pas, je n'aime pas cela; laisse-moi achever! Nous avons donc bu jusqu'au jour; je me suis endormi sur le poêle. Le matin, pas moyen de remuer les membres!

— Cela faisait donc bien mal? recommença Olénine, attendant toujours la réponse à sa question.

— Tu crois que cela faisait mal? Non, mais j'avais les membres engourdis et ne pouvais marcher.

— Tu en es revenu, dit Olénine, qui n'avait pas le courage de sourire, tant son cœur était gros.

— J'ai guéri, mais la balle y est encore; tâte par ici. » Et le vieux, ouvrant sa chemise, découvrit ses larges épaules, où l'on sentait une petite balle, près de l'os.

« Sens-tu comme elle remue? La voilà qui descend! dit le vieux, qui s'amusait de cette balle comme d'un joujou.

— Loukachka restera-t-il en vie? demanda Olénine.

— Dieu sait! Il n'y a pas de médecin; on est allé en chercher un.

— Où le prendra-t-on? A Groznoïa? dit Olénine.

— Oh non! père! Si j'étais tsar, il y a longtemps que j'aurais fait pendre tous vos docteurs russes. Ils ne savent que faire jouer le couteau; ils ont coupé la jambe à notre Cosaque Baklaschew; ils l'ont estropié, preuve qu'ils sont bêtes. A quoi Baklaschew est-il bon maintenant? Non, père! on est allé dans les montagnes chercher un vrai médecin. Autrefois, un de mes amis a été blessé à la poitrine; vos docteurs l'ont condamné. Alors on a amené Saïb, qui l'a guéri. Ceux des montagnes connaissent les simples.

— Allons donc! ce ne sont que des billevesées! répondit Olénine; je vous enverrai un médecin de l'état-major.

— Billevesées! dit le vieux, en le contrefaisant; imbécile! imbécile! tu enverras un médecin. Mais, si les vôtres avaient le sens commun, nos Cosaques iraient se traiter chez vous, tandis que ce sont vos officiers qui font venir nos médecins des montagnes. Tout est mensonge chez vous, tout! »

Olénine ne répondit pas : il était lui-même d'avis que tout n'était que mensonge dans la société qu'il avait quittée et qu'il allait retrouver.

« As-tu vu Loukachka? Comment va-t-il?

— Il est comme mort; il ne mange, ni ne boit; il prend seulement de l'eau-de-vie. Il me fait de la peine; c'est un brave garçon, un djighite comme moi-même. Je me mourais un jour, les vieilles femmes hurlaient autour de moi, ma tête brûlait, on m'avait déjà étendu sous les saintes images. Je reste immobile et j'entends une foule de petits tambours qui battent la retraite sur le poêle; je leur crie de cesser, et eux de tambouriner de plus belle! (Le vieux se mit à rire.) Les femmes amènent un de nos prêtres pour m'enterrer. C'était un galant qui faisait l'amour, pervertissait le monde, mangeait gros et jouait de la bala-

laïka. Je me confesse à lui : « J'ai péché », dis-je. Il me parle de la balalaïka. « Montre-moi le maudit instrument, « que je le brise, me dit-il. — Je n'en ai pas », que je réponds. Je l'avais caché dans le garde-manger, sachant qu'on ne l'y trouverait pas.

« Enfin, on m'a laissé tranquille, et j'en suis revenu, et j'ai recommencé à jouer de la balalaïka. Mais que te disais-je donc? Oui! suis mon conseil : ne reste pas dans les rangs, on te tuerait, et tu me fais pitié. Tu bois sec, j'aime cela. Tes compatriotes aiment à escalader les monticules; un des vôtres était venu de Russie; dès qu'il voyait une colline, il courait. Un jour il courut à cheval, et était très content d'y être! Mais voilà qu'un Tchetchène le vise et l'abat. Et ces Tchetchènes sont adroits; il y en a de plus lestes que moi. Je n'aime pas qu'on tue un homme inutilement. Je suis tout stupéfait en regardant vos soldats; sont-ils bêtes! ils vont tous en masse, ces chers cœurs, et portent des collets rouges : comment ne pas être tués? L'un tombe, on l'emporte; un autre prend sa place; est-ce bête! répétait le vieux en hochant la tête. Pourquoi ne pas s'éparpiller, s'isoler? Ce serait bien plus raisonnable. Fais ce que je te dis, l'ennemi ne te touchera pas.

— Merci, diadia, dit Olénine en se levant et allant vers la porte; nous nous reverrons un jour, si Dieu veut. »

Le vieux Cosaque restait assis à terre.

« Est-ce qu'on se sépare ainsi, imbécile? lui dit-il. Nous nous sommes tenu compagnie une année entière, et adieu! tout est dit! Et moi, qui t'aime tant, tu me fais de la peine, pauvret que tu es, et toujours seul! Insociable que tu es! Il m'arrive de ne pas dormir la nuit et toujours penser à toi, tellement tu m'as fais pitié. La chanson dit vrai : « Il est pénible, cher frère, de vivre en pays étranger! »

— Adieu donc », dit Olénine.

Le vieux se leva et lui tendit une main, qu'il serra.

« Non, donne-moi la tête, » dit le vieux, et il prit la tête

d'Olénine dans ses grosses mains, l'embrassa trois fois et fondit en larmes.

« Je t'aime, adieu ! »

Olénine prit place dans la charrette.

« Eh bien ! tu pars sans me rien donner en souvenir? Donne-moi une de tes carabines, tu en as deux », disait le vieux, en versant des larmes.

Olénine prit une de ses carabines et la lui donna.

« Que n'avez-vous pas déjà donné à ce vieux ! grommela Vania ; il n'a jamais assez, ce vieux grigou !

— Tais-toi ! lui cria le vieux en riant ; avare, va ! »

Marianna sortait en ce moment du garde-manger ; elle jeta un regard indifférent sur les partants, leur fit un léger salut de la tête et entra dans la cabane.

« *La fil!* dit Vania, avec un clignement d'œil et un rire bête.

— Partons ! cria Olénine en colère.

— Adieu, père ! adieu ! je penserai à toi ! » criait Jérochka.

Olénine se retourna : Diadia Jérochka et Marianna causaient entre eux de leurs affaires ; ni le vieux Cosaque ni la jeune fille ne lui jetèrent un dernier regard.

SCÈNES

DU

SIÈGE DE SÉBASTOPOL

SÉBASTOPOL EN DÉCEMBRE 1854

L'aube matinale colore l'horizon au-dessus du mont Sapoun; la surface de la mer, d'un bleu profond, s'est débarrassée des ombres de la nuit et n'attend que le premier rayon du soleil pour étinceler d'un joyeux éclat; de la baie, enveloppée de brouillard, souffle un vent froid : point de neige; le sol est noir, mais la gelée pique le visage et craque sous les pieds. Le murmure incessant des vagues, rompu à longs intervalles par le roulement sourd du canon, trouble seul le calme de la matinée. Tout est silencieux sur les bâtiments de guerre : le sablier vient de marquer la huitième heure. L'activité du jour remplace peu à peu du côté nord la tranquillité de la nuit. Ici un détachement de soldats va relever les sentinelles, et on entend cliqueter leurs fusils; un médecin se dirige à pas pressés vers son hôpital; un soldat se glisse hors de sa hutte, lave à l'eau glacée sa figure hâlée, se tourne vers l'orient et fait sa prière accompagnée de rapides signes de croix. Là un énorme et lourd fourgon, dont les roues grincent, tiré par des chameaux, atteint le cimetière, où l'on va enterrer les

morts entassés presque jusqu'au faîte de la voiture. Vous approchez du port, et vous êtes désagréablement surpris par un mélange d'odeurs : on y sent le charbon de terre, le fumier, l'humidité, la viande. Des milliers d'objets divers : du bois, de la farine, des gabions, de la viande, jetés en tas deci delà ; des soldats de différents régiments, les uns munis de fusils et de sacs, d'autres sans fusils ni sacs, s'y pressent en foule ; ils fument, se querellent et transportent des fardeaux sur le bateau à vapeur stationné près du pont de planches et prêt à partir. De petites embarcations particulières, pleines de monde de toute sorte, de soldats, de marins, de marchands et de femmes, abordent au débarcadère et en repartent sans cesse. « Par ici, Votre Noblesse, pour la Grafskaya ! » et deux ou trois marins retraités se lèvent dans leurs bateaux et vous offrent leurs services. Vous choisissez le plus proche, vous enjambez le cadavre à moitié décomposé d'un cheval noir couché dans la boue à deux pas du bateau, et vous allez vous asseoir au gouvernail. Vous quittez la rive : autour de vous, la mer brille au soleil du matin ; devant vous, un vieux matelot dans un pardessus en étoffe de poil de chameau et un jeune garçon aux cheveux blonds rament avec diligence. Vos yeux se portent sur ces navires gigantesques aux coques rayées, disséminés dans la rade ; sur ces chaloupes, points noirs, voguant sur l'azur scintillant du flot ; sur les jolies maisons de la ville, aux tons clairs, que le soleil levant teinte en rose ; sur la blanche ligne d'écume autour du môle et des vaisseaux coulés à fond, dont les pointes noires des mâts émergent tristement çà et là au-dessus de l'eau ; sur la flotte ennemie servant de phare dans le lointain cristallin de la mer ; et, enfin, sur l'onde écumante dans laquelle se jouent les globules salins que les rames lancent en l'air. Vous entendez à la fois le son uniforme des voix que l'eau porte jusqu'à vous et le bruit grandiose de la canonnade qui semble augmenter de force à Sébastopol.

A la pensée que, vous aussi, vous êtes à Sébastopol même, votre âme tout entière est pénétrée d'un sentiment d'orgueil et de vaillance, et le sang court plus rapidement dans vos veines.

« Votre Noblesse, droit sur le *Constantin*, vous dit le vieux marin en se retournant pour vérifier la direction que vous imprimez au gouvernail.

— Tiens, il a encore tous ses canons, fait le jeune garçon à tête blonde, pendant que le bateau glisse le long des flancs du navire.

— Il est tout neuf, il doit les avoir. Korniloff y a demeuré, reprend le vieux, examinant à son tour le vaisseau de guerre.

— Là! il a éclaté, s'écrie le gamin après un long silence, les yeux fixés sur un petit nuage blanc de fumée qui se dissipe, subitement apparu dans le ciel, tout au-dessus de la baie du Sud, et accompagné du bruit strident de l'explosion d'un obus.

— C'est de la nouvelle batterie qu'il tire aujourd'hui, ajoute le marin, crachant tranquillement dans sa main. Allons, Nichka, aux rames; dépassons la chaloupe. »

Et la petite embarcation file rapidement sur la vaste plaine ondulée de la baie, laisse en arrière la lourde chaloupe, chargée de sacs et de soldats, rameurs inhabiles qui manœuvrent gauchement, et aborde enfin au milieu d'un grand nombre de bateaux amarrés au rivage au port de la Grafskaya. Sur le quai va et vient une foule de soldats en capotes grises, de matelots en vestes noires et de femmes en robes bigarrées. Des paysannes vendent du pain; des paysans, à côté de leur samovar, offrent aux chalands du sbitène chaud[1]. Ici, sur les premières marches du débarcadère, traînent, pêle-mêle, des boulets rouillés, des obus, de la mitraille, des canons en fonte de différents calibres; là, plus loin, sur une grande place, gisent à terre

1. Boisson populaire.

d'énormes madriers, des affûts, des soldats endormis; à côté, des charrettes, des chevaux, des canons, des caissons d'artillerie, des faisceaux de fusils d'infanterie; plus loin encore se meuvent des soldats, des marins, des officiers, des femmes et des enfants; des charrettes avec du pain, des sacs, des tonneaux, un Cosaque à cheval, un général en drochki traversent la place. A droite, dans la rue, s'élève une barricade; dans ses embrasures, des canons de petite dimension à côté desquels est assis un matelot fumant tranquillement sa pipe.

A gauche, une jolie maison sur le fronton de laquelle sont marqués des chiffres romains, et au-dessus vous voyez des soldats et des brancards tachés de sang : les tristes vestiges d'un camp en temps de guerre sautent partout aux yeux. Votre première impression est, sans contredit, désagréable; l'étrange amalgame de la vie urbaine avec la vie de camp, d'une élégante cité et d'un fangeux bivouac, n'a rien d'attrayant et vous frappe comme un hideux contresens : il vous semble même que, saisis de terreur, tous s'agitent dans le vide. Mais examinez de près la figure de ces hommes qui se remuent autour de vous, et vous direz autre chose. Regardez bien ce soldat du train qui mène boire les chevaux bais de sa troïka en fredonnant entre ses dents, et vous remarquez qu'il ne s'égarera pas dans cette foule mélangée, qui, par le fait, n'existe pas pour lui; il est tout entier à son affaire et remplira son devoir, quel qu'il soit : mener ses chevaux à l'abreuvoir ou traîner un canon avec autant de calme et d'indifférence assurée que s'il se trouvait à Toula ou à Saransk. Vous retrouvez cette même expression sur le visage de cet officier qui passe devant vous ganté de gants d'une blancheur irréprochable, de ce matelot qui fume, assis sur la barricade, de ces soldats de peine qui attendent avec les brancards à l'entrée de ce qui a été naguère la salle de l'Assemblée, et jusque sur la figure de cette jeune fille qui traverse la rue en sautant d'un pavé à l'autre dans la

crainte de salir sa robe rose. Oui, une grande déception vous attend à votre première arrivée à Sébastopol. C'est en vain que vous chercherez à découvrir sur n'importe quel visage des traces d'agitation, d'effarement, voire même d'enthousiasme, de résignation à la mort, de résolution : il n'y a rien de tout cela! Vous verrez le train-train de la vie ordinaire, des gens occupés à leurs travaux journaliers, si bien que vous vous reprocherez votre exaltation exagérée et vous mettrez en doute non seulement la véracité de l'opinion que d'après des récits vous vous êtes formée sur l'héroïsme des défenseurs de Sébastopol, mais encore l'exactitude de la description qu'on vous a faite du côté nord et des sons sinistres qui y emplissent l'air. Toutefois, avant de douter, montez sur le bastion, voyez les défenseurs de Sébastopol sur le lieu même de la défense, ou plutôt entrez tout droit dans cette maison à la porte de laquelle se tiennent les brancardiers : vous y verrez les défenseurs de Sébastopol, vous y verrez des spectacles horribles et navrants, grandioses et comiques, mais prodigieux et faits pour élever l'âme. Entrez donc dans cette grande salle qui, jusqu'à la guerre, était la salle de l'Assemblée. A peine en avez-vous ouvert la porte, que l'odeur qu'exhalent quarante à cinquante amputés et malades grièvement blessés vous saisit à la gorge. Ne cédez point au sentiment qui vous retient sur le seuil de la chambre : c'est un vilain sentiment ; avancez franchement, ne rougissez pas d'être venu contempler ces martyrs; approchez-en et parlez-leur : les malheureux aiment à voir un visage compatissant, à raconter leurs souffrances et à entendre des paroles de charité et de sympathie. En passant au milieu, entre les lits, vous cherchez des yeux la figure la moins austère, la moins contractée par la douleur : l'ayant trouvée, vous vous décidez à l'aborder, à la questionner.

« Où es-tu blessé? » demandez-vous avec hésitation à un vieux soldat au corps émacié, assis sur un lit et dont le regard bienveillant vous a suivi et semble vous inviter à

vous approcher de lui. Vous avez, dis-je, questionné avec hésitation, parce que la vue de celui qui souffre inspire non seulement une vive pitié, mais encore je ne sais quelle crainte de le blesser, jointe à un profond respect.

« Au pied », répond le soldat, et pourtant vous remarquez aux plis de la couverture que la jambe lui a été enlevée au-dessus du genou. « Dieu soit loué, ajoute-t-il, je me ferai inscrire comme sortant.

— Es-tu blessé depuis longtemps ?

— C'est la sixième semaine, Votre Noblesse.

— Où as-tu mal à présent?

— Rien ne me fait plus mal maintenant, seulement parfois dans le mollet, quand il fait mauvais : sans cela, rien.

— Comment est-ce arrivé?

— Sur le cinquième *bakcion*, Votre Noblesse, au premier bombardement ; je venais de pointer le canon et je m'en allais tranquillement à l'autre embrasure, quand tout à coup il m'a frappé au pied ; je croyais tomber dans un trou ; je regarde, plus de jambe.

— Tu n'as donc pas ressenti de douleur au premier moment?

— Rien du tout, sauf comme si l'on échaudait ma jambe, v'là tout.

— Et après?

— Après, rien : seulement, quand on a tendu la peau, alors ça écorchait bien un peu ! Avant tout, Votre Noblesse, faut pas penser ; quand on ne pense pas, on ne sent rien ; quand l'homme pense, c'est pire. »

Pendant ce temps, une bonne femme en robe grise, un mouchoir noir noué sur sa tête, s'approche, se mêle à votre conversation et se met à vous conter des détails sur le matelot, combien il a souffert, et qu'on désespérait de le sauver quatre semaines durant, et comment, blessé, il avait fait arrêter le brancard sur lequel il était étendu pour bien voir la décharge de notre batterie, et comment les grands-ducs lui avaient parlé et donné 25 roubles, et

qu'il leur avait répondu que, ne pouvant plus servir lui-même, il aurait bien voulu retourner sur le bastion pour former les conscrits. En vous racontant tout ça d'un trait, la brave femme, dont les yeux brillent d'enthousiasme, vous regarde et regarde le matelot, qui s'est détourné et fait semblant de ne pas entendre ce qu'elle dit, occupé qu'il est à faire de la charpie sur son oreiller.

« C'est mon épouse, Votre Noblesse, fait enfin le matelot avec une intonation qui semble dire : Faut l'excuser; tout ça, c'est des bavardages de femme, vous savez, des sottises, quoi! »

Vous commencez alors à comprendre ce que sont les défenseurs de Sébastopol, et vous avez honte de vous-même en présence de cet homme; vous auriez voulu lui exprimer toute votre admiration, toute votre sympathie, mais les mots ne vous viennent pas ou ceux qui vous viennent ne valent rien, et vous vous bornez à vous incliner en silence devant cette grandeur inconsciente, devant cette fermeté d'âme et cette exquise pudeur de son propre mérite.

« Eh bien! que Dieu te guérisse plus vite! » dites-vous, et vous vous arrêtez devant un autre malade couché par terre et qui semble attendre la mort en proie à d'horribles douleurs. Il est blond; sa figure est pâle, gonflée; étendu sur le dos, la main gauche rejetée en arrière, sa pose dénote une souffrance aiguë; la bouche sèche, ouverte, laisse passer avec peine une respiration sifflante; les prunelles bleues vitreuses remontent sous la paupière, et de dessous la couverture froissée sort un bras mutilé enveloppé de bandages. Une odeur nauséabonde de cadavre vous empoigne et la fièvre qui dévore et brûle les membres de l'agonisant semble pénétrer dans votre propre corps.

« Est-il sans connaissance? demandez-vous à la femme qui vous accompagne affectueusement et pour laquelle vous n'êtes plus un étranger.

— Non, il entend encore, mais il est très mal », et elle ajoute tout bas : « Je lui ai fait boire un peu de thé tantôt; il ne m'est rien, mais on a de la pitié, n'est-ce pas? Eh bien! il en a à peine avalé quelques gorgées.

— Comment te sens-tu? » lui demandez-vous.

Au son de votre voix, les prunelles de ses yeux se tournent vers vous, mais le blessé ne voit ni ne comprend plus.

« Ça brûle au cœur! » murmure-t-il.

Un peu plus loin, un vieux soldat change de linge. Son visage, son corps sont de la même couleur brune et d'une maigreur de squelette. Il lui manque un bras, désarticulé à l'épaule; il est assis sur son lit, il est hors d'affaire; mais, à son regard terne, sans vie, à son affreuse maigreur, à son visage ridé, vous voyez que cet être a déjà passé la meilleure partie de son existence à souffrir.

Sur le lit d'en face, vous apercevez la figure pâle, délicate, crispée par la douleur, d'une femme dont la fièvre empourpre les joues.

« C'est la femme d'un matelot, un obus lui a touché le pied, me dit mon guide, pendant qu'elle portait à dîner à son mari sur le bastion.

— Et on l'a amputée?

— Au-dessus du genou. »

Maintenant, si vos nerfs sont forts, entrez là-bas à gauche. C'est la chambre des opérations et des pansements. Vous y voyez des médecins, la figure pâle et sérieuse, les bras tachés de sang jusqu'au coude, auprès du lit d'un blessé, étendu, les yeux ouverts, qui délire sous l'influence du chloroforme et prononce des paroles entrecoupées, les unes sans importance, les autres attendrissantes. Les médecins sont tout entiers à leur besogne répulsive, mais bienfaisante : l'amputation. Vous y verrez la lame recourbée et tranchante s'introduire dans la chair saine et blanche; le blessé revenir subitement à lui avec des cris déchirants, des imprécations; l'aide-chirurgien jeter dans un coin le

bras coupé, pendant que cet autre blessé, sur un brancard, qui assiste à l'opération, se tord et gémit plus encore à cause du martyre moral de l'attente que de la souffrance physique qu'il endure. Vous y verrez des scènes épouvantables, empoignantes; vous y verrez la guerre sans l'alignement brillant et correct des troupes, sans musique, sans roulements de tambours, sans étendards flottant au vent, sans généraux caracolant; vous la verrez telle qu'elle est, dans le sang, dans les souffrances et la mort! En sortant de cette maison de douleur, vous éprouverez certainement une impression de bien-être, vous aspirerez à pleins poumons l'air frais et vous vous réjouirez de vous sentir bien portant; mais, en même temps, la contemplation de ces maux vous aura convaincu de votre nullité, et c'est avec calme et sans hésitation que vous monterez sur le bastion.... Que sont, vous direz-vous, les souffrances et la mort d'un vermisseau tel que moi à côté de ces souffrances et de ces morts innombrables? Bientôt, du reste, l'aspect du ciel pur, du soleil resplendissant, de la ville si jolie, de l'église ouverte, du personnel militaire qui va et vient dans toutes les directions, rend à votre esprit son état normal; l'insouciance habituelle, la préoccupation du présent et ses petits intérêts reprennent le dessus. Vous rencontrerez peut-être sur votre chemin l'enterrement d'un officier, un cercueil rose suivi de musique et d'étendards déployés, et le bruit de la canonnade sur le bastion arrivera peut-être jusqu'à vos oreilles, mais vos pensées de tout à l'heure ne vous reviendront plus. L'enterrement ne sera pour vous qu'un joli tableau, un épisode militaire; le grondement du canon, un accompagnement militaire grandiose, et il n'y aura rien de commun entre ce tableau, ces sons et l'impression précise, personnelle de la souffrance et de la mort évoquées par l'aspect de la salle des opérations.

Dépassez l'église, la barricade, et vous entrez dans le quartier le plus animé, le plus vivant de la ville. Des deux côtés de la rue, des enseignes de magasins, de traiteurs.

Ici, marchands, femmes coiffées de chapeaux ou de mouchoirs, officiers en élégants uniformes, tout vous parle du courage, de l'assurance, de la sécurité des habitants.

Entrez là à droite dans ce restaurant. Si vous voulez écouter les propos des marins et des officiers, vous y entendrez conter les incidents de la nuit dernière, de l'affaire du 24, se plaindre du prix trop élevé des côtelettes mal préparées et nommer les camarades tués récemment.

« Que le diable m'emporte! on y est joliment mal, chez nous, à présent! dit d'une voix de basse un officier d'hier d'un blond presque blanc, imberbe, le cou enveloppé d'une écharpe tricotée en laine verte.

— Où ça, chez vous? demande quelqu'un.

— Au quatrième bastion », répond le jeune officier; et, à cette réponse, vous le regarderez avec attention et même avec un certain respect. Son laisser-aller exagéré, ses grands gestes, son rire trop bruyant, qui vous semblaient tout à l'heure effrontés, deviennent à vos yeux l'indice d'une certaine disposition d'esprit batailleuse habituelle aux tout jeunes gens qui se sont trouvés exposés à un grand danger, et vous êtes persuadé qu'il va vous expliquer que c'est grâce aux obus et aux boulets qu'on est si mal au quatrième bastion. Nullement! On y est mal parce que la boue y est profonde.

« Impossible d'arriver à la batterie », dit-il, et il montre ses bottes crottées jusqu'aux empeignes.

« Mon meilleur chef de pièce a été tué raide aujourd'hui, répond un camarade, d'une balle dans le front.

— Qui ça? Mituchine?

— Non, un autre. — Voyons, me donnera-t-on ma côtelette à la fin, scélérat que vous êtes? dit-il en s'adressant au garçon. — C'était Abrossinoff, un brave s'il en fut; il a pris part à six sorties. »

A l'autre bout de la table, deux officiers d'infanterie sont en train de manger des côtelettes de veau aux petits pois, arrosées d'un vin de Crimée aigre et baptisé du nom de

bordeaux. L'un d'eux, jeune, au collet rouge, deux étoiles sur la capote, raconte à son voisin au collet noir, et qui n'a pas d'étoiles, des détails sur l'affaire de l'Alma. Le premier est un peu gris : ses récits fréquemment interrompus, son regard incertain qui reflète le manque de confiance inspiré par eux à son auditeur, et le beau rôle qu'il se donne, la couleur trop chargée de ses tableaux, font deviner qu'il s'écarte absolument de la vérité. Mais vous n'avez que faire de ces récits, que vous entendrez pendant longtemps encore aux quatre coins de la Russie ; vous n'avez qu'un désir : vous rendre directement au quatrième bastion, dont on vous a tant et si diversement parlé. Vous remarquerez que celui qui vous raconte qu'il y a été le dit avec satisfaction et fierté, que celui qui se dispose à y aller laisse voir une légère émotion ou affecte un sang-froid exagéré. Si l'on plaisante avec quelqu'un, immanquablement on lui dira : « Va au quatrième bastion ». Si l'on rencontre un blessé sur un brancard et qu'on demande d'où il vient, la réponse sera presque toujours invariable : « Du quatrième bastion ! » Deux opinions complètement différentes l'une de l'autre ont été répandues sur ce terrible bastion, d'abord par ceux qui n'y ont jamais mis les pieds et pour lesquels il est le tombeau inévitable de ses défenseurs, et ensuite par ceux qui, comme le petit officier blond, y vivent et en parlent simplement en disant qu'il y fait sec ou boueux, chaud ou froid. Pendant la demi-heure que vous venez de passer au restaurant, le temps s'est modifié, le brouillard qui s'étendait sur la mer est remonté ; des nuages serrés, gris, humides cachent le soleil ; le ciel est triste ; il tombe une pluie mélangée de neige fine qui mouille les toits, les trottoirs et les capotes des soldats. Encore une barricade, après laquelle vous montez en suivant la grande rue : il n'y a plus d'enseignes ; les maisons sont inhabitables, les portes fermées avec des planches, les fenêtres brisées ; ici l'angle d'un mur a été emporté, là le fort a été percé. Les édi-

fices ressemblent à de vieux vétérans éprouvés par le chagrin et la misère, et vous regardent avec fierté, on dirait même avec dédain. Chemin faisant, vous trébuchez au milieu de boulets et de trous remplis d'eau, creusés par les obus dans le terrain pierreux. Vous dépassez des détachements de soldats et d'officiers ; vous rencontrez de loin en loin une femme ou un enfant, mais ici la femme ne porte plus de chapeau. Quant à celle du matelot, une vieille fourrure sur son dos, elle a chaussé des bottes de soldat. La rue descend en pente douce, mais il n'y a plus de maisons autour de vous : rien que des amas informes de pierres, de planches, de poutres et d'argile. Devant vous, sur une montagne escarpée, s'étend un espace noir, boueux, coupé de fossés, et ce que vous voyez est justement le quatrième bastion.

Les passants deviennent rares, on ne rencontre plus de femmes ; les soldats marchent d'un pas accéléré ; quelques gouttes de sang tachent la route, et vous voyez venir à vous quatre soldats portant un brancard et sur le brancard un visage d'une pâleur jaunâtre et une capote ensanglantée ; si vous demandez aux porteurs où il est blessé, ils vous répondront d'un ton irascible, sans vous regarder, qu'il est touché au bras ou à la jambe ; si la tête est emportée, s'il est mort, ils garderont un silence farouche.

Le sifflement rapproché des boulets et des bombes vous impressionne désagréablement pendant que vous gravissez la montagne, et soudain vous appréciez tout autrement que tantôt la signification des coups de canon entendus de la ville. Je ne sais quel souvenir serein et doux luira tout à coup dans votre mémoire ; votre *moi* intime vous occupera si vivement que vous ne penserez plus à observer ce qui vous entoure. Vous vous laissez même envahir par le sentiment pénible de l'irrésolution. Pourtant la vue du soldat qui, les bras étendus, glisse le long de la montagne dans la boue liquide et passe courant et riant à vos côtés, impose silence à la petite voix intérieure, lâche conseillère,

qui s'élève en vous devant le danger; vous vous redressez malgré vous, vous relevez la tête et vous escaladez à votre tour la pente glissante de la montagne argileuse. A peine avez-vous fait quelques pas, que de droite et de gauche bourdonnent à vos oreilles les balles des carabines, et vous vous demandez s'il ne serait pas préférable de marcher à couvert de la tranchée élevée parallèlement à la route; mais la tranchée est pleine d'une boue liquide, jaunâtre et fétide, si bien que forcément vous continuez votre chemin, d'autant mieux que c'est le chemin de *tout le monde*. Au bout de deux cents pas, vous débouchez sur un terrain entouré de gabions, de remblais, d'abris, de plates-formes qui supportent d'énormes canons en fer de fonte et des tas de boulets disposés symétriquement. Cet entassement vous fait l'effet d'un désordre étrange et sans but. Ici, sur la batterie, se tient un groupe de matelots; là, au milieu de la place, un canon hors de service gît, noyé dans la boue gluante d'où un fantassin qui, l'arme au bras, va à la batterie, retire avec peine un pied après l'autre. Vous ne voyez partout dans cette même boue liquide que des tessons, des obus qui n'ont pas éclaté, des boulets, des traces de toute sorte de la vie des camps. Il vous semble entendre à deux pas de vous le bruit de la chute d'un boulet, et de tous les côtés vous arrivent les sifflements des balles, qui tantôt bourdonnent comme des guêpes, tantôt gémissent et fendent l'air en vibrant comme une corde d'instrument, le tout dominé par le grondement sinistre du canon qui vous secoue des pieds à la tête et vous emplit de terreur.

C'est donc là le quatrième bastion, cet endroit véritablement terrible, vous dites-vous en éprouvant un petit sentiment d'orgueil et un immense sentiment de peur comprimée. Point! vous êtes le jouet d'une illusion. Ce n'est pas encore le quatrième bastion; c'est la redoute de Jason, un endroit qui, comparativement, n'est ni dangereux ni effrayant. Pour atteindre le quatrième bastion, engagez-

vous dans cette étroite tranchée que suit en se baissant le fantassin. Vous y verrez peut-être de nouveau des brancards, des matelots, des soldats avec des bêches, des fils conducteurs de mines, des abris de terre également boueux et dans lesquels ne peuvent se glisser en rampant que deux hommes, et où les *plastouny* [1] des bataillons de la mer Noire vivent, mangent, fument et se chaussent au milieu des débris de fer de fonte, sous toutes les formes, jetés çà et là. Cent pas plus loin, vous atteignez la batterie, une esplanade creusée de fossés, entourée de gabions, recouverte de terre, de remblais et de canons sur des plates-formes. Peut-être trouverez-vous ici quatre ou cinq matelots jouant aux cartes, abrités par le parapet, et un officier de la marine qui, voyant surgir un nouveau visage, un curieux, se fera un vrai plaisir de vous initier aux détails de son emménagement et de vous donner des explications. Cet officier, assis sur un canon, roule avec tant de calme une cigarette en papier jaune, passe si tranquillement d'une embrasure à l'autre et vous parle avec un sang-froid si naturel, que vous recouvrez le vôtre en dépit des balles qui sifflent ici en plus grand nombre. Vous le questionnez, et même vous écoutez ses récits. Le marin vous décrira, si seulement vous le lui demandez, le bombardement du 5, l'état de sa batterie avec un seul canon valide, ses servants réduits à huit, et pourtant le 6 au matin elle faisait feu de toutes pièces. Il vous racontera également comment une bombe pénétra le 5 dans un abri et coucha à terre onze marins; il vous indiquera, à travers l'embrasure, les tranchées et les batteries ennemies, dont trente à quarante sagènes seulement vous en séparent. Je crains bien pourtant que, en vous penchant en dehors de l'embrasure pour mieux examiner l'ennemi, vous ne voyiez rien, ou si, apercevant quelque chose, vous ne soyez très surpris d'apprendre que ce rempart blanc et rocailleux, à deux pas de

1. Tireurs.

vous, et sur lequel jaillissent de petits nuages de fumée, est justement l'ennemi, « lui », comme disent soldats et marins.

Il est fort possible que l'officier, par vanité ou simplement sans arrière-pensée, pour s'amuser, voudra faire tirer devant vous. Sur son ordre, le chef de pièce et les servants, en tout quatorze marins, s'approchent gaiement du canon pour le charger, les uns en mâchonnant un biscuit, les autres en fourrant leur brûle-gueule dans leur poche, tandis que leurs chaussures ferrées résonnent sur la plate-forme. Examinez les visages de ces hommes, leur prestance, leurs mouvements, et vous reconnaîtrez dans chacun des plis de cette figure hâlée, aux pommettes saillantes, dans chaque muscle, dans la largeur de ces épaules, dans l'épaisseur de ces pieds chaussés de bottes colossales, dans chaque geste calme et assuré, les principaux éléments dont se compose la force du Russe, la simplicité et l'obstination; vous verrez également que le danger, les misères et les souffrances de la guerre auront imprimé sur ces visages la conscience de leur dignité, d'une pensée élevée, d'un sentiment.

Soudain un bruit assourdissant vous fait tressaillir des pieds à la tête. Vous entendez aussitôt siffler la décharge qui s'éloigne, pendant que l'épaisse fumée de la poudre enveloppe la plate-forme et les figures noires des matelots qui s'y meuvent. Écoutez leurs propos, remarquez leur animation, et vous découvrirez parmi eux un sentiment que vous ne vous attendiez peut-être pas à rencontrer : celui de la haine de l'ennemi, de la vengeance. « C'est tombé droit dans l'embrasure, deux de tués, voilà; on les emporte », et on crie de joie. « Mais le v'là qui se fâche, il va taper sur nous », dit une voix, et, en vérité, vous voyez aussitôt briller un éclair, jaillir la fumée, et la sentinelle sur le parapet crie : « canon ». Un boulet siffle à vos oreilles et s'enfonce dans le sol, qu'il creuse en rejetant autour de lui une pluie de terre et des pierres. Le commandant de la batterie se fâche, renouvelle l'ordre de charger

un deuxième, un troisième canon; l'ennemi répond, et vous éprouvez des sensations intéressantes. Vous voyez et entendez des choses curieuses. La sentinelle crie de nouveau « canon », et le même bruit, le même coup, le même jaillissement se répètent. Si, au contraire, elle crie « mortier », vous serez frappé par un sifflement régulier, assez agréable, qui ne saurait s'unir dans votre pensée à quelque chose de terrible; il approche, il augmente de rapidité; vous voyez le globe noir tomber à terre et la bombe éclater avec un crépitement métallique. Les éclats volent en l'air en sifflant et grinçant; les pierres s'entre-choquent et la boue vous éclabousse. A ces sons si divers, vous éprouvez un étrange mélange de jouissance et de terreur. Au moment où le projectile arrive sur vous, il vous vient infailliblement à la pensée qu'il vous tuera; mais l'amour-propre vous soutient, et personne ne remarque le poignard qui vous laboure le cœur. Aussi, lorsqu'il a passé sans vous effleurer, vous renaissez; pour un instant, une sensation d'une douceur inappréciable s'empare de vous, au point que vous trouvez un charme particulier au danger, au jeu de la vie et de la mort. Vous voudriez même que le boulet ou l'obus tombât plus près, tout près de vous. Mais voilà la sentinelle qui annonce de sa voix forte et pleine « un mortier » : répétition du sifflement, du coup, de l'explosion, accompagnée cette fois d'un gémissement humain. Vous vous approchez du blessé, en même temps que les brancardiers; gisant dans la boue mêlée de sang, il a un aspect étrange : une partie de la poitrine est arrachée. Au premier instant, son visage maculé de boue n'exprime que l'effarement et la sensation prématurée de la douleur, sensation familière à l'homme, dans cette situation; mais, lorsqu'on lui apporte le brancard, qu'il s'y couche lui-même sur le côté indemne, une expression exaltée, une pensée élevée et contenue éclairent ses traits; les yeux brillants, les dents serrées, il relève la tête avec effort, et, au moment où les brancardiers s'ébranlent, il les arrête et, s'adressant à ses camarades

d'une voix tremblante : « Adieu, pardon, mes frères! » dit-il; il voudrait parler encore, on voit qu'il cherche à leur dire quelque chose de touchant, mais il se borne à répéter : « Adieu, mes frères! » Un camarade s'approche du blessé, lui met son bonnet sur la tête et retourne à son canon avec un geste de parfaite indifférence. A l'expression terrifiée de votre figure : « C'est tous les jours ainsi de sept à huit hommes », dit l'officier en bâillant et roulant entre ses doigts sa cigarette en papier jaune. . . . .
. . . .

Eh bien! vous venez de voir les défenseurs de Sébastopol sur le lieu même de la défense, et vous retournez sur vos pas sans accorder, chose étrange, la moindre attention aux boulets et aux balles qui continuent à siffler tout le long du chemin jusqu'aux ruines du théâtre. Vous marchez avec calme, l'âme élevée et fortifiée, car vous emportez la consolante certitude que jamais, nulle part, la force du peuple russe ne saurait être ébranlée, et cette certitude, vous l'avez puisée non dans la solidité des parapets, des tranchées ingénieusement combinées, dans la quantité des mines, des canons entassés les uns sur les autres et auxquels vous n'avez rien compris, mais dans les yeux, les paroles, la tenue, dans ce qu'on appelle l'esprit des défenseurs de Sébastopol.

Il y a tant de simplicité et si peu d'efforts dans ce qu'ils font que vous restez persuadé qu'ils pourraient, s'il le fallait, faire cent fois davantage, qu'ils pourraient faire tout. Vous devinez que le sentiment qui les fait agir n'est pas celui que vous avez éprouvé, mesquin, vaniteux, mais un autre, plus puissant, qui en a fait des hommes vivant tranquillement dans la boue, travaillant et veillant sous les boulets avec cent chances pour une d'être tués contrairement au lot commun de leurs semblables. Ce n'est pas pour une croix, pour un grade; ce n'est pas forcé par des menaces qu'on se soumet à des conditions d'existence aussi épouvantables : il faut qu'il y ait un autre mobile

plus élevé. Ce mobile gît dans un sentiment qui se manifeste rarement, qui se cache avec pudeur, mais qui est profondément enraciné dans le cœur de tout Russe : l'amour de la patrie. C'est à présent seulement que les récits qui circulaient pendant la première période du siège de Sébastopol, alors qu'il n'y avait ni fortifications, ni troupes, ni possibilité matérielle de s'y maintenir et que pourtant personne n'admettait la pensée de la reddition, c'est à présent seulement que les paroles de Korniloff, de ce héros digne de la Grèce antique, disant à ses troupes : « Enfants, nous mourrons, mais nous ne rendrons pas Sébastopol », et la réponse de nos braves soldats incapables de faire des phrases : « Nous mourrons, hourra ! » c'est à présent seulement que ces récits ont cessé d'être pour vous de belles légendes historiques, qu'ils sont devenus une vérité, un fait. Vous vous représenterez aisément, sous les traits de ceux que vous venez de voir, les héros de cette période d'épreuves qui n'ont pas perdu courage et qui se préparaient avec jouissance à mourir, non pour la défense de la ville, mais pour celle de la patrie ! La Russie conservera longtemps les traces sublimes de l'épopée de Sébastopol, dont le peuple russe a été le héros !.....

Le jour baisse, le soleil qui va disparaître à l'horizon perce les nuages gris qui l'entourent et illumine de ses rayons empourprés la mer aux reflets verdâtres, doucement ondulée, couverte de navires et de bateaux, les maisons blanches de la ville et la population qui s'y meut. Sur le boulevard, la musique d'un régiment joue une vieille valse dont l'eau porte au loin les sons, auxquels la canonnade des bastions forme un accompagnement étrange et saisissant.

SÉBASTOPOL EN MAI 1855

Six mois se sont écoulés depuis que la première bombe lancée des bastions de Sébastopol a labouré la terre en la rejetant sur les travaux de l'ennemi ; depuis lors, des milliers de bombes, de boulets et de balles n'ont cessé de voler des bastions dans les tranchées, des tranchées sur les bastions, et l'ange de la mort n'a pas cessé de planer au-dessus d'eux.

L'amour-propre de milliers d'êtres a été froissé chez les uns, satisfait chez les autres, ou apaisé dans les étreintes de la mort! Que de cercueils roses sous des draps de toile!.. Et toujours le même grondement sous les bastions; de leur camp, les Français, poussés par un sentiment involontaire d'anxiété et de terreur, examinent par une soirée limpide le sol jaunâtre et défoncé des bastions de Sébastopol, sur lesquels vont et viennent les noires silhouettes de nos matelots; ils comptent les embrasures d'où sortent les canons de fonte à la mine farouche; dans la guérite du télégraphe, un sous-officier observe à l'aide d'une lunette d'approche les figures des soldats ennemis, leurs batteries, leurs tentes, les mouvements de leurs colonnes sur le Mamelon-Vert et les fumées qui montent des tranchées : c'est avec la même ardeur que converge des différentes parties du monde vers cet endroit fatal une foule com-

posée de races hétérogènes et mue par les désirs les plus dissemblables. La poudre et le sang ne parviennent pas à résoudre la question que les diplomates n'ont pas su trancher.

I

Dans Sébastopol assiégé, la musique d'un régiment jouait sur le boulevard; une foule endimanchée de militaires et de femmes se promenait dans les allées. Le clair soleil de printemps s'était levé le matin sur les travaux des Anglais; il avait passé sur les bastions, sur la ville et sur la caserne Nicolas, répandant sur tous sa lumière égale et joyeuse; maintenant il descendait dans les lointains bleus de la mer, qui ondulait mollement, étincelante de reflets d'argent.

Un officier d'infanterie de haute taille, légèrement voûté, occupé à mettre des gants d'une blancheur douteuse, mais encore présentables, sortit d'une des petites maisons de matelots construites du côté gauche de la rue de la Marine; il s'achemina vers le boulevard en regardant la pointe de ses bottes d'un œil distrait. L'expression de son visage, franchement laid, ne dénotait point une haute capacité intellectuelle; mais la bonhomie, le bon sens, l'honnêteté et l'amour de l'ordre s'y lisaient ouvertement. Il était mal bâti et semblait éprouver quelque confusion de la gaucherie de ses mouvements. Coiffé d'une casquette usée, il portait un léger manteau d'une couleur bizarre tirant sur le lilas, sous lequel on apercevait la chaîne d'or de sa montre, un pantalon à sous-pieds, des bottes propres et luisantes. Si les traits de sa figure n'eussent témoigné son origine purement russe, on aurait pu le prendre pour un Allemand, pour un aide de camp ou un vaguemestre de régiment, — les éperons lui manquaient,

il est vrai, — ou bien encore pour un de ces officiers de cavalerie qui avaient permuté afin de faire campagne. C'en était un, en effet, et, en montant vers le boulevard, il pensait à la lettre qu'il venait de recevoir d'un ex-camarade actuellement propriétaire dans le gouvernement de F...; il pensait à la femme de ce camarade, la pâle Natacha aux yeux bleus, sa grande amie; il se rappelait surtout le passage suivant :

« Lorsqu'on nous apporte *l'Invalide*[1], *Poupka* (c'est ainsi que le uhlan en retraite nommait sa femme) se précipite dans l'antichambre, s'empare du journal et se jette sur le dos-à-dos du *berceau*[2], dans le salon où nous avons passé de si bonnes soirées d'hiver avec toi, pendant que ton régiment tenait garnison dans notre ville. Tu ne peux te figurer avec quel enthousiasme elle lit le récit de vos exploits héroïques! « Mikhaïlof, répète-t-elle souvent en « parlant de toi, est une *perle* d'homme, et je me jetterai à « son cou quand je le reverrai! Il se *bat sur les bastions, lui!* « aussi sera-t-il décoré du Saint-George, et tous les jour- « naux en parleront... » — si bien que je commence à devenir jaloux de toi. Les journaux mettent un temps infini à nous parvenir, et, bien que mille nouvelles courent de bouche en bouche, on ne saurait ajouter foi à toutes. Exemple : tes bonnes amies les *demoiselles à musique* racontaient hier que Napoléon, fait prisonnier par nos Cosaques, avait été emmené à Pétersbourg, — tu comprends bien que je ne puis y croire! Ensuite, un arrivant de la capitale, un fonctionnaire attaché au ministère, charmant garçon et d'une immense ressource en ce moment où notre petite ville est déserte, nous assurait que les nôtres avaient occupé Eupatoria, *ce qui empêche les Français de communiquer avec Balaklava;* que nous avions perdu deux cents

1. C'est le titre du « Moniteur de l'armée » russe.
2. Treillage en bois couvert en lierre, à la mode à une certaine époque dans les salons.

13

hommes à cette affaire, et eux, quinze mille environ. Ma femme en a éprouvé une telle joie, qu'elle a *bamboché* toute la nuit, et ses pressentiments lui disent que tu as pris part à cette affaire et que tu t'y es distingué. »

Malgré les mots, les expressions que je viens de souligner, et le ton général de la lettre, c'était avec une douce et triste satisfaction que le capitaine Mikhaïlof se reportait en pensée auprès de sa pâle amie de province ; il se rappelait leurs conversations du soir, sur le *sentiment*, dans le berceau du salon, et comment son brave camarade l'ex-uhlan se fâchait et faisait des remises aux petites parties de cartes à un kopek, quand ils parvenaient à en organiser une dans son cabinet, comment sa femme se moquait de lui en riant; il se rappelait l'amitié que ces braves gens lui avaient montrée; et peut-être y avait-il quelque chose de plus que l'amitié du côté de la pâle amie! Toutes ces figures évoquées de leur cadre familier surgissaient dans son imagination, qui leur prêtait une merveilleuse douceur: il les voyait en rose, et, souriant à ces images, il caressait de la main la chère lettre au fond de sa poche.

Ces souvenirs ramenèrent involontairement le capitaine à ses espérances, à ses rêves. « Et quels seront, pensait-il en longeant l'étroite ruelle, l'étonnement et la joie de Natacha, lorsqu'elle lira dans *l'Invalide* que j'ai été le premier à m'emparer d'un canon et que j'ai reçu le Saint-George? Je dois être promu capitaine-major : il y a déjà longtemps que je suis proposé; il me sera ensuite très facile, dans le courant de l'année, de passer chef de bataillon à l'armée, car beaucoup d'entre nous ont été tués et d'autres le seront encore pendant cette campagne. Puis, à une prochaine affaire, quand je me serai fait bien connaître, on me confiera un régiment, et me voilà lieutenant-colonel, commandeur de Sainte-Anne,... puis colonel.... » Il se voyait déjà général, honorant de sa visite Natacha, la veuve de son camarade, — lequel devait, dans ses rêves, mourir vers cette époque, — lorsque les sons de la

musique militaire parvinrent distinctement à ses oreilles; une foule de promeneurs attira ses regards, et il se retrouva sur le boulevard comme devant, capitaine en second dans l'infanterie.

II

Il s'approcha d'abord du pavillon, à côté duquel jouaient quelques musiciens; d'autres soldats du même régiment servaient de pupitre à ces derniers, en tenant ouverts devant eux les cahiers de musique, et un petit cercle les entourait, fourriers, sous-officiers, bonnes et enfants occupés à regarder plutôt qu'à écouter. Autour du pavillon, des marins, des aides de camp, des officiers en gants blancs se tenaient debout, assis ou se promenaient; plus loin, dans la grande allée, on voyait pêle-mêle des officiers de toute arme, des femmes de toute classe, quelques-unes en chapeau, la plupart un mouchoir sur la tête; d'autres ne portaient ni chapeau, ni mouchoir; mais, chose étonnante, il n'y en avait pas de vieilles, toutes étaient jeunes. En bas, dans les allées ombreuses et odorantes d'acacias blancs, on apercevait quelques groupes isolés, assis ou en marche.

A la vue du capitaine Mikhaïlof, personne ne témoigna de joie particulière, à l'exception peut-être des capitaines de son régiment, Objogof et Souslikof, qui lui serrèrent la main avec chaleur; mais le premier n'avait pas de gants, il portait un pantalon en poil de chameau, une capote usée, et sa figure rouge était couverte de sueur; le second parlait trop haut, avec un sans-gêne révoltant; il n'était guère flatteur de se promener avec eux, surtout en présence d'officiers en gants blancs; parmi ces derniers se trouvaient un aide de camp, avec lequel Mikhaïlof échangea des saluts, et un officier d'état-major, qu'il aurait égale-

ment pu saluer, l'ayant vu deux fois chez un ami commun. Il n'y avait donc positivement aucun plaisir à se promener avec ces deux camarades, qu'il rencontrait cinq ou six fois par jour et auxquels il serrait chaque fois la main; ce n'était pas pour cela qu'il était venu à la musique.

Il aurait bien voulu s'approcher de l'aide de camp avec lequel il échangeait des saluts et causer avec ces messieurs, non point pour que les capitaines Objogof, Souslikof, le lieutenant Paschtezky et autres le vissent en conversation avec eux, mais simplement parce qu'ils étaient des gens agréables, au courant des nouvelles, et qu'ils lui auraient raconté quelque chose.

Pourquoi Mikhaïlof a-t-il peur et ne se décide-t-il pas à les aborder? C'est qu'il se demande avec inquiétude ce qu'il fera si ces messieurs ne lui rendent pas son salut, s'ils continuent à causer entre eux en faisant semblant de ne pas le voir, et s'ils s'éloignent en le laissant seul parmi les *aristocrates ?* Le mot *aristocrate*, pris dans le sens d'un groupe choisi, trié sur le volet, appartenant à n'importe quelle classe, a acquis depuis quelque temps chez nous, en Russie, — où il n'aurait pas dû prendre racine, ce semble, — une grande popularité; il a pénétré dans toutes les couches sociales où la vanité s'est glissée, — et où cette pitoyable faiblesse ne se glisse-t-elle pas? Partout : parmi les marchands, les fonctionnaires, les fourriers, les officiers, à Saratof, à Mamadisch, à Vinitzy; partout, en un mot, où il y a des hommes. Or, comme dans la ville assiégée de Sébastopol il y a beaucoup d'hommes, il y a aussi beaucoup de vanité : ce qui veut dire que les *aristocrates* y sont en grand nombre, bien que la mort plane constamment sur la tête de chacun, aristocrate ou non.

Pour le capitaine Objogof, le capitaine en second Mikhaïlof est un *aristocrate*; pour le capitaine en second Mikhaïlof, l'aide de camp Kalouguine est un *aristocrate*, parce qu'il est aide de camp et à *tu* et à *toi* avec tel autre aide de camp; enfin, pour Kalouguine, le comte Nordof est

un *aristocrate*, parce qu'il est aide de camp de l'empereur.

Vanité, vanité, et rien que vanité! jusque devant le cercueil et parmi des gens prêts à mourir pour une idée élevée. La vanité n'est-elle pas le trait caractéristique, la maladie distinctive de notre siècle? Pourquoi, jadis, ne connaissait-on pas plus cette faiblesse qu'on ne connaissait la variole ou le choléra? Pourquoi, de nos jours, n'y a-t-il que trois espèces d'hommes: les uns, qui acceptent la vanité comme un fait existant, nécessaire, juste par conséquent, et qui s'y soumettent librement; les autres, qui la considèrent comme un élément néfaste, mais impossible à détruire; et les troisièmes, qui agissent sous son influence avec une servilité inconsciente? Pourquoi les Homère et les Shakspeare parlaient-ils d'amour, de gloire et de souffrances, tandis que la littérature de notre siècle n'est que l'interminable histoire du snobisme et de la vanité?

Mikhailof, toujours indécis, passa deux fois devant le petit groupe des *aristocrates*; à la troisième, faisant sur lui-même un violent effort, il s'approcha d'eux. Le groupe se composait de quatre officiers : l'aide de camp Kalouguine, que Mikhaïlof connaissait; l'aide de camp prince Galtzine, un aristocrate pour Kalouguine lui-même; le colonel Néferdof, l'un des *cent vingt-deux* (on désignait ainsi un groupe d'hommes du monde qui avaient repris du service pour faire la campagne); enfin le capitaine de cavalerie Praskoukine, qui faisait aussi partie des cent vingt-deux. Fort heureusement pour Mikhaïlof, Kalouguine se trouvait dans une disposition d'esprit charmante, — le général venait de s'entretenir avec lui très confidentiellement, et le prince Galtzine, arrivé de Pétersbourg, s'était arrêté chez lui; — aussi ne trouva-t-il rien de compromettant à tendre la main au capitaine en second. Praskoukine ne se décida pas à en faire autant, bien qu'il rencontrât souvent Mikhaïlof sur le bastion, qu'il eût bu plus d'une fois son vin et son eau-de-vie, et qu'il restât lui devoir douze roubles et demi pour une partie de préfé-

rence. Connaissant peu le prince Galtzine, il n'avait nulle envie d'accuser devant lui son intimité avec un simple capitaine en second de l'infanterie; il se borna à saluer légèrement.

« Eh bien ! capitaine, dit Kalouguine, quand retournons-nous à ce petit bastion? Vous rappelez-vous notre rencontre sur la redoute Schwarz? Il y faisait chaud, hein !

— Oui, il y faisait chaud, répondit Mikhaïlof, se souvenant de cette nuit où, en suivant la tranchée pour gagner le bastion, il avait rencontré Kalouguine marchant avec désinvolture et faisant bravement sonner son sabre. J'aurais dû n'y retourner que demain, poursuivit-il, mais nous avons un officier malade. » Et il allait raconter comme quoi, bien que ce ne fût pas son tour de prendre le service, il avait cru de son devoir de se proposer à la place du lieutenant Nepchissetzky, parce que le commandant de la 8e compagnie était indisposé et qu'il n'y était resté qu'un enseigne; mais Kalouguine ne lui laissa pas le temps d'achever.

« Je pressens, dit-il en se tournant vers le prince Galtzine, qu'il y aura quelque chose ces jours-ci.

— Mais ne se pourrait-il pas qu'il y eût quelque chose aujourd'hui ? » demanda timidement Mikhaïlof, regardant tour à tour Kalouguine et Galtzine.

Personne ne lui répondit; le prince Galtzine fit une légère grimace, et, jetant un regard de côté par-dessus la casquette de Mikhaïlof :

« Quelle jolie fillette ! dit-il après un moment de silence, là-bas, avec ce mouchoir rouge ! la connaissez-vous, capitaine ?

— C'est la fille d'un matelot; elle demeure près de chez moi, répondit celui-ci.

— Allons la regarder de plus près. »

Et le prince Galtzine entraîna par le bras, d'un côté Kalouguine, de l'autre le capitaine en second, persuadé qu'il procurait à ce dernier, en agissant ainsi, une vive

satisfaction : il ne se trompait pas. Mikhaïlof était superstitieux, et s'occuper des femmes avant d'aller au feu était à ses yeux un grand péché; mais ce jour-là il posa pour le libertin. Ni Kalouguine ni Galtzine ne s'y laissèrent prendre; la jeune fille au mouchoir rouge fut extrêmement surprise, ayant plus d'une fois observé que le capitaine rougissait en passant devant sa fenêtre. Praskoukine marchait derrière et poussait du coude le prince Galtzine, en faisant toute sorte de réflexions en français; mais, l'allée étroite ne leur permettant pas de marcher quatre de front, il fut forcé de rester en arrière et de prendre au second tour le bras de Serviaguine, officier de marine connu pour sa bravoure exceptionnelle et très désireux de se mêler au groupe des *aristocrates*. Ce vaillant homme passa avec joie sa main honnête et musculeuse au bras de Praskoukine, qu'il savait pourtant ne pas être parfaitement honorable. En expliquant au prince Galtzine son intimité avec ce marin, Praskoukine lui murmura à l'oreille que c'était un brave connu; mais le prince Galtzine, qui avait été la veille au quatrième bastion et qui y avait vu une bombe éclater à vingt pas de lui, se considérait comme égal en courage à ce monsieur; aussi, convaincu que la plupart des réputations étaient surfaites, il ne fit aucune attention à Serviaguine.

Mikhaïlof était si heureux de se promener en cette brillante compagnie, qu'il ne pensait plus à la chère lettre reçue de F... ni aux lugubres réflexions qui l'assaillaient chaque fois qu'il se rendait au bastion. Il demeura donc avec eux jusqu'à ce qu'ils l'eussent visiblement exclu de leur conversation, en évitant ses regards, comme pour lui faire comprendre qu'il pouvait continuer son chemin tout seul. Enfin ils le plantèrent là. Malgré cela, le capitaine en second était si satisfait qu'il resta indifférent à l'expression hautaine avec laquelle le junker [1] baron Pesth se re-

1. Sous-officier noble.

dressa et se découvrit devant lui : ce jeune homme était très fier depuis qu'il avait passé sa première nuit dans le blindage du cinquième bastion, ce qui le transformait en héros à ses propres yeux.

III

A peine Mikhaïlof eut-il franchi le seuil de la maison, que des pensées toutes différentes se présentèrent à son esprit. Il revit sa petite chambre, où la terre battue tenait lieu de plancher, ses fenêtres déjetées, dont les carreaux absents étaient remplacés par du papier, son vieux lit, au-dessus duquel était cloué sur le mur un tapis représentant une amazone, les deux pistolets de Toula accrochés au chevet; et, à côté, un second lit malpropre avec une couverture d'indienne, appartenant au junker, qui partageait son logement; il vit son valet Nikita, qui se leva du sol, où il était accroupi, en grattant sa tête ébouriffée de cheveux graisseux; il vit son vieux manteau, ses bottes de rechange et le paquet préparé pour la nuit au bastion, un linge qui laissait passer le bout d'un morceau de fromage et le goulot d'une bouteille remplie d'eau-de-vie. Tout à coup il se souvint qu'il devait mener sa compagnie cette nuit même dans les casemates.

« Je serai tué, c'est sûr, se dit-il, je le sens; d'autant plus que je me suis proposé moi-même, et celui qui se propose est toujours certain d'être tué. Et de quoi est-il malade, ce Nepchissetzky maudit? Qui sait? il ne l'est peut-être pas du tout! Et, grâce à lui, on tuera un homme; on le tuera, pour sûr! Par exemple, si je ne suis pas tué, je serai porté sur la liste de proposition. J'ai bien vu la satisfaction du colonel lorsque je lui ai demandé la permission de remplacer Nepchissetzky, s'il était malade. Si ce n'est pas le grade de major, ce sera la croix de

Vladimir, bien sûr ! C'est la treizième fois que je vais au bastion. Oh ! oh ! 13, mauvais nombre : je serai tué, c'est sûr, je le sens ! Pourtant il fallait bien que quelqu'un y allât ! La compagnie ne peut pas y aller avec un enseigne, et, s'il arrivait quelque chose, l'honneur du régiment, l'honneur de l'armée serait atteint. Mon devoir est d'y aller.... Oui, un devoir sacré !... C'est égal, j'ai le pressentiment.... »

Le capitaine oubliait qu'il avait eu ce pressentiment, plus ou moins fort, chaque fois qu'il s'était rendu au bastion, et il ignorait que tous ceux qui vont au feu l'éprouvent toujours, bien qu'à des degrés différents. La conscience du devoir, qu'il avait particulièrement développée, l'ayant calmé, il s'assit à sa table et écrivit une lettre d'adieux à son père ; au bout de dix minutes, la lettre achevée, il se leva, les yeux humides de larmes, et commença sa toilette, en répétant mentalement toutes les prières qu'il savait par cœur. Son domestique, un lourdaud au trois quarts ivre, l'aida à mettre sa tunique neuve, la vieille qu'il portait d'habitude pour aller au bastion n'étant pas raccommodée.

« Pourquoi la tunique n'est-elle pas raccommodée ? Tu n'es bon qu'à dormir, animal.

— Dormir ! grommela Nikita, quand toute la journée on court comme un chien ; on s'éreinte, et, après ça, il ne faudrait pas dormir !

— Tu es de nouveau ivre, à ce que je vois.

— Ce n'est pas de votre argent que j'ai bu ; pourquoi me le reprochez-vous ?

— Tais-toi, imbécile ! » s'écria le capitaine, prêt à frapper son domestique.

Nerveux et troublé comme il l'était déjà, la grossièreté de Nikita lui faisait perdre patience ; pourtant il aimait cet homme, il le gâtait même et l'avait auprès de lui depuis douze ans.

« Imbécile ! imbécile ! répéta le domestique, pourquoi

m'injuriez-vous, monsieur? Et dans quel moment? Ce n'est pas bien de m'injurier. »

Mikhaïlof pensa à l'endroit où il se rendait, et il eut honte.

« Tu ferais perdre patience à un saint, Nikita, dit-il d'une voix plus douce. Tu laisseras là sur la table cette lettre adressée à mon père; ne la touche pas, ajouta-t-il en rougissant.

— C'est bien! » dit Nikita, s'attendrissant sous l'empire du vin qu'il avait bu, comme il disait, sur ses propres deniers, et clignant des yeux, prêt à pleurer.

Aussi, lorsque le capitaine lui cria, en quittant la maison : « Adieu, Nikita! » il éclata en sanglots forcés, et, saisissant la main de son maître, il la baisa avec des hurlements, répétant :

« Adieu, barine! »

Une vieille femme de matelot, qui se trouvait sur le seuil, ne put s'empêcher, en bonne femme qu'elle était, de prendre part à cette scène attendrissante; frottant ses yeux de sa manche malpropre, elle marmotta quelque chose à propos des maîtres, qui, eux aussi, supportaient tant de maux, et raconta, pour la centième fois, à l'ivrogne Nikita, comment elle, pauvre créature, était restée veuve, comment son mari avait été tué pendant le premier bombardement, et sa maisonnette détruite, car celle qu'elle habitait actuellement ne lui appartenait pas, etc. Quand son maître fut parti, Nikita alluma une pipe, pria la fille de la propriétaire d'aller lui chercher de l'eau-de-vie, essuya vite ses larmes et finit par se quereller avec la vieille à propos d'un petit seau qu'elle lui avait soi-disant cassé.

« Et peut-être ne serai-je que blessé, pensait le capitaine à la nuit tombante, en approchant du bastion à la tête de sa compagnie. Mais où? Ici ou là? »

Il posait tour à tour le doigt sur son ventre et sur sa poitrine.

« Si au moins c'était ici, pensa-t-il en désignant le haut de sa cuisse, et si la balle contournait l'os! Mais si c'est un éclat, fini! »

Mikhaïlof atteignit heureusement les casemates en suivant les tranchées; dans l'obscurité la plus complète, aidé d'un officier de sapeurs, il plaça ses gens au travail; puis il s'assit dans un trou, à l'abri du parapet. On tirait rarement; de temps à autre, tantôt chez nous, tantôt chez *lui*, brillait un éclair, et l'amorce enflammée de la bombe traçait un arc de feu sur le ciel sombre, rempli d'étoiles; mais les projectiles tombaient fort loin, derrière ou à droite du logement dans lequel le capitaine s'était blotti au fond d'un trou. Il mangea un morceau de fromage, but quelques gouttes d'eau-de-vie, alluma une cigarette, et, sa prière faite, il essaya de dormir.

IV

Le prince Galtzine, le lieutenant-colonel Néferdof et Praskoukine — que personne n'avait invité et avec lequel personne ne causait, mais qui les suivait quand même — quittèrent le boulevard pour aller prendre le thé chez Kalouguine.

« Achève donc ton histoire sur Vaska Mendel », disait Kalouguine.

Débarrassé de son manteau, il était assis à côté de la fenêtre dans un fauteuil bien rembourré et déboutonnait le col d'une chemise en fine toile de Hollande, soigneusement empesée :

« Comment s'est-il remarié?

— C'est impayable, je vous dis! Il fut un temps où l'on ne parlait que de cela à Pétersbourg », répondit en riant le prince Galtzine.

Il quitta le piano, devant lequel il était assis, et se rapprocha de la fenêtre.

« C'est impayable! Je connais tous les détails.... »

Et vivement, avec esprit et gaieté, il se mit à conter l'histoire d'une intrigue amoureuse que nous passerons sous silence, vu le peu d'intérêt qu'elle nous offre. Ce qui frappait chez tous ces messieurs, assis l'un sur la fenêtre, l'autre au piano, le troisième sur un meuble, les jambes repliées, c'est qu'ils semblaient de tout autres hommes que l'instant d'avant sur le boulevard. Plus de morgue, plus de cette ridicule affectation envers les officiers d'infanterie; ici, entre eux, ils se montraient tels qu'ils étaient : de bons enfants, gais et en train; leur conversation roulait sur leurs camarades et leurs connaissances de Pétersbourg.

« Et Maslovsky?

— Lequel? le uhlan ou le garde à cheval?

— Je les connais tous deux. De mon temps, le garde à cheval n'était qu'un gamin fraîchement sorti de l'école. Et l'aîné, est-il capitaine?

— Oh! depuis longtemps.

— Est-il toujours avec sa bohémienne?

— Non, il l'a quittée.... »

Et la conversation de continuer sur ce ton

Le prince Galtzine chanta à ravir une chanson tzigane en s'accompagnant au piano. Praskoukine, sans que personne l'en eût prié, fit la seconde voix, et si bien, qu'on l'engagea à recommencer, ce dont il fut enchanté.

Un domestique apporta sur un plateau d'argent du thé, de la crème, des craquelins :

« Offres-en au prince, lui dit Kalouguine.

— N'est-ce pas étrange de penser, fit Galtzine, en buvant son verre de thé près de la fenêtre, que nous sommes ici dans une ville assiégée, et que nous avons un piano, du thé avec de la crème, tout cela dans un logement que je serais heureux d'habiter à Pétersbourg.

— Si nous n'avions pas même cela, dit le vieux lieutenant-colonel, toujours mécontent, l'existence serait into-

lérable. Cette continuelle attente de quelque chose,... voir tous les jours tuer, tuer sans cesse... et vivre dans la boue, sans le moindre confort....

— Et nos officiers d'infanterie, interrompit Kalouguine, eux qui vivent sur les bastions avec les soldats, qui partagent leur soupe dans le blindage,... comment font-ils?

— Comment ils font? Ils ne changent pas de linge, il est vrai, pendant dix jours, mais ce sont des gens étonnants, de vrais héros! »

Juste à ce moment, un officier d'infanterie entra dans la chambre.

« Je... j'ai reçu l'ordre... de me rendre auprès du général..., auprès de Son Excellence, de la part du général N... », dit-il en saluant timidement.

Kalouguine se leva, et, sans rendre son salut au nouveau venu, sans l'engager à s'asseoir, avec une politesse blessante et un sourire officiel, il le pria d'attendre; puis il continua de causer en français avec Galtzine, sans accorder la moindre attention au pauvre officier, qui restait planté au milieu de la chambre et ne savait que faire de sa personne.

« Je suis envoyé pour une affaire urgente, dit enfin ce dernier, après une minute de silence.

— Si c'est ainsi, veuillez me suivre. »

Kalouguine mit son manteau et se dirigea vers la porte. Un instant après, il revint de chez le général.

« Eh bien! messieurs, je crois que cela chauffera cette nuit.

— Ah! quoi? une sortie? demandèrent-ils tous à la fois.

— Je ne sais pas, vous le verrez vous-même! répondit-il avec un sourire énigmatique.

— Mon commandant est au bastion, il faut donc que j'y aille », dit Praskoukine en mettant son sabre.

Personne ne lui répondit; il devait savoir ce qu'il avait à faire.

Praskoukine et Néferdof sortirent pour se rendre à leur poste.

« Adieu, messieurs, au revoir! nous nous retrouverons cette nuit », leur cria Kalouguine par la fenêtre, tandis qu'ils partaient au grand trot, penchés sur l'arçon de leurs selles cosaques.

Le bruit des sabots de leurs chevaux s'évanouit promptement dans la rue obscure.

« Voyons! dites-moi, y aura-t-il véritablement quelque chose cette nuit? dit Galtzine, accoudé auprès de Kalouguine sur l'appui de la fenêtre, d'où ils regardaient les bombes qui s'élevaient au-dessus des bastions.

— Je puis bien te le dire, à toi. Tu as été, n'est-ce pas, sur les bastions? »

Bien que Galtzine n'y eût été qu'une fois, il répondit par un geste affirmatif.

« Eh bien! en face de notre lunette il y avait une tranchée.... »

Et Kalouguine, qui n'était pas un spécialiste, mais qui était convaincu de la justesse de ses aperçus militaires, se mit à expliquer, en s'embrouillant et en employant à tort et à travers des termes de fortification, l'état de nos travaux, les dispositions de l'ennemi et le plan de l'affaire qui se préparait.

« Oh! oh! on commence à tirer ferme contre les logements; vient-elle de chez nous, vient-elle de chez *lui*, celle qui éclate là? »

Et les deux officiers, couchés sur la fenêtre, regardaient les lignes de feu que les bombes traçaient en se croisant dans les airs, la fumée blanche de la poudre, les éclairs qui précédaient chaque coup et illuminaient une seconde le ciel d'un bleu noir; ils écoutaient le grondement de la canonnade, qui allait en augmentant.

« Quel charmant coup d'œil! fit Kalouguine, attirant l'attention de son hôte sur ce spectacle d'une beauté réelle. Sais-tu que parfois on ne distingue pas une étoile d'une bombe?

— Oui, c'est vrai, je l'ai prise tout à l'heure pour une

étoile, mais elle descend, la voilà qui éclate! Et cette grande étoile, là-bas, comment l'appelle-t-on? on dirait une bombe!

— J'y suis tellement habitué, qu'un ciel étoilé me semblera constellé de bombes quand je reviendrai en Russie. On s'y fait si bien!

— Ne devrais-je pas aller prendre part à cette sortie? fit le prince Galtzine après une pause.

— Quelle idée, mon cher! N'y pense pas, je ne te laisserai pas partir, tu auras bien le temps....

— Sérieusement? Tu crois que je puis ne pas y aller? »

A ce moment, dans la direction du regard de ces messieurs, on entendit à travers le grondement de l'artillerie la crépitation d'une terrible fusillade : mille petites flammes jaillirent et brillèrent sur toute la ligne.

« Voilà, ça y est en plein,... dit Kalouguine ; je ne puis pas entendre de sang-froid ce bruit de fusillade, il me prend à l'âme! Ils crient : Hourra! ajouta-t-il en tendant l'oreille vers les bastions d'où arrivait la clameur éloignée et prolongée de milliers de voix.

— Qui est-ce qui crie : Hourra! *eux* ou nous?

— Je ne sais pas, mais on se bat à l'arme blanche pour sûr, car la fusillade s'est calmée. »

Un officier à cheval, suivi d'un Cosaque, arriva au galop sous leur fenêtre, s'arrêta et mit pied à terre.

« D'où venez-vous?

— Du bastion, pour voir le général.

— Allons. Qu'y a-t-il? dites!

— Ils ont attaqué, occupé les logements... Les Français ont fait avancer leurs réserves... les nôtres ont été attaqués... et il n'y avait que deux bataillons », disait l'officier d'une voix essoufflée.

C'était le même qui était venu dans la soirée; mais cette fois il se dirigea vers la porte avec assurance.

« Et alors on s'est retiré? demanda Galtzine.

— Non, répondit l'officier d'un ton bourru; un bataillon

est arrivé à temps.... On les a repoussés, mais le chef du régiment est tué, beaucoup d'officiers aussi.... On demande des renforts. »

Ce disant, il passa avec Kalouguine chez le général, où nous ne le suivrons pas.

Cinq minutes plus tard, Kalouguine partait pour le bastion sur un cheval qu'il montait à la cosaque, genre d'équitation qui semble toujours procurer aux aides de camp un plaisir particulier; porteur de certains ordres, il devait attendre le résultat définitif de l'affaire. Quant au prince Galtzine, agité par la pénible émotion que font naître habituellement sur le spectateur oisif les indices certains d'un combat qui s'engage, il sortit vivement dans la rue pour y marcher sans but en long et en large.

V

Les soldats portaient des blessés sur les brancards et en soutenaient d'autres sous les bras; il faisait tout à fait obscur dans la rue; de loin en loin brillaient des lueurs aux fenêtres d'un hôpital ou dans le logement d'un officier qui veillait. Des bastions arrivait le bruit ininterrompu de la canonnade et de la fusillade, et toujours les mêmes feux s'allumaient sur le ciel noir. De temps en temps on distinguait le galop d'une ordonnance, le gémissement d'un blessé, les pas et les voix des brancardiers, les exclamations des femmes affolées qui se tenaient sur le seuil des maisons et regardaient du côté de la canonnade.

Parmi ces dernières nous retrouvons notre connaissance Nikita, la vieille veuve du matelot, avec laquelle il avait fait la paix, et la petite fille de cette dernière, une enfant de dix ans.

« O mon Dieu, très sainte Vierge et mère ! » murmurait en soupirant la vieille.

Et elle suivait des yeux les bombes qui volaient dans l'espace d'un point à un autre, semblables à des balles de feu.

« Quel malheur! quel malheur! C'était moins fort au premier bombardement!... Tiens, la voilà qui éclate, la maudite, dans le faubourg, juste au-dessus de notre maison!

— Non, c'est plus loin, c'est toujours dans le jardin de la tante Arina qu'elles tombent, dit la petite fille.

— Où est-il, mon maître, où est-il à présent? gémit Nikita, encore gris et traînant les mots. Ce que je l'aime, ce maître-là, ce n'est pas à dire! Si, ce dont Dieu préserve, on commet le péché de le tuer, je vous assure, bonne tante, que je ne réponds pas de ce que je serai capable de faire!... Vrai! c'est un si bon maître que... il n'y a pas de mot, voyez-vous! je ne l'échangerais pas contre ceux qui jouent aux cartes là dedans, vrai! pfou! conclut Nikita en indiquant la chambre de son capitaine, dans laquelle le junker Yvatchesky avait organisé avec des enseignes une bonne petite orgie pour fêter la croix qu'il venait de recevoir.

— Que d'étoiles! que d'étoiles qui filent! s'écria la petite, rompant le silence qui avait suivi le discours de Nikita. Là, là, encore une qui tombe! Pourquoi cela? dis, petite mère.

— Ils détruiront notre baraque, fit la vieille en soupirant et sans lui répondre.

— Aujourd'hui, continua d'une voix chantante la petite babillarde, aujourd'hui j'ai vu dans la chambre de l'oncle, près de l'armoire, un énorme boulet; il a percé le toit et il est tombé droit dans la chambre; c'est si gros qu'on ne peut pas le soulever.

— Celles qui avaient des maris et de l'argent sont parties, poursuivait la vieille; moi, je n'ai qu'une baraque et ils la détruisent! Vois donc! vois donc! comme ils tirent, les scélérats!... Seigneur, mon Dieu!

— Et au moment de sortir de chez l'oncle, reprit l'enfant une bombe est arrivée tout droit, elle a éclaté et a

lancé de la terre de tous les côtés; un petit morceau a manqué nous frapper! »

VI

Le prince Galtzine rencontrait, toujours en plus grand nombre, des blessés portés sur des brancards, d'autres qui se traînaient à pied ou se soutenaient entre eux et parlaient bruyamment.

« Quand ils sont tombés sur nous, frères, disait d'une voix de basse un soldat de haute taille qui portait deux fusils sur ses épaules, — quand ils sont tombés sur nous en criant : « Allah! Allah [1]! » ils se poussaient les uns les autres. On tuait les premiers, et d'autres grimpaient derrière. Rien à faire, il y en avait! il y en avait!

— Tu viens du bastion? demanda Galtzine en interrompant l'orateur.

— Oui, Votre Noblesse.

— Eh bien! que s'est-il passé là-bas? Raconte.

— Ce qui s'est passé, mais, Votre Noblesse, *sa force* nous a entourés; ils grimpent sur le rempart, ils ont eu le dessus, Votre Noblesse.

— Comment! le dessus? mais vous les avez repoussés?

— Ah! bien oui, repoussés! Quand toute *sa force* est venue sur nous! *il* a tué tous les nôtres, et pas de secours! »

Le soldat se trompait, car la tranchée nous était restée; mais, chose étrange et que chacun peut constater, un soldat blessé dans une affaire la croit toujours perdue et terriblement sanglante.

« On m'a pourtant dit que vous les aviez repoussés, reprit avec humeur Galtzine; c'est peut-être après toi? Y a-t-il longtemps que tu as quitté?

1. Nos soldats, habitués à se battre avec les Turcs et à entendre leurs cris de guerre, racontent toujours que les Français criaient de même : « Allah! »

— A l'instant, Votre Noblesse; la tranchée doit lui être restée, *il* avait le dessus....

— Comment n'avez-vous pas eu honte? Abandonner la tranchée, c'est affreux! dit Galtzine, irrité par l'indifférence de cet homme.

— Et le moyen, quand *il* a la force?

— Eh! Votre Noblesse, dit alors un soldat porté sur un brancard, comment ne pas abandonner quand il nous a tués tous! Ah! si *la force* était à nous, nous n'aurions jamais abandonné! Mais que faire? Je venais d'en piquer un quand j'ai été frappé.... Oh! doucement, frères, doucement! Oh! par pitié! gémissait le blessé.

— Voyons, il revient beaucoup trop de monde, dit Galtzine, arrêtant de nouveau le grand soldat avec les deux fusils. Pourquoi t'en retournes-tu, toi, hein? Arrête! »

Le soldat obéit et ôta son bonnet de la main gauche.

« Où vas-tu? fit sévèrement le prince, et qui t'a permis, vauri.... » Mais, en approchant plus près, il vit que le bras droit du soldat était couvert de sang jusqu'au coude.

« Je suis blessé, Votre Noblesse.

— Blessé? où?

— Ici, d'une balle, — et le soldat montra son bras; — mais là je ne sais pas ce qui m'a fracassé, là. »

Il baissa la tête et laissa voir sur la nuque des mèches de cheveux collés ensemble par le sang coagulé.

« Et ce fusil, à qui est-il?

— C'est une carabine française, Votre Noblesse; je l'ai enlevée. Je ne serais pas revenu, mais il fallait conduire ce petit soldat, il peut tomber. » Et l'homme indiqua un fantassin qui marchait à quelques pas devant eux, appuyé sur son arme et traînant avec peine la jambe gauche.

Le prince Galtzine eut cruellement honte de ses injustes soupçons, et, sentant qu'il rougissait, il se détourna; sans questionner ni surveiller davantage les blessés, il se dirigea vers l'ambulance.

Se frayant avec peine un chemin jusqu'au perron, à tra-

vers les soldats, les civières, les brancardiers qui entraient avec des blessés et sortaient avec des morts, Galtzine pénétra dans la première pièce, jeta un coup d'œil autour de lui, recula involontairement et sortit précipitamment dans la rue ; ce qu'il avait vu était par trop épouvantable !

VII

La grande salle, haute et sombre, éclairée seulement par quatre ou cinq bougies que les médecins promenaient en examinant les malades, était, à la lettre, bourrée de monde. Les brancardiers apportaient sans cesse de nouveaux blessés et les rangeaient côte à côte sur le sol ; la presse était telle, que ces malheureux se poussaient et baignaient dans le sang de leurs voisins. Des mares de sang stagnantes aux places vides, la respiration fiévreuse de quelques centaines d'hommes, la transpiration des porteurs, et, se dégageant de tout cela, une atmosphère lourde, épaisse, puante, dans laquelle brûlaient sans éclat les bougies allumées sur différents points de la salle ; un murmure confus de gémissements, de soupirs, de râles interrompus par des cris perçants. Des *sœurs*, dont les figures calmes exprimaient non point la compassion futile et larmoyante de la femme, mais un intérêt actif et vivant, glissaient çà et là, au milieu des capotes et des chemises ensanglantées, enjambant parfois les blessés, portant des médicaments, de l'eau, des bandages et de la charpie. Les médecins, les manches retroussées, agenouillés devant les blessés, sous la lueur des flambeaux tenus par leurs aides, examinaient et sondaient les plaies, malgré les cris épouvantables et les supplications des patients. Assis à une petite table, à côté de la porte, un major inscrivait le numéro 532.

« Ivan Bogoïef, fusilier à la 3e compagnie du régiment

de C..., *fractura femuris complicata!* criait de l'autre bout de la salle un chirurgien qui pansait une jambe brisée. Qu'on le retourne!

— Oh! oh! mes bons pères! râlait le soldat, suppliant qu'on le laissât tranquille.

— *Perforatio capitis.* Simon Néferdof, lieutenant-colonel au régiment d'infanterie de N.... Ayez un peu de patience, colonel, il n'y a pas moyen,... je serai obligé de vous laisser là,... disait un troisième, qui fouillait avec une espèce de crochet dans la tête du malheureux officier.

— Au nom du ciel! finissez-en vite.

— *Perforatio pectoris.* Sébastien Séréda, fantassin,... quel régiment? Du reste, c'est inutile, ne l'inscrivez pas : *Moritur.* Emportez-le! » ajouta le médecin en s'éloignant du mourant, qui, les yeux retournés, râlait déjà.

Une quarantaine de soldats brancardiers attendaient à la porte leurs fardeaux : les vivants envoyés à l'hôpital et les morts à la chapelle. Ils attendaient en silence, et quelquefois un soupir leur échappait, tandis qu'ils contemplaient ce tableau.

VIII

Kalouguine rencontra beaucoup de blessés en allant au bastion. Connaissant par expérience l'influence néfaste de ce spectacle sur l'esprit de l'homme qui marche au feu, non seulement il ne les arrêta pas pour les questionner, mais il s'efforça de ne prêter aucune attention à ces rencontres. Au pied de la montagne il croisa un officier d'ordonnance qui descendait du bastion à bride abattue.

« Zobkine, Zobkine, un moment!

— Quoi?

— D'où venez-vous?

— Des logements.

— Eh bien ! que fait-on, là-bas ? Ça chauffe ?

— Oh ! terriblement. »

Et l'officier galopa plus loin. La fusillade semblait faiblir ; en revanche, la canonnade avait repris avec une nouvelle vigueur.

« Hum ! mauvaise affaire ! » pensa Kalouguine.

Il éprouvait une sensation mal définie, fort désagréable ; il eut même un pressentiment, c'est-à-dire une pensée très ordinaire,... la pensée de la mort.

Kalouguine avait de l'amour-propre et des nerfs d'acier : c'était, en un mot, ce qu'on est convenu d'appeler un brave. Il ne se laissa point aller à cette première impression, il ranima son courage en se rappelant l'histoire d'un aide de camp de Napoléon, qui revint auprès de son maître la tête ensanglantée, après avoir transmis un ordre en toute hâte.

« Vous êtes blessé ? lui demanda l'empereur.

— Je vous demande pardon, sire, je suis mort », répondit l'aide de camp.

Et, tombant de cheval, il expira sur place.

Cette anecdote lui plaisait ; se mettant en imagination à la place de cet aide de camp, il cingla son cheval, prit une allure encore plus « cosaque », et, se réglant d'un regard sur son planton qui le suivait au trot debout sur ses étriers, il atteignit l'endroit où l'on devait descendre de cheval. Là il trouva quatre soldats qui fumaient leurs pipes, assis sur des pierres.

« Que faites-vous là ? leur cria-t-il.

— Nous avons transporté un blessé, Votre Noblesse, et nous nous reposons, dit l'un d'eux, cachant sa pipe derrière son dos et ôtant son bonnet.

— C'est ça ! vous vous reposez ! En avant ! à vos postes ! »

Il se mit à leur tête et s'avança avec eux le long de la tranchée, rencontrant des blessés à chaque pas. Au sommet du plateau il tourna à gauche et se trouva, quelques pas plus loin, complètement isolé. Un éclat de bombe siffla

tout près de lui et s'enfonça dans la tranchée; un obus qui s'éleva dans l'air paraissait voler droit sur sa poitrine : saisi tout à coup d'épouvante, il franchit quelques pas en courant et se jeta par terre; lorsque l'obus eut éclaté assez loin, il éprouva contre lui-même une violente irritation et se leva; il regarda autour de lui si personne ne l'avait vu se coucher : il n'y avait personne.

Une fois que la peur s'empare de l'âme, elle ne cède pas facilement la place à un autre sentiment. Lui qui se vantait de ne jamais courber la tête, il traversa la tranchée à pas rapides et presque à quatre pattes.

« Ah! c'est mauvais signe, pensa-t-il comme son pied buttait, je serai tué, c'est sûr! »

Il respirait difficilement, il était baigné de sueur, et il s'en étonnait sans faire le moindre effort pour dominer son effroi. Tout à coup, au bruit d'un pas qui venait à lui, il se redressa vivement, releva la tête, fit crânement sonner son sabre et ralentit sa marche. Il croisa un officier de sapeurs et un matelot; le premier lui cria : « A terre! » en indiquant le point lumineux d'une bombe qui approchait en redoublant de vitesse et d'éclat.

Le projectile vint s'abattre à côté de la tranchée; au cri de l'officier, Kalouguine fit un léger salut involontaire, puis il continua son chemin sans sourciller.

« En voilà un brave! » dit le matelot, qui regardait avec sang-froid la chute de la bombe.

Son œil exercé avait calculé que les éclats ne tomberaient pas dans la tranchée.

« Il ne veut pas se coucher! »

Pour atteindre l'abri blindé du commandant du bastion, Kalouguine n'avait plus à traverser qu'un espace découvert, lorsqu'il se sentit de nouveau envahi par une peur stupide; son cœur battit à se rompre, le sang lui monta à la tête, et ce ne fut que par un violent effort sur lui-même qu'il atteignit l'abri en courant.

« Pourquoi êtes-vous si essoufflé? lui demanda le

général après qu'il eût transmis l'ordre dont il était porteur.

— J'ai marché très vite, Excellence.

— Puis-je vous offrir un verre de vin? »

Kalouguine but une rasade et alluma une cigarette. L'engagement était terminé, mais une forte canonnade continuait des deux côtés. Dans le « blindage » se trouvaient réunis le commandant du bastion et quelques officiers, parmi lesquels Praskoukine; ils se communiquaient les détails de l'affaire. Le réduit était tapissé d'un papier peint à fond bleu, meublé d'un canapé, d'un lit, d'une table couverte de paperasses, orné d'une pendule accrochée au mur et d'une image devant laquelle brûlait la petite lampe. Assis dans cette chambre confortable, Kalouguine contemplait tous ces indices d'une vie tranquille; il mesurait du regard les grosses solives du plafond, épaisses d'une archine; il écoutait le bruit de la canonnade, assourdi par les blindages, et ne pouvait plus comprendre comment il s'était laissé aller deux fois à d'impardonnables accès de faiblesse. Irrité contre lui-même, il aurait voulu de nouveau s'exposer au danger pour se mettre à l'épreuve.

Un officier de marine, avec une grande moustache et une croix de Saint-George sur sa capote d'état-major, vint en ce moment prier le général de lui donner des ouvriers pour remettre en état deux embrasures ensablées dans la batterie.

« Je suis bien aise de vous voir, capitaine, dit Kalouguine au nouveau venu; le général m'a chargé de vous demander si vos canons peuvent tirer à mitraille sur les tranchées.

— Une seule pièce,... répondit le capitaine d'un air morose.

— Allons les examiner! »

L'officier fronça les sourcils et grommela :

« Je viens de passer toute la nuit là-bas, je suis venu prendre un peu de repos! Ne pourriez-vous pas y aller

seul? Vous y trouverez mon second, le lieutenant Kartz, qui vous montrera tout. »

Le capitaine commandait depuis six mois cette même batterie, une des plus dangereuses; depuis le commencement du siège, et bien avant la construction des abris blindés, il n'avait pas quitté le bastion. Il s'était fait parmi les marins une réputation de courage à toute épreuve : aussi son refus surprit-il vivement Kalouguine.

« Voilà les réputations! pensa ce dernier. — Alors j'irai seul, si vous le permettez », ajouta-t-il tout haut d'un ton railleur, auquel l'officier ne prêta aucune attention.

Kalouguine oubliait que cet homme comptait six mois entiers d'existence sur le bastion, tandis que lui, tout compte fait, n'y avait, à différentes reprises, passé qu'une cinquantaine d'heures. La vanité, le désir de briller, d'obtenir une récompense, de se faire une réputation, le plaisir même du danger, l'aiguillonnaient encore, tandis que le capitaine était devenu indifférent à tout cela! Celui-là aussi avait paradé, fait acte de courage, risqué inutilement sa vie, espéré et reçu des récompenses, établi sa réputation de brave officier; mais aujourd'hui ces stimulants avaient perdu leur pouvoir sur lui, il envisageait les choses autrement; comprenant bien qu'il lui restait peu de chances d'échapper à la mort, après un séjour de six mois sur les bastions, il ne se risquait plus à la légère et se bornait à remplir strictement son devoir; si bien que le jeune lieutenant nommé auprès de lui à la batterie depuis huit jours seulement, et Kalouguine, auquel ce lieutenant la montrait en détail, semblaient dix fois plus braves que le capitaine. Enchérissant l'un sur l'autre, ils se penchaient en dehors des embrasures et grimpaient sur les banquettes.

Sa visite terminée et comme il retournait au blindage, Kalouguine se heurta dans l'obscurité au général, qui se rendait à l'échauguette, suivi de ses officiers d'ordonnance.

« Capitaine Praskoukine, commanda le général, descendez, je vous prie, aux logements de droite; vous y

trouverez le deuxième bataillon de M..., qui travaille là-bas; dites-lui de cesser ses travaux, de se retirer sans bruit, et d'aller rejoindre son régiment dans la réserve, au bas de la montagne. Vous me comprenez? Conduisez-le vous-même jusqu'au régiment.

— J'y vais », répondit Praskoukine, qui s'éloigna au pas de course.

La canonnade s'affaiblissait.

IX

« Êtes-vous le second bataillon du régiment de M...? demanda Praskoukine à un soldat qui portait des sacs remplis de terre.

— Oui.

— Où est le commandant? »

Mikhaïlof, supposant qu'on demandait le capitaine de compagnie, sortit de son trou, porta la main à sa casquette et s'approcha de Praskoukine, qu'il prenait pour un chef.

« Le général vous ordonne..., vous devez... vous retirer immédiatement... et surtout sans bruit... en arrière, c'est-à-dire vers la réserve », lui dit Praskoukine, en regardant à la dérobée dans la direction des feux de l'ennemi.

Ayant reconnu son camarade et s'étant bien rendu compte de la manœuvre, Mikhaïlof abaissa la main, transmit l'ordre aux soldats; ils saisirent leurs fusils, enfilèrent leurs capotes et se mirent en marche.

Celui qui ne l'a pas éprouvé ne saurait apprécier l'intensité de la jouissance que ressent un homme en s'éloignant, après trois heures de bombardement, d'un endroit aussi dangereux que les logements. Pendant ces trois heures, Mikhaïlof, qui, non sans raison, pensait à sa mort comme à une chose inévitable, avait eu le temps de s'habituer à l'idée qu'il serait immanquablement tué et qu'il

n'appartenait plus au monde des vivants. Malgré cela, ce fut par un violent effort qu'il se retint de courir, quand il sortit des logements à la tête de sa compagnie, à côté de Praskoukine.

« Au revoir! bon voyage! » leur cria le major qui commandait le bataillon laissé dans les logements.

Mikhaïlof avait partagé avec lui son fromage, assis tous les deux dans le trou à l'abri du parapet.

« A vous de même, bonne chance! Il me semble que ça se calme. »

Mais à peine avait-il dit ces mots, que l'ennemi, qui avait sans doute remarqué le mouvement, recommença à tirer de plus belle; les nôtres lui répondirent, et la canonnade reprit avec violence. Les étoiles brillaient, mais sans éclat, la nuit était noire; seuls les coups de feu et les explosions des obus éclairaient par instants les objets environnants; les soldats, silencieux, marchaient rapidement, se dépassant les uns les autres; on n'entendait sur la route durcie que le bruit régulier de leurs pas, accompagné du roulement incessant de la canonnade, le cliquetis des baïonnettes entre-choquées, le soupir ou la prière d'un soldat :

« Seigneur! Seigneur! »

Parfois un blessé gémissait et l'on demandait un brancard. Dans la compagnie que commandait Mikhaïlof, le feu de l'artillerie avait enlevé vingt-six hommes depuis la veille. Un éclair illuminait les ténèbres lointaines de l'horizon; la sentinelle sur le bastion criait :

« Ca-non! »

Et un boulet, sifflant au-dessus de la compagnie, s'enfonçait dans la terre, qu'il creusait en faisant voler des pierres.

« Que le diable les emporte! Comme ils marchent lentement! se disait Praskoukine, qui regardait derrière lui à chaque pas, tout en suivant Mikhaïlof; je puis bien courir en avant, puisque j'ai transmis l'ordre.... Au fait, non; on

raconterait ensuite que je suis un poltron!... Qu'il en soit ce qu'il en sera, je marcherai avec eux.

— Pourquoi me suit-il? se disait de son côté Mikhaïlof; j'ai toujours remarqué qu'il portait malheur. En voilà une autre qui vole, et tout droit sur nous, ce semble. »

Quelques centaines de pas plus loin, ils rencontrèrent Kalouguine, qui faisait gaillardement sonner son sabre; il allait aux logements. Le général l'envoyait pour demander si les travaux avançaient; mais, à la vue de Mikhaïlof, il se dit qu'au lieu de s'exposer à ce feu terrible, ce qui ne lui était pas ordonné, il pourrait tout aussi bien se renseigner en questionnant l'officier qui en venait. Mikhaïlof lui donna effectivement tous les détails; Kalouguine l'accompagna un bout de chemin et rentra dans la tranchée qui conduisait à l'abri blindé.

« Qu'y a-t-il de neuf? demanda l'officier, qui soupait seul dans le réduit.

— Rien, et je crois qu'il n'y aura plus d'engagement.

— Comment! plus d'engagement? Mais, au contraire, le général vient de monter sur le bastion. Un nouveau régiment est venu. D'ailleurs, écoutez, voilà de nouveau la fusillade. N'y allez pas; quel besoin? » ajouta l'officier, comme Kalouguine faisait un mouvement.

« Je devrais pourtant y aller, se disait ce dernier; du reste, ne me suis-je pas exposé assez longtemps au danger aujourd'hui? La fusillade est terrible. »

« C'est vrai, reprit-il tout haut, je ferai mieux d'attendre ici. »

Vingt minutes plus tard, le général revint, accompagné de ses officiers, parmi lesquels se trouvait le junker baron Pesth; mais Praskoukine n'y était pas. Les logements avaient été repris et occupés par les nôtres.

Après avoir entendu les détails circonstanciés de l'affaire, Kalouguine sortit de l'abri avec Pesth.

X

« Vous avez du sang sur votre capote : vous vous êtes donc battu à l'arme blanche? demanda Kalouguine.

— Oh! c'est affreux! figurez-vous.... »

Et Pesth se mit à lui raconter comment il avait mené sa compagnie, après la mort du commandant, de quelle façon il avait assommé un Français et comment, sans lui, l'affaire aurait été perdue. Le fond du récit, c'est-à-dire la mort du commandant et le Français tué par Pesth, était véridique; mais le junker, en précisant les détails, amplifiait et se vantait.

Il se vantait sans préméditation; pendant toute la durée de l'affaire il avait vécu dans un brouillard fantastique, à tel point que tout ce qui s'était passé lui semblait avoir eu lieu vaguement, Dieu sait où, Dieu sait quand, et se rapporter à quelqu'un qui n'était pas lui; tout naturellement il essayait de créer des incidents à son avantage. Voici, du reste, comment la chose s'était passée.

Le bataillon auquel il avait été attaché pour prendre part à la sortie était resté deux heures sous le feu de l'ennemi, puis le commandant avait prononcé quelques mots, les chefs de compagnie s'étaient agités, la troupe avait quitté l'abri du parapet et s'était alignée en colonnes cent pas plus loin. Pesth avait reçu l'ordre de se placer sur le flanc de la seconde compagnie.

Ne se rendant compte ni du lieu ni de l'action, le junker, la respiration comprimée, en proie à un frisson nerveux qui lui courait dans le dos, se plaça à l'endroit indiqué et regarda machinalement devant lui, dans l'obscurité lointaine, s'attendant à quelque chose de terrible. Du reste, le sentiment de la peur n'était pas chez lui l'impression dominante, car on ne tirait plus; ce qui lui paraissait

étrange, inquiétant, c'était de se trouver en plein champ, hors des fortifications.

Le commandant du bataillon prononça de nouveau quelques paroles, qui furent de nouveau répétées tout bas par les officiers, et tout à coup la muraille noire formée par la première compagnie s'affaissa ; on avait reçu l'ordre de se coucher par terre. La seconde compagnie fit de même, et Pesth, en se couchant, se piqua la main à quelque chose de pointu. Seule la petite silhouette du capitaine de la seconde compagnie, restée debout, brandissait une épée nue sans cesser de parler, de se mouvoir devant les soldats.

« Enfants, attention! Montrez-vous, mes braves! pas de coups de fusil, abordons ces canailles à la baïonnette! Quand je crierai : Hourra! qu'on me suive... de près et tous ensemble.... Nous leur ferons voir ce que nous pouvons faire.... Nous ne nous couvrirons pas de honte, n'est-ce pas, enfants? Pour le tsar notre père!

— Comment s'appelle le chef de compagnie? demanda Pesth à un junker, son voisin; en voilà un brave!

— Oui, au feu il est toujours ainsi; il s'appelle Lissinkowsky. »

Juste à ce moment jaillit une flamme, suivie d'une détonation assourdissante; des éclats et des pierres volèrent en l'air; une cinquantaine de secondes plus tard, une de ces pierres retomba de très haut et broya le pied à un soldat. Une bombe s'était abattue au milieu de la compagnie, ce qui prouvait que les Français avaient remarqué la colonne.

« Ah! tu nous lances des bombes, à présent!... Laisse-nous seulement arriver jusqu'à toi, tu goûteras de la baïonnette russe, maudit!... »

Le capitaine criait si haut que le commandant du bataillon lui ordonna de se taire.

La première compagnie se leva; après elle, la seconde; les soldats reprirent leurs fusils, et le bataillon avança.

Pesth, en proie à une folle terreur, ne put jamais se rappeler s'ils avaient marché longtemps; il allait comme un homme ivre. Tout à coup, de tous les côtés, des milliers de feux s'allumèrent, avec des sifflements, des craquements; il poussa un cri et courut en avant parce que tous couraient et criaient; puis il culbuta et tomba sur quelque chose. C'était le chef de compagnie, blessé en avant de sa troupe, qui prit le junker pour un Français et le saisit par la jambe. Pesth dégagea son pied et se releva; quelqu'un se jeta alors sur lui dans l'obscurité, et peu s'en fallut qu'il ne fût de nouveau renversé; une voix lui cria :

« Égorge-le donc! Qu'attends-tu? »

Une main saisit son fusil, la pointe de sa baïonnette s'enfonça dans quelque chose de mou.

« Ah! Dieu! »

Ces mots furent proférés en français, avec un accent de douleur et d'épouvante : le junker comprit qu'il venait de tuer un Français. Une sueur froide mouilla tout son corps, il fut pris d'un tremblement et jeta son fusil; mais cela ne dura qu'une seconde : la pensée qu'il était un héros se présenta à son esprit. Relevant son arme, il s'éloigna du mort en courant et criant : Hourra! avec les autres. Vingt pas plus loin, il atteignit la tranchée où se trouvaient les nôtres et le commandant du bataillon.

« J'en ai tué un! dit-il à ce dernier.

— Vous êtes un brave, baron! » lui fut-il répondu.

XI

« Vous savez que Praskoukine est tué, dit Pesth à Kalouguine en le reconduisant.

— Pas possible!

— Comment donc? je l'ai vu moi-même.

— Adieu! je suis pressé. »

« Bonne journée! pensait Kalouguine en rentrant chez lui; pour la première fois j'ai du bonheur. L'affaire a été brillante, je m'en suis tiré sain et sauf, il y aura force présentations; un sabre d'honneur, c'est le moins qu'on puisse me donner. Eh! ma foi, je l'ai bien mérité. »

Il fit son rapport au général et rentra dans sa chambre; le prince Galtzine lisait un livre pris sur la table et l'attendait depuis longtemps.

Ce fut avec une jouissance inexprimable que Kalouguine se retrouva chez lui, loin du danger. En chemise de nuit, couché sur son lit, il racontait à Galtzine les incidents du combat; ces incidents s'arrangeaient tout naturellement pour faire ressortir combien lui, Kalouguine, était un officier capable et brave; il glissait, d'ailleurs, discrètement là-dessus, vu que personne ne devait l'ignorer et n'avait le droit d'en douter, à l'exception peut-être du défunt capitaine Praskoukine; ce dernier, quoiqu'il se sentît très honoré de marcher bras dessus bras dessous avec l'aide de camp, avait raconté la veille encore, à un de ses amis, dans le tuyau de l'oreille, que Kalouguine, un très bon garçon, du reste, n'aimait pas la promenade sur les bastions.

Nous avons laissé Praskoukine revenant avec Mikhaïlof; il avait gagné un endroit moins exposé et commençait à se sentir renaître, lorsqu'il aperçut, en se retournant, la lumière soudaine d'un éclair; la sentinelle cria

« Mor-tier! »

Et un des soldats qui suivaient ajouta :

« Il vole droit au bastion! »

Mikhaïlof regarda. Le point lumineux de la bombe semblait arrêté à son zénith juste au moment où la direction qu'elle allait suivre était impossible à déterminer; ce fut l'espace d'une seconde; soudain, redoublant de vitesse, le projectile se rapprocha de plus en plus : on voyait déjà voler les étincelles de l'amorce, on entendait le lugubre sifflement : il allait tomber droit au milieu du bataillon.

« A terre! » cria une voix.

Mikhaïlof et Praskoukine obéirent. Ce dernier, les yeux fermés, entendit la bombe tomber quelque part, tout près de lui, sur la terre dure. Une seconde, qui lui parut être une heure, se passa : la bombe n'éclatait pas. Praskoukine s'effraya, puis se demanda s'il avait raison de s'effrayer; peut-être était-elle tombée plus loin et se figurait-il à tort entendre chuinter la mèche à côté de lui. Ouvrant les yeux, il vit avec satisfaction Mikhaïlof étendu immobile à ses pieds; mais en même temps il aperçut, à une archine de distance, l'amorce enflammée de la bombe qui tournait comme une toupie.

Une terreur glaciale, qui tuait toute idée, tout sentiment, s'empara de son être; il se couvrit la figure de ses deux mains.

Une seconde encore s'écoula, durant laquelle tout un monde de pensées, d'espérances, de sensations et de souvenirs traversa son esprit.

« Qui tuera-t-elle? moi ou Mikhaïlof, ou bien tous les deux ensemble? Et, si c'est moi, où me frappera-t-elle? A la tête, ce sera fini; au pied, on me le coupera,... alors j'insisterai pour qu'on me donne du chloroforme, et je pourrai rester en vie. Peut-être Mikhaïlof sera-t-il tué seul, et plus tard je raconterai que nous étions ensemble et que j'ai été couvert de son sang. Non, non! elle est plus près de moi,... ce sera moi! »

Ici il se souvint des douze roubles qu'il restait devoir à Mikhaïlof et d'une autre dette laissée à Pétersbourg, qui aurait dû être réglée depuis longtemps; un air bohémien qu'il chantait la veille lui revint à la mémoire. Il revit aussi en imagination la femme qu'il aimait, coiffée d'un bonnet à rubans lilas, l'homme qui l'avait offensé cinq ans auparavant et dont il ne s'était pas vengé; mais, au milieu de ces souvenirs et de tant d'autres, le sentiment du présent — l'attente de la mort — ne le quittait pas. « Si elle allait ne pas éclater ? » pensa-t-il, et il fut sur le poin

d'ouvrir les yeux avec une audace désespérée; mais, à ce moment, à travers ses paupières encore closes, un feu rouge frappa ses prunelles; quelque chose le heurta avec un fracas épouvantable, au milieu de la poitrine; il s'élança en courant au hasard, s'embarrassa les pieds dans son sabre, trébucha et tomba sur le flanc.

« Dieu soit loué, je ne suis que contusionné! »

Ce fut sa première pensée, et il voulut tâter sa poitrine, mais ses mains lui firent l'effet d'être liées, un étau lui serrait la tête : devant ses yeux couraient des soldats, il les comptait machinalement :

« Un, deux, trois soldats, et voilà un officier qui perd son manteau ! »

Un nouvel éclair brilla, il se demanda ce qui avait tiré, — était-ce un mortier ou un canon? Un canon sans doute. On tire de nouveau, voilà encore des soldats : cinq, six, sept; ils passent devant, et tout à coup il eut une peur terrible d'être écrasé par eux. Il voulut crier, dire qu'il était contusionné, mais sa bouche était sèche, sa langue se collait au palais, il éprouvait une soif ardente, il sentait que sa poitrine était mouillée, et la sensation de cette humidité lui faisait songer à l'eau,... il aurait voulu boire ce qui le mouillait. « J'ai dû m'écorcher en tombant », se dit-il, et, de plus en plus effrayé à l'idée d'être écrasé par les soldats qui couraient en masse devant lui, il essaya de nouveau de crier :

« Prenez-moi !... »

Mais, au lieu de cela, il poussa un gémissement si terrible qu'il en fut lui-même épouvanté. Ensuite, des étincelles rouges dansèrent devant ses yeux, il lui sembla que les soldats entassaient des pierres sur lui; les étincelles dansaient moins vivement, les pierres qu'on entassait l'étouffaient de plus en plus : il fit un violent effort pour les rejeter; il s'allongea, il cessa de voir, d'entendre, de penser, de sentir. Il avait été tué sur place par un éclat reçu en pleine poitrine.

XII

Mikhaïlof, lui aussi, s'était jeté par terre en apercevant la bombe ; comme Praskoukine, il avait pensé à une foule de choses pendant les deux secondes qui précédèrent l'explosion. Il priait Dieu mentalement en répétant :

« Que ta volonté soit faite! Pourquoi, Seigneur, suis-je militaire? pourquoi ai-je permuté dans l'infanterie pour faire cette campagne? Que ne suis-je resté dans le régiment des uhlans au gouvernement de F..., près de mon amie Natacha? et maintenant, voilà ce qui m'attend! »

Il se mit à compter : un, deux, trois, quatre, en se disant que, si la bombe éclatait au nombre pair, il demeurerait en vie, si au nombre impair, il serait tué. « Tout est fini, je suis tué! » pensa-t-il au bruit de l'explosion, sans plus songer au pair et à l'impair. Frappé à la tête, il ressentit une effroyable douleur :

« Seigneur, pardonnez-moi mes péchés! » murmura-t-il en joignant les mains.

Il essaya de se soulever et retomba sans connaissance, la face contre terre.

Sa première sensation, quand il revint à lui, fut le sang qui lui coulait du nez; la douleur à la tête était beaucoup plus faible :

« C'est l'âme qui s'en va; qu'y aura-t-il là-bas? Mon Dieu, recevez mon âme en paix!... C'est pourtant étrange, raisonnait-il, je me meurs, et j'entends distinctement les pas des soldats et le bruit des coups de feu! »

« Par ici, un brancard! le chef de compagnie est tué! » cria au-dessus de lui une voix qu'il reconnut, celle du tambour Ignatief.

Quelqu'un le souleva par les épaules, il ouvrit les yeux avec effort et vit sur sa tête le ciel d'un bleu sombre, des

myriades d'étoiles, et deux bombes qui volaient dans l'espace, comme cherchant à se dépasser. Il vit Ignatief, les soldats chargés de brancards et de fusils, le talus de la tranchée, et, tout à coup, il comprit qu'il était encore de ce monde.

Une pierre l'avait légèrement blessé à la tête. Sa toute première impression fut presque un regret; il s'était si bien, si tranquillement préparé à passer *là-bas*, que le retour à la réalité, la vue des bombes, des tranchées et du sang lui furent pénibles. La seconde impression fut une joie involontaire de se sentir vivant, et la troisième le désir de quitter le bastion au plus vite. Le tambour banda la tête à son commandant et l'emmena à l'ambulance en le soutenant sous le bras.

« Où vais-je et pourquoi? pensa le capitaine, revenu un peu à lui; mon devoir est de rester avec ma compagnie, — d'autant plus, lui souffla une voix intérieure, qu'elle sera bientôt hors de la portée du feu de l'ennemi. »

« C'est inutile, mon ami, dit-il au tambour, en retirant son bras. Je n'irai pas à l'ambulance; je resterai avec la compagnie.

— Il vaut mieux se laisser panser comme il faut, Votre Noblesse; le premier moment, ça ne semble être rien, et puis ça peut empirer. Vrai, Votre Noblesse.... »

Mikhaïlof s'était arrêté, indécis; il aurait peut-être suivi le conseil d'Ignatief, mais il se rappela la quantité de blessés qui encombraient l'ambulance, presque tous grièvement atteints. « Le médecin se moquera peut-être de mon écorchure », se dit-il; et, sans écouter les arguments du tambour, il alla, d'un pas ferme, rejoindre sa compagnie.

« Où est l'officier Praskoukine, qui était tantôt à côté de moi? demanda-t-il au sous-lieutenant, qu'il retrouva sur le front de la compagnie.

— Je ne sais pas, je crois qu'il est tué, répondit ce dernier avec hésitation.

— Tué ou blessé? Comment ne le savez-vous pas? Il

marchait avec nous; pourquoi ne l'avez-vous pas emporté?

— Ce n'était pas possible dans cette fournaise!

— Oh! comment, Mikhaïl Ivanitch, dit Mikhaïlof d'un ton d'irritation, abandonner un vivant! Et, s'il est mort, il fallait tout de même emporter son corps.

— Quel vivant! Puisque je vous dis que je me suis approché et que j'ai vu!... Que voulez-vous? on a à peine le temps d'emporter les siens!... Ah! ces canailles, les voilà qui lancent des boulets, à présent! »

Mikhaïlof s'était assis et tenait sa tête à deux mains; la marche avait augmenté la violence de la douleur.

« Non, dit-il, il faut absolument aller le prendre; il est peut-être vivant; c'est notre devoir, Mikhaïl Ivanitch! »

Mikhaïl Ivanitch ne répondit rien.

« Il n'a pas eu l'idée de l'emporter, et maintenant il faudra détacher des soldats isolés. Comment les envoyer sous ce feu d'enfer, qui les tuera pour rien? » pensait Mikhaïlof.

« Enfants, il faut retourner là-bas prendre cet officier qui est blessé, là-bas, dans le fossé », dit-il sans élever la voix et d'un ton qui n'avait rien du commandement; car il devinait à quel point l'exécution de cet ordre devait être désagréable aux hommes.

Et, comme il ne s'adressait à personne en particulier, aucun d'eux ne s'avança à cet appel.

« Qui sait? il est peut-être mort, et *ça ne vaut pas la peine* d'exposer inutilement nos hommes. C'est ma faute, j'aurais dû y penser. J'irai seul, c'est mon devoir. — Mikhaïl Ivanitch, ajouta-t-il tout haut, conduisez la compagnie, je vous rattraperai. »

Et, ramassant d'une main les plis de son manteau, il toucha de l'autre l'image de saint Mitrophane; il la portait sur sa poitrine, par dévotion spéciale à ce bienheureux.

Le capitaine rebroussa chemin, s'assura que Praskoukine était bien mort, et revint en retenant de la main le bandage relâché qui entourait sa tête. Le bataillon était déjà

au pied de la montagne et presque en dehors de l'atteinte des balles, lorsque Mikhaïlof le rejoignit. Quelques bombes perdues arrivaient encore.

« Il faudra que j'aille demain me faire inscrire à l'ambulance », se dit le capitaine, tandis que l'aide-chirurgien rebandait sa plaie.

XIII

Des centaines de corps mutilés, fraîchement ensanglantés, qui, deux heures avant, étaient pleins d'espérances et de volontés diverses, sublimes où mesquines, gisaient, les membres raidis, dans la vallée fleurie et baignée de rosée qui sépare le bastion de la tranchée, ou sur le sol uni de la petite chapelle des morts dans Sébastopol; les lèvres desséchées de tous ces hommes murmuraient des prières, des malédictions ou des gémissements; ils rampaient et se retournaient sur le flanc, les uns abandonnés parmi les cadavres de la vallée en fleur, les autres sur les brancards, les lits et le plancher humide de l'ambulance ; malgré cela, tout comme aux jours précédents, le ciel s'embrasait de lueurs d'aurore au-dessus du mont Sapoun, les étoiles scintillantes pâlissaient, un brouillard blanchâtre se levait sur la houle sombre et plaintive de la mer, l'aube empourprait l'orient, de longs nuages de flamme couraient sur l'horizon d'azur; comme aux jours précédents, le grand flambeau montait lentement, puissant et superbe, promettant au monde ranimé la joie, l'amour et le bonheur.

XIV

Le lendemain soir, la musique du régiment des chasseurs jouait de nouveau sur le boulevard; autour du pa-

villon, des officiers, des junkers, des soldats, des jeunes femmes se promenaient avec un air de fête dans les allées d'acacias blancs en fleur.

Kalouguine, le prince Galtzine et un autre colonel marchaient bras dessus bras dessous en causant de l'affaire de la veille. Le sujet dominant dans cette conversation était, comme toujours, non l'affaire elle-même, mais la part qu'y avaient prise ceux qui en parlaient : l'expression de leurs figures, le son de leurs voix, avaient quelque chose de sérieux, de triste, et l'on aurait pu supposer que les pertes subies les affligeaient profondément; mais, à dire vrai, comme personne d'entre eux n'avait perdu quelqu'un qui lui fût cher, ils s'imposaient cette expression officielle de deuil par pure convenance. Kalouguine et le colonel, quoiqu'ils fussent de très bonnes gens, n'eussent pas demandé mieux que d'assister tous les jours à un engagement pareil pour recevoir chaque fois une épée d'honneur ou le grade de général-major. Quand j'entends qualifier de monstre un conquérant, qui envoie à leur perte des millions d'hommes pour satisfaire son ambition, j'ai toujours envie de rire; questionnez un peu les sous-lieutenants, Pétrouchef, Antonof et autres, et vous verrez que chacun de nous est un Napoléon au petit pied, un monstre prêt à engager une bataille, à tuer une centaine d'hommes, pour obtenir une petite étoile de plus ou une augmentation d'appointements.

« Je vous demande pardon, disait le colonel, l'affaire a commencé sur le flanc gauche.... *J'y étais!*

— Peut-être bien, répondit Kalouguine, car j'ai été presque tout le temps au flanc droit; j'y suis allé deux fois, d'abord pour chercher le général, ensuite simplement comme ça, pour regarder! C'est là qu'il faisait chaud!

— Si Kalouguine le dit, c'est positif! repartit le colonel en se tournant vers Galtzine. Sais-tu qu'aujourd'hui même V... m'a dit que tu étais un brave? Nos pertes sont réellement effrayantes : dans mon régiment, quatre cents

hommes hors de combat! Je ne comprends pas comment j'en suis sorti vivant! »

A l'autre extrémité du boulevard, ils virent surgir la tête bandée de Mikhaïlof, qui venait à leur rencontre.

« Vous êtes blessé, capitaine? lui demanda Kalouguine.

— Oui, légèrement! par une pierre, répondit Mikhaïlof.

— Le pavillon est-il déjà amené? fit le prince Galtzine, regardant par-dessus la casquette du capitaine et ne s'adressant à personne en particulier.

— Non, pas encore [1], dit Mikhaïlof, très désireux de montrer qu'il savait le français.

— L'armistice dure-t-il encore? » demanda Galtzine en lui adressant poliment la parole en russe, ce qui semblait vouloir dire au capitaine : — Je sais que vous parlez difficilement le français; pourquoi ne pas parler russe tout simplement? Sur ce, les aides de camp s'éloignèrent de Mikhaïlof, qui se sentit, comme la veille au soir, très isolé; ne voulant pas frayer avec les uns et ne se décidant pas à aborder les autres, il se borna à saluer quelques personnes et s'assit près du monument de Kazarsky pour fumer une cigarette.

Le baron Pesth fit aussi son apparition sur le boulevard; il raconta qu'il avait pris part à la négociation de l'armistice, qu'il avait causé avec des officiers français, et que l'un d'eux lui avait dit :

« Si le jour était venu une demi-heure plus tard, les embuscades auraient été reprises. »

A quoi il lui aurait répondu :

« Monsieur, je ne dis pas non, pour ne pas vous donner un démenti. »

Et sa réponse le remplissait d'orgueil.

En réalité, bien qu'il eût assisté à la conclusion de l'armistice et qu'il eût grande envie de causer avec des Français, chose particulièrement amusante, il n'avait rien dit

1. En français dans le texte.

de remarquable. Le junker baron Pesth s'était longtemps promené devant les lignes en demandant aux Français les plus rapprochés de lui :

« De quel régiment êtes-vous? »

On lui répondait, et c'était tout. Comme il s'était avancé un peu au delà du terrain neutralisé, une sentinelle française, qui ne se figurait pas que ce Russe comprît sa langue, lui avait lancé un formidable juron.

« Il vient regarder nos travaux, ce sacré!... »

Si bien qu'après cela, ne trouvant plus d'intérêt à sa promenade, le junker baron Pesth était retourné chez lui, en composant tout le long du chemin les phrases françaises qu'il venait de débiter à ses connaissances. On voyait aussi à la promenade le capitaine Zobkine criant à haute voix, le capitaine Objogof avec son uniforme déchiré, le capitaine d'artillerie qui ne cherche les bonnes grâces de personne, le junker heureux en amour, en un mot tous les personnages de la veille, agissant sous l'empire des mêmes éternels mobiles. Il ne manquait que Praskoukine, Néferdof et quelques autres; nul ne songeait plus à eux; pourtant leurs corps n'étaient encore ni lavés, ni habillés, ni ensevelis dans la terre.

XV

Sur nos bastions et dans les tranchées françaises flottent les drapeaux blancs; dans la vallée couverte de fleurs gisent entassés, déchaussés, habillés de bleu ou de gris, des corps mutilés qu'emportent les travailleurs pour les déposer sur des charrettes; l'air est empesté par l'odeur des cadavres. De Sébastopol et du camp français, une masse de monde afflue pour contempler ce spectacle; c'est avec une curiosité avide et bienveillante que les uns et les autres se rencontrent sur ce terrain.

Écoutons les propos qui s'échangent entre eux.

Là, dans ce petit groupe de Français et de Russes, un jeune officier examine une giberne; quoiqu'il parle mal le français, il se fait suffisamment comprendre.

« Et ceci pourquoi... ce oiseau-là? demande-t-il.

— Parce que c'est une giberne d'un régiment de la garde, monsieur; elle porte l'aigle impériale.

— Et vous, de la garde?

— Pardon, monsieur, du 6e de ligne.

— Et ceci, où acheté? » L'officier indique le petit tube en bois qui maintient la cigarette du Français.

« A Balaklava, monsieur; c'est tout simplement en bois de palmier.

— Joli! réplique l'officier, forcé d'employer le peu de mots qu'il connaît et qui, bon gré mal gré, s'imposent à lui dans la conversation.

— Si vous voulez bien garder cela en souvenir de cette rencontre, vous m'obligerez! »

Et le Français jette sa cigarette, souffle dans le tube et le présente poliment à l'officier en saluant; celui-ci lui donne le sien en échange; tous les assistants français et russes sourient et paraissent enchantés.

Voici un fantassin à la mine dégourdie, en chemise rose, sa capote jetée sur les épaules; sa figure respire la gaieté et la curiosité; accompagné de deux camarades, les mains derrière le dos, il s'approche, demande du feu au Français; celui-ci souffle, secoue son brûle-gueule et offre de son feu au Russe.

« *Tabac bonn!* » dit le soldat en chemise rose, et les spectateurs sourient.

« Oui, bon tabac, tabac turc! répond le Français; et chez vous autres, tabac russe bon?

— *Rouss bonn!* » reprend le soldat en chemise rose, et cette fois les spectateurs rient aux éclats. « *Français pas bonn, bonn jour, mousiou!* » poursuit le soldat, faisant parade de tout son savoir en français, riant et tapant sur le ventre de son interlocuteur. Les Français rient aussi.

« Ils ne sont pas jolis, ces b... de Russes, dit un zouave.

— De quoi est-ce qu'ils rient? demande un autre avec un fort accent italien.

— *Le caftan bonn!* recommence le hardi soldat en examinant les pans brodés du zouave.

— A vos places, sacré nom! » crie à ce moment un caporal français.

Et les soldats se dispersent de mauvaise humeur.

Cependant notre jeune lieutenant de cavalerie fait la roue dans un groupe d'officiers ennemis.

« Je l'ai beaucoup connu, le comte Sasonof, dit l'un de ceux-ci; c'est un de ces vrais comtes russes, comme nous les aimons.

— J'ai aussi connu un Sasonof, reprend l'officier de cavalerie, mais il n'était pas comte, que je sache; c'est un petit brun, de votre âge à peu près.

— C'est ça, monsieur, c'est lui. Oh! que je voudrais le voir, ce cher comte! Si vous le voyez, faites-lui bien mes compliments. — Capitaine Latour, ajouta-t-il en s'inclinant.

— Quelle triste besogne nous faisons! Ça chauffait cette nuit, n'est-ce pas? reprend l'officier de cavalerie, désireux de soutenir la conversation et montrant les cadavres.

— Oh! monsieur, c'est affreux; mais quels gaillards, vos soldats! C'est un plaisir que de se battre avec des gaillards comme eux.

— Il faut avouer que les vôtres ne se mouchent pas du pied non plus », répond le cavalier russe en saluant, persuadé qu'il a fort bien reparti.

Mais assez sur ce sujet; regardez plutôt ce gamin de dix ans, coiffé d'une vieille casquette usée appartenant sans doute à son père, les jambes nues et les pieds chaussés de grands souliers, vêtu d'un pantalon en cotonnade retenu par une seule bretelle; il est sorti des fortifications

au début de la trêve; il se promène depuis lors dans le terrain creux, examinant avec une curiosité stupide les Français, les corps couchés par terre; il cueille les petites fleurs bleues des champs dont le vallon est parsemé. L'enfant retourne sur ses pas avec un grand bouquet et se bouche le nez pour ne pas sentir l'infecte odeur que lui envoie le vent; arrêté auprès de quelques cadavres entassés, il examine longtemps un mort privé de sa tête et hideux à voir. Après une longue contemplation, il s'approche et touche du pied le bras raidi, tendu; comme il appuie dessus plus fort, le bras remue et retombe à sa place. Le gamin pousse un cri, cache son visage dans les fleurs, et rentre dans les fortifications en courant à toutes jambes.

Oui, sur les bastions et sur les tranchées flottent les drapeaux blancs, un soleil resplendissant descend sur la mer bleue, cette mer ondule et brille sous les rayons dorés; des milliers de gens se groupent, regardent, causent et se sourient les uns aux autres; ces gens-là, qui sont des chrétiens, qui professent la grande loi de l'amour et du dévouement, contemplent leur œuvre sans se jeter repentants aux genoux de Celui qui leur a donné la vie, et, avec la vie, la crainte de la mort, l'amour du bien et du beau; ces gens-là ne s'embrassent pas comme des frères en versant des larmes de joie et de bonheur! Consolons-nous du moins par la pensée que ce n'est pas nous qui avons commencé cette guerre, que nous nous bornons à défendre notre pays, notre sol natal! Les drapeaux blancs sont enlevés, les engins de mort et de souffrance tonnent de nouveau; de nouveau, le sang innocent coule à flots, on entend les gémissements et les malédictions.

J'ai dit tout ce que je voulais dire, pour cette fois du moins; mais un doute pénible m'accable. Il aurait peut-être mieux valu se taire, car peut-être ce que j'ai dit est du nombre de ces vérités pernicieuses, obscurément enfouies dans l'âme de chacun, et qui, pour rester inoffen-

sives, ne doivent pas être exprimées ; de même qu'il ne faut pas remuer un vieux vin, de crainte que le dépôt ne remonte et ne trouble la liqueur. Où donc, dans ce récit, voyons-nous le mal qu'il faut éviter et le bien vers lequel il faut tendre ? Où est le traître ? où est le héros ? Tous sont bons et tous sont mauvais. Ce n'est pas Kalouguine, avec son brillant courage, sa bravoure de gentilhomme et sa vanité, principal moteur de toutes ses actions.... Ce n'est pas Praskoukine, nul et inoffensif, bien qu'il soit tombé sur le champ de bataille pour la foi, le trône et la patrie,... ni Mikhaïlof, si timide, ni Pesth, cet enfant sans conviction et sans règle morale, qui pourraient passer pour des traîtres ou des héros....

Non, le héros de mon récit, celui que j'aime de toutes les forces de mon âme, celui que j'ai tâché de reproduire dans toute sa beauté, celui qui a été, est et sera toujours beau, — c'est le Vrai !

SÉBASTOPOL EN AOÛT 1855

I

A la fin du mois d'août, sur la grande route rocheuse de Sébastopol, entre Douvanka[1] et Baktchisaraï, avançait au pas, au milieu d'une épaisse et chaude poussière, une télègue d'officier de forme particulière, inconnue ailleurs, qui tenait le milieu entre un panier, une britchka juive et une charrette russe.

Dans cette voiture, ramassé sur ses talons, un brosseur en habit de toile, coiffé d'une casquette d'officier molle et déformée, tenait les rênes. Derrière lui était assis, sur des paquets et des sacs recouverts d'une capote de soldat, un officier en manteau d'été, de petite taille, autant que l'on pouvait en juger par sa posture, et qui frappait moins par sa carrure massive d'épaule à épaule que par l'épaisseur de sa personne entre la poitrine et le dos; sa nuque, son cou gros et fort étaient également très développés en largeur, et les muscles en étaient fortement tendus. Ce qu'on est convenu d'appeler la taille n'existait pas, le ventre non plus, car avec cela il était loin d'être obèse, et sa figure, sur laquelle s'étendait une couche de hâle jau-

1. Dernière station avant Sébastopol.

nâtre et maladif, se faisait remarquer par sa maigreur; elle aurait pu passer pour jolie sans une certaine bouffissure des chairs et une peau plissée marquée de rides profondes qui, en se confondant, en effaçaient les traits, lui enlevaient toute fraicheur et lui donnaient une expression grossière; celle de ses yeux, petits, bruns, extraordinairement vifs, frisait l'impudence; sa moustache très épaisse, qu'il avait l'habitude de mordiller, ne s'étendait guère en largeur; ses pommettes et son menton, qu'il n'avait pas rasés depuis deux jours, étaient couverts d'un poil noir et fourni. Blessé le 10 mai d'un éclat d'obus à la tête, qu'entourait encore un bandeau, il se sentait néanmoins complètement remis et sortait de l'hôpital de Symphéropol pour rejoindre son régiment, posté quelque part par là dans la direction où s'entendaient les coups de feu; mais il n'avait encore pu découvrir s'il était à Sébastopol même, à la Sévernaïa ou à Inkerman. La canonnade s'entendait distinctement et semblait très rapprochée quand les montagnes n'en interceptaient pas le bruit apporté par le vent; tantôt une formidable explosion ébranlait l'air et vous faisait tressaillir malgré vous, tantôt des sons moins violents, pareils à la batterie d'un tambour, se suivaient à courtes distances, traversés par un grondement assourdissant, ou bien tout se confondait dans un fracas à roulements prolongés, semblables à des coups de tonnerre au plus fort de l'orage quand la pluie commence à tomber. Chacun disait, et on l'entendait bien, que la violence du bombardement était épouvantable. L'officier pressait son brosseur pour arriver plus vite : à leur rencontre venait une file de chariots conduits par des paysans russes qui avaient apporté des vivres à Sébastopol et qui s'en retournaient en emmenant de là des malades et des blessés, soldats en capotes grises, matelots en paletots noirs, volontaires en fez rouges et miliciens barbus; la voiture de l'officier fut obligée de s'arrêter, et lui-même, tout en grimaçant et en clignotant dans ce nuage de pous-

sière impénétrable et immobile soulevé par les chariots et qui s'introduisait partout dans ses yeux, dans ses oreilles, examinait les figures qui défilaient.

« Voilà un soldat malade de notre compagnie », dit le domestique, qui se tourna vers son maître et indiqua de la main un blessé.

Sur le devant, assis de côté, un paysan russe portant toute sa barbe, un bonnet de feutre sur la tête, faisait un nœud à un énorme fouet qu'il retenait par le manche en le maintenant avec le coude. Il tournait le dos à quatre ou cinq soldats secoués et cahotés dans la charrette : l'un d'eux, le bras bandé, sa capote jetée sur sa chemise, assis droit et ferme, quoique pâle et maigre, occupait le milieu; en apercevant l'officier, il porta instinctivement la main à son bonnet, mais, se souvenant de sa blessure, il fit semblant de vouloir se gratter; un autre était couché à côté de lui dans le fond de la télègue : on ne voyait de lui que ses deux mains cramponnées aux barres de bois et ses deux genoux relevés, ballant sans résistance comme deux torchons de tille; un troisième, la figure enflée, la tête entourée d'un linge sur lequel était posé son bonnet de soldat, assis de côté, les jambes pendantes en dehors et frôlant la roue, sommeillait, ses mains appuyées sur ses genoux.

« Doljikoff! lui cria le voyageur.

— Présent! » répondit celui-ci, ouvrant les yeux et ôtant son bonnet; sa voix de basse était si pleine, si formidable, qu'elle semblait sortir de la poitrine de vingt soldats réunis.

« Depuis quand es-tu blessé ?

— *Salut à Votre Noblesse*[1] *!* cria-t-il de sa forte voix, ses yeux vitreux et gonflés s'animant à la vue de son supérieur.

1. Traduction littérale du salut habituel du soldat à ses supérieurs.

— Où est le régiment ?

— A Sébastopol, Votre Noblesse; on pensait s'en aller de là mercredi !

— Pour aller où ?

— On ne savait pas,... à la Sévernaïa, bien sûr, Votre Noblesse.... A présent, poursuivit-il en traînant la voix, *il* tire à travers tout! avec des bombes surtout, jusque dans la baie,... il en tire que c'est affreux!... » Et il ajouta des mots qui restèrent incompréhensibles; mais, à sa figure et à sa pose, on devinait qu'avec le ressentiment de l'homme qui souffre il disait des choses peu consolantes.

Le sous-lieutenant Koseltzoff, qui venait de le questionner, n'était ni un officier à la douzaine, ni du nombre de ceux qui vivent et agissent d'une certaine façon, parce que les autres vivent et agissent ainsi. Sa nature avait été richement douée de qualités inférieures : il chantait et pinçait agréablement de la guitare, parlait et écrivait avec facilité, la correspondance officielle surtout, à laquelle il s'était fait la main pendant son service d'aide de camp du bataillon. Son énergie était remarquable, mais cette énergie ne recevait son impulsion que de l'amour-propre, et, bien que greffée sur cette capacité de second ordre, elle formait à elle seule un trait saillant et caractéristique de sa nature. Ce genre d'amour-propre qui se développe le plus communément parmi les hommes, les militaires surtout, s'était si bien infiltré dans son existence, qu'il ne concevait de choix possible qu'entre « primer ou s'annihiler »; l'amour-propre était donc le moteur de ses élans les plus intimes; même seul en face de lui-même, il aimait à se donner de l'avantage sur ceux auxquels il se comparait.

« Allons! ce n'est pas moi qui écouterai le bavardage de « Moscou » [1] ! » murmura le sous-lieutenant, dans les

1. Dans certains régiments d'armée, les officiers avaient surnommé les soldats « Moscou », appellation moitié méprisante, moitié caressante.

pensées duquel la rencontre du convoi de blessés avait jeté du trouble, et les paroles du soldat, dont l'importance était accrue et confirmée à chaque pas par le bruit de la canonnade, pesaient lourdement sur son cœur. « Ils sont drôles, ces « Moscou ». — Voyons, Nicolaïeff, en avant! tu dors, je crois? » cria-t-il, de mauvaise humeur, à son domestique en ramenant les pans de son manteau.

Nicolaïeff secoua les rênes; ses lèvres émirent un petit son d'encouragement, et la charrette partit au trot.

« Nous ne nous arrêterons que pour leur donner à manger, lui dit l'officier, et puis en route, en avant! »

II

Au moment d'entrer dans la rue de Douvanka, où tout n'était que ruines, le sous-lieutenant Koseltzoff fut arrêté par un transport de boulets et de bombes dirigé sur Sébastopol, et qui stationnait au milieu du chemin.

Deux fantassins, assis dans la poussière sur les pierres d'un mur effondré, mangeaient une pastèque avec du pain.

« Allez-vous loin, pays? » dit l'un d'eux en mâchant sa bouchée; il s'adressait à un soldat debout à côté d'eux, un petit sac sur les épaules.

« Nous rejoignons notre compagnie, nous venons de la province, répondit le soldat, détournant les yeux de la pastèque et arrangeant son sac. Voilà trois semaines que nous étions à garder le foin de la compagnie; mais maintenant on nous a appelés tous, et nous ne savons pas où se trouve aujourd'hui notre régiment. On dit que depuis la semaine dernière les nôtres sont à la Korabelnaïa. N'en savez-vous rien, *messieurs*?

— Il est à la ville, frère, à la ville, répondit un vieux soldat du charroi, occupé à tailler avec un couteau de

poche la chair blanche d'une pastèque non mûre. Nous en venons justement. Quelle épouvantable chose, frère !

— Quoi donc, messieurs ?

— N'entends-tu donc pas comme il tire, à présent? Pas d'abri nulle part ! Ce qu'il en a tué, de nous autres, c'est effrayant ! » ajouta l'interlocuteur en faisant un geste et en redressant son bonnet.

Le soldat de passage secoua pensivement la tête, fit claquer sa langue, tira son brûle-gueule de sa botte, remua avec son doigt le tabac à moitié consumé, alluma un morceau d'amadou à la pipe d'un camarade qui fumait, et, soulevant son bonnet :

« Il n'y a personne que Dieu, messieurs, dit-il; nous vous faisons nos adieux », et, remettant son sac en place, il continua son chemin.

« Eh ! attends plutôt, cela vaudra mieux, dit le mangeur de pastèque d'un ton convaincu.

— C'est tout un ! » murmura le soldat, accommodant son sac sur son dos et se faufilant entre les roues des charrettes arrêtées.

III

Arrivé au relais, Koseltzoff y trouva une foule de gens, et la première figure qu'il y aperçut fut celle du maître de poste en personne, très jeune et très maigre, en train de se quereller avec deux officiers.

« Ce n'est pas vingt-quatre heures, mais dix fois vingt-quatre heures que vous attendrez; les généraux attendent bien ! leur disait-il avec le désir évident de les piquer au vif, et ce n'est pas moi, vous comprenez, qui m'attellerai !...

— Si c'est ainsi, s'il n'y a pas de chevaux, on n'en donne à personne.... Pourquoi alors en donnez-vous à un

domestique qui transporte des bagages? » criait l'un des deux militaires, qui tenait un verre de thé à la main.

Bien qu'il évitât soigneusement l'emploi des pronoms, on pouvait aisément deviner qu'il aurait volontiers tutoyé son interlocuteur.

« Comprenez bien, monsieur le maitre de poste, dit avec hésitation l'autre officier, que nous ne voyageons pas pour notre plaisir; si l'on nous a fait demander, c'est que nous sommes nécessaires! Vous pouvez être sûr que je le dirai au général,... car vraiment... il semblerait que vous n'avez aucun respect pour le rang d'officier.

— Vous me gâtez chaque fois la besogne et vous me gênez, repartit son camarade avec humeur; que lui parlez-vous de respect? Il faut lui parler autrement.... Des chevaux! cria-t-il soudain, des chevaux à l'instant!...

— Je n'aurais pas mieux demandé que de vous en donner, mais où les prendre?... Je le comprends très bien, batiouchka, reprit le maitre de poste après un moment de silence et s'échauffant par degrés en gesticulant,... mais que voulez-vous que j'y fasse? Laissez-moi seulement — la figure des officiers exprima aussitôt l'espoir — vivoter jusqu'à la fin du mois, et puis on ne me verra plus.... J'aime mieux aller au Malakoff que de rester ici, vrai Dieu! Faites ce qu'il vous plaira,... mais je n'ai pas une seule britchka en bon état, et depuis trois jours les chevaux n'ont pas vu une poignée de foin!... »

Sur ces mots, il s'éclipsa. Koseltzoff et les deux officiers entrèrent dans la maison.

« Eh bien! dit l'ancien au plus jeune, d'un ton calme qui contrastait vivement avec sa colère de tout à l'heure. Voilà trois mois que nous sommes en route; attendons, ce n'est pas un malheur, rien ne presse! »

Koseltzoff trouva avec peine dans la chambre de la maison de poste, enfumée, malpropre, remplie d'officiers et de malles, un coin libre près de la fenêtre. Il s'y assit et se prit, tout en roulant une cigarette, à examiner les

visages et à écouter les conversations. Le groupe principal se tenait à droite de la porte d'entrée, autour d'une table boiteuse et graisseuse sur laquelle bouillaient deux samovars en cuivre, plaqués çà et là de petites taches de vert-de-gris; du sucre en morceaux y était étalé dans plusieurs enveloppes de papier. Un jeune officier sans moustache, en *arkhalouk* [1] neuf, versait de l'eau dans une théière; quatre autres, de son âge à peu près, étaient dispersés dans les différents coins de la chambre; l'un d'eux, la tête posée sur une pelisse qui lui servait d'oreiller, dormait sur un divan; un autre, debout auprès d'une table, découpait en petites bouchées du mouton rôti pour un camarade auquel il manquait un bras. Deux officiers, l'un en capote d'aide de camp, l'autre en capote d'infanterie en drap fin et porteur d'une sacoche, étaient assis à côté du poêle, et l'on devinait facilement, à la façon dont ils regardaient les autres, à celle dont fumait l'homme à la sacoche, qu'ils n'étaient pas des officiers de la ligne, et qu'ils en étaient fort contents. Leur manière d'être ne trahissait point le mépris, mais un certain contentement d'eux-mêmes, fondé en partie sur leurs relations avec des généraux et sur un sentiment de supériorité, développé au point qu'ils tenaient à le cacher à autrui. Il y avait là aussi un médecin aux lèvres charnues et un artilleur à la physionomie allemande, presque assis sur les pieds du dormeur, occupés à compter de l'argent; puis quatre brosseurs, les uns sommeillant, les autres fouillant dans les malles et les paquets entassés près de la porte, complétaient le nombre des personnes présentes, parmi lesquelles Koseltzoff ne découvrit aucune figure de connaissance. Les jeunes officiers lui plurent; il devina tout de suite à leur apparence qu'ils venaient de sortir de l'école, ce qui lui rappela que son jeune frère allait également arriver tout droit de là pour se rendre à une des batteries de Sébastopol. En revanche, l'officier à

1. Vêtement un peu long porté au Caucase.

la sacoche, qu'il croyait avoir rencontré quelque part, lui déplut tout à fait; il lui trouva une physionomie si antipathique et si insolente, qu'il alla s'asseoir sur la large saillie du poêle avec l'intention de le remettre à sa place s'il se permettait de dire quelque chose de désobligeant. En sa qualité d'officier du front, brave et honorable, il n'aimait point les officiers d'état-major, et il avait pris ceux-là pour tels à première vue.

IV

« C'est du guignon, disait un des jeunes gens : être si près du but et ne pouvoir y arriver. Il y aura peut-être aujourd'hui même une affaire, et nous n'en serons pas. »

Au timbre un peu aigu de la voix, à l'incarnat juvénile qui s'étendait par plaques sur son frais visage, on devinait la sympathique timidité d'un jeune homme qui craint de dire quelque chose de déplacé.

L'officier manchot le regardait en souriant.

« Vous aurez le temps, croyez-moi », lui dit-il.

Le jeune officier porta avec respect ses yeux sur la figure amaigrie de ce dernier, subitement illuminée par ce sourire, et continua en silence à verser le thé. Et vraiment la figure, la pose du blessé, et surtout la manche flottante de son uniforme lui donnaient une apparence de calme indifférent qui semblait répondre à tout ce qu'on disait ou faisait autour de lui : « Tout cela est fort bien, mais je sais tout ça, et je pourrais l'accomplir si je le voulais. »

« Que décidons-nous? demanda le jeune officier à son camarade en arkhalouk; passerons-nous la nuit ici, ou pousserons-nous plus loin avec notre unique cheval?

— Figurez-vous, capitaine, poursuivit-il lorsque son compagnon eut décliné sa proposition (il s'adressait au

manchot en ramassant un couteau que celui-ci avait laissé tomber), comme on nous avait dit que les chevaux étaient hors de prix à Sébastopol, nous en avons acheté un à Symphéropol, à frais communs.

— Vous a-t-on bien écorchés?

— Je n'en sais rien, capitaine! Nous avons payé le tout, cheval et charrette, 90 roubles. Est-ce très cher?... ajouta-t-il en s'adressant à tous, Koseltzoff y compris, qui le regardait.

— Ce n'est pas trop cher, si le cheval est jeune, lui dit ce dernier.

— N'est-ce pas? et pourtant on nous assurait que c'était cher. Il boite un peu, c'est vrai, mais cela passera! On nous a dit qu'il était vigoureux.

— De quel établissement sortez-vous? lui demanda Koseltzoff, désireux d'avoir des nouvelles de son frère.

— Nous faisons partie du régiment de la Noblesse, nous sommes six qui allons de notre propre chef à Sébastopol, répondit le loquace petit officier, mais nous ne savons pas au juste où est notre batterie; les uns la disent à Sébastopol, et voilà monsieur qui dit qu'elle est à Odessa.

— N'auriez-vous pas pu vous renseigner à Symphéropol? demanda Koseltzoff.

— On n'en sait rien là-bas!... Figurez-vous qu'on a injurié un de nos camarades qui est allé aux informations à la chancellerie,... c'était très désagréable!... Ne désirez-vous pas cette cigarette toute roulée? » continua-t-il en l'offrant à l'officier sans bras, qui cherchait son porte-cigares.

L'enthousiasme du jeune homme perçait dans les petits soins qu'il lui prodiguait.

« Vous venez également de Sébastopol? reprit-il. Mon Dieu, mon Dieu, comme c'est étonnant! A Pétersbourg, nous ne faisions que penser à vous tous, à vous autres héros, ajouta-t-il en se tournant avec bonhomie et respect vers Koseltzoff.

— Et si vous êtes obligés de retourner? lui demanda ce dernier.

— C'est justement ce que nous craignons; car, après avoir acheté le cheval et ce qui nous était indispensable, cette cafetière, par exemple, et quelques autres bagatelles, nous sommes restés sans le sou, dit-il d'un ton plus bas, en jetant sur son compagnon un regard à la dérobée, de sorte que je ne vois pas comment nous nous en tirerons.

— Vous n'avez donc pas reçu l'argent de route? lui demanda Koseltzoff.

— Non, murmura le jeune homme, mais on a promis de nous le donner ici.

— Avez-vous le certificat?

— Je sais bien que le certificat est la chose principale; un oncle à moi, sénateur à Moscou, aurait pu me le donner, mais il m'a assuré que je le recevrais ici sans faute. On me le délivrera, n'est-ce pas?

— Sans aucun doute!

— Je le crois aussi », répliqua le jeune officier d'un ton qui prouvait que, à force d'avoir répété cette même question à trente endroits différents et avoir reçu les réponses les plus diverses, il ne croyait plus personne.

V

« Qui a demandé du borchtch [1]? » cria en ce moment la maîtresse du logis, une grosse dondon de quarante ans environ, assez malproprement vêtue; elle portait une grande terrine.

Il se fit un silence, et tous les yeux se tournèrent vers la femme; un des officiers cligna même de l'œil en échan-

1. Soupe polonaise et petite-russienne faite au jus de betteraves avec de la viande et des légumes.

geant avec son camarade un regard qui avait la matrone pour objectif.

« Mais c'est Koseltzoff qui en a demandé, reprit le jeune officier; il faut le réveiller! — Voyons, viens manger », ajouta-t-il en s'approchant du dormeur et le secouant par l'épaule.

Un jouvenceau de dix-sept ans, avec des yeux noirs, vifs, brillants, des joues toutes rouges, se leva d'un bond, et, ayant involontairement poussé le docteur :

« Mille excuses », lui dit-il en se frottant les yeux et en restant planté au milieu de la chambre.

Le sous-lieutenant Koseltzoff reconnut aussitôt son cadet et s'approcha de lui.

« Me reconnais-tu? lui dit-il.

— Ah! ah! voilà qui est renversant! » s'écria le cadet en embrassant son frère.

Deux baisers résonnèrent, mais au moment de s'embrasser pour la troisième fois, comme le veut l'usage, ils hésitèrent une seconde; on aurait dit que tous deux se demandaient pourquoi il fallait justement s'embrasser trois fois.

« Comme je suis content de te voir! dit l'aîné en entraînant son frère dehors; causons un peu!

— Allons, allons, je ne veux plus de borchtch. Mange-le, Féderson, dit le jeune garçon à son camarade.

— Mais tu avais faim....

— Non, je n'en veux plus.... »

Une fois dehors sur le petit perron, après les premières effusions de joie du cadet, qui ne cessait de questionner son aîné sans lui parler de ce qui le concernait lui-même, ce dernier, profitant d'un moment de silence, lui demanda enfin pourquoi il n'était pas entré dans la garde, comme on s'y attendait.

« Parce que je tenais à aller à Sébastopol : si tout se termine heureusement, j'y gagnerai plus que si j'étais resté dans la garde; là-bas il faut bien compter dix ans

jusqu'au grade de colonel, tandis qu'ici Todtleben, de lieutenant-colonel, est devenu général en deux ans. Et si je suis tué, eh bien alors, que faire ?

— Comme tu raisonnes, dit le frère aîné en souriant.

— Et puis, ce que je viens de te dire n'a pas d'importance ; la raison principale, — et il s'arrêta hésitant, souriant à son tour et rougissant comme s'il allait dire quelque chose de très honteux, — la raison principale, c'est que ma conscience me tracassait ; j'éprouvais des scrupules de vivre à Pétersbourg pendant qu'ici on mourait pour la patrie. Je tenais aussi à me retrouver avec toi, ajouta-t-il encore plus timidement.

— Tu es un drôle de corps ! lui dit son frère, sans le regarder, en cherchant son étui à cigares. Et je regrette que nous ne puissions rester ensemble.

— Voyons, je t'en prie, dis-moi la vérité : les bastions, c'est terriblement effrayant ?...

— Oui, au commencement, puis on s'y fait, tu verras !

— Dis-moi aussi, je t'en prie,... crois-tu que Sébastopol soit pris ?... Il me semble que jamais pareille chose n'arrivera....

— Dieu seul le sait !

— Oh ! si tu savais comme je suis ennuyé.... Figure-toi mon malheur : en route, on m'a volé différentes choses, entre autres mon casque, et je me trouve dans une position épouvantable ; comment ferai-je pour la présentation au chef. »

Vladimir Koseltzoff, le cadet, ressemblait beaucoup à son frère Michel, autant du moins qu'une églantine qui s'entr'ouvre peut ressembler à une églantine défleurie. Il avait aussi également les cheveux blonds, mais épais et bouclant sur les tempes, tandis que sur sa nuque blanche et délicate s'égarait une longue mèche, signe de bonheur, au dire des vieilles bonnes. Un sang généreux et jeune colorait subitement à chaque impression de son âme son teint, habituellement mat. Sur ses yeux, semblables à ceux

de son frère, mais plus ouverts et plus limpides, s'étendait souvent un voile humide. Un fin duvet blond commençait à se dessiner sur ses joues et au-dessus de ses lèvres, d'un rouge pourpre, qui se plissaient souvent en un timide sourire, laissant apercevoir des dents d'une éclatante blancheur. Tel qu'il était là dans sa capote déboutonnée, sous laquelle passait une chemise rouge à col russe, élancé, large d'épaules, une cigarette entre les doigts, appuyé contre la balustrade du perron, la figure illuminée par une joie naïve, les yeux fixés sur son frère, c'était bien le plus charmant et le plus sympathique adolescent qu'il fût possible de voir; le regard se détachait de lui avec regret. Franchement heureux de retrouver son frère, qu'il considérait avec respect et fierté comme un héros, il avait pourtant un peu honte de lui à cause de son éducation plus cultivée, de sa connaissance du français, de la fréquentation de personnes haut placées; et, se trouvant supérieur à lui, il espérait parvenir à le civiliser. Ses impressions, ses jugements s'étaient formés à Pétersbourg sous l'influence d'une dame qui, ayant un faible pour les jolis visages, lui faisait passer les jours de fête dans sa maison; Moscou y avait aussi contribué pour sa part, car il y avait dansé à un grand bal chez son oncle le sénateur.

VI

Après avoir causé à satiété, jusqu'à constater, ce qui arrive souvent, qu'ils avaient, tout en s'aimant beaucoup, fort peu d'intérêts en commun, les deux frères se turent pendant quelques instants.

« Eh bien! prends tes effets, et partons », lui dit l'aîné.

Le cadet rougit et se troubla.

« Pour Sébastopol, tout droit? demanda-t-il enfin.

— Bien entendu! Tu n'as pas, je pense, grand'chose avec toi; ça trouvera sa place!

— Bien, partons », répliqua le cadet, qui rentra dans la maison en poussant un soupir.

Au moment d'ouvrir la porte de la salle, il s'arrêta, inclina la tête.

« Aller droit à Sébastopol, se dit-il, s'exposer aux bombes, c'est terrible! Du reste, n'est-ce pas indifférent, que ce soit aujourd'hui ou plus tard?... Au moins avec mon frère.... »

A dire vrai, à la pensée que la télègue l'emporterait d'une traite jusqu'à Sébastopol, qu'aucun incident nouveau ne le retiendrait plus en route, il venait seulement de se rendre compte du danger qu'il était venu chercher et dont la proximité l'émut profondément. Parvenu enfin à se calmer, il rejoignit ses camarades et resta si longtemps avec eux, que son frère, impatienté, ouvrit la porte pour l'appeler et l'aperçut planté devant l'officier, qui le réprimandait comme un écolier. A la vue de son frère, il perdit toute contenance.

« J'arrive tout de suite, lui cria-t-il en faisant un geste de la main; attends-moi, j'arrive!... »

Une seconde plus tard, il alla le retrouver.

« Figure-toi, lui dit-il en soupirant profondément, que je ne puis pas partir avec toi.

— Quelles balivernes! Pourquoi?

— Je vais te dire la vérité, Micha; nous n'avons pas un sou vaillant; nous devons, au contraire, de l'argent à ce capitaine là-bas; c'est horriblement honteux! »

Le frère aîné fronça les sourcils et garda le silence.

« Dois-tu beaucoup? lui demanda-t-il enfin sans le regarder.

— Non, pas beaucoup, mais cela me gêne terriblement. Il a payé pour moi à trois relais; je profite de son sucre, et puis nous avons joué à la préférence et je reste lui devoir une bagatelle...

— C'est mal, Volodia ! Qu'aurais-tu fait si tu ne m'avais pas rencontré? lui dit l'aîné d'un ton sévère, toujours sans le regarder.

— Mais tu sais bien que je compte recevoir mes frais de route à Sébastopol? et alors je le payerai,... cela se peut encore; aussi je préfère y arriver avec lui demain ! »

Le frère aîné sortit en ce moment de sa poche une bourse dont ses doigts tremblants tirèrent deux assignats de 10 roubles chacun et un de trois....

« Voici tout ce que j'ai, dit-il. Combien te faut-il? »

Il exagérait un peu en disant que c'était là toute sa fortune, car il possédait encore quatre pièces d'or cousues dans les parements de son uniforme, mais celles-là, il s'était bien promis de n'y pas toucher.

Il se trouva, tout compte fait, que Koseltzoff ne devait que 8 roubles, la perte au jeu et le sucre compris. Le frère aîné les lui remit, en lui faisant seulement remarquer qu'on ne devait jamais jouer quand on n'avait pas de quoi payer. Le cadet ne souffla mot, la remarque de son frère semblait jeter un doute sur son honnêteté. Irrité, honteux d'avoir commis un acte qui pouvait prêter à des soupçons ou à des réflexions blessantes pour lui de la part de son aîné qu'il affectionnait, sa nature impressionnable en fut si violemment bouleversée, que, sentant l'impossibilité de retenir les sanglots qui lui serraient le gosier, il prit l'assignat sans répliquer et le porta à son camarade.

VII

Nikolaïeff, après s'être restauré à Douvanka de deux verres d'eau-de-vie achetés à un soldat qui en vendait sur le pont, secouait ses rênes, et la télègue cahotait sur le chemin pierreux, espacé d'ombre à de rares intervalles,

qui menait le long du Belbek à Sébastopol, tandis que les frères, assis côte à côte, leurs jambes se heurtant, observaient un silence obstiné tout en pensant l'un à l'autre.

« Pourquoi m'a-t-il offensé? se disait le cadet; me prend-il vraiment pour un voleur? Il a l'air encore fâché! Nous voilà donc brouillés pour toujours, et pourtant à nous deux, à Sébastopol, comme nous aurions été heureux! Deux frères liés entre eux et tous deux se battant contre l'ennemi,... l'aîné, manquant un peu de culture, mais un brave militaire, et le cadet... aussi brave que lui, car au bout d'une semaine j'aurais prouvé à tous que je ne suis pas déjà si jeune; je ne rougirai plus, ma figure sera virile, et la moustache aura le temps de pousser jusque-là, pensait-il en pinçant entre ses doigts le duvet qui se montrait aux coins de ses lèvres. Peut-être arriverons-nous aujourd'hui même et prendrons-nous part à une affaire! Mon frère doit être très entêté et très brave! Il est de ceux qui parlent peu et qui font mieux que les autres; est-ce exprès qu'il me pousse toujours vers le bord de la télègue? Il voit bien que cela me gêne, et il fait semblant de ne pas le remarquer. Nous arriverons bien certainement aujourd'hui, poursuivit-il mentalement en se serrant contre le bord de la voiture, par crainte, s'il bougeait, de montrer à son frère qu'il était mal assis. Nous allons droit au bastion, moi avec les canons, mon frère avec sa compagnie. Soudain les Français se jettent sur nous, je tire sans désemparer, j'en tue une masse, mais ils courent quand même droit sur moi,... tirer est impossible! il n'y a plus de salut pour moi : voilà que mon frère s'élance le sabre à la main, je saisis mon fusil et nous courons ensemble, les soldats nous suivent. Les Français se précipitent sur mon frère,... je cours, j'en tue d'abord un, puis un second et je sauve Micha! Je suis blessé au bras, je reprends mon fusil de l'autre main et je cours toujours,... mon frère est tué d'une balle à côté de moi, je m'arrête une seconde, je le regarde avec tristesse, je me relève et

je crie : « Avec moi, en avant! vengeons-le! » J'ajouterai : « J'aimais mon frère par-dessus tout, je l'ai perdu. Vengeons-« nous, tuons nos ennemis ou mourons tous ensemble! » Tous me suivent en criant. Mais voilà l'armée française tout entière, Pélissier en tête : nous les tuons tous, mais je suis blessé une fois, deux fois, et, à la troisième, mortellement; on m'entoure. Gortschakoff vient et me demande ce que je désire. Je lui réponds que je ne désire rien, je ne désire qu'une chose : être placé à côté de mon frère et mourir avec lui! On me transporte, on me couche à côté de son cadavre ensanglanté, je me soulève et je leur dis : « Oui, « vous n'avez pas su apprécier deux hommes qui aimaient « sincèrement leur patrie, les voilà tués,... que Dieu vous « pardonne! » et là-dessus je meurs. »

Qui aurait pu dire à quel point ces rêves étaient destinés à être réalisés?

« As-tu jamais été dans une mêlée? demanda-t-il tout à coup à son frère, oubliant complètement qu'il ne voulait plus lui parler.

— Non, jamais; nous avons perdu deux mille hommes dans notre régiment, mais toujours pendant les travaux; c'est là aussi que j'ai été blessé. La guerre ne se fait pas comme tu te le figures, Volodia. »

Ce petit nom attendrit le cadet; il eut envie de s'expliquer avec son frère, qui ne s'imaginait pas l'avoir offensé.

« Es-tu fâché contre moi, Micha? lui demanda-t-il au bout de quelques instants.

— Pourquoi?

— C'est que..., rien,... je croyais qu'il y avait eu entre nous....

— Mais pas du tout, reprit l'aîné en se tournant vers lui et en lui donnant une tape amicale sur le genou.

— Pardon, Micha, si je t'ai offensé, dit le cadet en se retournant pour cacher les larmes qui emplissaient ses yeux.

VIII

« Est-ce vraiment Sébastopol? » demanda Volodia lorsqu'ils atteignirent le haut de la montagne.

Devant eux apparut la baie avec sa forêt de mâts, la mer avec la flotte ennemie dans le lointain, les blanches batteries du rivage, les casernes, les aqueducs, les docks, les constructions de la ville. Des nuages d'une fumée blanche et lilas clair s'élevaient sans cesse au-dessus des montagnes jaunes qui entouraient la ville et se découpaient sur le ciel bleu éclairé par les rayons rosés du soleil réfléchis avec éclat par les flots, pendant que le soleil descendait à l'horizon dans la mer sombre.

Ce fut sans le moindre frémissement d'horreur que Volodia aperçut cet endroit si terrible auquel il avait tant pensé; il éprouvait, au contraire, une jouissance esthétique, un sentiment de satisfaction héroïque en songeant que dans une demi-heure il serait lui-même là-bas, et ce fut avec une profonde attention qu'il regarda sans interruption ce tableau d'un charme original, jusqu'au moment où ils arrivèrent à la Séveraïa; là étaient les bagages du régiment de son frère, et là aussi il devait se renseigner sur l'endroit où se trouvaient son régiment à lui et sa batterie.

L'officier du train demeurait près de ce qu'on appelait la nouvelle petite ville, composée de baraques construites en planches par les familles des marins. Dans une tente attenante à un hangar d'assez grande dimension fait de branches de chêne feuillues qui n'avaient pas encore eu le temps de se faner, les frères trouvèrent l'officier assis, en chemise d'un jaune sale, devant une table assez malpropre, sur laquelle refroidissait un verre de thé à côté d'un plateau et d'un carafon d'eau-de-vie : quelques miettes de

pain et de caviar étaient tombées çà et là; il comptait avec attention un paquet d'assignats. Mais, avant de le mettre en scène, il nous est indispensable d'examiner de près l'intérieur de son campement, ses occupations et sa manière de vivre : la nouvelle baraque était grande, solidement et commodément construite, pourvue de tables et de bancs gazonnés comme on ne les construit que pour les généraux, et, afin d'empêcher le feuillage de tomber, trois tapis de mauvais goût, quoique neufs, mais probablement fort chers, étaient tendus sur les côtés et au-dessus de la bâtisse. Sur un lit de fer placé sous le tapis principal, représentant l'éternelle amazone, on voyait une couverture rouge d'une étoffe pelucheuse, un oreiller souillé, déchiré, une pelisse de genette; sur une table, pêle-mêle un miroir dans un cadre d'argent, un bougeoir, une brosse du même métal d'une malpropreté effrayante, un peigne en corne cassé, plein de cheveux graisseux, une bouteille de liqueur ornée d'une énorme étiquette rouge et or, une montre de poche en or avec le portrait de Pierre Ier, des plumes dorées, des boîtes contenant des capsules, une croûte de pain, de vieilles cartes jetées en désordre, et enfin, sous le lit, des bouteilles, les unes vides, les autres pleines. Cet officier était chargé de veiller au train et à la nourriture des chevaux. Un ami à lui, s'occupant d'opérations financières, partageait sa demeure et dormait en ce moment dans la tente, pendant qu'il réglait les comptes du mois avec l'argent de la couronne; son extérieur était agréable et martial : une grande taille, une grande moustache et une corpulence de bon aloi le distinguaient; mais il y avait en lui deux choses déplaisantes qui sautaient tout de suite aux yeux : d'abord une perpétuelle transpiration de la figure, jointe à une bouffissure qui cachait à peu près ses petits yeux gris et lui donnait l'apparence d'une outre pleine de porter, et ensuite une malpropreté extrême, qui s'étendait de ses cheveux rares et gris jusqu'à ses grands pieds nus chaussés de pantoufles fourrées d'hermine.

« Que d'argent, que d'argent, mon Dieu! dit Koseltzoff Ier, qui, en entrant, jeta un regard avide sur les assignats. Si vous m'en prêtiez la moitié, Vassili Mikhaïlovitch! »

L'officier du train fit la grimace à la vue des visiteurs, et, ramassant l'argent, les salua sans se lever.

« Oh! si c'était à moi, mais c'est l'argent de la couronne, batiouchka! mais qu'avez-vous là? »

Il regardait Volodia, pendant qu'il tassait les papiers et les remettait dans une cassette ouverte à côté de lui.

« C'est mon frère, il sort de l'école. Nous venons vous demander où se trouve le régiment.

— Asseyez-vous, messieurs, leur dit-il en se levant pour passer dans la tente; peut-on vous offrir un peu de porter?

— Va pour le porter, Vassili Mikhaïlovitch. »

Volodia, sur qui les grands airs de l'officier du train produisaient une profonde impression, de même que son laisser-aller et le respect que lui témoignait son frère, se disait en s'asseyant timidement sur le bord du divan : « Cet officier que tout le monde respecte est sans doute bon enfant, hospitalier, et probablement très brave ».

« Où est donc notre régiment? demanda le frère aîné à l'officier qui avait disparu sous la tente.

— Que dites-vous? » lui cria ce dernier.

L'autre répéta sa question.

« J'ai vu Seifer aujourd'hui, répondit-il; il m'a raconté qu'il se trouvait au cinquième bastion.

— Est-ce sûr?

— Si je le dis, c'est sûr; du reste, que le diable l'emporte! il ne prend pas cher pour mentir! Dites donc, ajouta-t-il, voulez-vous du porter?

— J'en boirais volontiers, répondit Koseltzoff.

— Et vous, Ossip Ignatiévitch, reprit la même voix sous la tente en s'adressant au commissionnaire qui dormait, voulez-vous boire? Assez dormi, il est près de cinq heures!

— Finissez donc cette scie! vous voyez bien que je ne dors pas, répondit une voix grêle et paresseuse.

— Alors levez-vous, car je m'ennuie »; et l'officier du train rejoignit ses hôtes. « Donne-nous du porter de Symphéropol », cria-t-il à son domestique.

Celui-ci, poussant Volodia, retira de dessous le banc avec fierté, à ce qu'il sembla au jeune homme, une bouteille du porter demandé.

La bouteille était vide depuis quelque temps, mais la conversation allait son train, lorsque la toile de la tente s'écarta pour laisser passer un homme de petite taille, en robe de chambre bleue avec cordelières et glands, en casquette à passepoil rouge, ornée d'une cocarde. Les yeux baissés et tortillant sa moustache noire, il ne répondit au salut des officiers que par un imperceptible mouvement d'épaules.

« Donne-moi un verre, dit-il en s'asseyant près de la table. — Vous venez assurément de Pétersbourg, jeune homme? reprit-il d'un air aimable en s'adressant à Volodia.

— Oui, et je vais à Sébastopol.

— De votre propre chef?

— Oui.

— Et pourquoi diable y allez-vous? — Messieurs, vrai, je ne comprends pas cela, poursuivit le commissionnaire. Il me semble que, si je le pouvais, je m'en retournerais à pied à Pétersbourg! J'en ai par-dessus la tête, de cette existence maudite!

— Mais de quoi vous plaignez-vous? lui demanda l'aîné des Koseltzoff; vous menez ici une vie fort enviable! »

Le commissionnaire, surpris, lui jeta un regard, se détourna, et, s'adressant à Volodia :

« Ce danger constant, ces privations (car on ne peut rien se procurer), tout cela est terrible! Je ne vous comprends vraiment pas, messieurs! Si encore vous en retiriez quelques avantages! mais est-ce agréable, je vous le demande, de devenir à votre âge impotent pour le reste de vos jours?

— Les uns cherchent à se faire des revenus, les autres

servent pour l'honneur, reprit avec humeur Koseltzoff aîné.

— Qu'est-ce que l'honneur, quand on n'a rien à se mettre sous la dent? reprit le commissionnaire avec un rire de dédain en se tournant vers l'officier du train, qui suivit son exemple. Monte la musique, dit-il en indiquant du doigt une boîte, nous écouterons *Lucie*, que j'aime. »

« Est-ce un brave homme, ce Vassili Mikhaïlovitch? demanda Volodia à son frère lorsque, le crépuscule tombé, ils roulèrent de nouveau sur la route de Sébastopol.

— Ni bon ni mauvais, mais d'une avarice terrible! Quant au commissionnaire, je ne puis pas le voir en peinture! Je l'assommerai un jour ou l'autre. »

IX

Lorsqu'ils arrivèrent, à la nuit tombante, au grand pont sur la baie, Volodia n'était pas précisément de mauvaise humeur, mais un poids terrible pesait sur son cœur : tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il entendait s'accordait si peu avec les dernières impressions que lui avaient laissées la grande salle claire et parquetée des examens, les voix de ses camarades et la gaieté de leurs sympathiques éclats de rire, son nouvel uniforme, son tsar bien-aimé, qu'il s'était habitué à voir pendant sept ans et qui, en prenant congé d'eux, les larmes aux yeux, les avait appelés « ses enfants ». Oui, tout ce qu'il voyait s'accordait peu avec ses généreuses et brillantes rêveries aux mille facettes.

« Nous voilà arrivés, lui dit son frère en descendant de voiture devant la batterie de M.... Si l'on nous laisse traverser le pont, nous irons tout droit aux casernes Nicolas, tu y resteras jusqu'à demain matin; quant à moi, je retournerai au régiment, pour savoir où est la batterie, et demain j'irai te chercher.

— Pourquoi cela? Allons plutôt ensemble, dit Volodia; j'irai avec toi au bastion; cela ne revient-il pas au même? Il faut bien s'y habituer! Si toi tu y vas, pourquoi n'irais-je pas?

— Tu feras mieux de n'y pas aller.

— Laisse-moi y aller, je t'en prie; je verrai du moins ce que c'est....

— Je te conseille de ne pas y aller, mais après tout.... »

Le ciel sans nuages était sombre, les étoiles et les feux des décharges et des bombes qui volaient dans l'espace brillaient dans l'obscurité : la tête de pont et la grande construction blanche de la batterie se détachaient dans la nuit noire; toutes les secondes, quelques coups de feu, quelques explosions ébranlaient l'air, ensemble ou isolément, toujours plus fort, plus distinctement; le murmure lugubre des flots accompagnait ce roulement incessant; une bise fraîche imprégnée d'humidité soufflait de la mer. Les frères s'approchèrent du pont : un milicien porta gauchement l'arme au bras et s'écria :

« Qui vive?

— Soldat!

— On ne passe pas.

— Impossible! il faut que nous passions.

— Demandez à l'officier. »

L'officier sommeillait, assis sur une ancre; il se leva et donna l'ordre de laisser passer.

« On peut y aller, on ne peut pas revenir. — Attention! Où vous fourrez-vous, tous à la fois? » cria-t-il aux voitures arrêtées à l'entrée du pont et dans lesquelles s'entassaient des gabions.

Sur le premier ponton ils rencontrèrent des soldats causant à haute voix.

« Il a reçu l'équipement, il a tout reçu.

— Eh! mes amis, dit une autre voix, quand on parvient à la Sévernaïa, on renaît! L'air y est tout autre, vrai Dieu!

— Qu'est-ce que tu chantes là? dit le premier. L'autre jour, une bombe maudite a emporté les jambes à deux matelots, oh! oh! »

L'eau envahissait par endroits le second ponton, où les deux frères s'arrêtèrent pour attendre leur voiture; le vent, qui avait semblé faible sur terre, soufflait ici avec violence et par rafales : le pont se balançait, et les vagues, heurtant les poutres avec rage, s'abattaient sur les ancres, les cordages et inondaient le plancher; la mer mugissait sourdement, formant une ligne noire, unie, sans fin, qui la détachait de l'horizon constellé, éclairé de lueurs argentées. Dans le lointain brillaient les feux de la flotte ennemie; à gauche se dressait la sombre masse d'un navire contre les flancs duquel l'eau battait avec violence; à droite, un vapeur venant de la Sévernaïa s'avançait rapidement avec bruit. Une bombe éclata et éclaira pendant une seconde l'entassement des gabions : sur le pont du navire, deux hommes debout, un troisième en chemise, assis les pieds ballants, occupé à une réparation au bord même du pont; l'écume blanche et le jaillissement des vagues à reflets verdâtres que fend le bateau à vapeur en marche.

Les mêmes feux continuaient à sillonner le ciel au-dessus de Sébastopol, et les sons qui inspiraient l'épouvante se rapprochaient; une vague chassée de la mer déferla sur le côté droit du pont et mouilla les pieds de Volodia; deux soldats, traînant leurs jambes avec bruit dans l'eau, passèrent à côté. Tout à coup quelque chose éclata avec fracas et illumina devant eux la partie du pont sur laquelle roulait une voiture suivie d'un militaire à cheval. Les éclats tombaient en sifflant dans l'eau, qui jaillissait en gerbes.

« Ah! Mikhaïl Sémenovitch, dit le cavalier en s'arrêtant devant Koseltzoff aîné, vous voilà donc tout à fait guéri?

— Oui, comme vous voyez. Où le bon Dieu vous mène-t-il?

— A la Sévernaïa, pour des cartouches; on m'envoie à la place de l'aide de camp du régiment.... On s'attend d'heure en heure à un assaut.

— Et Martzeff, où est-il?

— Il a perdu une jambe hier en ville, dans sa chambre,... il dormait. Vous le connaissez peut-être?

— Le régiment est au cinquième, n'est-ce pas?

— Oui, il a remplacé les M.... Passez à l'ambulance, vous y trouverez des nôtres, on vous conduira.

— Et mon logement dans la Morskaïa, a-t-il été préservé?

— Eh! batiouchka, il y a longtemps que les bombes l'ont rasé! Vous ne reconnaîtrez plus Sébastopol; il n'y a plus une âme! ni femmes, ni musique, ni traiteur, le dernier est parti hier; c'est maintenant d'un triste.... Adieu! » et l'officier partit au trot.

Une peur effroyable s'empara tout à coup de Volodia; il lui sembla qu'une bombe allait tomber sur lui et qu'un éclat le frapperait immanquablement à la tête. Ces ténèbres humides, ces sons sinistres, le bruit constant des vagues courroucées, tout semblait l'engager à ne pas faire un pas de plus et lui dire que rien de bon ne l'attendait là-bas, que son pied ne toucherait plus jamais la terre ferme de l'autre côté de la baie, qu'il ferait bien de retourner en arrière, de s'enfuir au plus vite loin de ces lieux terribles où régnait la mort. « Qui sait? il est peut-être trop tard; mon sort est décidé! » Voilà ce qu'il se disait, en frissonnant à cette pensée et aussi à cause de l'eau qui s'infiltrait dans ses bottes; il poussa un profond soupir et s'écarta un peu de son frère.

« Mon Dieu! est-ce que je serai vraiment tué, justement moi? O mon Dieu! ayez pitié de moi! » murmura-t-il en se signant.

« Eh bien, Volodia, avançons! lui dit son frère lorsque leur charrette les eut rejoints. As-tu vu la bombe? »

Plus loin ils rencontrèrent encore des voitures, qui transportaient des blessés, des gabions; l'une d'elles, remplie de

meubles, était conduite par une femme. De l'autre côté, personne ne les arrêta au passage.

Se serrant instinctivement contre la muraille de la batterie Nicolas, les deux frères la longèrent en silence, l'oreille tendue, au bruit des bombes qui éclataient au-dessus de leurs têtes, au rugissement des éclats précipités d'en haut, et atteignirent enfin l'endroit de la batterie où se trouvait placée l'image sainte. Là ils apprirent que la cinquième légère, que Volodia devait rejoindre, se trouvait à la Korabelnaïa; ils se décidèrent en conséquence, malgré le danger, à aller coucher au cinquième bastion et à se rendre de là le lendemain à la batterie. S'engageant dans l'étroit couloir, enjambant les soldats qui dormaient le long de la muraille, ils parvinrent enfin à l'ambulance.

X

En entrant dans la première chambre, garnie de lits sur lesquels étaient couchés des blessés, ils y furent saisis par l'odeur lourde et nauséabonde qui est particulière aux hôpitaux; deux sœurs de charité vinrent à leur rencontre: l'une d'elles, âgée de cinquante ans environ, avait un visage sévère; elle tenait dans ses mains un paquet de bandages et de charpie et donnait des ordres à un très jeune aide-chirurgien qui la suivait; l'autre, une jolie fille de vingt ans, avait une figure de blonde, pâle et délicate; celle-là, sous son petit bonnet blanc, paraissait particulièrement gentille et timide; elle suivait sa compagne les mains dans les poches de son tablier, et l'on voyait qu'elle avait peur de rester en arrière.

Koseltzoff les pria de lui indiquer Martzeff, qui, la veille, avait perdu une jambe.

« Du régiment de P...? demanda la plus âgée des deux sœurs. Êtes-vous son parent?

— Non, un camarade!

— Conduisez-les », dit-elle en français à la jeune sœur, et elle les quitta, accompagnée de l'aide-chirurgien, pour s'approcher d'un blessé.

« Voyons, allons, qu'as-tu à regarder ainsi? » dit Koseltzoff à Volodia arrêté, ses sourcils relevés, et dont les yeux, pleins d'une sympathie douloureuse, ne pouvaient se détacher des malades, qu'il ne cessait d'examiner en suivant son frère et en répétant malgré lui : « O mon Dieu! mon Dieu! »

« Il vient d'arriver, n'est-ce pas? demanda la jeune sœur à Koseltzoff en indiquant Volodia.

— Oui, il vient d'arriver. »

Elle le regarda de nouveau et fondit en larmes, en répétant avec désespoir : « Mon Dieu! mon Dieu! quand cela finira-t-il? »

Ils entrèrent dans la salle des officiers. Martzeff y était couché sur le dos, ses bras musculeux découverts jusqu'au coude, passés sous la tête. L'expression de son visage jaunâtre était celle d'un homme qui serre les dents pour ne pas crier de douleur. Sa jambe bien portante, chaussée d'un bas, sortait de dessous la couverture, et les orteils s'agitaient convulsivement.

« Eh bien, comment vous sentez-vous? demanda la jeune sœur en soulevant la tête un peu chaude du blessé et lui arrangeant l'oreiller de ses doigts fluets, sur l'un desquels Volodia aperçut une bague en or. Voilà vos camarades qui viennent vous voir.

— Je souffre, bien entendu, reprit-il avec irritation; ne me touchez pas, c'est bien comme ça », et les orteils dans le bas s'agitèrent d'un mouvement nerveux. « Bonjour! comment vous appelle-t-on? Ah! pardon, — lorsque Koseltzoff se fut nommé, — on oublie tout ici, et pourtant nous avons demeuré ensemble », ajouta-t-il sans exprimer la moindre joie, et il regardait Volodia d'un air interrogateur.

« C'est mon frère; il arrive de Pétersbourg.

— Ah! et moi j'en ai fini, je crois! Dieu que je souffre! Si cela pouvait cesser plus vite. »

D'un mouvement convulsif il retira sa jambe. Les orteils remuèrent avec un redoublement d'agitation; il se couvrit la figure de ses deux mains.

« Il faut le laisser tranquille, il est très mal », leur dit la sœur à l'oreille; elle avait les yeux pleins de larmes.

Les frères, qui s'étaient décidés à aller au cinquième bastion, changèrent pourtant d'avis en sortant de l'ambulance et convinrent, sans se communiquer la vraie raison, de se séparer pour ne point s'exposer à un danger inutile.

« Trouveras-tu ton chemin, Volodia? lui demanda son aîné; du reste, Nikolaïeff te conduira à la Korabelnaïa; pour le moment je vais y aller seul, et demain je serai chez toi. »

Ils ne se dirent rien de plus à cette dernière entrevue.

XI

Les canons grondaient avec la même violence, mais la rue Ekathérinenskaïa, que suivait Volodia accompagné du silencieux Nikolaïeff, était vide et calme. Il n'apercevait dans l'obscurité que des murs blancs, debout au milieu de grandes maisons effondrées, et les pierres du trottoir qu'il longeait; il se croisait parfois avec des soldats et des officiers, et, en passant du côté gauche, près de l'Amirauté, il aperçut, à la vive clarté d'un feu qui flambait derrière une clôture, une rangée d'acacias au triste feuillage couvert de poussière, plantés depuis peu le long du trottoir et soutenus par leurs tuteurs peints en vert. Ses pas et ceux de Nikolaïeff, qui respirait bruyamment, résonnaient seuls dans le silence. Ses pensées étaient vagues : la jolie sœur de charité, la jambe de Martzeff avec ses doigts agités

d'un mouvement convulsif dans le bas, l'obscurité, les bombes, les différentes images de la mort repassaient confusément dans ses souvenirs; son âme, jeune et impressionnable, était crispée et navrée de son isolement, de la complète indifférence de chacun à son sort, bien qu'il fût exposé au danger. « Je souffrirai, je serai tué, et personne ne me pleurera », se disait-il. Où était-elle donc, la vie du héros toute pleine d'ardeur énergique et de sympathies à laquelle il avait si souvent rêvé? Les bombes sifflaient et éclataient en se rapprochant toujours, et Nikolaïeff soupirait plus souvent sans rompre le silence. En traversant le pont qui menait à la Korabelnaïa, il vit quelque chose à deux pas de lui plonger en sifflant dans le golfe, en éclairer pour une seconde d'une lueur pourpre les vagues aux teintes violacées et rebondir lançant en l'air une pluie d'eau.

« Sacré..., la coquine vit encore, murmura Nikolaïeff.

— Oui », répliqua Volodia malgré lui et surpris du son de sa propre voix, grêle et criarde.

A leur rencontre venaient des blessés portés sur des brancards, des charrettes remplies de gabions, un régiment, des hommes à cheval : l'un d'eux, un officier suivi d'un Cosaque, s'arrêta à la vue de Volodia, examina sa figure, puis, se détournant, donna un coup de fouet à sa monture et poursuivit son chemin. « Seul, seul, que je sois en vie ou non, ça leur est bien égal à tous! » se dit l'adolescent, prêt à fondre en larmes. Ayant dépassé une grande muraille blanche, il entra dans une rue bordée de petites maisons complètement détruites qu'éclairaient sans cesse les feux des bombes; une femme ivre, en haillons, accompagnée d'un matelot, sortait d'une petite porte et butta contre lui. « Pardon, Votre Noblesse », murmura-t-elle. Le cœur du pauvre garçon se serrait de plus en plus, tandis que sur l'horizon noir les éclairs s'allumaient toujours et les obus sifflaient et éclataient autour de lui. Tout à coup Nikolaïeff soupira et parla d'une voix qui parut à Volodia exprimer une terreur contenue.

« Ça valait bien la peine de se dépêcher de venir ici de chez nous; on allait, on allait, et pourquoi se dépêchait-on?

— Mais, Dieu merci, mon frère est guéri, dit Volodia, pour chasser par la causerie l'horrible sensation qui s'emparait de lui.

— Joliment guéri! quand il est tout malade! Les bien portants se trouveraient aussi beaucoup mieux à l'hôpital dans un temps pareil! En avons-nous, par hasard, beaucoup de joie d'être ici? C'est tantôt un bras, tantôt une jambe qu'on perd, et voilà,... et encore ici, en ville, c'est mieux que sur le bastion, Dieu de Dieu! Chemin faisant, on dit toutes ses prières! — Eh! canaille! elle vient de bourdonner à mes oreilles, ajouta-t-il, attentif au bruit d'un éclat qui avait passé à côté de lui. — Eh bien, maintenant, continua Nikolaïeff, on m'avait dit de conduire Votre Noblesse, et je sais bien qu'il faut faire ce qui est ordonné, mais notre charrette est restée confiée à un camarade, et nos paquets sont défaits; on m'a dit de venir et je suis venu! Mais, s'il se perd quelque chose de ce que nous avons apporté, c'est moi, Nikolaïeff, qui en réponds. » Quelques pas plus loin, ils débouchèrent sur un espace libre.

« Voilà votre artillerie, Votre Noblesse, dit-il soudain; demandez à la sentinelle, on vous indiquera! » Volodia avança seul. N'entendant plus derrière lui les soupirs de Nikolaïeff, il se sentit définitivement abandonné; le sentiment de cet abandon devant le danger, devant la mort, comme il le croyait, pesa sur son cœur avec le froid glacial de la pierre; arrêté au milieu de la place, il regarda tout autour de lui pour voir si l'on observait, et, se prenant la tête à deux mains, il murmura d'une voix entrecoupée par la terreur : « Mon Dieu, suis-je vraiment un poltron méprisable, un lâche? moi qui rêvais il n'y a pas longtemps de mourir pour la patrie, pour le tsar, et cela avec bonheur! Oui, je suis un être malheureux et méprisable! » s'écria-t-il profondément désespéré et désillusionné sur

son propre compte; s'étant enfin rendu maître de son émotion, il demanda à la sentinelle de lui indiquer la maison du commandant de la batterie.

XII

Le commandant de la batterie demeurait dans une petite maison à deux étages; on y entrait par la cour. A travers l'une des fenêtres, où manquait un carreau, remplacé par une feuille de papier, brillait la faible lueur d'une chandelle; le brosseur, assis à l'entrée, fumait sa pipe. Ayant annoncé Volodia à son maître, il l'introduisit dans sa chambre. Là, entre deux croisées, à côté d'une glace brisée, se voyait une table chargée de paperasses officielles, quelques chaises, un lit en fer garni de linge propre, avec une carpette devant.

Auprès de la porte se tenait le sergent-major, bel homme avec une belle paire de moustaches, l'épée au ceinturon : sur sa capote brillaient une croix et la médaille de la campagne de Hongrie. L'officier d'état-major, de petite taille, la joue enflée et bandée, marchait de long en large, vêtu d'une redingote de drap fin qui accusait un long usage; d'une corpulence assez prononcée, il paraissait âgé de quarante ans; sa calvitie se dessinait nettement sur le sommet de la tête; son épaisse moustache descendant tout droit cachait sa bouche; ses yeux bruns avaient une expression agréable; ses mains étaient belles, blanches, un peu replètes; ses pieds, très en dehors, se posaient avec une certaine assurance et une certaine coquetterie qui prouvaient que la timidité n'était pas le côté faible du commandant.

« J'ai l'honneur de me présenter, je suis attaché à la cinquième batterie légère : Koseltzoff II, enseigne », dit Volodia, qui, en entrant dans la chambre, récita tout d'un trait cette leçon apprise par cœur.

Le commandant de la batterie lui répondit par un salut assez sec et l'engagea à s'asseoir, sans lui tendre la main. Volodia s'assit donc timidement près de la table à écrire, et, s'emparant dans sa distraction d'une paire de ciseaux, il se mit à jouer avec eux machinalement. Les mains derrière le dos, la tête baissée, le commandant de la batterie reprit sa promenade en silence, jetant de temps à autre les yeux sur les doigts qui continuaient à jongler avec les ciseaux.

« Oui, dit-il en s'arrêtant enfin devant le sergent-major, à partir de demain il faudra donner un *garnetz* [1] de plus aux chevaux des caissons; ils sont maigres. Qu'en penses-tu?

— Pourquoi pas? ça se peut, Votre Haute Noblesse, l'avoine est maintenant à meilleur marché », répondit le sergent-major, les bras pendants collés le long de son corps et remuant les doigts, mouvement habituel dont il accompagnait volontiers sa conversation. Et puis il y a le fourrageur Frantzouc qui m'a écrit hier un mot, Votre Haute Noblesse : il dit qu'il nous faut absolument acheter des essieux; ils sont à bon marché; alors qu'ordonnez-vous?

— Eh bien, il faut en acheter, il a de l'argent, répondit le commandant en se remettant à marcher. — Où sont vos effets? » dit-il tout à coup en s'arrêtant devant Volodia.

Le pauvre Volodia, poursuivi par la pensée qu'il était un lâche, voyait percer dans chaque regard, dans chaque parole, le mépris qu'il devait inspirer, et il lui sembla que son chef avait déjà pénétré son triste secret et qu'il le raillait; aussi répondit-il troublé que ses effets étaient à la Grafskaia et que son frère les lui enverrait le lendemain.

« Où logerons-nous l'enseigne? demanda le lieutenant-colonel au sergent-major, sans écouter la réponse du jeune homme.

1. Mesure d'avoine.

— L'enseigne? » répéta le sergent-major. Un rapide regard jeté sur Volodia et qui semblait dire : Qu'est-ce encore que cet enseigne-là? acheva de déconcerter ce dernier. « Mais là, en bas, Votre Haute Noblesse, chez le capitaine en second; puisque le capitaine est au bastion, son lit est vide!...

— Ça vous va-t-il en attendant? demanda le commandant de la batterie; vous devez être fatigué, je pense? demain on pourra vous arranger plus commodément. »

Volodia se leva et salua.

« Désirez-vous du thé? ajouta son supérieur; on peut faire chauffer le samovar! »

Volodia, qui avait déjà gagné la porte, se retourna, salua de nouveau et sortit.

Le domestique du lieutenant-colonel le conduisit en bas et l'introduisit dans une pièce nue et malpropre où différentes choses brisées étaient jetées au rebut et où, dans un coin, sur un lit de fer, dormait sans draps ni couverture, enveloppé dans sa capote, un homme en chemise rose que Volodia prit pour un soldat.

« Pierre Nikolaïévitch, et le domestique toucha l'épaule du dormeur, levez-vous; l'enseigne va coucher ici. — C'est notre junker, ajouta-t-il en se tournant vers Volodia.

— Oh! ne vous dérangez pas, je vous en prie », s'écria ce dernier en voyant le junker, un grand et robuste jeune homme avec une jolie figure, mais complètement dépourvue d'intelligence, se lever, jeter sa capote sur ses épaules et s'en aller tout ensommeillé en murmurant : « Ça ne fait rien, j'irai dormir dans la cour ».

XIII

Resté seul avec ses pensées, la première impression de Volodia fut de nouveau l'épouvante résultant du trouble

qui bouleversait son âme. Comptant sur le sommeil pour ne plus songer à ce qui l'entourait et s'oublier soi-même, il souffla sa bougie et se coucha en se couvrant complètement de sa capote, même la tête, car il avait gardé de son enfance la peur de l'obscurité : mais tout à coup l'idée lui vint qu'une bombe pourrait percer le toit et le tuer; il prêta l'oreille : au-dessus de sa tête marchait le commandant de la batterie.

« Elle commencera par le tuer, lui d'abord, se dit-il, moi ensuite; je ne mourrai pas tout seul! » Cette réflexion le calma, et il allait s'endormir, lorsque cette fois la pensée que Sébastopol pouvait être pris cette nuit même, que les Français forceraient sa porte et qu'il n'avait pas une arme pour se défendre, le réveilla complètement; il se leva et arpenta sa chambre : la peur du véritable danger avait étouffé la crainte mystérieuse de l'obscurité; il chercha et ne trouva sous sa main qu'une selle et un samovar. « Je suis un lâche, un poltron, un misérable », se dit-il de nouveau, plein de dégoût et de mépris pour lui-même; il se coucha et essaya de ne plus réfléchir. Mais alors les impressions de la journée repassèrent dans son souvenir, et les sons incessants qui ébranlaient les carreaux de son unique fenêtre lui rappelèrent le danger; les visions se succédaient : tantôt il voyait les blessés couverts de sang, les bombes qui éclataient et dont les éclats pénétraient dans sa chambre, tantôt la jolie sœur de charité qui le pansait en pleurant sur son agonie, ou sa mère qui, le reconduisant jusqu'à la ville du district, priait Dieu pour lui en versant des larmes brûlantes devant une image miraculeuse. Le sommeil le fuyait; mais soudain la pensée d'un Dieu tout-puissant qui voit tout et qui entend chaque prière jaillit nette et claire au milieu de ses rêveries; il se mit à genoux en se signant et joignit les mains comme on le lui avait appris dans son enfance; ce simple geste fit naître en lui un sentiment d'une douceur infinie, depuis longtemps oublié.

« Si je dois mourir, c'est que je suis inutile! Alors, Seigneur, que ta volonté soit faite! et qu'elle s'accomplisse plus vite! Mais, si le courage et la fermeté qui me manquent me sont nécessaires, épargne-moi la honte et le déshonneur, que je ne pourrai pas supporter, et enseigne-moi ce que je dois faire pour exécuter ta volonté! »

Son âme d'enfant faible et terrifiée se fortifia, se rasséréna tout à coup et plongea dans des horizons nouveaux, larges et lumineux; il pensa à mille choses, il éprouva mille sensations pendant la courte durée de ce sentiment, puis il s'endormit tranquille et insouciant à la sourde rumeur du bombardement et des vitres qui tremblaient.

Seigneur! toi seul as entendu, toi seul connais ces prières simples mais ardentes et désespérées de l'ignorance, du repentir confus demandant la guérison du corps, la purification de l'âme, prières qui, de ces lieux habités par la mort, montaient vers toi, — à commencer par le général pressentant avec terreur son approche, et qui, une seconde auparavant, ne rêvait que de porter le Saint-George au cou, et à finir par le simple soldat tombé sur le sol nu de la batterie Nicolas, en te suppliant d'accorder à ses souffrances la récompense inconsciemment entrevue.

XIV

L'aîné des Koseltzoff, ayant rencontré dans la rue un soldat de son régiment, se fit accompagner par lui au cinquième bastion.

« Serrez-vous bien contre le mur, Votre Noblesse, lui dit le soldat.

— Pourquoi?

— C'est dangereux, Votre Noblesse, *il* passe déjà par-dessus », répondit le soldat, écoutant le sifflement du boulet frappant d'un coup sec le côté opposé de la route durcie;

mais Koseltzoff poursuivit son chemin au milieu, sans faire attention à ce conseil. C'étaient bien les mêmes rues, les mêmes éclairs plus fréquents, les mêmes sons et les mêmes gémissements, les mêmes rencontres de blessés, les mêmes batteries, parapets et tranchées, tels enfin qu'il les avait vus au printemps; mais aujourd'hui l'aspect en était plus triste, plus sombre, on pourrait dire plus martial : un plus grand nombre de maisons étaient trouées, et il n'y avait plus de lumières aux fenêtres; l'hôpital seul faisait exception. Plus de femmes dans la rue, et le caractère de la vie habituelle et insouciante imprimé autrefois sur toutes choses s'était effacé, remplacé par celui d'une attente anxieuse, fatiguée et d'efforts redoublés et incessants.

Voilà enfin la dernière tranchée : et un soldat du régiment de P... reconnaît son ancien chef de compagnie; voilà le troisième bataillon, qu'on devine dans l'obscurité au murmure contenu des voix et au cliquetis des fusils placés contre le mur, et que la flamme des décharges éclaire à de rapides intervalles.

« Où est le commandant du régiment? demanda Koseltzoff.

— Dans le blindage, chez les marins, Votre Noblesse, répondit l'obligeant soldat; veuillez venir, je vous conduirai. »

Passant d'une tranchée dans l'autre, il amena Koseltzoff au fossé, où était assis un matelot fumant sa pipe; derrière lui s'ouvrait une porte, à travers les fentes de laquelle brillait une lumière.

« Peut-on entrer?

— Je vous annoncerai », et le matelot entra dans l'abri, où l'on entendait causer deux voix :

« Si la Prusse continue à garder la neutralité, alors, disait l'une, l'Autriche....

— Qu'est-ce que ça fait, l'Autriche, quand les peuples slaves..., disait l'autre. — Ah oui! prie-le d'entrer », ajouta cette même voix.

Koseltzoff, qui n'avait jamais mis le pied dans ce logement blindé, fut frappé de son élégance : un parquet remplaçait le plancher, un paravent masquait la porte d'entrée; dans un coin une grande icone représentant la sainte Vierge dans sa garniture d'or, éclairée par une petite lampe en cristal rose; deux lits placés le long du mur, sur l'un desquels dormait tout habillé un marin; sur l'autre, auprès d'une table chargée de deux bouteilles de vin entamées, était assis le nouveau chef du régiment et un aide de camp. Koseltzoff, qui n'était point timide et qui ne se sentait nullement coupable, ni envers l'État, ni envers le chef du régiment, éprouva pourtant, à la vue de ce dernier, son très récent camarade, une certaine appréhension. « C'est étrange, se dit-il en le voyant se lever pour l'écouter, il y a à peine sept semaines qu'il commande le régiment, et déjà dans sa tenue, dans son regard, dans ses vêtements perce le pouvoir. Y a-t-il longtemps que ce même Batritcheff s'amusait avec nous, portait pendant des semaines entières la même chemise en perse foncée et mangeait seul, sans jamais inviter personne, ses *bitki* [1] et ses *varéniki* [2], et maintenant on lit l'expression d'un orgueil plein de sécheresse dans ses yeux, qui me disent : Bien que je sois ton camarade, car je suis un chef de régiment de la nouvelle école, sois certain que je sais parfaitement que tu donnerais la moitié de ta vie pour être à ma place. »

« Vous vous êtes traité un peu longtemps ! lui dit froidement le colonel en le regardant.

— J'ai été malade, mon colonel, et ma plaie n'est pas encore tout à fait cicatrisée.

— Si c'est ainsi, pourquoi êtes-vous revenu? » La corpulence de Koseltzoff inspirait à son chef de la défiance. « Pouvez-vous faire votre service?

— Certainement, je le puis.

1. Viande hachée.
2. Plat petit-russien à la crème aigre.

— C'est bien. L'enseigne Zaïtzeff va vous passer la neuvième compagnie, celle que vous avez déjà commandée; vous allez recevoir l'ordre du jour : ayez l'obligeance de m'envoyer en sortant l'aide de camp du régiment. » Et son chef, lui faisant de la tête un léger salut, lui donna par là même à entendre que l'audience était terminée.

En sortant de là, Koseltzoff marmotta quelques paroles indistinctes et haussa les épaules à plusieurs reprises : on aurait pu croire qu'il se sentait mal à l'aise ou qu'il était irrité, non pas précisément contre son chef de régiment, mais plutôt contre lui-même et contre tout ce qui l'entourait.

XV

Avant d'aller retrouver ses officiers, il alla à la découverte de sa compagnie. Les parapets construits avec des gabions, les tranchées, les canons devant lesquels il passait, jusqu'aux éclats et aux obus contre lesquels il trébuchait et que le feu des décharges éclairait sans cesse ni trêve, tout lui était familier et s'était profondément gravé dans sa mémoire trois mois auparavant, pendant les quinze jours qu'il avait vécu sur le bastion; malgré le côté lugubre de ces souvenirs, un certain charme inhérent au passé s'en dégageait, et c'est avec un plaisir attendri qu'il reconnaissait les lieux et les choses, comme si ces deux semaines n'avaient été remplies que d'impressions agréables. Sa compagnie était placée le long du chemin couvert qui menait au sixième bastion.

Entré dans l'abri blindé ouvert d'un côté, il y trouva tant de soldats, qu'il put à peine s'y frayer un passage. A l'une des extrémités brûlait une misérable chandelle qu'un soldat couché tenait au-dessus d'un livre que son camarade lisait en épelant; autour de lui, dans le demi-jour d'une atmo-

sphère épaisse et lourde, se détachaient plusieurs têtes tournées vers le lecteur, qui écoutaient avidement. Koseltzoff reconnut l'*A b c d* à cette phrase : « Pri-è-re après l'é-tu-de. Je te rends grâces, mon Cré-a-teur ».

« Mouchez la chandelle, cria quelqu'un. — Quel bon livre! » reprit le lecteur, qui se disposait à continuer; mais, à la voix de Koseltzoff appelant le sergent-major, il se tut; les soldats se remuèrent, toussèrent et se mouchèrent, ce qui arrive toujours après un silence forcé; le sergent-major, boutonnant son uniforme, se leva du milieu d'un groupe, et, enjambant ses camarades, leur marchant sur les pieds, que, faute d'espace, ils ne savaient où fourrer, s'approcha de l'officier.

« Bonjour, mon garçon! c'est toujours notre compagnie?

— Salut à Votre Noblesse! nous vous félicitons d'être de retour, répondit le sergent-major gaiement et avec bonhomie. Vous êtes-vous remis, Votre Noblesse? Eh bien, Dieu soit loué, car vous nous avez bien manqué! »

Koseltzoff, on le voyait, était aimé dans sa compagnie; on entendit aussitôt des voix se communiquer la nouvelle que l'ancien chef de compagnie était revenu, celui qui avait été blessé, Koseltzoff, Mikhaïl Sémenovitch. Quelques soldats, entre autres le tambour, vinrent le saluer.

« Bonjour, Obanetchouk! lui dit Koseltzoff; es-tu sain et sauf? — Bonjour, mes enfants! » ajouta-t-il ensuite en élevant la voix.

Les soldats répondirent en chœur :

« Salut à Votre Noblesse!

— Comment ça va-t-il, mes enfants?

— Ça va mal, Votre Noblesse; le Français a le dessus; il tire derrière les retranchements, mais il ne se montre pas dehors.

— Eh bien, qui sait? j'aurai peut-être la chance de le voir sortir de ses retranchements, mes enfants. Ce ne sera pas la première fois que nous irons ensemble et que nous le battrons!

— Nous sommes prêts à faire de notre mieux, Votre Noblesse, dirent plusieurs voix à la fois.

— Ils sont donc très hardis?

— Terriblement hardis », répondit le tambour à mi-voix, mais de façon à être entendu et s'adressant à un autre soldat, comme pour justifier son chef d'avoir employé cette expression et persuader à son camarade qu'elle n'avait rien d'exagéré ni d'invraisemblable.

Koseltzoff quitta les soldats pour se rendre auprès des officiers dans la caserne.

XVI

La grande chambre de la caserne était remplie de monde, d'une foule d'officiers de marine, d'artillerie et d'infanterie; les uns dormaient, les autres causaient assis sur un caisson ou sur l'affût d'un canon de rempart; le groupe le plus nombreux des trois, assis sur leurs bourkas étendues par terre, buvaient du porter et jouaient aux cartes.

« Ah! Koseltzoff! te voilà revenu, bravo! et ta blessure? » dirent différentes voix parties de divers côtés.

Ici aussi on l'aimait et l'on se réjouissait de son retour.

Après avoir serré la main à ses connaissances, Koseltzoff se joignit au groupe brillant des joueurs. L'un d'eux, d'un extérieur agréable, brun, maigre, avec un long nez, sec, une grande moustache qui empiétait sur les joues, taillait la banque de ses doigts blancs et minces, à l'un desquels était passée une grande bague chevalière : il semblait ému et jetait les cartes avec une négligence affectée; à sa droite, moitié couché et accoudé, un major à cheveux gris pontait et payait chaque fois un demi-rouble avec un calme exagéré; à sa gauche, accroupi sur ses talons, un officier à la figure rouge et luisante plaisantait et souriait

avec effort, et, quand on abattait sa carte, une de ses mains s'agitait dans la poche vide de son pantalon. Il jouait gros jeu, mais sans argent, ce qui agaçait visiblement l'officier brun à la jolie figure. Allant et venant dans la chambre, une liasse d'assignats à la main, un autre officier, pâle, maigre et chauve, avec un énorme nez et une énorme bouche, mettait de l'argent comptant sur le *va-banque* et gagnait toujours.

Koseltzoff vida un petit verre d'eau-de-vie et s'assit à côté des joueurs.

« Voyons, Mikhaïl Sémenovitch, voyons, pontez! lui dit l'officier qui taillait la banque, je parie que vous avez apporté une masse d'argent.

— Où en aurais-je pris? Au contraire, j'ai dépensé mes derniers sous en ville!

— Vraiment! vous aurez plumé quelqu'un, je suis sûr, à Symphéropol.

— Quelle idée! repartit Koseltzoff, désireux de ne pas être cru sur parole, et, déboutonnant son uniforme pour se mettre à l'aise, il prit quelques vieilles cartes.

— Je n'ai rien à risquer, mais que le diable m'emporte! qui peut prévoir la chance?... Un moucheron lui-même peut parfois accomplir des prodiges! Buvons toujours, pour nous donner du courage. »

Et bientôt après il avala un second petit verre d'eau-de-vie, un peu de porter par-dessus le marché, et perdit ses derniers trois roubles, pendant que cent cinquante s'inscrivaient au compte du petit officier à la figure moite de sueur.

« Ayez l'obligeance de m'envoyer l'argent, dit le banquier en interrompant la taille pour le regarder.

— Permettez-moi de remettre l'envoi à demain », répondit l'interpellé en se levant; sa main remuait avec agitation dans sa poche vide.

« Hum! fit le banquier, jetant avec dépit à droite et à gauche les dernières cartes du talon. On ne peut pas jouer

ainsi! reprit-il; je cesse le jeu; ça ne se peut pas, Zakhar Ivanovitch; nous jouons argent comptant et pas sur billets.

— Douteriez-vous de moi? Ce serait vraiment étrange!

— De qui ai-je à recevoir huit roubles? demanda en ce moment le major, qui venait de gagner. J'en ai payé plus de vingt, et, quand je gagne, je ne reçois rien.

— Comment voulez-vous que je vous paye quand il n'y a pas d'argent sur table?

— Ça m'est bien égal! s'écria le major en se levant; c'est avec vous que je joue et pas avec monsieur.

— Puisque je vous dis, repartit l'officier qui transpirait, puisque je vous dis que je vous payerai demain : comment osez-vous m'insulter?

— Je dis ce qui me plaît, on n'agit pas ainsi! criait le major à tue-tête.

— Voyons, calmez-vous, Fédor Fédorovitch! » s'écrièrent plusieurs joueurs à la fois en l'entourant.

Laissons tomber le rideau sur cette scène.... Demain, aujourd'hui peut-être, chacun de ces hommes ira gaiement, fièrement, à la rencontre de la mort et mourra avec calme et fermeté. La seule consolation d'une vie dont les conditions glacent d'épouvante l'imagination la plus froide, d'une vie qui n'a plus rien d'humain, à laquelle toute espérance est interdite, c'est l'oubli, l'anéantissement de la conscience du réel. Dans l'âme de tout homme couve la noble étincelle qui, le moment venu, fera de lui un héros, mais cette étincelle se lasse de briller toujours; pourtant, lorsque viendra l'instant fatal, il en jaillira une flamme qui illuminera de grandes actions.

XVII

Le lendemain, le bombardement continua avec la même violence. Vers les onze heures du matin, Volodia Koseltzoff avait rejoint les officiers de sa batterie ; il s'habituait à ces nouvelles figures, les interrogeait et leur faisait, à son tour, part de ses impressions. La conversation modeste, même un peu pédante, des artilleurs lui plaisait et lui inspirait du respect ; en revanche, son extérieur sympathique, ses manières timides et sa naïveté disposaient ces messieurs en sa faveur ; le plus ancien officier de la batterie, un capitaine de petite taille avec les cheveux roux, un toupet et des mèches bien lissées sur les tempes, élevé dans les anciennes traditions de l'artillerie, aimable avec les dames et posant pour le savant, le questionnait sur ses connaissances dans cette science, sur les nouvelles découvertes, raillait affectueusement sa jeunesse, sa jolie figure et le traitait comme son fils, ce qui charmait Volodia. Le sous-lieutenant Dédenko, un jeune officier à l'accent petit-russien, les cheveux ébouriffés, la capote déchirée, lui plaisait également, malgré ses éclats de voix, ses disputes fréquentes, ses mouvements brusques, car sous cette rude écorce Volodia devinait un brave et digne homme. Dédenko offrit avec empressement ses services à Volodia et essaya de lui prouver que les canons de Sébastopol n'avaient pas été placés selon les règles : par contre, le lieutenant Tchernovitzky, aux sourcils fortement arqués, qui portait une redingote assez soignée, quoique défraîchie et reprisée, une chaîne d'or sur un gilet de satin, ne lui inspirait, bien que supérieur aux autres en politesse, aucune sympathie : il ne cessait de demander à Volodia des détails sur l'empereur, le ministre de la guerre, racontait avec un enthousiasme factice les exploits héroïques

accomplis à Sébastopol, exprimait ses regrets sur le petit nombre de vrais patriotes, faisait parade de beaucoup de savoir, d'esprit, de sentiments très nobles, mais, en dépit de tout cela et sans qu'il eût su dire pourquoi, tous ces discours sonnaient faux à son oreille, et il avait même remarqué que les officiers évitaient généralement de parler à Tchernovitzky. Le junker Vlang, qu'il avait réveillé la veille, modestement assis dans un coin, se taisait, riant parfois à une plaisanterie, toujours prêt à rappeler ce qu'on oubliait, présentait aux officiers à tour de rôle le petit gobelet d'eau-de-vie, et roulait des cigarettes pour tous. Séduit par les manières simples et polies de Volodia, qui ne le traitait pas en gamin, et par son extérieur agréable, ses bons grands yeux ne se détachaient pas de la figure du nouveau venu; il devinait et prévenait tous ses désirs, poussé par un sentiment d'admiration exaltée, que les officiers remarquèrent aussitôt et au sujet duquel ils ne lui épargnèrent pas leurs plaisanteries.

Un peu avant le dîner, le capitaine en second Kraut, relevé de sa faction sur le bastion, se joignit à la petite société. Blond, joli garçon, vif, possesseur d'une moustache rousse et de favoris de la même nuance, il parlait le russe dans la perfection, mais trop correctement et trop élégamment pour un Russe pur sang. Aussi irréprochable au service que dans la vie privée, la perfection était son défaut : camarade parfait, d'une sûreté à toute épreuve dans les affaires d'intérêt, il lui manquait quelque chose comme homme, justement parce que tout en lui était accompli. Par un contraste frappant avec les Allemands idéalistes de l'Allemagne, il était, à l'exemple des Allemands russes, pratique au plus haut degré.

« Le voilà, voilà notre héros ! s'écria le capitaine au moment où Kraut entrait en gesticulant et faisant sonner ses éperons. Que désirez-vous, Frédéric Christianovitch, du thé ou de l'eau-de-vie ?

— Je me suis fait préparer du thé, répondit-il, mais je

ne refuse pas l'eau-de-vie en attendant, pour la consolation de mon âme! — Charmé de faire votre connaissance! Je vous prie de nous aimer et d'être bien disposé pour nous, dit-il à Volodia, qui s'était levé pour le saluer.... Capitaine en second Kraut! l'artificier m'a dit que vous étiez arrivé hier soir.

— Permettez-moi de vous remercier pour votre lit, dont j'ai profité cette nuit.

— Y avez-vous du moins dormi commodément? car il lui manque un pied, et personne ne peut le réparer maintenant, pendant le siège; il faut toujours le caler.

— Eh bien, vous en êtes-vous tiré heureusement? lui demanda Dédenko.

— Oui, Dieu merci! mais Skvortzoff a été atteint; il a fallu raccommoder un affût,... la flasque a été mise en pièces. »

Il se leva tout à coup pour marcher de long en large : on voyait qu'il éprouvait l'agréable sensation d'un homme qui vient de sortir sain et sauf d'un grand péril.

« Eh bien, Dmitri Gavrilovitch, dit-il en tapant amicalement sur le genou du capitaine, comment vous portez-vous, batiouchka? Où en est votre présentation? elle n'a pas encore dit son dernier mot?

— Non, il n'y a rien.

— Et il n'en sera rien, dit Dédenko, je vous l'ai déjà prouvé.

— Pourquoi n'en sera-t-il rien?

— Parce que votre relation est mal faite.

— Ah! quel enragé disputeur! dit Kraut gaiement. Un vrai Petit-Russien entêté. Eh bien, vous verrez que pour votre mortification on vous fera lieutenant.

— Non! on n'en fera rien!

— Vlang, ajouta Kraut en s'adressant au junker, bourrez ma pipe et apportez-la-moi, je vous prie. »

La présence de Kraut les avait tous réveillés. Causant avec chacun, il donnait des détails sur le bombardement

et questionnait sur ce qui s'était passé pendant son absence.

XVIII

« Eh bien, vous êtes-vous installé? demanda Kraut à Volodia; mais, pardon, comment vous appelle-t-on? votre nom et votre prénom? L'usage le veut ainsi chez nous, dans l'artillerie! Avez-vous un cheval de selle?

— Non, répondit Volodia, et je suis bien embarrassé, je l'ai dit au capitaine. Je n'ai ni cheval ni argent, jusqu'à ce que je reçoive les frais de fourrage et de route. Je voudrais bien demander au commandant de la batterie de me prêter son cheval, mais je crains un refus.

— Vous voulez le demander à Apollon Serguéitch? » dit Kraut, produisant avec les lèvres un son qui devait exprimer le doute, et il regarda le capitaine.

« Eh bien, dit ce dernier, s'il refuse, le mal n'est pas grand! A dire vrai, on n'a guère besoin d'un cheval ici; je me charge de le lui demander aujourd'hui même.

— Vous ne le connaissez pas, dit Dédenko; il refuserait autre chose, mais il ne refusera pas à monsieur, voulez-vous parier?

— Oh! je sais que vous êtes pour la contradiction, vous....

— Je contredis quand je sais! Il n'est pas donnant en général, mais il prêtera son cheval, parce qu'il n'a aucun intérêt à le refuser.

— Comment aucun intérêt! Quand l'avoine lui revient ici à huit roubles, c'est son intérêt évident; ce sera toujours un cheval de moins à nourrir.

— Vladimir Sémenovitch! s'écria Vlang, revenant avec la pipe de Kraut, demandez-lui l'Étourneau: c'est un cheval charmant....

— Avec lequel vous êtes tombé dans le fossé. Eh ! eh ! Vlang ! fit observer le capitaine en second.

— Mais vous vous trompez en disant que l'avoine est à huit roubles, soutenait en attendant Dédenko, qui avait continué sa discussion. Selon les dernières informations, c'est dix cinquante,... il est évident qu'il n'y a pas de profit à....

— Vous voulez donc qu'il ne lui reste plus rien ? Si vous étiez à sa place, vous ne prêteriez pas non plus de cheval pour aller en ville. Quand je serai commandant de la batterie, mes chevaux, batiouchka, auront tous les jours quatre bons garnetz à manger ! je ne penserai pas à me faire des rentes, moi, soyez tranquille !

— Qui vivra verra, répliqua le capitaine en second, vous ferez de même quand vous aurez une batterie, et lui aussi, en indiquant d'un geste Volodia.

— Pourquoi supposez-vous, Frédéric Christianovitch, que monsieur voudra aussi se réserver quelques petits profits ? S'il a quelque fortune, pourquoi le ferait-il ? demanda à son tour Tchernovitzky.

— Non..., je..., excusez-moi, capitaine, dit Volodia rougissant jusqu'aux oreilles ; ce serait malhonnête à mes yeux.

— Oh ! oh ! quelle soupe au lait ! lui dit Kraut.

— Ceci est une autre question, capitaine, mais il me semble que je ne puis pas prendre pour moi de l'argent qui ne m'appartient pas.

— Et moi, je vous dirai autre chose, poursuivit le capitaine d'un ton plus sérieux ; apprenez qu'il y a tout avantage à bien mener ses affaires étant commandant de batterie ; sachez que le manger des soldats ne le regarde pas ; ç'a toujours été ainsi chez nous, dans l'artillerie. Si vous ne parvenez pas à joindre les deux bouts, il ne vous restera rien. Énumérons un peu vos dépenses : vous avez d'abord le ferrage, — et le capitaine plia un doigt, — puis la pharmacie, — il plia le second, — puis la chancellerie,

ça fait trois; puis les chevaux de l'attelage, qui coûtent certainement cinq cents roubles, ça fait quatre; puis la remonte des collets de soldats, puis le charbon, qui se dépense en grande quantité, et enfin, la table de vos officiers. Ensuite, comme chef de batterie, vous devez vivre convenablement, il vous faut donc une calèche, une pelisse, etc.

— Et le principal, dit le capitaine, qui s'était tu jusqu'à ce moment, le voici, Vladimir Sémenovitch. Vous voyez un homme comme moi, par exemple, qui a servi vingt ans, recevant d'abord deux, puis trois cents roubles de paye.... Eh bien, comment le gouvernement ne récompenserait-il pas ses années de service en lui donnant un morceau de pain pour ses vieux jours ?

— C'est indiscutable, reprit le capitaine en second; aussi ne vous pressez pas de juger, servez un peu, et vous verrez.... »

Volodia, tout honteux de l'observation qu'il avait lancée sans réfléchir, murmura quelques mots et écouta en silence comment Dédenko s'y prit pour défendre la thèse contraire; la dispute fut interrompue par l'entrée du brosseur du colonel, annonçant que le dîner était prêt.

« Vous devriez bien dire à Apollon Serguéitch de nous donner du vin aujourd'hui, dit le capitaine Tchernovitzky en se boutonnant; au diable son avarice! il sera tué et personne n'en aura.

— Dites-le-lui vous-même.

— Oh non! vous êtes mon ancien, la hiérarchie avant tout! »

XIX

Une table couverte d'une nappe maculée était dressée au milieu de la chambre dans laquelle Volodia avait été reçu la veille au soir par le colonel; ce dernier lui tendit

la main et le questionna sur Pétersbourg et son voyage.
« Eh bien, messieurs, veuillez vous approcher de l'eau-de-vie; les enseignes ne boivent pas », ajouta-t-il en souriant.

Le commandant de la batterie ne semblait plus aujourd'hui aussi sévère que la veille; il avait même plutôt l'air d'un hôte bienveillant et hospitalier d'un camarade parmi ses officiers : tous, malgré cela, depuis le vieux capitaine jusqu'à l'enseigne Dédenko, lui témoignaient un respect qui se trahissait dans la politesse timide avec laquelle ils lui parlaient et s'approchaient à la file pour boire leur petit verre d'eau-de-vie.

Le dîner se composait de chtchi servi dans une grande soupière où nageaient des morceaux de viande garnis de graisse, des feuilles de laurier et beaucoup de poivre, de zrasi à la polonaise avec de la moutarde, et de koldouny au beurre légèrement rance : point de serviettes; les cuillers étaient en étain et en bois, les verres au nombre de deux; sur la table une seule carafe d'eau avec le goulot brisé; la conversation ne tarissait pas : on parla d'abord de la bataille d'Inkerman, à laquelle cette batterie avait pris part; chacun racontait ses impressions, ses aperçus sur les causes de l'insuccès, se taisant aussitôt que parlait le commandant de la batterie; puis on se plaignit de manquer de canons d'un certain calibre, on causa de certains autres perfectionnements, ce qui donna occasion à Volodia de faire preuve de son savoir; chose curieuse, la causerie n'effleura même pas l'effroyable situation de Sébastopol, ce qui semblait vouloir dire que chacun, à part soi, y pensait trop pour en parler. Volodia, très étonné et même chagriné de ce qu'il ne fût nullement question des devoirs de son service, se disait qu'il semblait n'être arrivé à Sébastopol que pour donner des détails sur les nouveaux canons et dîner chez le commandant de la batterie. Un obus éclata pendant le repas à deux pas de la maison; le plancher et le mur en furent

secoués comme par un tremblement de terre, et la fumée de la poudre s'étendit au dehors sur le vitrage de la fenêtre.

« Vous n'avez certes pas vu cela à Pétersbourg, mais ici nous avons souvent de ces surprises! voyez un peu, Vlang, ajouta le commandant, où cet obus a éclaté. »

Vlang regarda et annonça que c'était sur la place; après quoi l'on n'en parla plus.

Un peu avant la fin du dîner, un des écrivains militaires entra pour remettre à son chef trois enveloppes cachetées : celle-ci est très pressée, un Cosaque vient de l'apporter de la part du commandant de l'artillerie! Les officiers suivirent avec une anxieuse impatience les doigts exercés de leur supérieur, rompant le cachet de l'enveloppe qui portait la suscription « très pressée » et dont il tira un papier. « Qu'est-ce que cela peut être? se demanda chacun; serait-ce l'ordre de quitter Sébastopol pour se reposer, ou celui de faire sortir sur le bastion la batterie tout entière? »

« Encore! s'écria le commandant, jetant avec colère la feuille de papier sur la table.

— Qu'est-ce, Apollon Serguéitch? demanda le plus ancien des officiers.

— On demande un officier et des servants pour une batterie à mortiers. Je n'ai que quatre officiers, et mes servants ne sont pas au complet, grommela-t-il, et voilà qu'on en exige.... Il faut pourtant que quelqu'un y aille, messieurs, reprit-il au bout d'un instant, il faut y être à sept heures. Envoyez-moi le sergent-major. Eh bien! messieurs, qui est-ce qui ira, décidez entre vous!

— Mais voilà, monsieur n'a pas encore donné », dit Tchernovitzky en indiquant Volodia.

Le commandant de la batterie garda le silence.

« Oui, je ne demande pas mieux », dit Volodia, sentant une sueur froide lui mouiller le cou et l'épine dorsale.

« Non, pourquoi? interrompit le capitaine. Personne ne doit s'y refuser, mais le demander est inutile, et,

puisque Apollon Serguéitch nous laisse libres, nous tirerons au sort, comme l'autre fois.

Tous y consentirent. Kraut coupa avec soin quelques petits carrés de papier, les roula et les jeta dans une casquette. Le capitaine débita quelques plaisanteries et profita de l'occasion pour demander au colonel du vin, « afin de se donner du courage », ajouta-t-il. Dédenko avait l'air sombre, Volodia souriait, Tchernovitzky prétendait qu'il serait désigné par le sort; quant à Kraut, il était parfaitement calme.

On offrit à Volodia de tirer le premier, il prit un des billets, le plus long, mais il le changea aussitôt contre un autre, plus petit et plus mince, et, le déroulant, il lut le mot « aller ».

« C'est à moi, dit-il en soupirant.

— Eh bien, que Dieu vous garde! Ce sera votre baptême du feu, lui dit le commandant en regardant avec un bon sourire la figure émue de l'enseigne, mais faites vite, et, pour que ce soit plus gai, Vlang ira avec vous à la place de l'artificier. »

XX

Vlang, enchanté de sa mission, courut s'habiller et revint aussitôt aider Volodia à faire ses paquets, en lui conseillant de prendre son lit, sa pelisse, un vieux numéro des *Annales de la Patrie*, une cafetière avec une lampe à esprit-de-vin et autres objets inutiles. Le capitaine, à son tour, engagea Volodia à lire, dans le *Manuel à l'usage des officiers de l'artillerie*, le passage concernant le tir des mortiers et d'en prendre immédiatement copie! Volodia se mit aussitôt à la besogne, heureux et surpris de sentir que la terreur du danger, la crainte surtout de passer pour un poltron étaient moins fortes que la veille; les impres-

sions de la journée et ses occupations avaient en partie contribué à en diminuer la violence, et puis il est prouvé qu'une sensation à l'état aigu ne peut durer longtemps sans s'affaiblir; en un mot, sa peur s'aguerrissait. A sept heures du soir, au moment où le soleil descendait derrière la caserne Nicolas, le sergent-major vint lui dire que les hommes étaient prêts et qu'ils l'attendaient.

« J'ai remis la liste à Vlang, Votre Noblesse, vous la lui demanderez », dit-il.

« Faut-il leur faire un petit discours? se demanda Volodia en allant, accompagné du junker, rejoindre les vingt artilleurs qui, l'épée au ceinturon, l'attendaient dehors, ou bien faut-il leur dire simplement : Bonjour, mes enfants! ou bien ne leur rien dire du tout? Pourquoi ne pas leur dire : Bonjour, mes enfants! Je crois que ça se doit » ; et, de sa voix pleine et sonore, il cria hardiment : Bonjour, mes enfants! Les soldats répondirent gaiement à son salut; sa voix jeune et fraîche avait agréablement caressé leurs oreilles. Il se mit à leur tête, et, bien que son cœur battît comme s'il venait de franchir quelques verstes en courant, sa démarche était légère et son visage souriait. Arrivé auprès du mamelon de Malakoff, il remarqua en le gravissant que Vlang, qui ne le quittait pas d'une semelle et qui lui avait paru si courageux là-bas dans leur logement, s'effaçait et baissait la tête comme si les boulets et les obus qui sifflaient ici sans interruption volaient droit sur lui; quelques soldats faisaient de même, et la plupart des visages exprimaient, sinon la peur, du moins l'inquiétude; cette circonstance acheva de rassurer et de ranimer son courage.

« Me voilà donc, moi aussi, sur le mamelon de Malakoff! Je me le figurais mille fois plus terrible, et je marche, j'avance sans saluer les boulets! J'ai donc moins peur que les autres, je ne suis donc pas un poltron? » se disait-il tout joyeux, avec l'enthousiasme de l'amour-propre satisfait.

Ce sentiment fut, du reste, ébranlé par le spectacle qui se présenta à ses yeux : lorsqu'il atteignit au crépuscule la batterie de Korniloff, quatre matelots, tenant les uns par les pieds, les autres par les bras le corps ensanglanté d'un homme déchaussé et sans capote, étaient au moment de le lancer par-dessus le parapet (le second jour du bombardement, on jetait les morts dans le fossé, car on n'avait pas le temps de les enlever). Volodia, frappé de stupeur, vit le cadavre heurter la partie supérieure du rempart et glisser de là dans le fossé; heureusement pour lui, il rencontra à ce moment même le commandant du bastion, qui lui donna un conducteur pour le mener à la batterie et dans le logement blindé destiné aux servants. Nous ne raconterons pas combien de fois notre héros fut exposé au danger pendant cette nuit; nous ne dirons rien de ses déceptions lorsqu'il s'aperçut qu'au lieu de trouver ici un tir selon toutes les règles de précision, tel qu'on le pratiquait à Pétersbourg sur la plaine de Volkovo, il se vit en face de deux mortiers brisés, l'un avec la volée froissée par un obus, l'autre encore debout sur les éclats d'une plate-forme détruite; nous ne dirons pas comment il lui fut impossible de se procurer des soldats pour la réparer avant le jour, comment il ne trouva aucune charge du calibre indiqué dans le *Manuel*, ni de ses impressions en voyant deux de ses soldats tomber, frappés devant lui, ni comment lui-même enfin fut vingt fois à un cheveu de la mort; pour son bonheur, le chef de pièce qui lui avait été donné comme aide, un marin de haute taille, préposé à ces mortiers depuis le commencement du siège, l'assura qu'on pouvait encore s'en servir et lui promit, tout en se promenant sur le bastion, une lanterne à la main, avec autant de calme que s'il était dans son potager, de les remettre en bon état avant le matin.

Le réduit blindé dans lequel son guide l'introduisit n'était qu'une grande cavité allongée, creusée dans le sol pierreux, de deux sagènes cubiques de profondeur, pro-

tégée par des poutres en chêne d'une archine de diamètre; c'est là qu'il s'établit avec ses soldats. Aussitôt que Vlang aperçut la petite porte basse qui y menait, il s'y jeta le premier avec une précipitation qui l'entraîna presque à une chute sur le sol, pavé de pierres, et il se blottit dans un angle sans plus vouloir en sortir; les soldats s'installèrent par terre le long du mur, quelques-uns d'entre eux allumèrent leurs pipes, et Volodia dressa son lit dans un coin, s'étendit dessus, alluma à son tour une bougie et fuma une cigarette. Au-dessus de leurs têtes s'entendait, affaibli par le blindage, le grondement non interrompu des décharges; un seul canon, placé juste à côté d'eux, ébranlait leur abri chaque fois qu'il tonnait. A l'intérieur, tout était tranquille; les soldats, encore intimidés par la présence du nouvel officier, n'échangeaient que de rares paroles pour se demander l'un à l'autre du feu ou un peu de place; un rat grattait quelque part entre les pierres, et Vlang, qui n'était pas encore remis de son émotion, poussait de temps à autre un profond soupir en regardant autour de lui; Volodia, sur son lit dans ce coin paisible bondé de monde, éclairé par une seule bougie, se laissait aller à ce sentiment de confort qu'il avait souvent éprouvé étant enfant, lorsque, jouant à cache-cache, il se glissait dans une armoire ou sous le jupon de sa mère, retenant sa respiration, l'oreille tendue, ayant grand'peur de l'obscurité et éprouvant en même temps une impression inconsciente de bien-être. De même ici, sans être tout à fait à son aise, il se sentait plutôt disposé à la gaieté.

XXI

Au bout de dix minutes, les soldats s'enhardirent et se mirent à jaser; auprès du lit de l'officier, dans le cercle de lumière, s'étaient placés les plus élevés en grade : les deux

artificiers, l'un, un vieux à cheveux gris, la poitrine ornée d'une masse de médailles et de croix, auxquelles manquait pourtant celle de Saint-George; l'autre, un jeune homme fumant des cigarettes qu'il roulait; et le tambour, qui s'était mis, comme toujours, aux ordres de l'officier, dans le fond. Dans l'ombre à l'entrée, derrière le bombardier et les soldats médaillés assis en avant, se tenaient les « humbles », qui furent les premiers à rompre le silence. Un des leurs accourant tout effaré du dehors avec grand bruit servit de thème à leur causerie.

« Eh! dis donc, tu n'es pas resté longtemps dans la rue? Les jeunes filles ne s'y amusent pas, hein? dit une voix.

— Au contraire, elles chantent des chansons merveilleuses, on n'en entend pas de pareilles au village, répondit en riant le nouveau venu tout essoufflé.

— Vassine n'aime pas les bombes, non, il ne les aime pas! s'écria quelqu'un du côté aristocratique.

— Quand c'est nécessaire, c'est une autre chanson, répondit lentement Vassine, que tout le monde écoutait quand il parlait. Le 24, par exemple, ils ont tiré, que c'était une bénédiction! et il n'y a rien de mal là dedans; pourquoi nous laisser tuer pour rien? est-ce que les chefs nous disent merci pour ça? »

Ces paroles provoquèrent un rire général.

« Et pourtant, voilà Melnikoff qui est tout le temps là dehors! dit quelqu'un.

— C'est vrai, faites-le donc rentrer, ajouta le vieil artificier; autrement il se fera tuer pour rien.

— Qu'est-ce que ce Melnikoff? demanda Volodia.

— C'est, Votre Noblesse, un bêta qui n'a peur de rien, il se promène là dehors; veuillez l'examiner, il ressemble à un ours.

— Il connait les sortilèges », ajouta Vassine de sa voix calme.

Melnikoff, soldat d'une forte corpulence, chose très rare, avec une chevelure rousse, un front énorme extraordinai-

rement bombé et des yeux bleu clair à fleur de tête, entra juste à ce moment.

« As-tu peur des bombes? lui demanda Volodia.

— Pourquoi en aurais-je peur? répéta Melnikoff, se grattant la nuque; ce n'est pas une bombe qui me tuera, je le sais.

— Tu aimerais donc à vivre ici?

— Mais certainement, c'est très amusant », et il éclata de rire.

« Alors il faut t'envoyer à une sortie! veux-tu? Je le dirai au général, dit Volodia, bien qu'il ne connût aucun général.

— Comment ne pas vouloir? je le veux bien! » et Melnikoff se déroba derrière ses camarades.

« Voyons, jouons, mes enfants, à la bernique! Qui a des cartes? » demanda-t-il d'une voix impatiente, et le jeu s'organisa aussitôt dans le coin le plus reculé : on y entendait annoncer les levées, le bruit des tapes sur le nez et des éclats de rire. Volodia buvait, en attendant, du thé préparé par le tambour, en offrait aux artificiers, plaisantait et causait avec eux, désireux de se rendre populaire, et très satisfait du respect qu'on lui témoignait. Les soldats, ayant remarqué que le « barine » était bon enfant, s'animèrent, et l'un d'eux annonça que le siège allait bientôt finir, car un marin lui avait dit comme une chose certaine que Constantin, le frère du tsar, venait les délivrer avec la flotte « méricaine [1] », que bientôt il y aurait un armistice de deux semaines pour se reposer, et que, pour chaque coup que l'on tirerait pendant la trêve, on aurait à payer soixante-quinze kopeks.

Vassine, que Volodia avait déjà remarqué, ce soldat de petite taille avec de bons grands yeux et des favoris, raconta à son tour, au milieu d'un silence général que rompirent ensuite des éclats de rire, la joie qu'on avait

1. Américaine.

d'abord ressentie à le voir revenir au village pendant son congé, mais qu'ensuite son père l'avait envoyé travailler aux champs tous les jours, pendant que M. le lieutenant forestier envoyait chercher sa femme en drochki. Volodia s'amusait de tous ces récits; il n'avait plus la moindre crainte, et les fortes émanations qui emplissaient leur réduit ne lui causaient aucun dégoût; il se sentait, au contraire, très gai et en très agréables dispositions.

Plusieurs soldats ronflaient déjà. Vlang s'était également couché par terre, et le vieil artificier, ayant étendu sa capote sur le sol, se signait dévotement et marmottait les prières du soir, lorsqu'il vint à Volodia la fantaisie de sortir pour voir ce qui se passait dehors.

« Retire tes jambes ! » se dirent aussitôt les soldats les uns aux autres en le voyant se lever, et chacun ramena ses jambes à soi pour le laisser passer.

Vlang, qu'on croyait endormi, se redressa et saisit Volodia par le pan de sa capote.

« Voyons, n'y allez pas, pour quoi faire? lui dit-il d'un ton larmoyant et persuasif; vous ne savez pas ce que c'est ! il pleut des boulets là-bas, on est mieux ici. »

Mais Volodia sortit sans l'écouter et s'assit sur le seuil même de leur logement, à côté de Melnikoff.

L'air était frais et pur, surtout après celui qu'il venait de respirer; la nuit était claire et calme; à travers le roulement de la canonnade, on entendait le bruit que faisaient les roues des télègues apportant les gabions, et les voix de ceux qui travaillaient à la poudrière; au-dessus des têtes brillait le ciel étoilé, que rayaient les sillons lumineux des projectiles; à gauche se voyait une petite ouverture d'une archine de haut conduisant à un autre abri blindé, où l'on apercevait les pieds et les dos des matelots qui y demeuraient et qu'on entendait causer; en face s'élevait le tertre qui recouvrait la poudrière, devant laquelle des figures ployées en deux passaient et repassaient : sur le haut même de l'éminence exposée aux balles et aux obus, qui

ne cessaient de siffler à cet endroit, se tenait une grande figure noire, les mains dans ses poches, piétinant sur la terre fraîche qu'on apportait dans des sacs; de temps en temps, une bombe tombait et éclatait à deux pas de la cave; les soldats porteurs se courbaient et s'écartaient, tandis que la silhouette noire continuait tranquillement à égaliser la terre de ses pieds sans changer de place.

« Qui est-ce? demanda Volodia à Melnikoff.

— Je ne sais pas, je vais y aller voir.

— N'y va pas, c'est inutile. »

Mais Melnikoff se leva sans l'écouter, s'approcha de l'homme noir et resta longtemps immobile à côté de lui avec la même indifférence pour le danger.

« C'est le surveillant de la poudrière, Votre Noblesse, fit-il en revenant; une bombe l'a trouée, on la recouvre de terre. »

Quand les obus semblaient voler tout droit sur le logement blindé, Volodia se serrait dans l'angle et en ressortait ensuite, les yeux levés au ciel pour voir s'il n'en venait pas d'autres; bien que Vlang, toujours couché, l'eût plus d'une fois supplié de rentrer, Volodia passa trois heures assis sur le seuil, trouvant du plaisir à exposer sa destinée à cette expérience ainsi qu'à observer le vol des projectiles : vers la fin de la soirée, il savait parfaitement quels étaient le nombre et la direction des canons qui tiraient, et où tombaient leurs charges.

XXII

Le lendemain 27 août, après dix heures de sommeil, Volodia sortit, frais et dispos, de l'abri blindé. Vlang le suivit, mais au premier sifflement d'une balle il bondit en arrière et se précipita, en se frayant de la tête un chemin,

par l'étroite ouverture, au rire général des soldats, qui tous, à l'exception de Vlang, du vieil artificier et de deux ou trois autres qui se montraient rarement dans la tranchée, s'étaient glissés dehors pour respirer l'air frais du matin. Malgré la violence du bombardement, on ne put les empêcher d'y rester, les uns auprès de l'entrée, les autres abrités par le parapet; quant à Melnikoff, dès la pointe du jour, il allait et venait entre les batteries, regardant en l'air avec indifférence.

Sur le seuil même du logement étaient assis trois soldats : deux vieux et un jeune; ce dernier, un juif crépu, fantassin attaché à la batterie, ramassa une balle qui traînait à ses pieds, et, l'aplatissant avec un tesson contre une pierre, il y découpa une croix sur le modèle de celle de Saint-George, pendant que les autres causaient, suivant avec intérêt son travail, car il y réussissait fort bien.

« Je dis que si nous restons ici encore quelque temps, la paix venue, nous serons mis à la retraite.

— Bien sûr! je n'avais plus que quatre ans à servir, et voilà cinq mois que je suis ici!

— Ça ne compte pas pour la retraite, dit un autre au moment où un boulet, sifflant au-dessus de leur groupe, frappa le sol à une archine de Melnikoff, qui venait à eux par la tranchée.

— Il a manqué tuer Melnikoff, s'écria un soldat.

— Il ne me tuera pas! répondit ce dernier.

— Tiens, prends cette croix pour ton courage, dit le jeune soldat juif en achevant la croix et en la lui remettant.

— Non, frère, ici les mois comptent pour des années, sans exception, il y a eu là-dessus un ordre, poursuivit le causeur.

— Quoi qu'il arrive, il y aura pour sûr à la paix une revue de l'empereur à Varsovie, et si l'on ne nous donne pas la retraite, ce sera le congé illimité. »

Juste à cet instant, une petite balle, volant par ricochet

et qui semblait geindre en sifflant, passa au-dessus de leurs têtes et tomba sur une pierre.

« Attention ! dit l'un des soldats ; d'ici à ce soir tu auras peut-être ton congé définitif ! »

Tous se mirent à rire. Il ne s'était pas passé deux heures, le soir n'était pas encore venu, que deux d'entre eux avaient effectivement reçu leur congé définitif, cinq avaient été blessés, mais le reste continuait à plaisanter comme auparavant.

Au matin, deux mortiers furent remis en état, et Volodia reçut, sur les dix heures, l'ordre du commandant du bastion de rassembler ses hommes et d'aller avec eux sur la batterie. Une fois à la besogne, il ne leur resta plus trace de cette terreur qui, la veille encore, se manifestait si franchement. Vlang seul ne parvenait pas à la vaincre, il se cachait et se baissait à tout instant. Vassine aussi avait perdu son sang-froid, il s'agitait et *saluait* ; quant à Volodia, excité par une satisfaction enthousiaste, il ne pensait plus au danger. La joie qu'il éprouvait à bien remplir son devoir, à ne plus être un lâche, à se sentir au contraire plein de courage, le sentiment du commandement et la présence de vingt hommes qui, il le savait, l'observaient avec curiosité, en avaient fait un véritable héros. Tirant même vanité de sa bravoure, il montait sur la banquette, la capote déboutonnée pour se bien faire remarquer. Le commandant du bastion, en faisant sa tournée, ne put s'empêcher, quoiqu'il se fût habitué, huit mois durant, au courage sous toutes ses formes, d'admirer ce joli garçon au visage et aux yeux animés, à la capote déboutonnée laissant passer une chemise rouge qui emprisonnait un cou blanc et délicat, frappant dans ses mains, criant d'une voix de commandement : « Premier, second », et montant gaiement sur le rempart pour voir où tombait sa bombe. A onze heures et demie, le tir cessa des deux côtés, et à midi juste commença l'assaut du mamelon Malakoff, ainsi que des deuxième, troisième et cinquième bastions.

XXIII

De ce côté de la baie, entre Inkerman et les fortifications du nord, au milieu de la journée, sur la butte du télégraphe, se tenaient deux marins; à côté d'eux, un officier examinait Sébastopol à travers une lunette d'approche, et un autre à cheval, accompagné d'un Cosaque, venait de le rejoindre près de la grande perche à signaux.

Le soleil planait au-dessus du golfe, dont les eaux se jouaient gaiement dans ses rayons chauds et lumineux, couvertes de navires à l'ancre, de voiliers et d'embarcations en mouvement. Une légère brise agitant à peine les feuilles de quelques buissons de chênes rabougris, qui croissaient à côté du télégraphe, gonflait les voiles des bateaux et faisait onduler doucement les vagues. De l'autre côté du golfe se voyait Sébastopol, toujours le même : avec son église inachevée, sa colonne, son quai, le boulevard qui tranchait en vert sur la montagne, l'élégant édifice de sa bibliothèque, ses petits lacs d'un bleu azur avec leur forêt de mâts, ses aqueducs pittoresques, et, au-dessus de tout cela, des nuages d'une teinte bleuâtre, formés par la fumée de la poudre, éclairés de temps à autre par la flamme rouge des décharges; c'est toujours le même Sébastopol fier et beau, avec son air de fête, entouré d'un côté de montagnes jaunes couronnées de fumée, de l'autre de la mer d'un bleu profond et brillant scintillant au soleil. A l'horizon, là où la fumée d'un bateau à vapeur trace une ligne noire, rampent des nuages blancs, étroits, précurseurs du vent; sur toute la ligne des fortifications, le long des montagnes, du côté gauche surtout, jaillissent, tout à coup déchirés par un éclair visible, quoique en plein jour, des panaches d'une fumée blanche et épaisse, qui, revêtant des formes variées, s'étend, s'élève et se colore sur le ciel

de nuances sombres ; ces jets de fumée s'échappent de partout, des montagnes, des batteries ennemies, de la ville, et s'élancent vers le ciel; le bruit des explosions ébranle l'air par ses roulements continus. Vers midi, ces jets de fumée deviennent de plus en plus rares, et les vibrations des couches d'air moins fréquentes.

« Savez-vous que le deuxième bastion ne répond plus? dit l'officier de hussards à cheval; il est tout démoli, c'est affreux!

— Oui, et de Malakoff on leur répond deux fois sur trois, répliqua celui qui regardait dans la lunette! Ce silence m'enrage; ils tirent toujours droit sur la batterie de Korniloff, et là on ne répond pas.

– Tu verras, ce sera comme je l'ai dit : vers midi ils cesseront de bombarder! c'est toujours comme ça; allons déjeuner, on nous attend; il n'y a plus rien à voir ici.

— Attends, ne me gêne pas, reprit celui qui regardait dans la lunette avec une agitation marquée.

— Quoi? qu'est-ce qu'il y a?

— Du mouvement dans les tranchées. Des colonnes serrées sont en marche.

— Mais oui, je le vois bien, dit un des marins : on avance par colonnes; il faut donner le signal.

— Mais vois donc, vois! ils sortent des tranchées! »

On voyait effectivement à l'œil nu des taches noires descendre de la montagne dans le ravin et se diriger des batteries françaises vers nos bastions. Au premier plan, devant elles, on pouvait remarquer des raies noires tout près de nos lignes; sur les bastions jaillirent soudain de différents points à la fois les panaches blancs des décharges, et, grâce au vent, on percevait le bruit d'une vive fusillade, pareil à la crépitation d'une pluie serrée contre les vitres. Les raies noires avançaient, enveloppées d'un rideau de fumée, et se rapprochaient : la fusillade augmentait de violence; la fumée s'élançait à intervalles de plus en plus courts, s'étendait rapidement le long de la ligne en un seul nuage lilas

clair se déroulant et se développant tour à tour, sillonné çà et là par des éclairs ou troué de points noirs : tous les sons se confondaient dans le fracas d'un seul roulement continu. « C'est l'assaut », dit l'officier, pâlissant d'émotion et tendant la lunette au marin.

Des Cosaques, des officiers passèrent à cheval sur la route, précédant le commandant en chef en calèche accompagné de sa suite ; leurs figures exprimaient l'émotion pénible de l'attente.

« C'est impossible qu'il soit pris! dit l'officier à cheval.

— Dieu du Ciel, le drapeau! regarde donc! » s'écria l'autre, suffoqué par l'émotion, et il s'écarta de la lunette. Le drapeau français sur le mamelon de Malakoff!

— Impossible! »

XXIV

Koseltzoff aîné, qui avait eu le temps pendant la nuit de gagner et de reperdre tout son gain, y compris même les pièces d'or cousues dans les parements de son uniforme, dormait vers le matin dans la caserne du cinquième bastion d'un sommeil lourd mais profond, lorsqu'éclata le cri sinistre, répété par différentes voix : « Alarme! »

« Réveillez-vous, Mikhaïl Sémenovitch! c'est l'assaut! lui cria une voix à l'oreille.

— Une farce d'écolier », répondit-il en ouvrant les yeux sans croire à la nouvelle. Mais, lorsqu'il aperçut un officier pâle, agité, courant égaré d'un coin dans un autre, il comprit tout, et la pensée qu'on le prendrait peut-être pour un lâche se refusant de rejoindre sa compagnie dans un moment critique lui porta au cœur un coup si violent qu'il se précipita dehors et courut d'un trait retrouver ses soldats. Les canons étaient muets, mais la fusillade battait son plein, les balles sifflaient, non pas isolément, mais par

essaims, comme passent au-dessus de nos têtes en automne les volées des petits oiseaux. Tout l'espace occupé la veille par son bataillon était rempli de fumée, de cris et d'imprécations; sur son chemin il rencontra une foule de soldats et de blessés, et, trente pas plus loin, il aperçut sa compagnie acculée à la muraille.

« La redoute de Schwarz est occupée, lui dit un jeune officier; tout est perdu!

— Quelle baliverne! » lui répondit-il avec colère, et, tirant de son fourreau sa petite épée émoussée: « En avant, mes enfants! hourra! » s'écria-t-il.

Sa voix forte et retentissante le ranima lui-même, il courut en avant le long de la traverse; cinquante soldats s'élancèrent sur ses pas en criant; ils débouchèrent sur un espace libre, une grêle de balles les assaillit: deux le frappèrent simultanément, mais il n'eut pas le temps de comprendre où elles l'avaient atteint et si elles l'avaient contusionné ou blessé, car dans la fumée devant lui se dressaient les uniformes bleus, les pantalons garance, et l'on entendait des cris qui n'étaient pas russes. Un Français, assis sur le rempart, agitait sa coiffure en criant. La conviction qu'il serait tué aiguillonnait le courage de Koseltzoff; il courait toujours en avant, quelques soldats le dépassèrent, d'autres apparurent tout à coup d'un autre côté et se mirent à courir avec lui; la distance entre eux et les uniformes bleus, qui, en le fuyant, regagnaient leur tranchée, restait toujours la même, mais ses pieds heurtaient des blessés et des tués; arrivé au fossé extérieur, tout se brouilla devant ses yeux et il ressentit une violente douleur dans la poitrine: une demi-heure plus tard, il était couché sur un brancard près de la caserne Nicolas. Il savait qu'il était blessé, mais n'éprouvait plus aucun mal; il aurait pourtant vivement désiré boire quelque chose de froid et se sentir couché plus commodément.

Un gros petit médecin à favoris noirs s'approcha et lui déboutonna sa capote. Koseltzoff regarda par-dessus son

menton la figure du docteur, qui examinait sa plaie sans lui causer la moindre douleur; celui-ci, l'ayant recouverte de la chemise du blessé, essuya ses doigts aux pans de son paletot et, détournant la tête, passa, silencieux, à un autre. Koseltzoff suivait machinalement des yeux ce qui se faisait autour de lui, et, se reportant par le souvenir au cinquième bastion, ce fut avec une douce satisfaction qu'il se rendit justice : il avait vaillamment rempli son devoir; c'était même la première fois, depuis qu'il était au service, qu'il l'avait rempli de façon à n'avoir rien à se reprocher. Le médecin, qui venait de panser un autre officier, l'indiqua au prêtre qui avait une grande et belle barbe rousse, et qui se tenait là avec une croix.

« Est-ce que je vais mourir? » lui demanda Koseltzoff en le voyant s'approcher.

Le prêtre ne répondit rien, récita une prière et lui présenta la croix.

La mort n'effrayait pas Koseltzoff; portant de ses mains affaiblies la croix à ses lèvres, il pleura.

« Les Français sont-ils repoussés ? demanda-t-il au prêtre d'une voix ferme.

— La victoire est à nous sur toute la ligne, répondit ce dernier, pour consoler le mourant en lui cachant la vérité, car le drapeau français flottait déjà sur le mamelon de Malakoff.

— Dieu merci ! » murmura le blessé, dont les larmes coulaient, sans qu'il s'en doutât, le long de ses joues. Le souvenir de son frère traversant pour une seconde son cerveau : « Dieu veuille lui accorder le même bonheur ! » se dit-il.

XXV

Mais tel ne fut pas le sort de Volodia. Pendant qu'il écoutait une histoire que lui contait Vassine, le cri

d'alarme « les Français approchent » lui fit instantanément refluer le sang au cœur, il sentit ses joues pâlir et se glacer, et resta une seconde frappé de stupeur; puis, jetant les yeux alentour, il vit les soldats boutonner leurs capotes et se glisser dehors, les uns après les autres, et il entendit l'un d'eux, Melnikoff probablement, dire en plaisantant : « Allons, mes enfants, offrons-*lui* le pain et le sel ».

Volodia et Vlang, qui ne le quittait pas d'une semelle, sortirent ensemble et coururent à la batterie. D'un côté comme de l'autre, l'artillerie avait cessé son tir. La méprisable et cynique poltronnerie du junker, plus encore que le sang-froid des soldats, eut pour effet de ranimer son courage. « Lui ressemblerais-je? » se dit-il en s'élançant vivement vers le parapet auprès duquel étaient placés les mortiers. De là il vit distinctement les Français franchir en courant un endroit libre de tout obstacle et venir droit sur lui. Leurs baïonnettes, étincelant au soleil, s'agitaient dans les tranchées les plus voisines. Un zouave de petite taille, aux épaules carrées, un sabre à la main, courait en avant des autres, sautant par-dessus les fossés. « A mitraille! » cria Volodia en s'élançant de la banquette; mais les soldats y avaient déjà pensé, et le bruit métallique de la mitraille lancée d'abord par le premier mortier, ensuite par le deuxième, gronda au-dessus de sa tête. « Premier, second », commanda-t-il, et il traversa en courant l'espace entre les deux canons, oubliant complètement le danger. Des cris et le crépitement des fusils du bataillon chargé de la défense de notre batterie s'entendaient d'un côté, et tout à coup, à gauche, s'éleva une clameur désespérée répétée par plusieurs voix : « Ils viennent par derrière », et Volodia, se retournant, aperçut une vingtaine de Français; l'un d'eux, un bel homme avec une barbe noire, courut vers lui et, s'arrêtant à dix pas de la batterie, tira sur lui à bout portant et reprit sa course. Volodia, pétrifié, n'en croyait pas ses yeux! Devant

lui, sur le rempart, des uniformes bleus et deux Français qui enclouaient déjà un canon. Excepté Melnikoff, tué d'une balle à côté de lui, et Vlang, qui, les yeux baissés, le visage enflammé par la fureur, brandissait l'anspect, il n'y avait plus personne.

« Suivez-moi, Vladimir Sémenovitch, suivez-moi ! » criait Vlang d'une voix désespérée en se défendant avec le levier contre les Français venus par derrière. L'aspect menaçant du junker et le coup dont il assomma l'un d'eux les arrêtèrent. « Suivez-moi, Vladimir Sémenovitch; qu'attendez-vous ? fuyez ! » et il se précipita dans la tranchée d'où notre infanterie tirait sur l'ennemi. Il en ressortit pourtant aussitôt, pour voir ce qu'était devenu son lieutenant adoré. Quelque chose d'informe, revêtu d'une capote grise, gisait la face contre terre, à la place où s'était tenu Volodia, et l'espace tout entier était occupé par les Français, qui tiraient sur les nôtres.

XXVI

Vlang retrouva sa batterie sur la deuxième ligne de défense, et, des vingt soldats qui la composaient naguère, huit seulement étaient restés en vie.

Vers les neuf heures du soir, Vlang avec ses hommes traversaient la baie en bateau à vapeur dans la direction de la Sévernaïa. Le bateau était chargé de blessés, de canons et de chevaux; le tir avait cessé partout. Comme la veille, les étoiles brillaient au ciel, mais le vent soufflait avec force et agitait la mer. Sur le premier et le deuxième bastion, des éclairs s'allumaient partout à ras de terre, précédant quelques explosions qui ébranlaient l'atmosphère et permettaient de voir des pierres et des objets noirs d'une forme étrange lancés dans les airs; quelque chose brûlait près des docks, et une flamme rouge se

réfléchissait dans l'eau; le pont, couvert de monde, était éclairé par des feux sur la batterie Nicolas; une grande gerbe de flammes semblait s'élever au-dessus de l'eau sur la pointe éloignée de la batterie Alexandre et illuminait la couche inférieure d'un nuage de fumée qui se balançait au-dessus; comme la veille, les feux de la flotte ennemie brillaient au loin dans la mer, calmes et insolents : les mâts de nos vaisseaux coulés à fond et s'enfonçant lentement dans les eaux profondes se dessinaient sur la lueur rouge des incendies. Sur le pont du bateau, personne ne parlait; de temps à autre, au milieu du clapotement régulier de la vague que fendaient ses roues et du bouillonnement de la vapeur qui s'échappait, on entendait s'ébrouer les chevaux, dont les fers frappaient sur le plancher, on entendait le capitaine prononcer quelques paroles de commandement, et aussi les douloureux gémissements des blessés. Vlang, qui n'avait pas mangé depuis la veille, tira une croûte de pain de sa poche et y mordit, mais à la pensée de Volodia il éclata en sanglots si bruyants que les soldats en furent surpris.

« Tiens, il mange du pain et il pleure, notre Vlang, dit Vassine.

— Étrange ! ajouta l'un d'eux.

— Vois donc, ils ont brûlé nos casernes ! poursuivit-il en soupirant. Combien des nôtres y sont morts, et pourtant le Français s'en est emparé.

— C'est avec peine que nous en sommes sortis vivants, il faut en remercier Dieu, dit Vassine.

— C'est égal, c'est enrageant.

— Pourquoi ça ? crois-tu donc qu'ils y mèneront joyeuse vie ! Attends un peu, nous les reprendrons. Nous en perdrons encore des nôtres, possible; mais, aussi vrai que Dieu est saint, si l'empereur l'ordonne, on les reprendra ! Est-ce que tu crois qu'on les lui a laissées telles quelles, allons donc ! il n'a eu que des murailles nues; on a fait sauter les retranchements ! Il a planté son drapeau sur le

mamelon, c'est vrai!... mais il ne se risquera pas en ville!... Attends un peu, on ne sera pas en reste avec toi! Donne-nous seulement le temps, dit-il en regardant du côté des Français.

— Ce sera ainsi, c'est certain », dit un autre avec conviction.

Sur toute la ligne des bastions de Sébastopol, où pendant des mois entiers la vie bouillonnait, ardente et énergique, où pendant des mois la mort seule relevait les héros agonisant les uns après les autres et inspirant la terreur, la haine et enfin l'admiration à l'ennemi; sur ces bastions, dis-je, il n'y avait plus une âme, tout y était mort, farouche, épouvantable, mais non pas silencieux : car tout croûlait autour avec fracas. Sur la terre labourée par une récente explosion gisaient çà et là des affûts brisés, des cadavres russes et français écrasés, de lourds canons de fonte renversés dans le fossé par une force effroyable, à moitié enterrés dans le sol et pour toujours muets, des bombes, des boulets, des éclats de poutres, des fossés, des blindes et encore des cadavres en capotes bleues ou grises qui semblaient secoués par de suprêmes convulsions et qu'éclairait par instants le feu rouge des explosions qui retentissaient dans l'air.

Les ennemis voyaient bien qu'il se passait quelque chose d'insolite dans le redoutable Sébastopol, et ces explosions, ce silence de mort sur les bastions les faisaient trembler : sous l'impression de la résistance calme et ferme de cette dernière journée, ils n'osaient encore croire à la disparition de leur invincible adversaire et attendaient avec anxiété, silencieux et immobiles, la fin de cette nuit lugubre.

L'armée de Sébastopol, semblable à une mer dont la masse liquide, agitée et inquiète, se répand et déborde, avançait lentement, par une nuit sombre, en ondulant dans l'obscurité impénétrable, sur le pont de la baie, se dirigeant vers la Sévernaïa, s'éloignant de ces lieux où

étaient tombés en si grand nombre les héros qui les avaient arrosés de leur sang, de ces lieux défendus pendant onze mois contre un ennemi deux fois plus fort et qu'elle avait reçu l'ordre d'abandonner aujourd'hui même sans combat.

La première impression causée par cet ordre du jour pesa lourdement sur le cœur de chaque Russe, ensuite la crainte de la poursuite fut le sentiment dominant chez tous. Les soldats, habitués à combattre sur les lieux qu'ils abandonnaient, se sentirent sans défense aussitôt qu'ils s'en furent éloignés; inquiets, ils se massaient à l'entrée du pont, soulevé par de violentes rafales. A travers l'encombrement des régiments, des milices, des voitures, se poussant les uns les autres, l'infanterie, dont les fusils s'entre-choquaient, et les officiers porteurs d'ordres, se frayaient avec peine un chemin; les habitants et les domestiques militaires accompagnant les bagages suppliaient et pleuraient pour qu'on les laissât passer, pendant que l'artillerie, pressée de s'en aller, roulait avec bruit en descendant vers la baie. Bien que l'attention fût distraite par mille détails, le sentiment de la conservation et le désir de fuir au plus vite cet endroit fatal remplissaient l'âme de chacun : chez le soldat mortellement blessé, couché parmi cinq cents autres malheureux sur les dalles du quai Paul et demandant à Dieu la mort, chez le milicien épuisé qui, par un dernier effort, pénètre dans la foule compacte pour laisser le chemin libre à un officier supérieur, chez le général qui commande d'une voix ferme le passage et qui retient les soldats impatients, chez le matelot égaré dans le bataillon en marche et presque étouffé par la foule mouvante, chez l'officier blessé porté par quatre soldats qui, arrêtés par la foule, déposent le brancard à terre près de la batterie Nicolas, chez le vieil artilleur qui durant seize ans n'a pas quitté le canon que, avec l'aide de ses camarades et sur l'ordre incompréhensible pour lui de son chef, il est en train de culbuter tout droit

dans la baie, et enfin chez les marins qui viennent de couler leurs bâtiments et qui rament avec vigueur en s'éloignant dans leurs chaloupes. Arrivé au bout du pont, chaque soldat, à peu d'exceptions près, ôtait son bonnet et se signait; mais, en dehors de ce sentiment, il en éprouvait un autre, plus cuisant, plus profond, un sentiment voisin du repentir, de la honte, de la haine, car c'est avec une inexprimable amertume au cœur que chacun d'eux soupirait, proférait des menaces contre l'ennemi et jetait, en atteignant le côté nord, un dernier regard sur Sébastopol abandonné.

FIN

Coulommiers. — Imp. P. BRODARD et GALLOIS.



